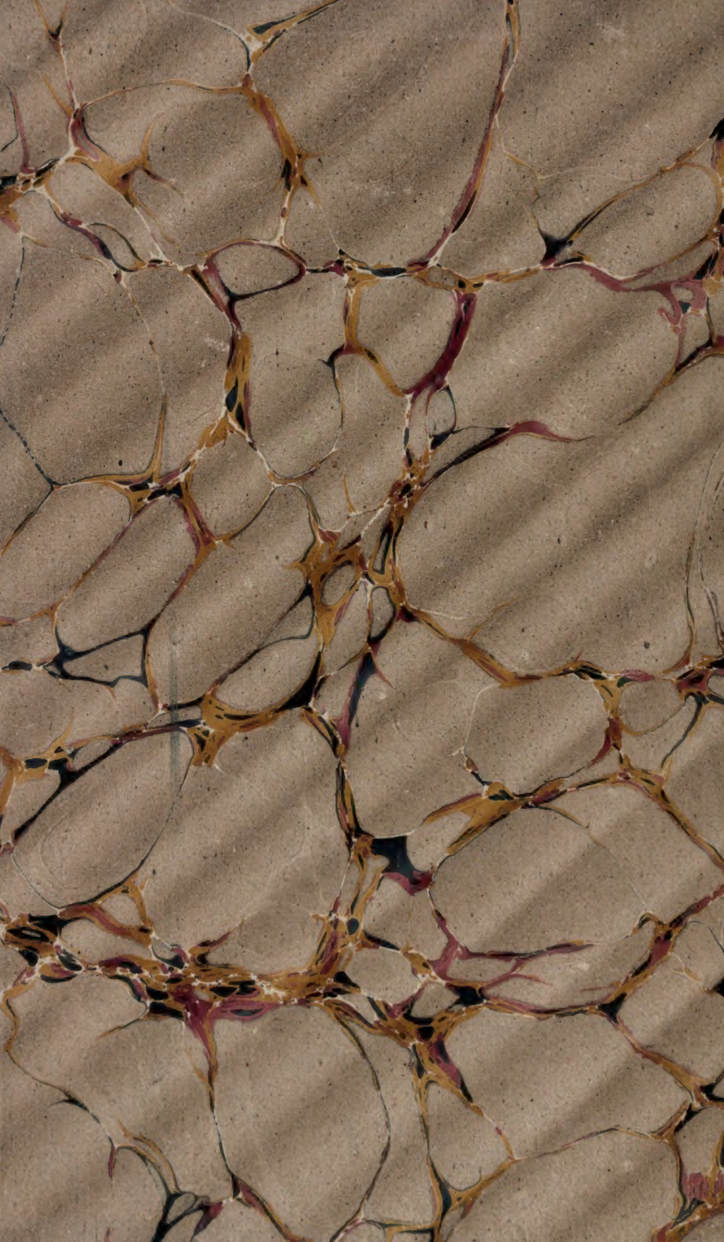
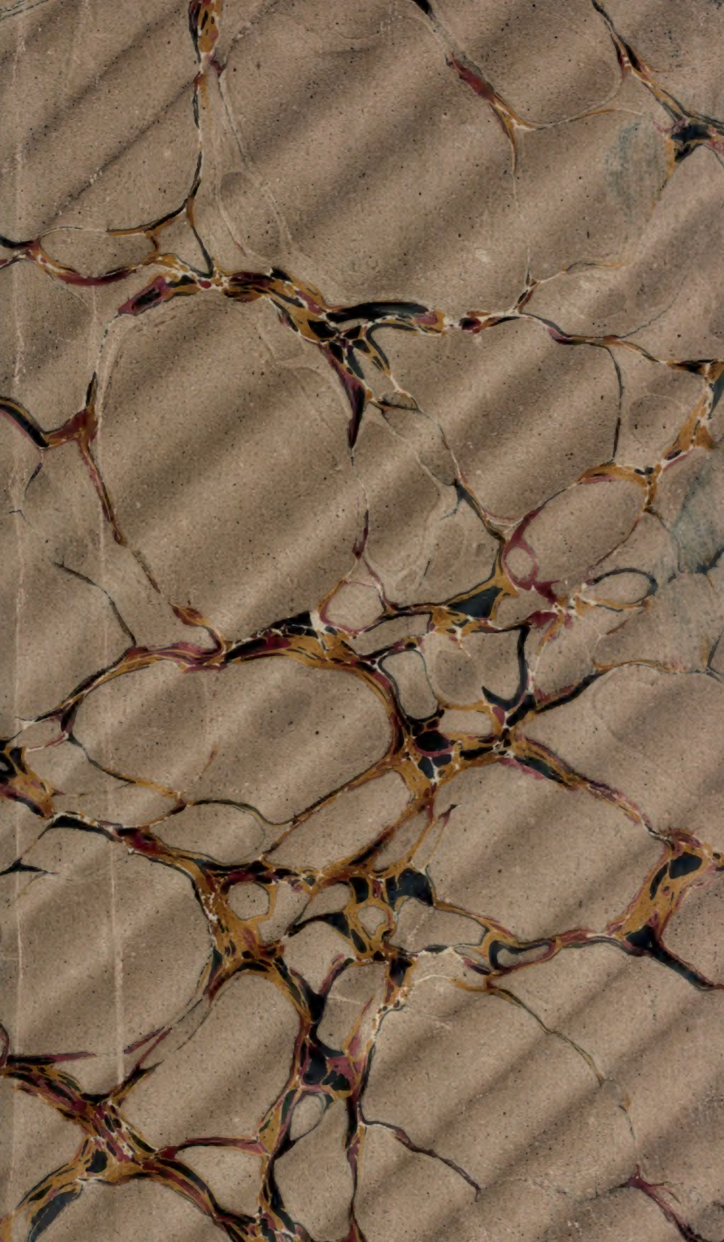

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01718606 5





ANTHOLOGIE

DES

Poètes du Midi

OUVRAGES DE HENRY RIGAL

Mounette, roman (Bernard Granet, éd.) . . . . 2 fr. »

Le Laurier et les Roses, poèmes (Bernard Granet, éd.) . . . . 3 fr. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

RAOUL DAVRAY ET HENRY RIGAL

Anthologie des Prosateurs du Midi.

RAOUL DAVRAY & HENRY RIGAL

ANTHOLOGIE
DES
Poètes du Midi

MORCEAUX CHOISIS

Accompagnés de *Notices biographiques* et d'un *Essai de bibliographie.*

JEAN AICARD, P. ALIBERT, H. BATAILLE, ABEL BONNARD,
PIERRE CAMO, L. DAUPHIN, E. DELBOUSQUET,
C. DERENNES, ÉMILE DESPAX, ROGER DUMAS, PIERRE FONS,
JOACHIM GASQUET, E. GAUBERT, PIERRE HORTALA,
FRANCIS JAMMES, LÉO LARGUIER, MAURICE MAGRE, PAUL MARIÉTON,
CATULLE MENDÈS, FRÉDÉRIC MISTRAL, H. MUCHART, LOUIS PAYEN,
HÉLÈNE PICARD, ACHILLE RICHARD, LIONEL DES RIEUX, H. RIGAL,
EDMOND ROSTAND, E. SIGNORET, P. SOUCHON,
LAURENT TAILHADE, ANDRÉ TUDESQ, MARC VARENNE, JEAN VIOLLIS.

APPENDICE

Poètes d'origine latine :

JEAN MORÉAS, Comtesse DE NOAILLES, JEAN RICHEPIN.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1908

INTRODUCTION

Voici un harmonieux groupement, une sorte d'histoire naturelle des poètes. Dans la plupart des anthologies, les rhapsodes, usant d'idiomes différents, se côtoient sans se connaître et sans s'aimer. Ce florilège régionaliste offre l'attrait presque inédit de réunir des écrivains de même lignée, ayant les mêmes aïeux intellectuels, régis par une discipline en quelque sorte ethnique, nés, comme les hommes créés par Deucalion, d'une même terre. Nous célébrons en ce jour les Panathénées de la poésie méridionale.

Lamartine saluait en ces termes l'avènement glorieux de *Mireille :* « Un grand poète nous est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours : il y a une vertu dans le soleil. » La vérité de ce jugement reste entière. Abondance en deçà du Rhône et de la Garonne, pénurie au delà, peut-on dire encore aujourd'hui. Si l'on excepte Henri de Régnier, Charles Guérin, Albert Samain et quelques autres, si l'on observe que l'enfance de Paul Verlaine s'est écoulée à Montpellier, si l'on annexe aux poètes cités dans ce recueil les écrivains méditerranéens, comme

Jean Richepin qui est Algérien, la comtesse de Noailles, roumaine et Moréas qui est né à Athènes, on doit reconnaître que la terre gréco-latine est une féconde génitrice de poètes.

Nourrice des belles formes et des belles pensées, cette terre produit des enfants robustes, dont la santé est rebelle aux épidémies intellectuelles. Nous avons résisté au débordement réaliste et élevé contre le laid notre protestation orphique. Plus tard, le brouillard symboliste qui couvrait le Nord d'une nuit profonde a été refoulé par la lumière pure qui baigne à la fois les ruines de l'Acropole et les bords de la Méditerranée.

De l'art décadent nous avons rejeté le principe : le symbole et les innovations formelles : le vers libre. La métrique traditionnelle n'a cessé d'être en honneur. A peine quelques-uns ont-ils pratiqué le *vers libéré*. Mais tradition n'a pas été, chez nous, synonyme d'immobilité et de stagnation. L'alexandrin parnassien a été assoupli, forgé derechef de main d'ouvrier sur l'enclume d'Héphaistos. Nos partitions poétiques se sont enrichies de rythmes nouveaux. C'est ainsi que l'un des nôtres, M. Lionel des Rieux, a parfois réussi à ravir toute vive, et à transporter dans la dernière enceinte de la versification française, tel un *gardian* de Camargue emportant en selle une fille d'Arles, cette grande et sonore strophe provençale de sept vers dans laquelle ont été écrits *Calendal* et *Mireille*.

Quelle est la raison première de notre résistance à la contamination ? C'est encore la vertu solaire dont parlait Lamartine. Au bord de la Méditerranée, mer inspiratrice de *l'Odyssée*, mer qui enfanta la fille d'Ouranos, mer qui porta en Phocée les Latins, nous nous plions d'instinct à la discipline d'Athènes et de Rome. Le Midi français — M. Pierre Louys le rappelait na-

guère — doit être considéré comme une colonie antique. Et le génie de l'Hellade maternelle est notre *palladium !*

Mistral est un survivant des Grecs des Cyclades et un petit-fils du divin Mantouan. « Les mêmes Muses et les mêmes Charites, a dit excellemment M. Anatole France, ont regardé Virgile et Mistral. » Le poète bucolique et épique de *Mireille*, l'ardent lyrique des *Iles d'Or* a été le rénovateur de l'esprit classique, celui qui ramena dans les esprits le soleil exilé. Il possède la sagesse équilibrée, la libre hardiesse, le nombre et la mesure, toutes les vertus intellectuelles de l'hellénisme et du génie latin. Au contact de son œuvre lumineuse et forte, les nouveaux venus à la littérature ont réappris le souci de la forme claire et harmonieuse. Il a fondé la grande école provençale du Félibrige. Il est le père du groupe rhodanien qui annonça par la voix de M. Louis Bertrand, le puissant romancier du *Sang des Races*, une renaissance classique et qui compte dans son sein MM. Joachim Gasquet, Léo Larguier, Paul Souchon, Lionel des Rieux, Paul Mariéton.

Parallèlement à ce bataillon sacré conduit par l'Orphée provençal, les groupes provinciaux et les jeunes revues ont défendu âprement le génie de notre race contre les entreprises du symbolisme. Ils sont nés au moment où Paris se débattait dans les affres de l'anarchie littéraire : des parnassiens las et stériles, des symbolistes balbutiants en l'âge premier de leur réaction contre le Parnasse proposaient à la jeunesse leurs enseignements. Les revues groupent alors bravement autour d'elles les jeunes poètes de nos provinces, qui sont malheureusement incapables de fonder une doctrine définitive. Ils connaissent bien l'œuvre de Mistral, mais Paris quémande leur adhésion en leur adressant

le nom de ces discutables artistes. *L'Ermitage*, *le Mercure de France*, *la Plume*, *la Vogue*, les grandes revues de jeunes sont occupées par les symbolistes. Les écrivains provinciaux sont hésitants, ils cherchent une direction, ils appellent un prophète, ils se demandent avec anxiété : « *Exoriatur aliquis ?* » C'est l'heure des essais de formules, l'heure bruyante des manifestes. La jeunesse « intègre et résolue » de Toulouse fonde une revue, *l'Effort*, qui eut pour principaux rédacteurs Emmanuel Delbousquet, Marc Lafargue, Maurice Magre, François Périlhou, Jean Viollis. L'école parallèle de Perpignan met en avant deux noms : Pierre Camo et Henry Muchart. Le groupe de Béziers, qui eut pour organes *l'Aube méridionale* et *le Titan*, est composé de MM. Ernest Gaubert, Pierre Hortala, Henry Rigal, Marc Varenne. Les tentatives de réaction contre le symbolisme recrutent dans le Midi leurs premiers adeptes. Le *naturisme*, érigé en doctrine, dont M. Maurice Le Blond fut le théoricien et M. Saint-Georges de Bouhélier l'hiérophante, s'agrège quelques-uns de nos écrivains qui, antérieurement à la fondation du groupe, étaient des naturistes, MM. Henry Bataille, Francis Jammes et, plus récemment, Delbousquet.

Tandis que l'on travaillait dans la paix de la victoire — le faune mallarméen ayant été repoussé par les naïades du Rhône — sont nés à la vie littéraire quelques poètes, MM. Abel Bonnard, Charles Derennes, Émile Despax, Louis Payen, André Tudesq, qui n'ont pris rang dans aucune école. Un ouvrage documentaire ne peut omettre leur nom, car ce sont de fort habiles artistes littéraires, maîtres en l'art de peindre la pensée et d'ordonner les images. Certes, ils sont loin de ressembler à l'imprudent Ulysse qui but dans la coupe des sirènes l'oubli de la patrie et du foyer

domestique, mais ils ont le souci principal de la forme harmonieuse et brillante, ils écrivent, comme disait l'un d'eux,

> Pour l'amour et l'orgueil du langage de France,

ils ne laissent pas de rappeler les « grands rhétoriqueurs » du bon vieux temps. Ils ont peut-être moins de lyrisme et de mouvement que les précédents poètes, mais ils ont plus de maîtrise et œuvrent selon de plus strictes formules d'art. Ce sont de remarquables virtuoses.

Enfin, nous avons voulu qu'une part fort large fût faite à nos aînés, sans distinction d'école ou de hiérarchie, à quelque mouvement ancien qu'ils se rattachent, qu'ils aient été comme M. Léopold Dauphin, des fidèles de Mallarmé ou que leur technique, comme celle de M. Roger Dumas, fût la technique parnassienne. Nous avons accueilli les plus illustres comme M. Edmond Rostand, les plus artistes comme M. Laurent Tailhade ou bien M. Catulle Mendès, les plus discutés comme M. Jean Aicard. Ce témoignage de sympathie respectueuse envers des écrivains dont le labeur littéraire a été parfois très vaste sera une preuve de notre éclectisme et de notre gratitude.

Nous avons omis le nom de quelques poètes. Sans parler de ceux dont l'œuvre, digne d'intérêt, n'est pas encore assez importante et qui figureront dans nos éditions futures, nous avons négligé, de propos délibéré, les poètes méridionaux qui ne nous ont pas paru être les fils soumis et aimants de cette patrie intellectuelle latine saluée naguère éloquemment par M. Jean Richepin, lors de la cérémonie en l'honneur de Carducci. Nous avons tenu à respecter l'harmonieuse unité et la signification précieuse de ce livre qui aspire à

être, non un sec catalogue de vers, mais le Mémorial d'une Race.

La fin du dix-neuvième siècle a été, pour la poésie méridionale, une ère exceptionnelle de prospérité et de splendeur. Nous sommes demeurés les pourvoyeurs intellectuels de la France. Notre littérature, inventée au premier siècle par le phocéen Pétrone, vivifiée par Pétrarque dans les eaux salubres de la Fontaine de Vaucluse, s'épanouit, avec Mistral et Rostand, en un aboutissement magnifique. A cette heure, nous dominons et dirigeons le mouvement poétique. Nous avons imposé au Nord notre hygiène d'art. L'esprit français, enténébré par les brumes ibséniennes, oblitéré par les apports étrangers, vacillant dans les œuvres des « mauvais maîtres », l'esprit français a été régénéré en prenant pour antidotes la liqueur virgilienne de *Mireille* et la verve picaresque de *Cyrano de Bergerac*, bienfaisante comme une lampée de vieil Armagnac. La poésie a été *méridionalisée*, comme Nietzsche souhaitait que le fût la musique. « On dirait, conclurons-nous avec M. Jean Carrère, que l'Hellade veille toujours sur sa fille, la France, et quand on croit que le génie de notre race va dépérir, l'immortelle aïeule nous envoie un messager. »

RAOUL DAVRAY et HENRY RIGAL.

JEAN AICARD

M. Jean Aicard est né, le 4 février 1848, à Toulon. Il débuta dans la littérature, encore enfant. Il n'avait pas achevé ses études classiques, commencées au lycée de Mâcon et finies au lycée de Nîmes, lorsqu'à dix-neuf ans il publia *les Jeunes Croyances*. Dès ce moment, il ne se passe point d'année qu'en librairie ou qu'au théâtre il ne soumette quelque œuvre nouvelle .à l'appréciation du public. Nous insisterons particulièrement sur ses volumes de vers. Les *Réflexions et Apaisements* paraissent en 1871, mais son premier grand succès est avec *les Poèmes de Provence*, publiés en partie pour la première fois dans *la Revue des Deux Mondes*. « Paysages et tableaux de mœurs, c'est, disait M. André Lefèvre, la vie telle qu'elle s'agite au bord du Rhône et de la Méditerranée. Le volume se termine par une série de petites pièces qui semblent tirées de l'anthologie grecque. Jamais les cigales, depuis Théocrite, ne reçurent plus délicat hommage. » L'Académie française couronna cet ouvrage en 1874. Un an après, paraissait *la Chanson de l'enfant*, et M. André Lemoyne écrivait : « Une nouvelle poésie vient de naître arrivant aux plus grands effets par les moyens les plus simples. » L'Académie française couronna également cet ouvrage.

Miette et Noré, épopée rustique provençale que l'on a pu mettre en parallèle avec *Hermann et Dorothée* de Goethe, en 1881, valut au poète le prix Vitel et bientôt après la Légion d'honneur. L'année suivante, l'Académie, qui avait

mis au concours l'éloge de Lamartine, fut obligée de couronner encore Jean Aicard.

En 1885, paraît *Dieu dans l'homme*, œuvre de penseur abordant avec une audace sûre d'elle-même les plus hauts problèmes métaphysiques, et en trouvant la solution dans les élans d'une âme profondément religieuse et enivrée d'idéal. En 1886, il publia *l'Éternel Cantique* et, avant la fin de cette même année, *le Livre des Petits*, si naïf et si touchant et dont la popularité est grande dans le Midi. En 1887, M. Jean Aicard fait éditer le *Livre d'heures de l'amour;* en 1888, *Au Bord du désert*. *Don Juan*, paru en 1889, doit être considéré plutôt comme un poème que comme une pièce de théâtre. C'est une œuvre touffue, inégale, mais d'une verve entraînante, satirique et lyrique.

Dans le roman, M. Jean Aicard débuta par *le Roi de Camargue* et suivirent bientôt *le Pavé d'amour*, *Fleur d'abîme*, *Melita*, *l'Ibis bleu*, *Diamant noir*, *Notre Dame d'amour*, *Tata*, *l'Âme d'un enfant*. Dans tous ces ouvrages, Jean Aicard, fidèle à son pays natal, fait intervenir les paysages de la Provence.

M. Jean Aicard débute au théâtre par un petit acte en vers très fantaisite, intitulé *Au clair de la lune*, représenté à Marseille tout à fait au début de sa vie littéraire. Vint ensuite *William Davenant*, représenté par la Comédie française à Londres, en 1879. *Smilis*, quatre actes en prose à la Comédie française en 1880, n'eut pas beaucoup de succès. Il a fait une traduction de *l'Othello* de Shakespeare qui fut joué par la Comédie française. *Le Père Lebonnard* fut d'abord joué par Antoine et puis par la Comédie française : on sait l'immense succès de cette pièce. Au mois d'août 1883, Mme Sarah Bernhardt créait, au Théâtre antique d'Orange, *la Légende du cœur*, et à l'heure où nous écrivons ces lignes, le théâtre de la Porte-Saint-Martin donne les premières représentations du *Manteau du Roi*.

Ces deux dernières pièces, avec une qui sera jouée prochainement, *la Milésienne*, formeront les trois parties d'une série que M. Jean Aicard se propose de consacrer à la Provence sous ce titre *la Provence légendaire*.

M. Charles Simond parle en ces termes du poète. « Il est, dans notre littérature contemporaine, un des rares écrivains de mérite dont on ne peut, comme homme et comme

auteur, dire que du bien. Sa poésie a un accent naturel. Quelque page que vous lisiez de lui, jamais vous n'y rencontrerez l'effort, la recherche; jamais vous n'y découvrirez le labeur, la contrainte... Jules Levallois a eu raison de dire qu'il y a en lui « un fonds de tendre humanité » et c'est cette tendresse, cette pitié qui donne une marque si personnelle à toutes ses œuvres. J'ajoute que sa poésie a certainement plus d'envergure que celle d'Autran, son compatriote, et son rythme, plus de variété que celui de Laprade. »

Ajoutons que M. Jean Aicard s'est présenté plusieurs fois déjà à l'Académie française et qu'il fut malheureux, mais qu'il pourrait bien, un jour ou l'autre, faire son entrée dans l'illustre compagnie.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES. — Poésies : *les Jeunes Croyances*, 1867. — *Rébellions et Apaisements*, 1871. — *Poèmes de Provence*, 1874. — *La Chanson de l'enfant*, 1875. — *Miette et Noré*, 1880. — *Dieu dans l'homme*, 1885. — *le Livre d heures de l'amour*, 1887. — *Maternité*, 1893. — *Jésus*, 1896.

Roman : *Don Juan*, 1889. — *Le Roi de la Camargue*, 1891. — *L'Iris bleu*, 1893. — *Fleur d'abime*, 1894. — *Diamant noir*, 1895. — *L'Ame de l'Enfant*, 1899. — *Maurin des Maures*, 1908.

Théâtre : *Pygmalion*, 1872. — *Mascarille* 1873. — *Othello*, 1883. — *Smilis*, pièce en 4 actes, Comédie-Française, 1883. — *Le Père Lebonard*, 4 actes. Théâtre Libre, 1889. — *La Légende du Cœur*, drame en 5 actes, en vers, Théâtre antique d'Orange, août 1903 et Théâtre Sarah-Bernhardt, septembre 1903. — *Le Manteau du Roi*, pièce en 4 actes et 5 tableaux. en vers, musique de scène de M. Massenet, Porte Saint-Martin, 22 octobre 1907.

Divers : *La énus de Milo*, 1874. — *Visite en Hollande*, 1878.

EN PRÉPARATION. — *La Milésienne*, pièce en vers. — *Benjamine*, pièce en prose.

A mon grand-père Jacques.

Mon regret sans souffrance évoquera ton ombre,
O père de mon père ; ô vieil homme indulgent,
Que je revois, rasé de frais, cheveux d'argent,
Assis dans le foyer, sous le haut manteau sombre.

1.

A soixante-dix ans, vieux pilote surpris,
Tu vis que ton bateau naviguait vers sa perte,
Et droit, et souriant, et de vieillesse verte,
Tu sombras, ruiné jusqu'au dernier débris.

Hier bourgeois visité dans ta maison de ville,
Sans asile aujourd'hui, tu cherchas dans les bois,
Dans les grands bois de pin, dont tu compris la voix,
Un désert, où cacher ta pauvreté tranquille.

Seul ? non, une faiblesse était là, ton soutien,
Ta fille au pâle front, qui maintenait ta force...
Le chêne liège vieux, bois dur et tendre écorce,
Porte un cœur étoilé, père, comme le tien !

Tu trouvas en ruine un logis à couleuvres,
Et charpentier, maçon, terrassier et couvreur,
Sans maître et sans manœuvre, et pourtant sans erreur,
Tu refis la maison, vieil enfant de tes œuvres !

Le « campas » fait jardin, bien planté, bien enclos,
Ce travail le paya pour le temps de ta vie,
Et de par ta misère à l'abri de l'envie,
Tu travaillas vingt ans, — jusqu'au dernier repos.

Tu n'as plus rien connu des villes, sur ta roche ;
Robinson, tu voyais la mer, — de ta maison.
Mais des vaisseaux dorés, errant sur l'horizon,
Tu saluais l'adieu sans souhaiter l'approche.

Les saisons circulaient, les jours qui font les mois,
Les grands froids, les grands chauds; toi, selon la jour-
Assis au grand soleil ou dans la cheminée, [née,
Tu lisais du français et tu parlais patois.

Conteur, tout en tressant des paniers et des claies,
Tu faisais aux enfants de longs, de gais récits,
Et moi-même, en vacance, à tes côtés assis,
J'oubliais, pour ta voix, l'école dans les haies.

Ton fils dont je suis fils, était mort loin de toi,
Dans ce vaste Paris que n'aiment pas les mères...
Tu souriais pourtant à mes jeunes chimères,
Homme de peu d'étude et de beaucoup de foi.

Tu toléras, ami d'une douceur parfaite,
Mon caprice d'enfant d'abord, l'autre plus tard,
Et je te vois sourire à mes vers, beau vieillard,
Dont le fils était mort, un peu d'être poète !

Oui, lorsqu'au lieu d'amour la Muse en moi parla,
Un sourire attristé vint éclairer ta bouche ;
Et tu disais, avec le ton simple et qui touche,
« Il n'y a rien à dire !... Où prend-il tout cela ? »

... Grand'père, tout cela, quelle qu'en soit la gloire,
Je l'ai pris à toi-même, à ta simplicité,
Au vieux air que tu m'as, le soir, cent fois chanté,
Au ton dont tu disais ta plus naïve histoire.

Je l'ai pris dans tes bras, dans ton cœur, dans ta main,
Dans l'oubli des cités où sont les choses laides,
Dans la vieille maison, seule au fond des pinèdes,
Et dont je ne veux pas oublier le chemin.

Tu fis mon œuvre simple, et ma voix attendrie,
Et je rapporte à toi ce qui vient de toi seul...
... C'est à vous que je parle, ossements de l'Aïeul,
Poussière de la mort, terre de la patrie !

(*Le Dieu dans l'homme*).

La Cigale.

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.

De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours :
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout puissant animée.
Socrate m'écoutait ; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux ;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble ;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

(*Poèmes de Provence.*)

L'Adieu.

Adieu. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :
Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ;
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ?
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie?
Quel devoir me retient ! Qu'ai-je à faire et pourquoi ?
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit ce mot profond, si triste,
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux.
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille !
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : « Téméraires, tout passe ! »
Nous n'avions entre nous que notre volonté ;
Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime !
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,
Avec un être aimé s'en va dans un adieu.

(*L'Éternel Cantique.*)

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

M. François-Paul Alibert est né, le 15 mai 1873, à Carcassonne. Sa vie, discrète et humble, s'est écoulée dans sa ville natale. Il y occupe, depuis quinze ans, le poste de secrétaire de la mairie. Son nom, inconnu jusqu'à l'an dernier, a été prononcé rarement dans les cercles d'initiés. En 1907 est paru son premier et unique recueil, *l'Arbre qui saigne*, dont deux fragments avaient été publiés, l'un dans *Occident*, l'autre dans *Antée*. Ce volume, imprimé à Carcassonne, n'a pas été édité en librairie, aucun périodique n'en a fait mention. « Il n'y a rien à consulter sur mes ouvrages et je n'en ai aucun en préparation, nous dit modestement l'auteur de *l'Arbre qui saigne.* » Seule, une ligne de la revue belge *Antée* concerne M. François-Paul Alibert, « un jeune écrivain qui sera demain un Maître ». Retenons cette prédiction non dictée, en l'espèce, par la camaraderie littéraire. *L'Arbre qui saigne* contient cependant plus que des promesses. La pièce qui a donné son titre au recueil est en particulier d'une harmonie vraiment fille de la douleur. Nous sommes heureux de publier deux poèmes de M. Alibert : le premier, écrit dans un mètre régulier, fait penser par la magnificence de sa forme au Verhaeren des *Moines;* le second, prosodié librement, à la manière anarchique de M. Francis Jammes, développe, avec moins de mièvre préciosité et plus de somptuosité que son modèle, un thème fréquent dans l'œuvre du poète d'Orthez. Poursuivons le

parallèle. M. Alibert a, d'autre part, plus de lyrisme que M. Jammes, il a puissamment chanté son

...Ame ardente et triste en ses incertitudes,

et son cœur, sombre et désordonné,

Qui saigne à tous les tranchants de la vie.

Comme M. Jammes, M. Alibert a dit exquisément, avec de délicieuses trouvailles de mots et avec un accent émouvant, le charme des cérémonies religieuses : son poème, *la Procession passe*, est une série de délicats tableaux de genre, lumineux comme des aquarelles, précis comme des gravures.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *La Terre de l'Aude*, plaquette en prose, Bibliothèque de l'*Occident*, Paris. — Poèmes, *Occident*, mars 1907. — *Marsyas aux Enfers*, poème, *Antée*, 1er mai 1907. — *L'Arbre qui saigne*, poèmes, Servière et Pateau, imp. Carcassonne, 1907.

Le Cloître aux colonnes de rose.

Sous l'heureuse lumière où l'air tremble aujourd'hui
Comme une mer fluide où nagent les collines
Dont les cimes, au ciel qui les attire à lui,
Se soumettent avec des flexions divines,

Au fond du val qui dit à toute alarme adieu,
Dans ta sérénité première tu reposes,
Et d'un riant essor tu t'élèves à Dieu,
Sur tes colonnes qui semblent faites de roses.

Vers toute la candeur profonde de l'été,
Le jour à tes arceaux s'ouvre de porte en porte,
Et ne fait avec toi qu'une seule clarté,
Si léger que la terre à peine te supporte !

Et l'on dirait que, sous son poids fragile et pur
Affaissée et rompue et relevée ensuite,
Infaillible à décrire en courbes sur l'azur
Une tresse de fleurs prolongeant sa poursuite,

Quelque longue guirlande au feston retourné
Sur sa mélodieuse allure te déroule,
Et rassemble selon son ordre fortuné
Le nombre sans défaut d'où ta grâce découle.

L'heure brûle, tranquille et vermeille, et midi,
Sur la tuile où ne vient l'ombre d'aucune feuille
Jouer avec le vent qui retombe, engourdi,
Dans la bonne chaleur de juillet se recueille.

Je vais, et je te sens m'insinuer au cœur
Ta cadence immortelle et ta noble indolence,
Et, comme un air chanté sur le mode majeur,
Je t'écoute frapper dans mon âme en silence

Un accord sans limite et quatre fois borné
A la mesure exacte et pourtant infinie
Qui te tient sans effort à toi-même enchaîné
Et te fixe à jamais dans ta libre harmonie.

Et par cent ailes d'or j'entendis résonner,
Annonciation tendre et mélancolique !
Tes cloches qui soudain sur moi firent planer
Le battement épars de leur vol angélique.

Contre le ciel limpide où vous veniez heurter,
Vous passiez, vous chantiez, cloches dominicales
Qui rendiez argentin à vous répercuter,
L'air où se propageaient vos ondes musicales.

Et le cloître tintant de leur vol éperdu
Paraissait par degrés s'enlever de la terre,
A cet alleluia sonore suspendu,
Comme un oiseau divin monte dans la lumière.

Et, demeurant quand même à son rythme attaché,
Il dénouait avec une heureuse folie,
Sa colonnade rose où se tenait penché
Un soir tout à la fois de France et d'Italie.

A force de fleurir accablés de douceurs,
Un rang de lis tendant à l'azur qui les baigne
Leurs calices tachés d'ineffables rousseurs,
Sur leur blancheur gardait le jardin clos où règne

Une vigne enroulée en flexibles berceaux,
Et, charme des pigeons familiers sur les tombes !
Des enfants au soleil, à travers les arceaux,
S'ébattaient comme un peuple innocent de colombes.

Ah ! lassé de la vie et des hommes, auprès
De ton église qui m'accueille, un clair dimanche,
Puisse, cloître amical, entre tes chers cyprès
Où plie une moisson de fleurs dorée et blanche,

Mon cœur, impatient de fuir un siècle dur,
Trouver enfin la mort harmonieuse et belle,
Par un après-midi de vêpres et d'azur,
Et s'embaumer vivant dans ta paix éternelle !

(*L'Arbre qui saigne.*)

Le Bateau chargé d'oranges.

C'était un bateau chargé d'oranges
Amarré dans le port du canal.
Sur l'eau huileuse, morne et plane,
Allongé comme une bête géante,
Il sommeillait, et parfois sa coque lourde,
Sans rames, voiles ni mâture,

Se balançait, quand les écluses
Au loin ouvraient leurs vannes avec un bruit sourd,
Et se précipitaient par toutes leurs bouches.
Et d'un bord à l'autre bord,
Du gouvernail à la proue,
S'écroulaient les pommes d'or
D'Afrique, de Valence et des Baléares,
Que des hommes au torse de bronze
Déchargeaient dans des paniers tressés de sparte.
Droits sur leurs jambes hautes, et la tête à l'ombre
De leurs chapeaux de paille aux grandes ailes,
Ils vidaient leurs pesantes corbeilles,
Et de nouveau gravissaient la passerelle
Où s'égouttait la trace humide de leurs orteils,
Et gravement recommençaient.
Et toujours la barque semblait pleine,
Tant les beaux fruits d'écarlate et de chrome,
Innombrables et pressés, par tas s'amoncelaient
Et jamais ne diminuaient,
Par intervalles, il en roulait sur le quai,
Que des fillettes brunes, dans un pan de leur robe
Ainsi que des balles de pourpre,
Ramassaient et se disputaient à la course.
Et parfois, ne pouvant les contenir toutes,
Elles se baissaient pour les reprendre à terre,
Et, comme de petites Atalantes,
Se laissaient vaincre pour une orange.

Une dernière fois les hommes remontèrent
Et sur le cabestan enroulèrent les câbles,
Et, l'escale étant finie,
Le bateau s'ébranla sur ses amarres,
Et, traîné par deux chevaux obstinés et tristes,
Qui faisaient un bruit monotone de sonnailles,
Il s'en alla vers le Midi.
Et nos cœurs démarraient avec la barque
Qui descendait le long des berges du canal,
Maison flottante au ras des prairies

Et qui fume, le soir, vers une voûte d'arbres.
C'est là. dis-moi, qu'il eût fait bon de vivre
Et de suivre les courbes lentes
D'une eau qui prête ses méandres
A toutes les songeries,
Tout en voguant vers des îles
Où l'on n'arriverait jamais.
Et la barque emportait notre rêve
D'une Majorque fortunée
Où passeraient, sous des orangers,
Comme de vivantes statues
Aux démarches fières, voluptueuses et souples,
De beaux êtres sans pensée et qui s'en vont nus,
Et qui laisserait pendre à hauteur de nos bouches,
Loin de nos bords mélancoliques,
Ses fruits, sans nous donner le mal de les cueillir.
L'homme du gouvernail, debout à l'arrière,
Se dressait comme un épique Jason
Guidant la conquête de la Toison,
Et ramenant encore, sur la mer violette,
Dorée et rouge cargaison,
Tout le butin des Hespérides.
Et comme l'Orient vermeil
Dans l'onde renversait un liquide incendie,
La barque légendaire entra dans le soleil.

(*L'Arbre qui saigne.*)

HENRY BATAILLE

M. Henry Bataille est né le 4 avril 1872 à Nîmes. Mais il est de race essentiellement languedocienne ; son vrai et seul pays est celui qui va de Castelnaudary à Moux, dans l'Aude. « On ne sait combien je suis de Moux, nous écrivait-il à ce sujet, je désire qu'on le sache bien.

« *Oh ! les fils mystérieux où nos cœurs sont liés.* »

Et M. Henry Bataille ajoutait : « Aux environs de Castelnaudary se trouve la majeure partie des paysages qui composent *la Chambre blanche ;* nous y avons encore la propriété ou j'ai été élevé « Bordeneuve », à Moux, village triste dans ce pays biblique, âpre comme une Palestine romantique et ignorée des hommes. Mon grand-père, Mestre-Huc, propriétaire-poète, fit bâtir notre tombeau de famille sur les contreforts abandonnés de l'Aric, *aux pieds de l'Aric poudreux où montent les bergers ;* on aperçoit au loin les cyprès, du chemin de fer, en passant. Cette chapelle solitaire, où personne n'ira plus prier et dont il est si sourdement question dans mes poèmes d'enfance, j'en serai le dernier habitant. Après moi, plus d'héritiers ; je confierai les clefs de la chapelle à quelque municipalité... Déjà, sur les murs ruinés, des enfants viennent cueillir des figues, et le vent qui gémit dans les pins, à gauche, les a dénudés. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'à ma mort, devant le

seuil, on élève, en mémoire de moi, la statue de Ligier-Richier, dont parle le poème inédit que je vous envoie pour cette *Anthologie des poètes du Midi*, que je souhaite belle et complète, étant de ceux qui croient le plus profondément à « la race » et qui n'attachent pas plus d'importance au Beau Voyage amer accompli sur la terre qu'à la station éternelle qu'ils doivent faire en quelque coin de l'azur maternel. »

Son père était conseiller à la Cour d'appel de Nîmes. Le nom originel de la famille était de Batailler, qui devint, au commencement du dix-neuvième siècle, de Bataille. « J'ai délaissé toute particule, explique M. Henry Bataille, trouvant à ces sortes d'adjonctions, dans les arts, un air apocryphe d'abord et de mauvais goût ensuite, à moins que l'on ne soit descendu de quelque famille illustre. »

M. Henry Bataille a fait ses classes aux lycées Henry IV et Janson-de-Sailly et aussi chez les Eudistes, à Versailles. Il entra à l'Académie Julian pour se consacrer exclusivement à la peinture, en 1890. Il en sortit en 1894 pour faire représenter au théâtre de l'Œuvre *la Belle au bois dormant*, féerie lyrique en trois actes, composée en collaboration avec M. Robert d'Humières et non publiée.

Ce furent là ses débuts au théâtre : on sait qu'aujourd'hui M. Henry Bataille est certainement le premier de nos auteurs dramatiques. Mais nous nous occuperons de celui-ci dans un prochain volume; nous n'avons à parler ici que du poète de *la Chambre blanche* et du *Beau Voyage*.

Marcel Schwob présentait ainsi *la Chambre blanche* : « Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué, enfant, pendant les longues après-midi d'été... Doux petit livre qui s'attarde ! Ses paroles sont murmurées ou minaudées, ses phrases emmaillotées par d'anciennes mains tendres de nourrices, ses poèmes étendus dans des lits frais et bordés où ils sommeillent à demi, rêvant de pastilles, de princesses, de nattes blondes et de tartines au miel... »

Quand parut *le Beau Voyage*, Jean Lorrain écrivit un admirable article de critique dans *le Journal;* il faudrait le recopier tout entier, tant le grand artiste disparu malheureusement y analysait définitivement le talent d'un nouveau grand artiste aussi. Nous en détachons ces lignes :

« Voilà le livre d'un grand poète. Voilà le livre de poésie moderne qui restera comme marque caractéristique de notre époque d'abord ; ensuite pour sa valeur en soi, qui fait que les poètes et les artistes mettront ce livre à côté de l'*Intermezzo* et non loin des *Fleurs du mal.* Henry Bataille, doué d'une sensibilité aiguë et unique, qui lui vaut l'immense avantage de la sincérité, du détail véridique et poignant, est, de sa génération, celui qui a trouvé le mieux les chemins de l'âme. Sa façon de comprendre, de sentir et de rendre les choses les plus simples, celles réputées les plus vulgaires et, par cela même, les plus touchantes, est si profondément poignante que je n'ai jamais pu lire un de ses vers sans une sorte d'angoisse et une subite envie de pleurer.

« Je salue l'apparition de ce précieux livre qui m'est chère : sa poésie profonde, nouvelle et tendre indiciblement, aura, dans les âmes sensibles d'aujourd'hui et de demain, un si long et si mélancolique prolongement... »

Si, selon l'usage, l'on voulait l'apparenter de toutes forces à quelqu'un, qu'on ne parle pas de M. Francis Jammes. Celui-là qu'évoquait tout à l'heure Jean Lorrain, Henri Heine, est peut-être le seul avec qui on pourrait lui trouver quelques points d'une ressemblance encore imparfaite.

Pour nous, nous ne voulons pas savoir si M. Henry Bataille est véritablement notre plus grand poète, mais nous avouons volontiers que c'est bien celui que nous aimons le mieux.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *La Belle au Bois Dormant*, féerie lyrique, en 3 actes, en collaboration avec M. Robert d'Humières (non publiée), représentée sur la scène du théâtre de l'Œuvre en 1894. — *La Chambre blanche*, poésies, préface de Marcel Schwob. Paris, Société du Mercure de France, 1895. — *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, théâtre, Paris. Société du Mercure de France, 1897. — *L'Enchantement*, comédie dramatique en 4 actes, jouée à l'Odéon, 1900. — *Têtes et Pensées*, album de lithographie originale : portraits de Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Case, Maurice Donnay, Paul Fort, André Gide, Gustave Kahn, Jean Lorrain, Pierre Louys, Octave Mirbeau, Robert de Montesquiou, Catulle Mendès, Lucien Muhlfeld, André Picard, Henri de Régnier, Jules Renard, Georges Rodenbach, Edmond Sée, Jean de Tinan, Pierre Valdagne, Fernand Vandérem, Willy. Paris, Ollendorff, 1901. — *Le Masque*, comédie en 4 actes, jouée au Vaudeville

en 1902. — *Résurrection*, drame en 5 actes, adapté de Léon Tolstoï, joué à l'Odéon, puis à la Porte-Saint-Martin. Paris, Fasquelle, 1905. — *Le Beau Voyage*, poésies, avec un portrait de l'auteur par lui-même, Fasquelle, 1904. — *Maman Colibri*, comédie en 4 actes, jouée au Vaudeville. Paris, Fasquelle, 1905 (ce volume contient aussi *l'Enchantement*). — *La Marche nuptiale*, comédie en 3 actes, jouée au Vaudeville. Paris, Fasquelle, 1905 (ce volume contient aussi *le Masque*). — *Poliche*, comédie en 4 actes, jouée à la Comédie-Française. Paris, Fasquelle, 1906. — *La Femme nue*, pièce en 4 actes, jouée à la Renaissance, 1908. — *Faust*, théâtre.

A consulter. — Rémy de Gourmont, *le IIe livre des Masques*. Paris, Société du Mercure de France, 1898. — Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre*, 10e série. Paris, Lecène et Oudin, 1898. — Robert de Souza, *la Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*. Paris, Société du Mercure de France, 1899. — A. van Bever et Paul Leautaud, *Poètes d'aujourd'hui*. Paris, Société du Mercure de France, 1900. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot et Cie, 1906. — Ernest Gaubert, *Henry Bataille*. « Mercure de France », 15 avril 1908.

Iconographie. — F. Valloton, *Masque*, dans le *IIe livre des Masques* de Remy de Gourmont. Paris, Société du Mercure de France, 1898. — *Portrait* par lui-même, dans *le Beau Voyage*, poésies, Paris, Fasquelle, 1904.

Les Souvenirs.

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant.

J'accueille quand il veut le souvenir qui passe.
Je lui dis : « Mets-toi là... je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.

Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure ;
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie !...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux... on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

(*La Chambre blanche.*)

L'Adieu.

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
Et les blanches années et les belles images...
Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire,
Mon enfance !... tu seras la vieille servante,
Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
Et moi, plein de ton amertume vigilante,
J'ensevelirai le mystère des paroles....

Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
Et ce sera la nuit de fête qui console...
Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres,
Et les jardins auront leur place accoutumée...
Ce sera quelque nuit limpide de septembre,
Avec la même route unie et parfumée...
Et les branches qui font des silences soudains...
Les femmes qui traversent une lampe à la main...
Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
Le bruit dans les massifs de grands rhododendrons...
Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
Et tous nos bons regrets assis à notre table...
Je vous retrouverai le soir d'une journée ;
Les étoiles du champ viendront à la veillée,
Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux.

. . . .

Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres.
Puis je regarderai mes deux mains apaisées,
Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...
Et la lune ne sera pas encor levée.
Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
Ce sera comme si je n'avais pas souffert !..
Pas souffert ? est-ce vrai ? nous n'avons pas pleuré,
Pas souffert ? Oh ! répète-le, ma grise amie,
Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
Où je caresserai tes lèvres endormies...
Ce soir-là, ce soir-là, je saurai bien des choses...
Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...

Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

(*Le Beau Voyage.*)

Les Villages.

Il y a de grands soirs où les villages meurent.
Après que les pigeons sont rentrés se coucher,
Ils meurent, lentement, avec le bruit de l'heure
Et le cri bleu des hirondelles au clocher...
Alors, pour les veiller, des lumières s'allument,
Vieilles petites lumières de bonnes sœurs,
Et des lanternes passent, là-bas, dans la brume...
Au loin le chemin gris chemine avec douceur...
Les fleurs dans les jardins se sont pelotonnées
Pour écouter mourir leur village d'antan,
Car elles savent que c'est là qu'elles sont nées...
Puis les lumières s'éteignent, cependant
Que les vieux murs habituels ont rendu l'âme,
Tout doux, tout bonnement, comme de vieilles femmes.

(*Le Beau Voyage.*)

Les Trains.

Les trains rêvent dans la rosée, au fond des gares...
Ils rêvent des heures, puis grincent et démarrent...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs,
Ces longs convois de marchandises bruissant,
Qui pour la pluie ont mis leurs lourds manteaux de bâches,
Ou qui dorment des nuits entières dans les garages...
Et les trains de bestiaux où beuglent mornement
Des bêtes qui se plaignent au village natal...
Tous ces grands wagons gris, hermétiques et clos,
Dont le silence luit sous l'averse automnale,
Avec leurs inscriptions effacées, leurs repos
Infinis, leurs nuits abandonnées, leurs vitres pâles...

Oh ! le balancement des falots dans l'aurore !...
Une machine est là qui susurre et somnole...
Une face se montre et rebaisse le store...
Et la petite gare où tinte une carriole...
Belloy, Sours, Clarigny, Gagnac et la banlieue...
Oh ! les wagons éteints où l'on entend des souffles !
La palpitation des lampes au voile bleu...
Le train qu'on croise et qui nous dit qu'il souffre,
Tandis que nous fronçons le sourcil dans nos coins,
Et nous laisse étonnés de son prolongement...
Oh ! dans la halte verte où l'on entend les cailles,
Le son du timbre triste et solitaire !... Et puis
Les voies bloquées avec au loin un sifflet qui tressaille,
Les signaux réguliers dans le dortoir des nuits...
Des appels mystérieux que l'on ne comprend pas...
Et, — oh ! surtout ! — après des bercements sans fin,
Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
L'entrée retentissante, avec un bruit d'airain,
De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
Dans les grandes villes pleines de murmures !...
C'est là que vient se casser net le pur rayon
Qui m'a conduit d'un rêve à l'autre par le monde,
Rails infinis, sous le beau clair de lune et les fourgons,
A qui j'ai confié l'amertume profonde
De tous mes chers départs et tant d'enchantements...

J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs.

(*Le Beau Voyage.*)

Chardin.

On les a posés là ; puis on s'en est allé.
Un bruit de jupe calme est sorti par la porte ;
La poussière est retombée blanche, bleue et morte,
Et près d'eux à portée d'haleine, s'est installé

On ne sait quel ennui maternel. Les rideaux
Sont tirés. Les pêches d'automne refroidissent
Sur le marbre. Les bruits de la rue font trembler l'eau
Du verre. L'ombre s'étale au fond de la soucoupe lisse.
Il n'y a nulle anxiété; — et tout est doux
A caresser comme le poil des lièvres roux...
Tout s'harmonise au bruit de la souris qui trotte.
L'étui s'étire et bâille auprès de la pelote...
Il est déjà tard, mais il est encore trop tôt...
On ne soulèvera jamais les grands rideaux.
Bientôt Noël paillctera l'obscurité
Où s'endorment les vieilles choses fatiguées...
La pipe blanche écoute chanter la théière
Qui chante les grands quais, les ports et les musiques,
Et le magot fleuri la suit, sur l'étagère...
Tout aime et souffre de ne mourir que là.
L'ombre des meubles pleure l'ombre des grands bois,
Le panier se souvient des fleurs qu'il a portées,
Le vase se souvient des fenêtres ouvertes,
La boîte ouvre à regret son cœur évaporé,
Où le soir vient poser ses deux ailes inertes...
Une petite émotion, tout à coup, circule
Dans la chambre sur toutes les choses, comme si
Avant de s'endormir dans ce qui doit être leur nuit,
Elles avaient senti passer le crépuscule.

(*Le Beau Voyage.*)

La Fontaine de Pitié.

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles ;
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles ? »

Des larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
A tout venant, sans peur de tarir la dernière !
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne.

Non ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
Qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits et consolés ;
Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles,
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

(*Le Beau Voyage.*)

L'Abeille.

Va dans la vie et sois l'abeille
Qui me rapporte le miel
Des journées, ce que t'a donné le soleil,
Ce que t'a procuré le ciel !
Moi je reste, avec deux doigts d'ombre
Autour de ma tête abritée,
A attendre que le soir tombe
Et que tu sois bientôt rentrée...
Sois l'abeille et tu me diras
Comment l'éternelle aventure
A disposé ce beau jour-là,
Comment était la feuille mûre,
La campanule et le lilas,
S'il y avait de belles sentes
Aux flancs des coteaux que j'ignore,
Afin que sur ta bouche je sente
Ce que tu rapportes d'aurore.
Tu t'es donnée, ô ma chérie,
A toutes les branches des bois,
Donne-moi la mélancolie

De les respirer, toutes, sur toi.
Tu bus le vin, et je suis ivre,
Oui, j'ai senti le soleil vivre
Si tu l'as senti vivre, toi !
Oui, j'ai vu la mer, je le jure,
Puisque tu trempas ton aile à son bord ;
J'ai pressé toute la nature
Pour en faire le miel d'or
Que tu ramènes, goutte à goutte,
Puisque je t'ai pressée, toi, toute !...
Murmure, chante, parle, invente,
Reviens encore, toute sonore,
Autour de ma tête penchante
Refaire ce bruit que j'adore.
Dernier soubresaut de ta joie !
Le matin c'est moi qui t'envoie,
Par les champs, sur toute la vie.
Si tu butines, c'est pour moi, —
Et si tu m'oublies, je t'envie...
Tu m'apportes le souvenir
De la terre, de vos baisers,
Et lorsque je te vois revenir
Du plus loin, j'ouvre la croisée...
O parfum, ô vent, ô douceur !
Voilà que tout s'est apaisé.
Maintenant je vais repasser
Sur tes lèvres les belles heures.
C'est mon tour et c'est mon moment :
Il faut bien que finalement
Tu reviennes au maître qui veille...
Voici le soir ; moi, je t'attends
Rentre en mon cœur, abeille !

(*Vers inédits.*)

L'Ex-Voto.

Sur la statue de Ligier-Richier.

Comme il aura battu, silencieux, caché,
Tapi en moi, ce cœur qui m'obsède et me blesse,
Que j'ai pris à témoin dans les jours de détresse,
Que j'aurais tout voulu, comme un cep, arracher,
Un de ces soirs, où l'on redoute le matin
Et qu'on est triste à ne pouvoir le dire !... O cœur,
Vieux sachet parfumé, stupide et galantin,
Tout imprégné d'éternité, cœur de douleur,
Confident de génie ou mauvais hôte en somme,
Si semblable en tous points au cœur des autres hommes,
Toi, qui fais dire aux plus allègres, soudain : « Qu'ai-je ? »
En levant lourdement la main pour te connaître !...
A cause cependant du triste privilège
Qu'il eut, ce serviteur infidèle à son maître,
De trop sentir, avec sa manière émotive,
De tout aimer, je veux que sur ma tombe on mette
Cette statue ancienne où s'érige un squelette,
Debout, le torse à jour, pantelant de chair vive,
N'ayant pas tout donné encore à la vermine
Qui, le pied hors du noir cercueil démantelé,
Arrache à pleines mains son cœur de sa poitrine, —
Comme si tout d'un coup il s'était rappelé
Que la mort lente allait en commencer l'entâme,
Et, d'un geste d'orgueil où repalpite l'âme,
En souvenir de tous ses anciens battements,
Le brandit jusqu'à Dieu comme pour dire : « Prends ! »

Dans une main crispée mettez-en l'effigie,
Parce qu'il fut les bois, l'azur, l'argent des pluies,
Docile au moindre bruit, sensible au moindre charme,
Avec l'éclosion ineffable des larmes,

Et tout l'amour, l'amour surtout, l'amour perdu,
Donné à tout ce ciel qui ne l'a pas rendu !...
Je veux ce compagnon superbe et funéraire
Qui plein d'une rancœur soudaine, dans la terre
A fait un trou, et, seul, hissé sur ses vieux os,
Tant bien que mal, laissant flotter sa chair en pièces,
Vers le ciel implacable, adoré, se redresse
Et tend, d'un geste droit, son cœur, comme un jet d'eau.

(*Vers inédits.*)

ABEL BONNARD

Issu d'une famille corse, Abel Bonnard naquit le 19 décembre 1883. Son père est un des plus distingués fonctionnaires de notre administration pénitentiaire. Après avoir obtenu à Marseille le grade de bachelier, il vint à Paris suivre, au lycée Louis-le-Grand, les cours de rhétorique supérieure, il passa ensuite avec succès ses examens de licence ès lettres. A vingt-trois ans, il publiait son premier recueil de vers, *les Familiers*, dont quelques fragments avaient paru dans l'*Ermitage*. Ce volume a obtenu, en 1906, le Prix national de poésie nouvellement créé. La presse, les lettrés, le public sanctionnèrent d'enthousiasme le choix du premier titulaire de la Bourse de Voyage. MM. Jean Richepin, Henri de Régnier, Marcel Prévost mandèrent au lauréat leur entière approbation de son talent original. François Coppée qui, depuis sa « découverte » de l'*Aphrodite* de Pierre Louys, est considéré comme un fin dénicheur d'écrivains, se fit le parrain d'Abel Bonnard sur les fonts de la Renommée.

Les *Familiers* sont les animaux, principalement les hôtes de la ferme : les coqs, les poules, les chiens, les chats, les lapins, les pigeons, les abeilles. M. Bonnard importe dans la description poétique les procédés véristes. C'est un peintre habile, souvent un caricaturiste du meilleur aloi. Son observation est aussi pénétrante que celle de M. Jules Renard, auteur d'admirables « histoires naturelles ». Brillant artiste littéraire, fécond inventeur d'images, M. Abel Bonnard pos-

sède, à un égal degré, les deux vertus souveraines de l'imagination : l'abondance et le choix. Il ne donne rien que de topique, et il le donne avec une prodigalité qui effraie. Son ingéniosité, cette forme industrieuse du génie, est aussi subtile que son inspiration vaste. C'est le Rostand de la poésie descriptive. Comparez certaines tirades du théâtre de M. Rostand, celle du « nez » dans *Cyrano* et celle du « petit chapeau » dans l'*Aiglon* par exemple, à la première pièce des *Familiers* : *le Chant des coqs à l'aurore*, et vous discernerez une luxuriance d'images identique et une abondance verbale pareille. « C'est, comme le dit le critique du *Mercure de France*, une accumulation fatigante, à force d'être trop riche, de couleurs, d'odeurs et d'images différentes et neuves, que chaque vers enferme, comme une pierre précieuse qui luit, et cela forme un ruissellement de pierreries colorées et parfumées. »

Tous les poèmes des *Familiers* sont écrits en alexandrins. La seule pièce que nous venons de citer en contient plus de sept cents, en rimes plates. M. Abel Bonnard use avec un brio et une grâce inédits de la métrique traditionnelle. Mais on souhaiterait qu'il ait adopté par moments l'exquis verlibrisme de la Fontaine, sinon le vers « délicieusement faux exprès » de Rimbaud. M. Abel Bonnard saura briser ces limites un peu étroites de son art. Nous assisterons alors à une éclosion chaude et lumineuse de sa personnalité qui est parmi les plus saillantes de ce temps.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Les Familiers*, poésies. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906. *Les Royautés*, poèmes. Fasquelle, 1908.

En préparation. — *Les Histoires*, poèmes.

A consulter. — François Coppée, *le Gaulois*, 11 juillet 1906. — Marcel Ballot, *le Figaro*, 11 juin 1906. — Jules Bois, *Gil Blas*, 25 juin 1906. — Jean de Gourmont, *Mercure de France*, 1er septembre 1906. — Raoul Davray, *l'Éclair* de Montpellier, 2 juillet 1906. — André Picard. La Bourse du Poète, *le Gaulois*, 5 juillet 1906. — Catulle Mendès, *le Journal*. — Marcel Ballot, *le Figaro*. — Gaston Deschamps, *le Temps*, avril 1908.

La Nuit des Rats.

LES RATS

Voici le soir ; avec sa figure chagrine,
Voici dans les carreaux la lune de farine.
Tandis que l'air moelleux bleuit dans les greniers,
Nous sortons de nos trous, nous, les rats casaniers.
Hâtifs, comme des gens déterrant des cassettes,
Nous grattons les gros sacs tout ventrus de noisettes.
Dans le placard, auprès des saucissons voisins,
Nous grignotons les étés secs dans les raisins ;
Nous sommes le modeste et ruineux dommage.
Nous avons une nuit de proie et de fromage,
Et, petits, patients, assidus, humbles, doux,
Nous semblons des tailleurs qui ne font que des trous.
Nous allons, à côté de l'armoire, dans l'angle
Riche, où notre appétit précipité s'étrangle,
Fait suivre à nos dents un chemin de boudin.
Et cependant, de peur que le soleil soudain
Nous surprenne, attablés au jambon qu'on décharne,
Les étoiles pour nous veillent à la lucarne.

LES ÉTOILES

Pareilles dans le ciel aux lampes d'un ami,
C'est nous qui rassurons l'univers endormi.
Chacune de nous garde une ville auprès d'elle.
Nous guidons les vaisseaux sur la mer infidèle
Et, dans nos sphères d'or, fraîches, jusqu'au matin,
Nous écoutons le bruit d'un aboiement lointain.
Nous voyons, à travers l'écume des nuées,
Sur les fronts des dormeurs leurs âmes avouées.
Le monde se confie à notre tribunal ;
Et, plus haut que le vent qui tourmente un fanal,
Plus haut que les foyers morts que la cendre encombre,
Nous siégeons clairement sur notre trône d'ombre.

Corrigeant les sentiers et leurs blêmes écarts,
Calmes, nous présidons aux carrefours hagards.
Nous perçons l'épaisseur des arbres, et les branches
Fourmillent, dans la nuit, de nos piqûres blanches.
Les hommes sont en proie au songe amer et doux.
Et la route s'éclaire à nos lueurs, et nous,
Tandis que la fatigue immense cède au rêve,
Nous attendons en paix que l'aube nous relève.
Et lorsqu'au chant des coqs le jour reprend le ciel,
Nous baissons nos fronts d'or dans l'or universel;
Tout renaît; le sentier reconnaît la chaumière;
Rien ne peut nous éteindre, excepté la lumière.

LA SOURICIÈRE

Entre donc; si tu veux, dans ce coin clandestin,
Je peux être pour toi l'auberge et le festin.
Ne sens-tu pas déjà mon parfum qui t'engraisse?
J'ouvre ma porte; afin de piquer ta paresse,
Et pour mieux t'honorer, comme un ambassadeur,
Je t'ai jusqu'à ton trou délégué mon odeur.
Entre; apporte ta faim; il faut que je t'abrite,
Hâte-toi. Pour juger si je suis hypocrite,
Tu peux voir, à travers mes bienveillants barreaux,
Un banquet qui pourrait charger des tombereaux.
Je ne sais plus si c'est, tellement je regorge,
Du biscuit que je t'offre, ou du lard, ou de l'orge,
Mais je te rendrai gros autant qu'un sac de noix.
Ne me suspecte plus avec ton air sournois;
Suis ton propre intérêt, ne balance pas, entre.

LE RAT

Non, je n'entrerai pas, je dompterai mon ventre.

LES RATS

Voici le jour; la lune a versé sur les toits,
Et nous flairons l'aurore avec nos nez matois.
Un rayon court déjà derrière notre queue.
Dans la poussière grise, et jaune, et rose, et bleue,

Dansent mille reflets pareils à des souris,
Et les coqs font déjà leurs moulinets de cris.
Le monde est comme un chien qui retrouve son maître.
Avant que le soleil tape dans la fenêtre
Et chauffe les boudins que nous avions conquis,
Il faut se retirer de vous, régal exquis.
Avant que la splendeur céleste s'épaississe,
Il faut vous renoncer, galantine, saucisse,
Saucisson qu'on avait déjà déboutonné,
Près du pâté qui semble un château ruiné.
Sauvons-nous dans les murs en effritant le plâtre.
Déjà l'air inquiet s'emplit de bruits. Dans l'âtre,
Les tisons, qu'un habit d'écarlate revêt,
Vont émerger, avec leurs bonnets de duvet;
Bientôt trottinera la lampe de la vieille.
Partons; c'est l'instant vague où le dormeur s'éveille,
Et, nous entendant fuir à travers le plafond,
Craint que notre galop lui tombe sur le front.

(*Les Familiers.*)

L'Oie et la Dinde.

LA DINDE

Plains-moi. Ne dois-je pas jusqu'à la fin de l'an
Vivre avec ce rôti tout habillé de blanc ?
Heureusement Noël la menace, et la broche
Tourne de son côté lorsque décembre approche.
L'homme en la regardant suppute son festin.
Moi, j'ai pour l'écarter mon silence hautain,
Et je la vois, livrée à son humeur vulgaire,
Qui trouble la cuisine avec un bruit de guerre,
Et revêche, et toujours s'insurgeant d'un air dur,
Elle a l'air d'enrager contre son sort futur.

Quand quelqu'un vient, alors que dans mon importance,
J'attends qu'on me regarde et demeure à distance,
Elle, pleine de bruit, de querelle et de vent,
Clabaude, discourtoise, autour de l'arrivant.
On ne sait pas pourquoi sa fureur se déclanche.
Comme elle est, sauf son bec de courge, toute blanche,
Elle guette et partout passe, comme un chercheur,
Et ne veut pas que rien s'arroge sa blancheur.
Quand, devant le soleil, sur le mur qui s'ébrèche,
La fermière aux bras crus tend la lessive rêche,
Elle voit ces rivaux de toile et, tout à coup,
Accourt, bancale, et crie en allongeant le cou.
Elle perce et disperse tout, et la brutale
Prend le mouchoir qui flotte et le drap qui s'étale,
Et lorsque le gazon de lambeaux est semé,
La femme qui revient voit son linge plumé.

L'OIE

Vois. Fuyant les poulets qui lui font avanie,
Elle vit dans la boue avec cérémonie,
Et ce n'est qu'un rôti tout habillé de noir.
La sotte, au poulailler qu'elle change en manoir,
Me fatigue, et se croit royale sous sa crête.
J'enrage; heureusement que la broche s'apprête.
Déjà plumée un peu, sale avec majesté,
Elle étonne le coq de son orgueil crotté.
Fière d'avoir au bec ces espèces de plaques,
Elle avance, et de haut barbote dans nos flaques,
Et sur la fange molle ou le gravier luisant
La trace de ses pas reste comme un présent.
J'en ris vraiment; ainsi qu'une altesse qu'on flatte,
Elle enfle avec bonté son jabot d'écarlate;
Elle a l'air d'avaler ses propres compliments
Et se fait à soi-même un bruit d'éternûments.
Elle écorche en passant le buisson et, maussade,
Elle semble toujours partir en ambassade;

Tout cela finira sur un lit de charbons.
Tu la vois qui, toussant ainsi que ces barbons
Dont malgré des bonnets s'enrhument les cervelles,
Marche en se demandant de ses propres nouvelles.
Elle semble toujours parmi des courtisans,
Mais je l'affronte, avec mes propos médisants.
Lorsque nous nous chauffons au soleil monotone,
Elle reste à l'écart, mais par moments s'étonne,
Et fait sonner, afin que tous soient appelés,
Ses cris aigres, pareils à des grelots fêlés;
Elle glousse; elle craint sans doute qu'on l'oublie :
Moque-toi d'elle; c'est une poule anoblie
A qui Noël sera sans doute meurtrier.

LA DINDE

Dédaigne-la. Car c'est un cygne roturier.

(*Les Familiers.*)

La Tortue.

Mon voyage est encor sédentaire, et l'on doute
Si je suis arrêtée ou si je suis en route.
Je vais dans ma lenteur fameuse, et le terrain
Se découvre, et j'ai beau précipiter mon train,
Les choses que je vois ne changent pas de place.
Et je fais halte enfin quand je me trouve lasse,
Et, modeste, j'attends pour repartir demain,
Et j'ai l'air d'une borne à mon propre chemin.

Le Lapin.

Quand je vais lui porter les déchets et le pain,
Je ne sais pas pourquoi j'engraisse le lapin.

Ce sot ne tente pas mon fourneau; ses oreilles
L'accablent ; il ne fait que des mines pareilles;
Son nez seul bouge en lui comme un trèfle agité;
Il n'a pour l'animer que ce tic, et l'été
Cerne en vain ce mangeur insipide : il se frotte
Et souffle, régalé d'un débris de carotte,
Et s'enfle sous son poil tiède, et fait des sauts mous,
Et se gorge sans fin de la fadeur des choux.
Il mérite les choux, mais non pas la rosée.
C'est le soir; et là-bas, dans la plaine boisée,
Quelque lièvre, attentif, à peine soucieux
Recueille la douceur nocturne dans ses yeux.

Le Poulet.

Dans deux paniers heurtés au pas sec du mulet,
Nous allions tristement vendus à qui voulait.
On s'arrête; ta main me soupèse et me tâte;
Tu m'as pris. Me voilà lié par une patte;
Hypocrite, tu viens me jeter mie et grain,
Mais ne crois pas ainsi tenter mon bec chagrin.
Mon aspect pitoyable est un muet reproche;
N'en ris pas : je connais mon sort; j'attends la broche.
Je cligne mon œil rouge et somnole à demi.
Tu vas m'assassiner pour fêter quelque ami.
Adieu la chaude sieste et le réveil allègre.
Je n'y peux rien. Tords-moi le cou.
Mais je suis maigre.

Les Colombes.

Nous sommes les oiseaux désœuvrés, et bénignes,
Nous languissons, très loin, pures comme des cygnes;

Il nous plaît de tourner tout le temps sans perchoir;
Tu nous vois; notre vol est blanc comme un mouchoir.
Nous restons dans le ciel de peur d'avoir des taches.
Ton regard va bien haut lorsqu'à nous tu l'attaches,
Et quand on suit des yeux notre écumeux duvet,
On se sent dispersé comme si l'on rêvait.
Nous sommes la candeur qui s'échappe du monde.
Nous demeurons de neige au feu qui nous inonde,
Nous avons quelque toit qui le soir nous unit;
Mais tout le jour, l'azur reste notre vrai nid.
Parfois, nous retombons sourdement, et la vieille
File auprès de son seuil avec sa main vermeille,
Et sa quenouille a l'air d'une colombe aussi;
Nous sommes les oiseaux d'amour et de souci.
Nous sommes à la fois pesantes et légères.
Dans les noires maisons peinent les ménagères;
Mais, sur son lent balcon, le malade à midi,
De nos roucoulements reste comme étourdi.
Notre voix, lourde, longue et lentement traînée,
Est comme une blessure au flanc de la journée.
Nous posons sur les toits notre chagrin subtil.
Le coq fait un triomphe autour d'un grain de mil
Et crie, et près de lui ses poules sont des reines;
Nous, il ne suffit pas qu'on nous donne des graines.

La Libellule.

Je souligne tes fleurs et de mon vol soudain
Je viens chaque matin raturer ton jardin,
Et, taquine, aussitôt que l'azur se dessille,
J'érafle tes glaïeuls, je grille et je grésille,
Je m'épingle un instant aux rosiers, et, sur eux,
Je zigzague, comme un petit éclair heureux;
Et ton jasmin hagard et ta molle glycine,
Je les atteins, auprès des lis que je fascine;

Verte aiguille, je couds la moire des étangs.
Lorsque la clématite, aux vieux murs éclatants,
Tient tous les papillons englués à ses styles,
J'abonde sur l'eau verte avec mes sœurs futiles,
Et toi, tu sembles seul au beau temps rechigner,
Homme, et sur ton perron je viens t'égratigner.
Qu'as-tu donc? Tu vois bien que tout est gai; j'excite
La joie, et fais brûler les fleurs que je visite;
Je sursaute, et tu vois de même, n'est-ce pas,
Que ton ombre elle aussi change en danses tes pas;
Tu vois que comme moi l'horizon tremble d'aise.
Tant mieux si c'est assez pour que ton cœur s'y plaise,
De voir l'été; tant pis pour toi si c'est trop peu:
Tu vois les arbres verts qui portent le ciel bleu.

La Mouche brûlée.

Je vais dormir; je suis presque nu sur mon lit.
J'ai soufflé la bougie et dans l'air qui pâlit
Mon œil croit suivre encor de vagues étincelles;
Et j'entends une mouche; elle a brûlé ses ailes,
Et ne peut plus marcher et ne peut plus voler.
Je l'entends par moments sur le marbre trembler
Près de moi, comme si l'on frottait deux aiguilles.
Je pense à mes beaux jours chargés de jeunes filles,
A mes vers frais encor sur la table, au jasmin,
Et le bonheur d'hier nourrit déjà demain.
Je n'entends plus la mouche, elle est morte peut-être.
La mollesse du vent qui vient par la fenêtre
Gonfle déjà le songe et je suis emporté;
Je l'entends. Elle vit encore. O nuit d'été!

La Sauterelle.

En juillet, maigre, crue, atroce, âpre, aigre et verte,
Je marche dans les prés, à demi recouverte,
Embarrassant mes pas d'un attirail cruel,
Comme les spadassins qui cherchent un duel.
Cependant, en portant le corset qui me serre,
J'enrage de ne pas rencontrer d'adversaire.
La paix du jour me nargue et rit au bord des eaux.
J'essaye en vain ma force en faisant de grands sauts.
Je grince, ne pouvant pas combattre, et je pique
La terre, et je soutiens mon appareil épique,
Et seule, sans vouloir céder au temps bénin,
Je mâche ma colère et crache mon venin.
L'herbe derrière moi reste déchiquetée.
Et je m'endors le soir, amère et dépitée,
Sans quitter mon harnais de guerre, et, le matin,
Quand je repars, cherchant l'aventureux destin,
Mon armure est toujours propre, nette, aiguisée,
Et ne s'est pas rouillée aux gouttes de rosée.

(*Les Familiers.*)

L'Oisiveté.

C'est l'art le plus savant de rester sans rien faire ;
Dans le jardin, laissant bourdonner la rumeur,
Rejetant dans l'oubli tout ce que je diffère,
Je veux, les yeux mi-clos, rêver comme un fumeur.

Comme un tiède fumeur que sa fumée encense
D'un regard indolent voit le monde au travers,
Je veux dans mon repos savourer ma puissance
Et donner mon loisir pour centre à l'univers.

Ma propre inaction m'embaume et me caresse
Et là-haut — c'est en eux que mon œil se complaît —
Les nuages, qui sont les dieux de la paresse,
M'enchantent pleinement de leur geste incomplet.

J'abandonne mon âme aux parfums invisibles ;
D'autres s'épuiseront pour un travail commun
Mais, soulevant en moi vingt poèmes possibles,
Je veux jouir de tous sans peiner sur aucun.

Je laisse mon esprit qu'à peine j'influence
Serpenter et mêler mille songes adroits
Et, jaloux d'en saisir la teinte et la nuance,
Je veux vraiment tenir mon temps entre mes doigts.

Comme un homme habillé de blanc devient timide,
Tant il craint de tacher ses vêtements trop beaux,
Et reste prisonnier de sa pudeur splendide,
Je n'ose pas bouger, drapé dans mon repos.

Je suis inoccupé comme un prince d'Asie.
Je siège, intact et pur, sous le grand dais du ciel
Et mon oisiveté rare, exquise, choisie,
Je veux la composer comme se fait le miel.

Engourdi, remuant du doigt les marguerites,
Aspirant une odeur qui flotte, avec langueur,
Dans mon désœuvrement, comme cinq favorites
Je laisse mes cinq sens danser devant mon cœur.

Mon ami, qui prétend que l'on doit être utile,
Écrit, toujours penché sur un labeur nouveau;
Mon âme pour moi seul s'élance et se distille :
Il sera la fontaine et je suis le jet d'eau.

Qu'un esclave réclame une besogne et gronde
Lorsque dans le travail il n'est pas englouti ;
Moi, quand je ne fais rien, je règne sur le monde;
Un sceptre est dans mes mains et non pas un outil.

Dans les jarres de terre on met l'huile limpide,
Le vin, qu'elles devront tenir dans le cellier;
Seul, un vase parfait a le droit d'être vide ;
Il se suffit : l'emplir, c'est le mésallier.

Un rustre, sans pouvoir rester tranquille à l'ombre,
Pour se prouver qu'il vit entasse les travaux, [combre;
Et prend beaucoup de mal dans son champ qu'il en-
Moi, sans rien accomplir, je sais ce que je vaux.

C'est pour mieux m'écouter que j'ai voulu me taire ;
Je veux me respirer; tandis que la lueur
Tient l'homme et le bétail écrasés sur la terre,
Je trouve délicat de rester sans sueur.

Tout se fatigue assez pour que je me repose;
L'arbre ploie et midi là-bas s'attache au blé;
L'eau fuit; un merle court; un bourdon d'une rose
Sort et passe à grand bruit comme un ronfleur ailé;

L'air charrie une abeille et la place dans l'herbe ;
L'esprit enveloppé comme d'un treillis d'or,
Je suis, sous la chaleur, riche, inactif, superbe ;
Et mon ombre à mes pieds a l'air d'un chien qui dort.

(*Les Royautés.*)

Fragment.

Nature, crois-tu donc que les fleurs nous suffisent ?
Que, parce qu'à la fois tous les jardins s'attisent,
Et qu'entre les buissons, et sous les merisiers,
On voit brûler partout des torches de rosiers,
Et que, multipliés dans sa splendeur immense,
Les papillons sans nombre ont l'air d'une semence,

Et que tous les buissons échangent des oiseaux,
Et que, hors du feuillage aux splendides réseaux,
Chaque fleur, que le vent à peine incline et touche,
A l'air d'une prunelle au milieu d'une bouche,
Que les lys sont partout les cierges de l'été,
Que chaque jour flamboie avec sérénité,
Et que, quand vient le soir pur comme une naissance,
Les horizons ont tant de senteur et d'essence
Qu'ils semblent, épanchés dans l'espace bruni,
Des fleuves de parfums abreuvant l'infini,
Et que Vénus alors, seule, sur la chaumière
Brille, comme un noyau splendide de lumière,
Et que dans l'ombre on voit passer des bœufs épais,
Et qu'on est tellement inondé par la paix,
Par la nuit estivale, universelle, juste,
Que l'aboiement d'un chien devient un bruit auguste
Et qu'au lieu de garder un seuil indifférent,
Tant le son de sa voix religieux et grand
Se déploie, occupant toute l'ombre sans voiles,
Il a l'air de veiller sur le seuil des étoiles,
Crois-tu que ça suffit, le ciel, les fleurs, le blé,
Et qu'on est satisfait parce qu'on est comblé ?
Lorsqu'on se voit cerné par ta sereine orgie,
Nature, on peut partout mourir de nostalgie;
Le beau temps le plus beau n'est jamais le bonheur.
Admirer les moissons autour du moissonneur,
Chérir le ciel, aimer la nuit qui se dépose,
Pendant tout un été s'éprendre de la rose
L'honorer, l'adorer par un culte charmant,
Tout cela pour le cœur n'est qu'un commencement.
Il sent bien qu'il n'a pas atteint le pic suprême ;
On monte vers l'amour à travers ce qu'on aime,
Et nature, tu n'es que le fond du tableau.
Il faut, devant tes bois, devant les monts et l'eau,
Une forme chérie, un sourire, un visage;
Derrière elle un pays devient un paysage,
Et l'horizon nous plaît qui semble retenu
Par le geste infini que fait un long bras nu,

Et la sobre rumeur des arbres nous agrée
Comme accompagnement d'une voix adorée.
Lorsque tu nous as fait des dons, à notre tour,
Nature, nous voulons les donner à l'amour.
Ils sont un embarras s'il faut qu'on les conserve;
Mais alors, quand le jour cède et déjà s'énerve,
On est heureux, on dit : mon amour, regardez
Cet astre; sur les bons moissonneurs attardés
Il luit, et dans l'éther que sa clarté pénètre
Nos regards rencontrés semblent le faire naître.
Mais lorsqu'on reste seul, qu'on en souffre, qu'on sent
Un être, dans ce vide, injustement absent,
Malgré tout, ô nature, alors, ne t'en déplaise,
Le soir, heure du charme, est celle du malaise,
Et tu peux couronner d'extase les maisons
Et confier au vent l'odeur des fenaisons,
Et revêtir le toit d'innocence et, magique,
Faire du dernier bruit une longue musique,
On n'en reste pas moins morose, en sa langueur,
Car le cœur n'est vraiment nourri que par le cœur,
Car seul, vois-tu, l'amour a la grandeur de l'âme,
Et sans pouvoir parler de tout ce qu'on réclame,
Muet dans un jardin, sous le ciel pâle et nu,
On regrette quelqu'un que l'on n'a pas connu.

(*Vers inédits.*)

PIERRE CAMO

M. Pierre Camo est né à Céret (Pyrénées-Orientales), probablement en 1877; il est impossible d'avoir des renseignements très précis sur M. Pierre Camo, magistrat dans les colonies, d'abord à Madagascar, maintenant au Soudan, où tout le monde ignore son adresse exacte. Mais cela importe peu à la vérité, puisqu'il a laissé un livre de vers *le Jardin de la Sagesse*, bien suffisant pour que nous puissions longuement parler d'un intéressant poète.

« Tous les deux Catalans, Pierre Camo se montre éminemment français et Henry Muchart, espagnol », dit avec une grande justesse M. Henry Cellerier.

Et M. Henry Muchart, de qui nous nous occuperons un peu plus loin, cousin de M. Pierre Camo, qu'il connut mieux que tous, nous envoyait, à son sujet, les lignes suivantes, notes rapides ; nous ne saurions mieux faire que de les transcrire fidèlement : « Camo est, avant tout, un raffiné, travaillant beaucoup ses poèmes, hésitant longtemps sur le choix d'un sujet, écrivant parfois plusieurs pièces à peu près semblables pour n'en garder ensuite qu'une seule. Il cherche et atteint souvent la perfection ; comme il admet l'assonance mêlée discrètement aux rimes, il emploie toujours l'assonance riche. Camo est, dans ses vers, sensuel, voluptueux et pervers ; mais comme il a l'esprit clair, net et ordonné, comme sa langue est sobre et solide, comme il est raffiné tout naturellement et sans affectation, le charme équivoque de ses poèmes paraît sain, plein de sincérité et de sérénité

tranquille. On a dit de lui que c'était le fils bien portant de Baudelaire : la définition est excellente; *son Ode à la Volupté* le caractérise à merveille. Camo est, en somme, un sage épicurien, ayant le goût de l'ordre, de la mesure et de la modération dans les plaisirs. Son livre pouvait s'intituler: *le Jardin des Délices* aussi bien que *le Jardin de la Sagesse.* Tout le talent de Camo tient dans ce contraste, accentué encore par la simplicité voulue et la sobriété de son style. Il y a bien malgré tout quelque artifice dans l'art de Camo; après avoir subi fortement dans ses débuts quelques influences assez contradictoires, notamment celle de la comtesse de Noailles, il est arrivé par un effort volontaire à découvrir une formule qu'il suit désormais rigoureusement; après quelques flottements, il s'est fait une originalité composite et curieuse, qui représente sans doute sa véritable nature, mais aussi l'application systématique de sa théorie sur l'art. »

M. Pierre Camo n'a pas trop répandu ses poèmes, et ce n'est que rarement que l'on voyait sa signature recherchée dans quelques revues de mouvement régionaliste.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Le Jardin de la Sagesse*, poèmes. Paris, librairie Floury, 1906.

A consulter. — Marc Lafargue, *les Poètes du Midi* « Revue provinciale », septembre 1902. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature.* Paris, Sansot et Cie, 1906.

Le Rêve du poète.

Je voudrais abriter mon rêve sédentaire
Dans une maison blanche, auprès d'un jardin frais,
Où quelque puits serait ouvert à fleur de terre,
A l'ombre large et magnifique des figuiers.

J'y saurais la beauté des montagnes antiques,
Des sommets de l'Albère aussi bleus que le ciel,
Et, sur le seuil aimé des vents aromatiques,
Des chansons de ramiers et des senteurs de miel,

Mon amie, une enfant de race sarrasine,
Y grandirait superbe et marcherait pieds nus ;
Son amour simple et ses caresses enfantines
Seraient doux à goûter comme un fruit défendu.

L'air marin aurait fait sa taille vigoureuse
Et son corps demi-nu, brûlé par chaque été,
Remplirait tout le jour notre demeure heureuse
De parfums enivrants et de fauves beautés.

Par la fenêtre grande ouverte sur la rive,
Monterait jusqu'à nous la rumeur de la mer
Dont la sonorité traînante et maladive
Réveillerait tous les désirs de notre chair.

Nous verrions s'en aller des voiles sur la rade,
Tandis que la chaleur propice du soleil
Ferait mûrir les graines roses des grenades,
Les muscats doux et les figues au cœur vermeil.

Une flûte de pâtre au tendre crépuscule,
Qui serait l'âme du paysage enchanté,
Se mèlerait au vent du soir dans la ramure,
Et ce serait la paix des claires nuits d'été.

(*Le Jardin de la Sagesse.*)

Ode à la volupté.

Femme aux doux attributs de grâce, de jeunesse
Et de frivolité,
Vous êtes dans mon cœur souveraine et maîtresse,
Aimable volupté !

Tout le charme est en vous des choses passagères,
De l'aurore d'un jour,
Des roses, des baisers de la brise légère
Et de l'onde qui court.

En vous, tout le plaisir que nous avons à vivre
Se trouve contenu :
Heureux trois fois celui qui s'applique à vous suivre
Comme un chemin connu !

Recevez en présent ces colombes de neige
Cette branche de fruits,
Ce rameau de corail et cette cire vierge,
Et veillez sur mes nuits.

Enveloppez mon corps de fraîcheurs et d'aromes,
Gardez-moi pour jamais
Des troubles corrupteurs où s'agitent les hommes
Et des désirs mauvais.

Montrez-moi comme il faut jouir de toute chose
En artiste savant,
De la saveur d'un fruit, de l'odeur d'une rose,
Et d'un baiser du vent.

Donnez-moi pour chanter la beauté sarrasine
Qui règle mon destin,
Le luth de Salomon et le cœur de Racine
Au langage divin.

Voluptueuse comme fut la Sulamite,
Et tendre comme on voit
La vertueuse Esther ou la noble Monime
Gardez-la près de moi,

Nous conduisant par le chemin de la sagesse,
Sans peine et sans effort,
Au terme désiré d'une saine vieillesse
Et d'une bonne mort.

(*Le Jardin de la Sagesse.*)

La Statue.

Avec l'art de l'artiste et la raison du sage,
J'ai sculpté pour moi-même une calme statue,
De beauté simple et de jeunesse revêtue,
Où mon âme aujourd'hui contemple son image.

Épris de la lumière et de la volupté,
J'ai paré son corps blanc comme le corps des cygnes
Des splendeurs de la forme et de l'ordre des lignes :
Mon destin est pareil au bloc que j'ai sculpté.

A l'horizon fermé par les claires Albères,
Ayant borné tous mes désirs d'adolescent,
J'ai, comme un fruit gonflé de soleil et de sang,
Mûri dans la douceur des cieux héréditaires,

Observant la nature, et goûtant en secret
Tous les charmes de la campagne catalane,
Comme un pâtre couché à l'ombré d'un platane,
Ou comme un ancien dieu nourri dans la forêt.

Ainsi qu'on voit l'abeille au calice des roses
Récolter le trésor des ruches de l'été,
Sage, je fais mon miel avec les voluptés,
Et je jouis exquisément de toutes choses.

Je bois avec autant de charme et de douceur
Au puits de la science et des pensers austères
Qu'aux sources d'où jaillit le plaisir salutaire
Car l'ordre et la beauté gouvernent dans mon cœur.

Et c'est pourquoi je puis, confiant et paisible,
Vouer à vos deux noms, lois de ma volonté,
Aphrodite charmante et vous, noble Astarté,
Cet être vierge issu de la pierre insensible.

Que son image soit celle de mon destin,
Et que, par la vertu de sa chère présence,
Je puisse voir toujours et longtemps à l'avance,
Ma vie et mes pensers réglés comme un jardin.

(Le Jardin de la Sagesse.)

Le Départ.

Lorsque viendra le temps où l'on vanne le blé
Dans l'air plein de soleil et de poussières claires,
Et que dans la douceur des longs soirs de l'été
La brise de la mer soufflera sur les aires,

Comme nous serons loin de la maison des champs,
Où jusqu'ici nous ramenèrent, chaque année,
Le bel été paré des fruits les plus charmants
Et le calme infini de ses chaudes journées !

Nous ne connaîtrons plus le plaisir simple et sûr
De tourner notre vue éperdûment heureuse
Sur un large horizon de collines d'azur
Et d'oliviers légers dont l'ombre est lumineuse.

Nous chassions tous les jours les grands vols des per-
[dreaux
Que nos beaux chiens faisaient lever dans les bruyères;
Le goût du bain réunissait au sein de l'eau
Nos jeunes corps épris de voluptés légères !

France, nous respirions dans toute sa douceur,
L'air du pays natal, l'air de miel et de roses !
Racine et Fénelon enchantaient notre cœur !
Mais le charme de vivre est fait de peu de chose.

Maintenant, dans le port s'agitent les vaisseaux;
Le soir va recouvrir les campagnes de France :
Nous laisserons au fond des bois et des ruisseaux
Notre jeunesse et notre heureuse insouciance !

(*Le Jardin de la Sagesse.*)

LÉOPOLD DAUPHIN

Né à Béziers, le 1er novembre 1847, M. Léopold Dauphin a surtout écrit de la musique et des ouvrages didactiques, notamment, en collaboration avec Marmontel, le fameux solfège qui se trouve sur tous les pianos de débutants. C'est seulement en 1897 qu'il se décida, sur les instances de son ami Stéphane Mallarmé, à quitter un temps l'autel d'Euterpe pour celui de Polymnie. Son premier recueil, *Raisins bleus et gris*, parut précédé d'un « avant-dire » de son parrain, le poète d'*Hérodiade*. « Léopold Dauphin, expliquait laborieusement Mallarmé, ne traite la versification en tant que complément à son spécial don mélodique, ainsi que doit l'essayer tout compositeur aujourd'hui et produire une écriture spacieuse, discrète de livret : non, il ferme sur le vol des inspirations frémissantes, d'abord son piano, ou reploie le trop d'aile; et, usant de droits, avec plus de caresse dans le rythme qu'un autre ou la diaprure assortie mieux des timbres, victoire, innée, que nous obtenons après étude, vise directement au chant parlé, tel qu'une intégrité résulte ou poème pur : il dispose, souriant, des accords d'image très exacts et relatifs à l'émotion. » Ce qui signifie, si je ne m'abuse pas sur ce langage « ésotérique », que M. Dauphin, poète-musicien, a un instinct très sûr du rythme, un art original d'orchestrer les images et un sens mélodique varié du vers. La couverture de la plaquette était ornée d'un joli dessin dû aux deux filles du poète, Janè et Madeleine Dauphin, qui ont épousé, l'une, M. Franc Nohain, l'autre, M. Adolphe

Boschot, un musicographe distingué, auteur de très intéressants ouvrages sur Berlioz.

M. Léopold Dauphin a depuis publié quatre petits recueils de poèmes remarquables par l'invention rythmique. Il a collaboré au *Progrès artistique* sous le pseudonyme de Pimpinelli, au *Chat-Noir*, à *l'Ermitage*, à *la Vogue*, au *Penseur*, etc...

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES. — *Raisins bleus et gris*, poésies, précédées d'un avant-dire de Stéphane Mallarmé. Paris, Vanier, 1897. — *Couleur du Temps*, poésies. Paris, Vanier, 1898. — *Pipe au bec*, suivi de *les Fontaines du Bois-Joli*, poésies, dessins par George Auriol. Paris, Vanier, 1900. — *L'Ame de mon violon*, poésies. Paris, Vanier, 1902. — *Sourires de jadis*, poésies. Paris, Messein, 1904. — *Sainte-Geneviève de Paris*, mystère en 4 parties et 12 tableaux, pour théâtre d'ombres, représenté pour la première fois sur la scène du Chat-Noir en 1892, avec des dessins de M. H. Rivière et de la musique de C. Blanc et L. Dauphin. Paris, Heugel. — *Jean Garrigou*, conte en prose, illustration de Léonce Petit. Delagrave. — *Petite Anthologie des Maîtres de la musique*. Paris, Armand Colin.

EN PRÉPARATION. — *Mon Guignol*, fantaisies d'humour lyrique dialoguées. — *Simples rimes*, poésies.

A CONSULTER. — Des études sur l'œuvre de M. Dauphin ont été publiées par Stéphane Mallarmé, Charles Guérin, MM. Gustave Kahn et Henri de Régnier.

Métamorphoses.

Veux-tu bien croasser moins haut
L'oraison des pendus, corbeau,
Et broyer leur chair sans querelles ?

Tes croassements pleins d'horreur,
Tes grands gestes de péroreur
Glacent d'effroi les tourterelles.

Souviens-toi de l'heure où, comme elles
Blanches et douces, ton vol blanc
Ignorait la rouille du sang :

Dans l'azur alors sur tes ailes
(Apollon aimant Coronis)
Calme neigeait l'argent des lys.

(*Raisins bleus et gris.*)

Comme des flûtes.

Les cloches près de la mer
Ont une voix de prière
Dominant le bruit amer
De douceur particulière :

Leur vol sonore, au matin,
Ondulation dolente,
S'il plane vers le lointain
C'est comme d'une aile lente ;

Et le mode étant majeur
En plus l'exquise tendresse,
Dans les voiles du pêcheur
Comme un peu c'est l'allégresse.

L'espoir tinte ce même air
Des cloches près de la mer.

(*Raisins bleus et gris.*)

Les Couronnes.

Comme les couronnes de mois de Marie
Rondes sont nos rondes et le jasmin rit ;

Comme les couronnes des prix du mois d'août
Nos rondes sont rondes aux lauriers qu'on coupe ;

Comme les couronnes de nos mariées
Rondes sont nos rondes vers les orangers ;

Et comme couronnes d'immortelles d'or
Nos rondes sont rondes : la Tristesse est morte.

(*Raisins bleus et gris.*)

Au Jardin de la cure.

Dans l'ombre de l'église, au jardin de la cure
Qu'un mur bas treillagé clôture,
Des poiriers en quenouille et d'autres en cordon
Racontent joliment leur rêverie obscure
Aux carrés des fraisiers, aux cloches des melons ;

Quelque rigole d'eau rieuse, vive et claire,
S'efforce vainement de les distraire,
Et même le curé, sa messe dite enfin,
S'il vient près du banc vert lire son bréviaire
Ou cultiver ses plants, arrosoir, bêche en main ;

Ils disent la douceur de leur bonheur tranquille
Dans le calme (oh, loin de la ville !)
De ce tout petit clos villageois, ce pendant
Qu'alentour et sur eux la trame se parfile
Des carillons naïfs du vieux clocher chantant

Ou que, lent et meuglant par la proche montagne,
Le troupeau des vaches regagne
L'étable où près du seuil rit le frais abreuvoir
Et qu'aux chemins en pente et fleuris l'accompagne
Un doux son de clarine en allé vers le soir.

(*Vers inédits.*)

Pour y finir mes jours.

Simple afin que son charme à mes yeux mieux sourie,
Pour y finir mes jours j'aimerais un abri
Près d'un ruisselet clair longeant une prairie :
On y serait conduit par un sentier fleuri.

Les branchages feuillus et l'ombre fraîche et douce
De deux vieux marronniers s'étendraient près du toit
Dont les tuiles grimpant sous de riantes mousses
Couvriraient un étage à peine haut, étroit.

Des rosiers, lys, lilas, un gazon, une treille
Où, sur un banc, j'irais lire des chants divins
Et voir mûrir en août quelques grappes vermeilles
Uniment orneraient mon tout petit jardin.

Mes rêves éloignés de nos vilaines proses,
La voix d'une fontaine en bercerait l'azur
Et d'avril, au verger, les pétales blancs-roses
Sauraient en rajeunir le sourire encor pur.

L'âtre serait en fête où monterait la flamme
Ce pendant que, l'hiver, causant des jours défunts
Et de notre jeunesse, avec toi, chère femme,
Nous en évoquerions aussi les doux parfums.

Mes enfants, mes amis, dans cet abri modeste
Viendraient et tous partageraient notre bonheur :
C'est la joie et l'amour que leur dirait mon geste,
Puis, les voyant partir, l'ennui et la langueur.

Le ciel m'accorderait en outre cette grâce
D'y pouvoir secourir les malheureux passants :
Je mettrais du pain tendre en leur maigre besace,
Nul d'eux ne frapperait à mon seuil vainement.

Et là, quoique vieille et lasse, ma pensée
S'essaierait à voler vers de plus hauts sommets,
Désireuse d'atteindre en sa noble envolée
La Beauté dont je rêve et que toujours j'aimai.

(*Vers inédits.*)

Dans la Chambre ensoleillée.

Comme un royal manteau d'hermine et de beauté
Quand la neige est si proche ! aux Alpes d'à côté,
Ailleurs quand c'est la brume et le froid qui demeurent
Faut-il que nous ayons ici de telles heures
Toutes d'enchantement, comme estivales, dis ?
Et jouissions ainsi d'un pareil paradis !...
Dans ce pays quel doux hiver ! vois, c'est décembre,
Et le bon grand soleil dore toute la chambre :
Les meubles et les murs, rideaux blancs, clairs tapis,
Chantent comme en été chante l'or des épis,
Et, là, s'embellissant des parures d'un songe,
Dans la glace leur chant en écho se prolonge...
Par la fenêtre ouverte il entre une tiédeur
Et des mandariniers l'exquise et fine odeur !
Le ciel est tout azur, l'horizon sans nuage,
Et, non loin, sur la mer calme une voile nage
Qui mire dans le flot son rêve parfumé
De la senteur marine et du radoub aimé...

O la sérénité de ces heures bénies
Où des rayons vermeils vibrent les harmonies
Pour charmer tout notre être !... Et c'est comme un
[bonheur
Dont voudrait à quelqu'un rendre grâces le cœur.
Mais dans mon âme aussi se mire un vague rêve
Embaumé de douceur et qu'un Amour achève,

Un Amour qui jamais ne saurait être vain
Puisqu'il est fécondant, idéal et divin ;
Et même fût-il vain, inutile chimère,
Un Amour que je veux semblable à la prière
Du haut et vert palmier dont tu vois vers les cieux
Les palmes s'élever et glorifier Dieu.

(*Vers inédits.*)

EMMANUEL DELBOUSQUET

M. Emmanuel Delbousquet est né le 27 avril 1874, à Sos, arrondissement de Nérac (Lot-et-Garonne) en pays d'Albret, aux confins des grandes landes de Gascogne et de l'Armagnac.

« Mon père, nous écrit-il, est issu d'une vieille famille du Bas-Quercy : les de Fénelous, dont une branche fut, en 1848, appelée de Fénelous du Bosquet, ou plutôt, en dialecte quercinois : Delbousquet, du nom de sa propriété. Mon grand-père paternel garda ce nom seul, après l'avoir longtemps accolé à celui de Fénelous. Ma mère est de souche mi-paysanne, mi-bourgeoise du pays landais. Dès mon enfance, au cours des déplacements de mon père, alors fonctionnaire, en Agenais, en Quercy, en Languedoc, j'ai ressenti une étrange souffrance à m'éloigner du pays natal. Plus tard, au petit séminaire de l'Esquile, à Toulouse, je fus en proie à des crises de nostalgie telles que je passais des heures, hypnotisé devant une carte de géographie où j'avais dessiné les limites naturelles de ma région. Les marges de mes livres étaient pleines d'esquisses de forêts de pins et de chênes-liège, de silhouettes de chevaux sur la bruyère. Le seul mot « lande » m'émouvait aux larmes. Adolescent, ce fut de même. Je coupai un jour, à l'aide d'un couteau, les traits du cheval qui devait m'emmener vers la station de chemin de fer, au sortir des grandes vacances. Ma sensibilité vraiment maladive, quand l'obsession du pays devenait intense, me valut de cruelles crises nerveuses. »

Plus tard, cependant, il revint à Toulouse. C'est là que l'un des premiers, sans encore avoir lu Mistral et les félibres, il eut conscience d'une renaissance provinciale. Avec Marc Lafargue et Maurice Magre, il fonda les *Essais de jeunes* en 1891, à qui succédèrent une nouvelle série, en 1893, avec Henry Muchart, Jean Viollis, J.-R. de Brousse, André Magre, Pierre Pouvillon, Raymond Marival, le cher disparu Charles Guérin; puis *l'Effort* (1896-1902), *Midi fédéral*, où collaborèrent Émile Pouvillon, Laurent Tailhade, Louis Xavier de Ricard, Jean Carrère, Charles Brun, etc. et enfin, plus tard, *la Revue Provinciale* (1901-1905).

Il se maria à Toulouse en 1895 et revint alors en Albret, pour n'en plus guère sortir. « J'y mène, ajoute-t-il, une vie de travail et de solitude. Aimant passionnément le cheval et la chasse à courre, je passe des journées entières de l'automne et de l'hiver à galoper dans la contrée qui s'étend de l'ouest des rochers de l'Agenais et des collines de l'Armagnac jusqu'à l'Océan. Je ne sais pas de plaisir plus vif que de suivre à cheval, au son du cor, une meute de chiens gascons sur la voie du lièvre, du sanglier, ou du renard à travers « pignadas », « dunes et combes ». »

M. Emmanuel Delbousquet a publié déjà plusieurs romans, entre autres *le Mazareilh* et *l'Écarteur* qui font pressentir en lui un maître du genre, mais il va publier très prochainement un volume de vers, *le Chant de la Race.* La plupart des poèmes que contient ce volume ont déjà paru dans diverses revues. Voici comment M. Marc Lafargue appréciait M. Emmanuel Delbousquet, poète : « Je le revois encore à dix-huit ans, nerveux, frémissant. Il porte dans ses regards une fiévreuse mélancolie. Il a en lui tous les germes du désordre intellectuel, c'est un anarchiste et un décadent, mais il a un amour qui le sauvera, celui de la terre : il est Landais... C'est elle, cette terre, qui met de l'ordre dans son esprit. Il reprend par sa belle vie le sens de la tradition : il s'éprend naturellement de Racine et de Chénier; il écrit d'admirables églogues d'une pureté classique; il devient tous les jours plus vigoureusement organisé... Perdu dans Paris, isolé de son milieu, qu'aurait fait Delbousquet? Certes, il n'aurait pas pu vivre. Il serait rentré chez lui, ou il serait mort. »

En plus des revues déjà citées ou des journaux, M. Emmanuel Delbousquet a encore collaboré à *l'Ame latine*, où furent publiés *les Chants au bord du fleuve*, qui le 1er mai 1907

ont obtenu le premier prix Pujol (600 fr.) à l'Académie des jeux floraux de Toulouse, à *la Revue de Paris*, au *Journal*, au *Télégramme*, et collabore régulièrement deux fois par mois à *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *En les Landes*, plaquette de vers. Toulouse, Bibliothèque de l'Effort, 1892 (épuisée). — *Le Mazareilh*, roman de mœurs et paysages landais. Paris, Ollendorff, 1902. — *Margot*, roman. Toulouse, Société provinciale d'éditions, 1903. — *L'Écarteur*, roman. Paris, Ollendorff, 1904.

EN PRÉPARATION. — *Le Chant de la Race*, poèmes. — *Miguette de Cante-Cigale*, roman (paru dans la *Revue de Paris* du 1er et 15 avril, 1er mai 1907). — *Le Muletier*, roman. — *Le Reflet*, roman. — *En Gascogne*, nouvelles.

A CONSULTER. — Marc Lafargue, *les Poètes du Midi; Revue provinciale*, septembre 1902. — Rémo, *Chronique*, « la Dépêche », 12 octobre 1903. Armand Praviel, *l'Ame française. l'Ame latine*, janvier 1904. — Emile Pouvillon, *Chronique*, « la Dépêche », 13 juin 1904. — Henry Cellerier, *Emmanuel Delbousque*, « Revue périgourdine », mars 1905. — J.-R. de Brousse, *Un Poète méridional*, « la Revue méridionale », janvier 1905. — G. Le Cardonnel et Charles Vellay, *la Littérature contemporaine*. Paris, Société du Mercure de France, 1905. — Albert Grimaud, *la Race et le Terroir*. Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903. — Walch, *Anthologie des poètes français*. Paris, Delagrave, 1906. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot et Cie, 1906.

Le Chant natal.

Entre les monts, le fleuve et l'atlantique mer,
De la Garonne jusqu'au pied des Pyrénées,
S'étend le grand pays aux horizons déserts :
La Lande de Gascogne où ma chanson est née.

Enfant, j'ai bu l'azur éclatant et le vin
D'une colline d'or qu'entourent les bois sombres,
Comme un autre océan de sables et de pins,
D'où l'on voit les hauts pics neigeux surgir de l'ombre.

Douceur de l'air natal que l'on respire à flots
Sur la bruyère en fleur qui empourpre la plaine...
Matins où l'on chevauche, ivre au vent du galop,
Dont le rythme bat fort au fond de chaque veine !...

Forêts de chênes-liège aux arceaux réguliers,
Couleur d'argent verdi sous l'ardente lumière,
Qui baigne les ajoncs et les glauques fougères
Où leur tronc d'ocre rouge érige des piliers;

Étangs aux verts roseaux et que les hautes dunes
Séparent de la mer, espaces d'eau sans fin
Flamboyants au soleil et blanchis sous la lune...
Au ras de l'horizon immense et noir des pins;

Quand le soir brûle au fond des pignadas antiques
Dont les entailles d'or étincellent aux flancs,
Quand des bœufs, attelés à de grands chars rustiques,
Passent, coiffés de peaux, vètus de longs draps blancs,

Et que les bouviers bruns appuyés sur leur pique
Chantent avec lenteur un vieil air d'autrefois, —
Mon cœur triste est gonflé de poèmes épiques
Et les ombres des dieux s'éveillent à ma voix...

Car je me sens ton fils, o Lande maternelle !
Conscient de ta force et de l'âpre beauté
De ta race subtile, altière et sensuelle,
Dont l'ardeur est pareille au soleil de l'été.

Je sais que j'ai puisé dans ton sein cette sève
Qui nourrit de clarté vibrante mon cerveau
Et transforme en idée éclatante le rêve
Que me versent ton ciel et tes bois toujours beaux.

Une ivresse me vient d'y vivre solitaire, —
Avec l'orgueil amer de n'être pas compris

Et de porter en moi l'âme de cette terre,
Poète que nul rêve humain ne désaltère

Hors des grands horizons qui ferment mon pays...
(*Le Chant de la Race.*)

La Nostalgie du soir d'automne.

Dans cette ville aux briques d'or, sous l'azur tiède,
Le long du fleuve et des jardins de lauriers noirs,
Le nostalgique amour du ciel natal m'obsède
Que laisse aux cœurs déçus le long soleil du soir...

Je revois, par delà les couchants magnifiques,
La Lande aux horizons déserts comme les cieux
Et ses sombres forêts de pins hiératiques
Dont la tristesse a mis un rêve dans mes yeux ;

Ses plateaux de tuf noir ceints de rouges calcaires,
Ses mornes sables blancs où la lune blémit
Les grands bras décharnés des sûrriers solitaires
Sur les étangs d'eau noire à jamais endormis...

Je revois ce pays parmi les vives flammes
De l'âtre où saigne encor la pourpre des tisons
Comme le sang du soir au pli des hautes lames
Que figure la brande emplissant l'horizon.

J'aime rèver ainsi, sans la clarté des lampes,
Avec de l'ombre autour de moi, quand, sous mes yeux,
Chante la flamme ailée où mes rêves se trempent,
Comme dans la lueur éclatante des cieux,

Passent de grands oiseaux, d'un vol mélancolique
Qui, sur le soir d'automne, en présageant l'hiver,
S'enfoncent dans la nuit où le soleil oblique
Vers un pays lointain de grands bois toujours verts.

Ainsi mon cœur épris d'un unique voyage
Évoque, chaque soir, à la mort du soleil,
Une rase bruyère, où, sur un marécage,
Entre les troncs des pins luit un éclat vermeil...

(*Le Chant de la Race.*)

L'Écarteur.

L'ÉCART :

Coiffé du béret rouge et chaussé de sandales,
En veste courte de velours incarnadin,
Il s'accoude au toril ou salue aux gradins
Quelque éventail dont joue une main fine et pâle.

Un regard. D'un saut souple il a cambré ses reins,
Au milieu de l'arène où sa voix gutturale
Fait foncer, par bonds fous, sur le sable en rafale,
La vache agile aux flancs couleur de fauve airain,

Frappant du pied, les bras levés dans le soleil
Brûlant le sable noir et les gradins vermeils,
Il attend que le front l'effleure. Un cri éclate

Et se prolonge, triomphal, dans l'air du soir,
Car la corne a troué la ceinture écarlate
Et taché de sang vif le blanc vol du mouchoir.

II

LE SAUT :

Qu'il aille droit vers elle, ou, campé, qu'il s'arrête, —
Les pieds joints et liés par le nœud du mouchoir,
Pour la franchir d'un bond léger, — la fauve bête
Le guette d'un œil fourbe et feint de ne pas voir.

Mais, au cri rauque et dur, elle a, baissant la tête,
De son sabot fourchu creusant le sable noir,
Fait tressaillir le peuple et l'arène muette,
En beuglant longuement au ciel pourpre du soir.

Puis, d'un élan farouche, elle fonce... Il rassemble
Son torse et, d'un seul coup de jarrets bondissant
Dans le poudroiement d'or qu'ils soulèvent ensemble

Saute... — et sous ses pieds joints la bête passe encore
Tandis qu'immense, vers l'azur éblouissant,
Monte, roule et se perd une clameur sonore...

(*Le Chant de la Race.*)

Les Cigales.

Ivres du jour torride et de l'autan qui brûle,
Vibration métallique du ciel ardent,
Crépite le cri d'or, inlassable et strident,
Des cigales, parmi les pins du crépuscule.

Sur la lande déserte où la clarté recule
Par delà les bois noirs qui barrent l'occident,
Ce chant, comme un bruit vif de flammes dans le vent,
Couvre un pas cadencé par des grelots de mules.

Puis le vent tombe avec la voix du muletier.
Le soleil disparaît au bout du long sentier.
Un instant, les grands pins demeurent immobiles.

Mais, inlassablement, dans le silence lourd,
Crépite le cri d'or sur les sables stériles,
Parmi l'espace aride où meurt enfin le jour.

(*Le Chant de la Race.*)

CHARLES DERENNES

M. Charles Derennes est né le 4 août 1882 à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne). Il quitta sa province de très bonne heure, fit ses études à Paris et y habite aussi depuis très longtemps. Il est complètement demeuré étranger au mouvement de la renaissance provinciale, mais il est essentiellement méridional par son amour de l'ordre, de l'harmonie et de la clarté. Il n'a pas l'enthousiasme de Maurice Magre, le sentiment aussi profond de sa race que Léo Larguier ou Emmanuel Delbousquet, mais ce qu'il semble avoir perdu de dons naturels, il le compense par un précision étonnante, un art incomparable qui touche à la virtuosité.

C'est ainsi qu'on a pu l'apprécier dès 1904 par la publication de *l'Enivrante Angoisse* et plus tard en 1906, par celle de *la Tempête*.

MM. Georges Casella et Ernest Gaubert écrivaient alors : « La sûreté de la langue et de rythme est presque absolue. Il semble avoir dérobé à chaque maître son secret pour en composer de longues « laisses » de vers d'une harmonieuse souplesse sans monotonie. Il publiait hier *la Tempête* qui a noblement réalisé tous les espoirs et qui compte des poèmes définitifs. »

« Sans écoles, sans préfaces, écrivait récemment encore M. Catulle Mendès, respectueux et non pas esclaves du passé, traditionnels et nouveaux, quelques jeunes hommes par la libre expansion de leur lyrique instinct et selon l'art,

selon le parfait art de France, nous donnent les sûres espérances d'une belle école poétique; retenons déjà ces noms : Abel Bonnard, Charles Derennes, Émile Despax, Léo Larguier. »

Les quatre poètes nommés par M. Catulle Mendès sont des Méridionaux ; et si M. Abel Bonnard eut, le premier, le prix de Rome de poésie, en 1905, M. Charles Derennes, avec *la Tempête*, de même que MM. Émile Despax et Léo Larguier, a été couronné par l'Académie française.

En dehors de ses brillantes collaborations de prosateur, chroniques, critiques, contes, au *Figaro*, au *Gaulois*, au *Journal*, *à la Vie parisienne*, au *Soleil*, au *Mercure de France*, à la *Grande Revue*, M. Charles Derennes a plus spécialement comme poète collaboré à *la Plume*, à *la Renaissance latine*, à *l'Ermitage*, au *Mercure de France*, à *la Revue de Paris*.

Il prépare actuellement un recueil de vers et un grand poème allégorique et lyrique, intitulé *le Jardin de Perséphone*, dont nous donnons ici un fragment.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *L'Énivrante Angoisse*, poèmes. Paris, Ollendorff, 1904. — *L'Amour fessé*, roman. Société du Mercure de France, 1906. — *La Tempête*, poèmes. Paris, Ollendorff, 1906. — *Le Peuple du Pôle*, roman. Paris, Société du Mercure de France, 1907. — *La Vie et la Mort de M. de Tournèves*, conte. Paris, Bernard Grasset, les Éditions Nouvelles, 1907.

A CONSULTER. — Henri Chantavoine, *Chronique*, « Journal des Débats », janvier 1904 et avril 1906. — J. Ernest-Charles, *Chronique*, « Revue Bleue », mars 1906. — Marcel Ballot, *Chronique*, « Figaro », septembre 1906. — Jules Bois, *Chronique*, « Gil Blas, » juillet 1906. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot et Cie, 1906.

Ce que j'aimais le mieux en elle...

Ce que j'aimais le mieux en elle, ce n'était
Ni le parfum léger de ses longs cheveux d'ambre,
Ni son rire, oiseau d'or en cage dans la chambre,
Ni ses baisers au goût de figues et de lait,

Ni sa tendresse un peu puérile et sournoise,
Ni toute sa chair tiède et frêle comme un nid,
Ni ses yeux qui tremblaient sous mes caresses, ni
Ses seins menus avec leurs pointes de framboise...

— Vous savez bien, mon cœur, que son rire, ses yeux,
Ses cheveux blonds, ses seins, sa grâce et sa faiblesse,
N'étaient pour vous que les moyens délicieux
De vous faire chérir votre propre tendresse.

Vous vouliez, longuement et paresseusement,
Vous bercer de douceur sans jamais être dupe,
A la façon d'un chat orgueilleux et gourmand
Qui ronronne et qui dort dans les plis d'une jupe.

Et, certe, il faisait bon au fond de cet amour;
Les heures y coulaient odorantes et douces;
C'était comme si l'on se fût, au chaud du jour,
Roulé longtemps, tout nu, dans la fraîcheur des
[mousses...

Je me souviens. Je la revois, par un soir bleu,
Souriante et mordant des pétales de roses;
Elle disait : « Je crois que tu m'aimes un peu. »
Et puis, elle passa, comme les autres choses.

(*L'Énivrante Angoisse.*)

Réminiscence.

J'ai, dans une autre vie, été l'amant de Phèdre;
Je ne me moque point et ne me trompe pas:
Je me souviens d'avoir autrefois dans ses bras
Râlé sur de grands lits taillés au cœur d'un cèdre...
Il me suffit encor de prononcer son nom
Pour l'évoquer en moi, lascive, blanche et nue,

Et lorsque je vous dis : « Phèdre, je l'ai connue »
Ce n'est pas un mensonge, involontaire ou non.
Des souvenirs confus surgissent; je revois,
Près de la mer fatale à mon aïeul Egée,
Notre ville par trois murailles protégée,
Et dans un grand palais, d'or et d'honneurs chargée,
Une reine passant avec des fleurs aux doigts.
C'est là que j'ai grandi, moi, le fils de la Scythe.
Vers le peuple des morts mon père était parti;
Au joug d'Amour courbant son front appesanti
Phèdre dans son sommeil murmurait : « Hippolyte!...»
Nous nous sommes aimés, la légende a menti.
Et certes, j'étais chaste entre les jeunes hommes;
Mais je pleurais la nuit, ne pouvant oublier
Que j'avais vu ses seins dorés comme des pommes
Et son ventre poli comme mon bouclier;
Lorsque je m'égarais à l'ombre des racines,
Je défaillais, sentant en moi gronder mon sang,
Et mes chiens délaissés s'endormaient en posant
Sur leurs pattes d'argent leurs baveuses babines...
Ce fut par une nuit d'automne où les raisins
Gonflés de suc courbaient les treilles de mon père;
On entendait un loup hurler dans son repaire;
Au ras de l'horizon, sur les coteaux voisins,
L arc d'Artémis brillait à travers les futaies;
Mais les traits enflammés d'un archer plus cruel,
Chasseresse, en mon cœur avaient ouvert leurs plaies;
Ce cœur perdu pour toi méprisa ton appel :
Phèdre venait, divine et nue et dépeignée,
Et, comme dans la mer elle s'était baignée,
Sa chair gardait l'odeur des algues et du sel.
Nous nous taisions; ses mains déchirèrent ses voiles;
Je sentis ses grands yeux se rapprocher des miens;
Un feu subtil glissa dans mon sang et mes moelles,
Et lorsque j'étreignis son corps, je m'en souviens,
Le cri de notre amour monta jusqu'aux étoiles.

(*La Tempête.*)

Elle prit son ombrelle...

Elle prit son ombrelle en partant à la brune;
Elle disait : « C'est à cause du clair de lune. »

Sur les prés, les brouillards s'élevèrent bientôt;
Elle disait : « J'en veux pour me faire un manteau. »

Et la nuit étant blanche, et la lune étant pleine,
Nos ombres nous suivaient, immenses, sur la plaine.

« Nous sommes fatigués; pourquoi t'en étonner?
Nos ombres, mon ami, sont lourdes à traîner... »

Les hiboux gémissaient dans les creux des émousses:
Mais nous n'entendions pas nos pas frôler les mousses;

Nous allions, séparés et les regards ailleurs;
Nous n'osions les mêler de peur de voir nos pleurs.

Un étang nous ayant arrêtés au passage,
Ce ne fut que dans l'eau que je vis ton visage...

Elle dit : « Nos baisers, sans doute, et nos amours
Nous les avons rêvés et nous rêvons toujours;

Jamais, jamais encor d'une étreinte réelle
La femme que je suis ne te pressa contre elle;

Jamais vent n'a mêlé nos cheveux sur nos fronts,
Et ce n'est que demain que nous nous connaîtrons. »

Et moi, je n'osais pas lui répondre : « Silence !
Le souvenir parfois ressemble à l'espérance.

Vois cette nuit lunaire et ces bois ténébreux...
Hélas! depuis longtemps nous sommes morts tous deux.

A jamais, sur nos pas, jusqu'au gouffre où tout sombre
Nous traînons le passé comme on traîne son ombre...»

Elle pleurait encor ; elle parlait tout bas.
Moi je ne pleurais plus et je ne parlais pas.

(*La Tempête.*)

Le Jardin de Perséphone.

(*Fragment*)

Mon éternel désir, mon enfant, mon amie,
Une dernière fois je viens vers ta maison ;
Effleurant d'un regard la forêt endormie,
La molle lune glisse au ras de l'horizon ;
La brise jusqu'à moi porte l'odeur des vignes ;
Le brouillard monte au bord des lacs aimés des cygnes ;
Des insectes obscurs vibrent dans le gazon...

Lorsque j'avais quinze ans, que ta mère était belle,
C'est là que je rêvais, assis auprès de toi,
De fuir et de cacher notre extase éternelle
Dans un pays divin où j'aurais été roi.
Jours charmants ! Il venait, des bois et de la lande,
Avec des chants d'oiseaux, des parfums de lavande,
Et tu me souriais sans bien savoir pourquoi.

Au moment où la nuit d'une haleine embaumée
Caressait mes cheveux, je me disais : « Demain,
La douceur de la nuit prendra, ma bien-aimée,
Pour venir sur mon front la forme de ta main... »
Et la voix des ruisseaux hantait la solitude ;
Mais mon âme sentait, sans trop d'inquiétude,
Fuir les heures et l'eau vers un but incertain.

Qu'avons-nous fait de nous? L'eau coule et l'heure tinte ;
Nos cœurs l'un près de l'autre ont vieilli peu à peu;
Jamais je n'ai risqué, par orgueil ou par crainte,
Un regard, un sourire, un silence, un aveu.
Je pense qu'il est tard, qu'il est bien tard sans doute
Pour espérer un jour suivre la même route;
Et j'aime mieux te dire un éternel adieu.

Mais, puisque enfin j'ai su détourner mon visage
De l'avenir caché dans l'implacable nuit,
Je te veux pour compagne en ce pèlerinage
Qu'au pays du passé j'accomplis aujourd'hui.
Je viens vers ta maison comme vers mon enfance;
Je viens, et tes grands chiens, dans l'ombre et le silence,
Ont reconnu mes pas et n'ont pas fait de bruit.

Demi-nue, et la joue à ton bras appuyée,
Sur ton lit virginal tu dors en ce moment;
Ta brune chevelure à longs flots déployée
Roule sur ton épaule et sur ton sein charmant;
Tu dors; et je crois voir, sous la lampe indécise,
Pâle comme tes draps et comme ta chemise,
Cette chair qui sera la chair d'un autre amant...

Non, je n'ai pas frémi... Pourtant, hier encore,
Si j'avais dit ces mots, si j'avais pu penser
Que, dormant près de toi du soir jusqu'à l'aurore,
Un autre aurait ta chair, ton parfum, ton baiser,
Ah ! j'aurais mieux aimé cent fois à cette porte,
Sous des voiles de deuil tendus pour une morte,
Voir ta mère gémir et ton cercueil passer !

Ce que j'attends de toi comme grâce dernière,
Je peux, à ton insu, l'obtenir sans remords :
Déjà le lourd sommeil pèse sur ta paupière;
Ton âme, dans la nuit, va fuir loin de ton corps;
Alors qu'elle obéisse à ma voix qui l'appelle,
Et je vais, m'éloignant de la terre avec elle,
La conduire au Jardin où sont mes rêves morts.

Vois : sur le sable gris des muettes allées
Tes doux pieds, à jamais, ont marqué leurs contours ;
Ton nom demeure inscrit sur tous les mausolées,
Ta statue est debout dans tous les carrefours;
Jadis tu t'es penchée au bord de la fontaine,
Et tu t'en es allée, et cette heure est lointaine;
Mais les fidèles eaux te reflètent toujours.

Tu te réveilleras en pensant à ce rêve;
Tu te diras : « Quoi donc ? Est-ce vrai ? M'aimait-il ?...
Je l'avais oublié... L'aurore qui se lève
Marque-t-elle pour lui le retour de l'exil ? »
Et, seule, tout le long de la lente journée,
Tu sentiras, pensive et la tête inclinée,
Les jasmins t'enivrer d'un arome subtil.

Je répondrai : « Trop tard ! Arrière, tentatrice !
Hors du temps, au pays dans l'ombre enseveli,
Morte parmi les morts tu fus ma Béatrice;
Je t'ai dicté ce rôle et tu l'as bien rempli.
Mais la pièce est finie et la toile est baissée,
Et, reprenant ma route où je l'avais laissée,
Loin de toi je m'échappe et j'appelle l'oubli... »

(*Vers inédits.*)

ÉMILE DESPAX

M. Émile Despax est né le 19 septembre 1881, à Dax (Landes). Son père, magistrat colonial, l'emmena tout jeune encore à Mayotte et à l'île de la Réunion. De ce voyage, il semble avoir gardé le très vif souvenir des premières impressions de l'enfance :

Et moi, plein de regret de mes courses marines,
Moi qui sens, frais et vif, encore à mes narines,
Le sel du bord indien où le soir, en jouant,
Je voyais les flots verts blanchir vers Anjouan...

Il perdit sa mère à l'île de la Réunion et revint, encore enfant, à Dax. Puis il fit ses études au lycée de Bordeaux, avant de venir à Paris suivre les cours de rhétorique supérieure au lycée Henri IV. Là, il retrouva son plus ancien camarade d'études, Charles Derennes, destiné, comme lui, à la vie littéraire, et dès cette époque, il collabora au *Mercure de France*, à *la Plume*, à *l'Ermitage*, à *la Renaissance latine* ainsi qu'à un grand nombre de jeunes revues.

Depuis, il n'a plus quitté Paris, où il a terminé ses études de droit tout en préparant une *Histoire des débuts de la Lithographie en France.*

Devenu secrétaire d'un sénateur des Landes, il est aujourd'hui chef du secrétariat particulier du Ministre des Colonies et va sans doute rentrer définitivement dans l'administration.

Le talent de M. Émile Despax est caractérisé par la dou-

ceur et l'harmonie des vers. Ces qualités, sa nature mélancolique et aimante en ont fait surtout un élégiaque. Très traditionnel, très classique au fond, il semble s'être plu à marquer, malgré tout, une grande sympathie pour la poésie des symbolistes.

Son volume de vers *La Maison des Glycines* fut classé premier au concours de 1905 du prix Sully-Prudhomme, mais il se vit, sans raisons, refuser les avantages matériels de cette distinction. Cette injustice fut heureusement réparée, car, bientôt après, l'Académie française couronnait ce même volume ; ce jugement fut approuvé par toute la jeune littérature, où M. Émile Despax jouit d'une vive sympathie et d'une grande estime.

Méridional d'un Midi gris et humide, il allie heureusement une grande pénétration psychologique à une grande habileté du vers et à d'heureux dons de couleurs et d'images. Il semble que l'immense forêt de pins des Landes, sombre ou éclatante suivant les heures du jour, soit le symbole de sa poésie, tour à tour obscure et brillante.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Au Seuil de la lande*, plaquette de vers. Paris, Société du Mercure de France, 1902. — *La Maison des glycines*, poèmes. Société du Mercure de France, 1905.

En préparation. — *Hélène de Sparte*, tragédie

La Séparation dans l'allée.

Non, lorsque tu t'en es allée
Tu n'as pas marché sur l'allée.

Ce n'était pas, ce n'était pas
Le sable où se marquaient tes pas,

Les cailoux, les pailles, les faînes ;
C'était mon cœur, c'était mes peines,

Quelque chose de bien meurtri;
As-tu pleuré ? Moi, j'ai souri.

Je suis heureux. Je t'ai portée
Tout le long de cette montée ;

Tu m'as marché sur tout le corps.
Mes bras sont morts ; mes doigts sont morts :

L'eau des sources, l'eau des rosées
Feraient crier mes mains brisées.

Tais-toi. J'ai bien voulu souffrir,
Mais pour toi souffrir est mourir.

Laisse. Je prends la part meilleure ;
C'est moi qui pars; c'est toi qui pleures.

Ne t'en va pas. Je m'en irai
Où d'autres s'adorent, pleurer.

Je m'en irai. Tu resteras.
Un rossignol chante, là-bas,

Dans un jardin de presbytère.
— Gloire au Seigneur. Paix à la terre. —

Aux champs toscans, aux cieux latins,
Les cyprès pleurent, le matin.

Chanter, pleurer et puis se taire...
— Gloire au Seigneur. Paix à la terre. —

Mon corps est tout endolori.
Mais ne pleure pas, j'ai souri.

(*La Maison des glycines.*)

Carpe diem.

Aime la vie. Et cueille au penchant de la treille,
Le matin clair, le midi fauve et le soir blond,
De l'heure transparente où sortent les abeilles,
A l'heure déjà trouble où rentrent les frelons.

Les Heures aux beaux pieds, dans leurs danses vermeilles,
Mènent au ciel nacré la ronde des saisons.
Suivant le mois, jouis en paix dans ta maison,
De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre ou des corbeilles.

Le silence, coulant de la lande au verger,
Posera son poids bleu sur ton sommeil léger.
Vis sans douleur. Écoute et vois. Sache sourire.

Et bénis la beauté de la vie, en pensant
Que ton cœur est pareil au jardin, où l'on sent
Tant de roses s'ouvrir et tant d'ailes bruire.

(*La Maison des glycines.*)

A Nanie.

Douce âme, jamais ma parole
Ne troublera votre tristesse;
La guêpe d'or pâle qui vole
Au cœur des fleurs, souvent les blesse.

Les sphinx lassent les campanules
Que leur vol harcelant balance;
Mais les ailes de libellules
Ne déplacent que du silence.

(*La Maison des glycines.*)

Il fallait...

Il fallait me crier : Êtes-vous bien sincère ?
Vous, si triste, parler si souvent du bonheur ?
Mon pauvre ami, j'ai déjà mal au fond du cœur
Et je voudrais crier, mais ma gorge se serre.

Tu n'as rien dit. La vie éloigne. J'ai passé.
Le miel a lentement dégoutté de la cire.
Puis, un matin d'automne, on est venu te dire :
Celui qui vous aimait, ma sœur, s'est fiancé.

Le grand froid de la mort a glacé ta poitrine
Et, tout le soir, tes yeux ont regardé, sans voir,
La fontaine couler, le puits devenir noir
Et les pins craquelés ruisseler de résine.

Hélas ! j'étais tout lâche, encore, et tout enfant;
Tu connaissais ce cœur qui penche et se confie,
Le plus faible de ceux qu'aux abords de la vie,
On prend contre son cœur soi-même et qu'on défend.

Pourquoi n'as-tu rien dit ? O destin qui dénoue
Les plus doux liens, les liens les plus harmonieux !
Il te reste, ma sœur, le chagrin de mes yeux ;
Il me reste, ma sœur, la pâleur de ta joue.

Ce soir où dans le fleuve aérien du vent,
Les grains ailés des pins s'en vont à la dérive,
Comme te voici loin, ô tristesse pensive ;
Celui qui t'adorait te perdait en rêvant.

(*La Maison des glycines.*)

La Fatigue du printemps.

Je songe à quelque nuit immense; à des falots
Le long d'un canal droit au bord d'une jetée;
Au seul bruit que ferait une rame, heurtée
Contre un banc de rameur, dans l'ombre. Il est des flots
Si calmes, qu'on dirait quelques linges de lune
Tombés du ciel, et puis roulés languissamment
Sur les vagues, et puis projetés sur la dune.
Je m'éveille, ce soir, dans ma douleur d'amant.
Il me faudrait rêver de choses apaisées.
Surtout, je ne veux pas parler de la rosée
Sur les roses qui vont s'ouvrir, cette nuit-ci.
Elle est froide et qui sait? elle est brûlante aussi.

Hélas! ce ne sont pas images dont on joue,
Quand on a bien senti les larmes sur sa joue.
J'ai souffert, tout le long du plus long des hivers;
Trouverai-je la paix en écrivant ces vers?
Il me faudrait rêver de choses tempérées;
D'un sable fin d'où se retire la marée;
D'un soir tiède et penché sur un port espagnol;
D'un jardin basque où l'on entend des rossignols
Ou d'une aube d'argent sur la mer des Cyclades.
Je regarde mes mains comme font les malades
Et j'ai peur de mourir, me sentant si léger,
Si prêt à m'en aller quelque part, voyager
Dans un pays où je serais exempt de vivre
Le printemps dont, ce soir, l'Ile de France est ivre.
Je songe à quelque automne adorablement clair;
Mais surtout, j'ai, soudain, comme une horreur de l'air
Trop chargé de parfums, de trouble et de vertige.
Je songe à quelque fleur qui laisse aller sa tige,
Béatement, entre deux eaux, sur un étang.

Et, sur les coussins d'or du divan, je m'étends,
Entraîné par la vie obscure et plein encore
Du souvenir des jours où, sur la mer sonore,
Insoucieux de la traîtrise des courants,
J'allais, les yeux baignés de ciel, les bras mourants,
Sentant s'enfler sous moi le dos du gouffre vague
Et le corps immobile emporté par les vagues.

(*La Maison des glycines.*)

ROGER DUMAS

M. Roger Dumas est né le 24 juin 1869 à Lédignan (Gard). Il fit ses études au lycée de Nîmes, prit à la Faculté de Montpellier le titre de docteur en médecine, exerça sa profession à la Grand-Combe d'abord, puis en Vaucluse et s'établit enfin à Pontchartrain (Seine-et-Oise) où il est encore.

Il y a peu de chose à dire sur la vie littéraire de M. Roger Dumas et son nom était presque inconnu, quand, au mois de juillet 1907, on apprit qu'on allait représenter au théâtre antique d'Orange sa tragédie d'*Hélène*. Il vint alors à Paris et nous le connûmes intimement. Nous apprîmes qu'il avait publié, en 1897, chez l'éditeur Lemerre, un petit recueil de vers, *Poèmes et Légendes;* ce livre était passé à peu près inaperçu dans le monde littéraire et cependant un certain public devait bien le connaître puisque M. Roger Dumas s'aperçut que l'édition en était épuisée depuis longtemps. Il est vrai que Sully-Prudhomme écrivit à M. Roger Dumas, dès la parution de ce livre, et lui assura qu'il lui ferait décerner le prix Archon-Despérouses par l Académie française. M. Sully-Prudhomme oublia probablement sa promesse et ce fut M. Fernand Gregh qui eut le prix cette année-là. Les *Poèmes et Légendes* sont précédées d'une préface de M. Frédéric Paulhan, que l'on a surnommé le Spencer français; cette préface définit l'œuvre exactement et l'apprécie justement : « Les vers de M. Roger Dumas sont des vers de poète où l'imagination triomphe. Mais ces

vers de poète sont en même temps des vers de penseur... A côté du beau spécifique, propre à chaque art, il existe un beau supérieur et plus général. Quant aux littérateurs, dans notre siècle, les plus grands et les plus curieux sont incontestablement ceux qui surent penser, si l'on veut bien comprendre que la pensée du poète ne saurait être celle du philosophe ou du savant... M. Dumas a voulu faire comme avaient fait avant lui ceux qu'il admirait. La réalisation de l'œuvre n'a pas démenti l'ambition du poète. »

Il est, en effet, impossible de trouver des poèmes où l'harmonie des vers soit en aussi parfait équilibre avec la puissance de l'idée.

M. Roger Dumas, que nous apprécierons plus tard comme auteur dramatique, est un grand poète, et nous pouvons bien le dire, car il ne sera pas difficile de découvrir dans tous les personnages qu'il met en scène celui qui parle véritablement, un grand poète lyrique.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Poèmes et Légendes*, poèmes, préface de M. Fréderic Paulhan. Paris, Alphonse Lemerre, 1897. — *Vers le Destin*, tragédie en 3 actes et un prologue. Paris, Ernest Flammarion, 1902. — *Hélène* (*Vers le Destin*) jouée au théâtre antique d'Orange le 3 août 1907. Paris, Bernard Grasset, Editions Nouvelles, 1907.

La Chimère.

A L. Dumas.

La Femme.

L'espoir s'est envolé de son dernier asile,
Le passé sur nos cœurs pèse comme un remords,
Et l'azur renié dans mon âme s'exile,
Tous les yeux sont baissés, tous les rêves sont morts.

Loin du Fini, loin de l'Impur, loin des Abîmes,
Je baignerai mon front dans l'éther flamboyant
Où déjà mes désirs déployés sur les cîmes,
Comme de grands oiseaux montent en tournoyant.

Chimère aux yeux levés sur la plaine éternelle
Où mûrit la moisson radieuse du soir,
L'âme des jours défunts revit dans ta prunelle,
Sur ton front hérissé souffle un nouvel Espoir.

Lasse de voir toujours aux jardins de la terre
Les pétales des lys tomber dans le ruisseau,
Je veux sonder du ciel l'étincelant mystère :
O Chimère, ma sœur, emporte-moi là haut,

Là-haut où le soleil n'éclaire pas de tombes,
Où je verrai s'ouvrir les fleurs que je semai,
Où mes rêves seront de très blanches colombes
Dans le ciel rose et clair d'une aurore de mai.

La Chimère.

Je ne suis pas ta sœur, pâle et terrestre fille,
Mes songes triomphants ignorent vos réveils,
L'étoile du matin sous mon sabot scintille,
Les flambeaux de mon Rêve éteignent tes soleils.

Ne crois pas m'attendrir de ta voix fraternelle,
Mon cœur est insensible à vos tristes amours,
Le bruit de vos sanglots meurt au vent de mon aile,
Et mon destin unique est de monter toujours.

Tes bras se sont levés vers l'éternel Mystère,
Mais les regrets humains gonflent ton faible cœur :
J'ai vu quand tu passais aux jardins de la terre
Les lys te saluer comme une grande sœur.

Il faut à vos amours des formes périssables,
Il faut à vos regards des horizons finis,
Et vous jetez toujours vers des cieux insondables
Vos plaintes et vos vœux d'irrésignés bannis.

C'est l'éternel écho qui monte des abîmes,
C'est l'éternel combat livré pour l'Idéal,
L'azur indifférent dévore ses victimes,
Et les os des vaincus jonchent le sol natal.

Reste ici-bas ; là-haut, dans cette mer sans rade,
Dans ce gouffre d'azur où t'appelle l'orgueil,
Chaque nuage épais te cache une embuscade,
Chaque étoile est un phare allumé sur l'écueil.

Je les ai tous conduits à ce fatal martyre,
Les pâles conquérants de nos royaumes bleus,
Leur âme au vent du ciel vibrait comme une lyre,
Les flammes du désir nimbaient leur front joyeux ;

Ils s'enivraient aussi de l'espoir qui te berce,
Ils atteignaient déjà les grands astres sereins,
Mais le vent de la terre a soufflé sur leurs reins,
Et, les bras mous, ils sont tombés à la renverse.

Voici l'instant venu de prendre mon essor,
Le soleil agonise au couchant d'émeraude,
Le ciel est haut, l'abîme est noir, le vautour rôde,
O fille des mortels, ne tente pas le sort !

Le vertige te prend et la Foi t'abandonne,
De ton rêve insensé n'écoute plus la voix,
Cherche aux prés d'ici-bas les fleurs de ta couronne
Et de la nudité fleuris l'ombre des bois.

La Femme.

Ouvre ton aile au vent. Si jamais je retombe
Je ne me plaindrai pas d'avoir trop désiré,
Un horizon fermé n'est qu'une grande tombe,
Chimère, emporte-moi vers l'azur imploré.

Et, si le ciel jaloux nous ouvre enfin ses voiles,
Nous irons, au hasard de vos bleus infinis,
Ceindre les épis d'or des firmaments conquis
Sur mon front radieux de glaneuse d'étoiles.

(*Poèmes et Légendes.*)

La plainte de Prométhée.

A Frédéric Paulhan.

« Des siècles de torture ont coulé goutte à goutte
Depuis le jour fatal où je fus condamné,
De l'éternel proscrit l'homme s'est détourné,
La triste humanité cherche encore sa route,
Le géant sur le roc est encore enchaîné.

« Reniant le malheur et courbé sous les crimes
Des forbans de l'azur toujours victorieux,
L'homme sur l'infini n'ose lever les yeux,
Et le parfum du sang des tremblantes victimes
Monte comme un encens aux narines des Dieux.

« Jéhovah des Hébreux ou Zeus fils de la Grèce,
Ils ont toujours voulu, les Immortels jaloux,
Tenir l'humanité ployée à leurs genoux,
Et, sans qu'une lueur sur l'horizon paraisse,
Garder l'esprit de l'homme enchaîné sous leurs coups.

« Or je cueillais les fruits de l'arbre de Science,
J'apportais aux mortels la vivante clarté,
Nous marchions tous unis vers l'austère Beauté,
Et les Dieux ont rompu notre jeune alliance,
Et mon corps en pâture au vautour fut jeté.

« Mais je n'ai pas faibli, la foudre peut descendre,
Et la mer peut mugir, et le roc se briser,
Jamais vos châtiments ne pourront m'écraser,
Car la flamme éternelle a couvé sous la cendre
Et l'heure se fait proche où tout va s'embraser.

« Sinistre exécuteur de la haine divine,
Tu peux fouiller ma chair et me boire le sang,
Mais ta serre inutile et ton bec impuissant
Ne sauraient arracher de ma forte poitrine
L'espoir en l'avenir à jamais renaissant.

« Écoutez mon appel, fils des races futures !
Un jour je surgirai, de vous tous acclamé,
Et vous apporterez le flambeau rallumé
A celui qui pour vous a souffert ces tortures
Et qui, toujours vaincu, n'a jamais désarmé.

« A moi les fronts pensifs et les cœurs intrépides !
A moi les grands chercheurs de l'ombre redoutés !
Ma torche resplendit en de larges clartés,
L'avenir se reflète en mes regards limpides,
Mes bras toujours captifs sont pleins de vérités !

. . . .

« J'ai soufflé la révolte aux enfants de la Terre,
Et dans ma solitude ils viendront me chercher,
A la haine divine ils sauront m'arracher,
Ils monteront houleux à l'assaut du Mystère,
Pareils à l'Océan au pied de ce rocher.

« Ils viendront au proscrit sans crainte des supplices,
Ceux qui ne courbent pas le front devant l'autel
Et savent mépriser d'un mépris immortel,
Éperdus sous la crainte et prompts aux sacrifices,
Les enfants blonds et mous de la race d'Abel ;

« Et, passant le licol au cou de la Chimère,
Prenant leur aile aux vents pour traverser les mers,
Possesseur de la Terre et conquérant des airs,
L'homme aux abîmes sourds portera la lumière
Et ne s'effraiera pas de les trouver déserts.

« Armé par la Science et commandant en Maître
Aux anciens serviteurs de ses Dieux oubliés,
Cherchant ses seuls appuis dans mes bras déliés,
Il verra la Matière à ses lois se soumettre,
Les éléments vaincus se coucher à ses pieds.

. . . .

« Une aurore se lève aux pâleurs de suaire,
Son immense lueur emplit le firmament,
Le cri des révoltés monte au ciel inclément,
Et les Dieux accroupis au fond du sanctuaire
Près de l'autel désert rêvent sinistrement.

« Pâles usurpateurs, voyez aux cieux livides
Monter en grandissant l'aube des nouveaux jours,
Avec des cris d'effroi s'enfuiront les vautours,
Et vos prêtres pensifs dans les églises vides
N'entendront que des glas aux cloches de vos tours

« Fantômes nés de l'ombre, ennemis des lumières,
Voici le jour venu, voici l'instant fatal,
Rentrez, disparaissez dans l'abîme natal !
A la clarté des feux brillant dans les clairières
L'homme regarde fuir l'hyène et le chacal.

« — La gloire vous attend, la lutte vous réclame,
Jetez vos fers rompus, levez vos fronts aux cieux,
Et, si l'aube nouvelle a dessillé vos yeux,
Vengez-vous, vengez-moi, petits-fils de la Femme,
Je suis l'Esprit humain enchaîné par les Dieux ! »

(*Poèmes et Légendes.*)

PIERRE FONS

Né à Toulouse le 16 juillet 1880, M. Pierre Fons, qui appartient à une famille d'érudits et de jurisconsultes aux lointaines origines italiennes, a fait au lycée de sa ville natale des études distinguées; en finissant sa licence en droit, il commença de collaborer à de nombreuses revues méridionales et donna quelques plaquettes hors commerce; à 23 ans, Maître ès Jeux Floraux, le jeune poète publia, avec une préface du noble romancier Émile Pouvillon, un volume d'élégies: *l'Heure amoureuse et funéraire*, dont l'Académie française a remarqué justement l'art subtil et la délicate passion.

Essentiellement curieux, d'ailleurs, d'esthétique et de pensée, M. Fons travailla, dès lors, sans abandonner toutefois la poésie et parmi quelques voyages en France et en Italie, à son important volume de prose, *le Réveil de Pallas*, série d'études critiques riches, pour les lettrés, d'une haute intelligence sensible. En 1907, il a écrit le *Sully-Prudhomme* de la collection *les Célébrités d'aujourd'hui* et il fit en même temps dans la collection *Scripta Brevia* de l'éditeur Sansot une curieuse interprétation de la Renaissance italienne: *le Décor du Quattrocento*. A cette heure, vient de paraître son volume de nouveaux poèmes, plutôt philosophiques, *la Divinité quotidienne*.

Ajoutons que M. Pierre Fons, soucieux aussi d'action pratique, est pour l'instant conseiller de préfecture de la Haute-Marne, tout en demeurant de cœur fidèle à sa patrie tou-

lousaine qui a souvent fêté en lui, outre le très vrai poète, un conférencier écouté et le promoteur d'un beau théâtre de la nature.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Les Songes Pâles*, fantaisie en un acte en vers, plaquette, Toulouse, Brun, 1900. — *Crépuscule d'automne*, poésie, plaquette (H. C.). Toulouse, Privat, 1901. — *La Double Guirlande*. poésies (en collaboration avec J.-R. de Brousse), plaquette (H. C.). Toulouse, éditions de l' « Ame latine, » 1902. — *Inscriptions*, sonnets, plaquette (H. C.). Toulouse, éditions de l' « Ame latine », 1903. — *L'heure amoureuse et funéraire*, poème (préface d'Emile Pouvillon). Paris, Stock, 1904. — *Estampes*, sonnets, plaquette. Toulouse, éditions de la « Revue des Pyrénées », 1904. — *Éloge de Clémence-Isaure*, ode, grande plaquette. Toulouse, Privat, 1905. — *Le Réveil de Pallas*, essais. Paris, Sansot, 1906. — *Sully-Prudhomme*, étude. Paris, Sansot, 1907. — *A-propos en vers* pour l'inauguration du Théâtre du Ramier du Château, plaquette. Toulouse, Blanchet, 1907. — *Le Décor du Quattrocento*, essai d'esthétique. Paris, Sansot, 1907. — *A-Propos en vers* pour les fêtes populaires du Réveil du Sud. Toulouse, Berthoumieu, 1907. — *La Divinité quotidienne*, poèmes. Paris, Sansot, 1908.

En préparation. — *Les Images du miroir*, nouvelles. — *L'Offrande à l'Avenir*, roman.

A consulter. — J.-R. de Brousse, *Ame latine*, 15 février 1904. — Rémo, *la Dépêche*, 12 mars 1904. — Henry Rigal, *la Revue méridionale*, avril 1904. — P.-B. Gheusi, *la Nouvelle Revue*, 15 avril 1904. — Paul d'Armon, *le Signal*, 22 avril 1904. — Olivier de La Fayette, *la Revue forézienne*, avril 1904. — J.-R. de B., *le Journal des débats*, 4 mai, 1994. — Maurice Prax, *Revue des poètes*, juin 1904. — Ernest Gaubert, *Anthologie-Revue*, septembre 1904. — Anonyme, *Revue de Paris*, 15 septembre 1906. — Emmanuel des Essarts, *Revue idéaliste*, 1er octobre 1906. — Octave Uzanne, *la Dépêche*, octobre 1906. — Henri Chalgrain, *les Lettres*, novembre 1906. — Jean de Gourmont, *Mercure de France*, 1er mars 1907. — J.-R. de B., *le Journal des débats*, 5 mars 1907. — Gustave Rüdler, *la Revue universitaire*, 15 avril 1907... etc., etc.

Vœu.

Lorsque je serai mort loin de ce lit d'enfant
Où mes rêves craintifs dormaient près de mon père,
La Nuit me mènera las enfin de chimère
Au tombeau des aïeux dont j'ai rêvé souvent.

Sous la croix basse où les roses fanent au vent,
La tombe est seulement une grisâtre pierre :
Je n'aurai que l'adieu des fleurs comme prière,
Nul cœur d'amie alors ne me sera fervent.

Pourtant puisque ma vie eut du moins ta tendresse,
Entends le dernier vœu d'une amère jeunesse,
Père : quand tu viendras vers le soir éternel,

Penche-toi près de moi dans le silence et l'ombre
Pour que je dorme encor à ton lit paternel,
Mais sans, comme jadis, l'effroi de l'éveil sombre !

(*L'heure amoureuse et funéraire.*)

Journée blanche.

L'heure de volupté qu'enfin tu m'as donnée
Me voile le passé par toi si douloureux,
Et bien que, très lointains, je sens encor tes yeux
Trembler sous les baisers où je t'ai pardonnée.

Et maintenant qu'est morte un peu cette journée
Que quelques fleurs et tes regards paraient de bleu,
Mon âme, défaillant des baisers de l'adieu,
Vit dans ton souvenir, de bonheur étonnée.

Chère, je n'ai pas su, qui sait ! te chérir bien ;
Ton amour à présent se souvient-il du mien,
Et mes baisers sont-ils à tes lèvres encore ?

Pardonne-moi de t'aimer trop et d'avoir peur ;
Mon sommeil a rêvé de toi jusqu'à l'aurore,
Et la chambre était belle et pleine de ton cœur !

(*L'heure amoureuse et funéraire.*)

Mains frêles.

On n'a plus souvenir des amours puériles :
Les sourires sont morts dont on s'était leurré ;
Mieux vaut que reste en nous de ces choses futiles
Rien que ceci : qu'on a souffert, qu'on a pleuré !

Mais quelquefois pourtant, dans les rêves sans fièvres
De la joie alourdie et dure de l'été,
Les larmes d'autrefois attendrissent nos lèvres,
Et les rares baisers, si vains qu'ils aient été.

O les fragiles mains des petites amies,
Mains de chair ingénue où sont morts nos baisers,
Mains qui feront les simples tâches d'humbles vies,
Et qui sont pour nos cœurs si blanches des Passés !

En elles nous sentons qu'est resté de nos âmes
A l'ombre de leur seuil que nous quittions, tremblants :
Ils sont si doux, les soirs qu'on dort aux mains des femmes,
Comme dort un malade en de grands rideaux blancs !

(*L'heure amoureuse et funéraire.*)

Sous le « printemps » de Botticelli.

Femme étrange parmi ce fin verger de fleurs
Où se joignent des mains en nouvelles guirlandes,
Tous les fruits du printemps vers tes lèvres se tendent
Sur la ronde divine et douce de tes sœurs.

Mais les Jeux amoureux, où s'attardent leurs cœurs,
Frôlant ta robe, en vain inclinent leurs offrandes:

Tes yeux où le couchant refléta des légendes
Closent dans leur sourire un secret de douleurs.

Et pourtant tes doigts purs ont des roses encore
Dont tu voulus peut-être accueillir cette aurore
Où tu te sens si triste et belle à défaillir...

A ton âme est semblable, aux plus beaux jours, la mienne
Qui sourit, dédaigneuse, et qui rêve, lointaine,
Parce que, vers le soir, des Roses vont mourir !

(*L'heure amoureuse et funéraire.*)

Agnosticisme.

Chaque matin dans l'aube neuve,
Haillon de pluie ou robe d'or,
Je contemple comme une veuve
Mon âme, cette enfant qui dort.

Et, si, dans l'énigme de vivre,
Je n'agenouille plus ma foi
Sous quelque crucifix de cuivre,
Héritage d'un vain Effroi,

Sans prière et sans insolence,
Sans rien bénir ou blasphémer,
Je m'émerveille, en mon silence,
De comprendre et surtout d'aimer !

(*La Divinité quotidienne.*)

Aspiration.

Ah ! vivre, ce n'est pas de l'étoile à mon cœur
Croire que pour nos brefs regards s'offrent les Choses,
Et ce n'est pas avec notre humaine douleur
Penser qu'en tous les cieux naissent les mêmes roses !

L'Être est plus haut que nous dans les métamorphoses
D'un voile pour jamais scellé sur notre peur,
Car, à d'infinis seuils, des portes nous sont closes
Où l'homme heurte en vain sans y trouver de sœur.

Mais que les dieux aient fui devant le grand Mystère
Qui les a tous enfin condamnés à se taire,
Je m'exalte, ainsi tout devenant plus profond ;

Et si j'ai bien compris cette minute brève
Parmi l'aspect fuyant de l'énigme où tout fond,
Je n'aspire à mourir que pour grandir mon rêve !

(*La Divinité quotidienne.*)

L'Araignée.

Reste sur cette fleur merveilleuse, Araignée !
Tu ne dépares point sa splendeur qu'a baignée
Toute l'émotion divine de l'aurore ;
Ton labeur parmi cette rose, — que j'honore,
Si belle que l'on sent proche qu'elle s'effeuille, —
Ne doit point redouter que mon désir la cueille !
Travaille,
 et je viendrai, ce soir, au crépuscule —,
Admirant le chef-d'œuvre argenté de tes toiles

Dans la pourpre où ta vie émeraude circule —,
Comparer leur mystère aux plus pures étoiles !

(*La Divinité quotidienne.*)

Consolation.

Ne te plains qu'à demi de tout ce qui t'opprime :
Ton vin de chaque jour, tes draps de chaque soir,
Ton loisir de rêver à des forces sublimes
Et de ressusciter quelque tendre regard,

Comme les envîraient combien de misérables,
Et, — même plus que ceux qui souffrent dans l'hiver
D'une chambre hagarde et d'une froide table —,
Ceux qui silencieux ressentent leurs cœurs fiers

S'accroître de désir et trembler solitaires,
Sans pouvoir comme toi l'épancher dans des chants
Où ton mal se rapproche en des échos touchants
Du plus divin amour et du plus pur mystère !

(*La Divinité quotidienne.*)

Narcisse.

Tandis qu'à ce vivier tu penches, ô Narcisse,
Un amour inquiet de ta propre clarté,
Comment n'as-tu pas vu qu'au leurre de l'été,
De ton illusion, la source est la complice ?

Sans cette eau tour à tour capricieuse ou lisse
Tu ne pourrais créer ton décor enchanté :

Il faut que la Nature aide l'humanité
Pour que le beau prodige éternel s'accomplisse !

Oui, l'altière splendeur où tu cherches et vois
N'est si tendre, ô Narcisse, à ton subtile émoi
Que par le cadre d'or au tain glauque des vases ;

Et quand, pour mieux baiser tes yeux, tu te noiras,
Tu vas sentir, enfant de l'immuable extase,
Que ce n'était point toi qui te tendais les bras !

(*La Divinité quotidienne.*)

Montée.

Plus je marche à travers la vie, o mon Amour,
Et plus je te confronte aux masques qui me frôlent,
Mieux je sens quel repos unique, ton épaule
Peut offrir à mon front si pensif et si lourd.

Je ne dédaigne rien certes parmi les hommes,
Même si, différents, ils me font trop de mal ;
Pourtant j'ai droit, oh ! n'est-ce pas, à fuir leur bal
Où s'étourdit l'idéal humble que nous sommes ?

Stérile est la fierté qui s'écarte de tout !
Sans lâcheté, je veux labourer en ma place
Le jardin social où s'ennoblit ma race
Et dont les fruits, quoique lointains, me sont si doux.

Mais que raillent les uns et que s'effraient les autres,
Dans l'absolu secret ou sublime ou sournois,
Pour rassembler des échos divins sous nos toits,
Les vrais baisers sont les meilleurs gestes d'apôtres.

Toutes fois qu'à travers des tourmentes, Amour,
Mon cœur se crut anéanti dans tes extases,
Loin que de l'épuiser ainsi qu'un banal vase,
Je sais combien fécond tu le fis en retour.

La passion sur nous met des mains éternelles
Sans nous ravir au destin propre des humains :
Mais au contraire accueille au boisseau de ses mains
Les noblesses et les misères fraternelles :

Car si pour un instant splendide en dignité,
Son élan nous enlève aux limites de terre,
C'est que dans ce grand rêve en montant solitaires,
Nous haussons avec nous toute l'humanité !

(*La Divinité quotidienne.*)

JOACHIM GASQUET

M. Joachim Gasquet a vu le jour, en 1873, dans une vieille « bastide » provençale, propriété des anciens seigneurs d'Eguilles, d'où le regard plonge sur des pentes plantées d'oliviers, se relève sur des « mas » entourés de verdure, s'espace sur l'admirable plaine de l'Arc et va se perdre enfin sur la lointaine silhouette de la ville d'Aix. Dans l'antique cité ducale, dont la campagne est si noble et si classique d'aspect, que les dieux de la Grèce semblent la peupler encore, M. Gasquet a fait ses études couronnées par le diplôme de docteur ès lettres. Dès son adolescence, il se sentit invinciblement attiré vers le culte des lettres. Rhétoricien, il fut le chef écouté d'un cénacle dont le prosélytisme poétique et philosophique s'épancha dans des revues créées par lui : *la Syrinx*, *les Mois dorés*, et *le Pays de France*. Mistralien ardent, il tient de fort près au Félibrige : il a composé de beaux vers provençaux et il a épousé l'une des plus gracieuses Majestés qui règnent périodiquement sur le royaume rhodanien des Lettres, Mlle Girard, fille du félibre Girard, de Saint-Rémy.

Le premier volume de vers de M. Gasquet, *l'Arbre et les Vents*, paru en 1901, est une œuvre un peu composite. En dépit de l'abus d'une rhétorique romantique, transcrite parfois servilement des *Contemplations*, ce recueil contient de nombreux chants nourris de pensée et de véritable lyrisme. Le poète ne tarda pas à ramener ses efforts vers un art plus équilibré, plus sain, plus classique. *Les Chants Séculaires*, en 1903, marquèrent son retour dans le giron de l'Hellade maternelle, inspiratrice d'ordre, conseillère d'euryth-

6.

mie, institutrice de beauté. Ce livre était précédé d'une ample préface où le romancier Louis Bertrand, sur la foi de la moisson poétique engrangée par Gasquet, formula, en un manifeste, les traits essentiels d'une Renaissance classique. L'auteur du *Sang des Races* y déclarait la faillite des réalistes et y glorifiait le culte de la tradition, de la race, de la terre et des morts. *Les Chants Séculaires* illustraient abondamment cette thèse. Comme M. Maurice Barrès l'a fait avec bonheur en prose, M. Joachim Gasquet y a formulé, en vers harmonieux, pleins jusqu'aux bords de pensée, en maximes morales frappées en médailles, l'amour dû au sol natal, la beauté des horizons familiers, le culte des ancêtres, le goût de l'ordre, l'attachement à la religion ancestrale, la foi profonde dans le miracle grec. Un juge averti, M. Marc Lafargue, a pu avec raison comparer cette œuvre à la peinture de notre plus grand peintre français, du Poussin, dont Gasquet a la composition serrée, l'ordonnance, la belle et profonde couleur et où des personnages mythiques, mais non artificiels, bien vivants d'une vie sanguine, expriment des idées éternelles, dans de beaux sites reposés dont tous les détails sont étudiés sur nature, mais harmonisés par une remarquable conception intellectuelle et servent de fonds naturels pour compléter l'émotion de pensée.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *L'Arbre et les Vents*, poèmes. Paris, Juven, 1901. — *Les Chants Séculaires*, poèmes, préface de M. Louis Bertrand. Paris, Ollendorff, 1903. — *Dionysos*, tragédie lyrique en 3 actes (représentée le 1er août 1904 sur le théâtre antique d'Orange et le 18 février 1905 au théâtre de l'Œuvre). — *Le Théâtre religieux*, *Gil Blas*, 25 juillet 1904.

En préparation. — *Le Cœur du Poète*, poèmes. — *Omphale*, tragédie. — *Les Idées et les Faits*, critique.

Collaboration. — *La Syrinx*, *les Mois dorés*, *le Pays de France* (fondateur). — *L'Ermitage*. — *La Renaissance latine*. — *Les Lettres*. — *Le Témoin* (fondateur). — *Gil Blas*, 1907.

A consulter. — François Périlhou, *les Jeunes*, conférence, *l'Effort*, 1901. — Marc Lafargue : Essai sur de récents poètes, *la Revue provinciale*. — Ernest Gaubert et Georges Casella, *la Nouvelle Littérature*, Paris, 1907.

Pan.

Toujours je reverrai ce jardin solitaire
Où, le corps à moitié possédé par la terre,
Un vieux Pan méditait sous les vignes en fleurs.
Dans l'ombre, les figuiers laissaient tomber des pleurs
Plus dorés que le miel de la ruche voisine,
Une eau verte dormait dans l'antique piscine,
Et tu me souriais sous ton grand chapeau blanc.
« O mon cœur, me dis-tu, ce bel essaim tremblant,
Ces arbres, ce dieu mort, cette source et ces pierres
D'une tranquille joie enchantent mes paupières.
C'est un de ces matins qu'on ne peut oublier.
Il faut par quelque don le marquer, et lier
Nos âmes au vieux Pan qui nous entend peut-être. »
Tu te tournas vers lui qui souriait, champêtre
Et charmant comme étaient tous ces dieux d'autrefois.
« O père des raisins, des chèvres et des bois,
Murmurais-tu, penchée au bord de son oreille,
Que veux-tu de tes fils, quelle simple merveille ?
Une flûte, du miel, ou quelques fruits, réponds. »
Tu te dressas, rieuse, et quelques cheveux blonds
Demeurèrent mêlés à la barbe de pierre,
Et les bons yeux du dieu riaient dans la lumière.
« Ah ! vieux père, dis-tu, je vois ce que tu veux. »
Et tu mis un baiser sur les frêles cheveux.
Toujours je reverrai le vieux parc, plein de marbres,
Les ruches, les figuiers, et dans l'ombre des arbres
Le beau groupe riant que faisaient au soleil
Tes bras nus enlacés au cou du dieu vermeil.

(*L'Arbre et les Vents.*)

Judith.

La tente était de pourpre, une immense lanterne
D'ivoire et d'or brûlait dessus.
Et Judith pâle et nue au chevet d'Holopherne
Essuyait son glaive aux tissus.

Une âcre odeur sortait de la couche embaumée.
Autour d'elle, dans le camp noir,
Elle entendait dormir toute la vaste armée
Qu'elle traversait chaque soir.

Elle entendait hennir les grands chevaux dans l'ombre,
Tandis que son cœur frémissant
Contemplait, plein de chants, la tête énorme et sombre,
Aux yeux fermés, au front puissant.

C'était là, l'homme fort, le maître de l'armée,
Qui pressait son corps contre lui,
Et qui la voulait nue et toute parfumée
Comme une étoile dans la nuit.

Elle sentait encor les brûlantes caresses
Qu'il buvait entre ses deux seins,
Et l'ardent souvenir des nocturnes ivresses
Trempait dans le sang des coussins.

Mais dans son âme alors le feu de la patrie
Fit trembler sa flamme d'azur.
Honte ! sa pâle chair était toute meurtrie
Des longs baisers de cet impur.

La veuve dans ses mains cacha sa belle face,
Un sanglot secoua son corps.
Et la lampe dans l'ombre allumait la cuirasse
Et faisait scintiller les ors.

Elle mit ses habits, elle arrangea son voile.
Farouche, avec un geste dur,
Elle jeta la tête au fond du sac de toile
Et s'en alla d'un beau pas sûr.

(*L'Arbre et les Vents.*)

Thalassa.

J'étais seul sur le pont du navire, l'hélice
Creusait l'eau ténébreuse et le grand mât de fer
Tressaillait lourdement, lorsque je vis Ulysse
Égaré dans la nuit sur la contraire mer.

De ses yeux orgueilleux les lumières sereines,
Un moment, en passant, s'abaissèrent sur moi,
Et sous son vaisseau noir la troupe des sirènes
En chantant battait l'eau, mais le tranquille roi,

Dédaignant les seins nus que caressait la lune,
A la poupe debout, voyait sur l'horizon
Accourir les chevaux et le char de Neptune,
Et quelques vers d'Homère enivraient sa raison.

(*L'Arbre et les Vents.*)

Le Chêne.

A force de songer dans mon étroit domaine
Chaque chose a pour moi pris une forme humaine,
La maison me regarde avec des yeux rêveurs,
Au-dessus de l'enclos les arbres me font signe
Que le satyre rôde et grappille ma vigne

Et que sous les rosiers rient les faunes voleurs.
Mais moi, pensif, suivant les lointaines lueurs
Qui marchent sur les prés ou courent sur la route,
Négligeant ce que dit ma pinède, j'écoute
La confuse rumeur tombant du ciel profond,
Le murmure des eaux et tout le bruit que font
Les hommes travaillant dans l'immense campagne.
Et je pars, le soleil se lève sur les champs.
Le matin est un hymne, et dans les larges chants
Que verse sur les bois l'orgue de la montagne
Je vois trembler le ciel comme un voile d'amour.
Derrière le rideau des vents et des nuages,
Quels dieux rêvent couchés sous les baisers du jour?
Une langueur sacrée enivre les feuillages,
Molle et rose là-bas la plaine s'agrandit,
Et le brouillard doré des lointains paysages
Au-dessus des étangs brusquement resplendit.
Le matin lentement se déroule. O chaumières,
Grands arbres rencontrés sur le bord des chemins,
Source verte, eau glacée où je trempe mes mains,
Je vous aime; partout les routes coutumières
Accueillent le printemps couronné de jasmins.
La plaine est un bouquet odorant, les clairières
Dans l'odeur des lilas bercent leur frondaison,
Les vieux chênes rêveurs sous l'étreinte des lierres
Murmurent, dans les vents s'élargit ma raison,
Et pour mieux pénétrer la volupté des choses
Je me couche dans l'herbe à l'ombre des lauroses
Ou je cours, attiré par ce qui chante et luit.
Derrière moi pourtant, vaste et pure, la nuit
S'avance lentement et mon cœur la devine
Sous les noyers, là-bas, qui descend la colline.
Les hommes fatigués regagnent les hameaux.
On voit les chariots frôler les bas rameaux
Et les buissons en fleurs sur le bord de la route.
Un fagot à ses pieds, une pauvresse écoute
Les dernières rumeurs de la campagne, un chien
Aboie, et je suis seul, et je n'entends plus rien

Que l'adieu d'un beau jour dans les branches des ormes.
Je suis heureux, j'ai fait pour l'œuvre quotidien
Ma moisson aujourd'hui de rythmes et de formes.
Un poème nouveau se lève au fond de moi,
La plaine a dans le soir la beauté d'une loi,
Mon cœur vit tout entier dans le blanc paysage,
Et content je reviens vers ma vieille maison
Tandis qu'à chaque pas que je fais, l'horizon
S'obscurcit, comme on voit s'endormir un visage,
Et que la lune monte au-dessus du village.

Et j'arrive. Ma lampe est allumée. Un feu
De ramilles déjà dans le vieux salon brûle.
L'étoile du berger au ciel à peine bleu
Tremble sur mes cyprès au vent du crépuscule.
Le puits, pour m'accueillir, sourit comme un vieillard,
De revenir si tard la maison me pardonne,
Mais, au milieu des prés, un lumineux brouillard
Enveloppe le chêne apporté de Dodone.

O grand chêne, semé par mes lointains aïeux,
Dans tes branches parfois revient l'esprit des dieux.
Les aigles en passant déchirent ton feuillage.
Une noire sueur ruisselle sur ton front.
Les abeilles, l'hiver, habitent ton vieux tronc,
Et les troupeaux, l'été, recherchent ton ombrage.
Mais moi, lorsqu'en rentrant, j'ose venir m'asseoir
Dans ton ombre terrible où s'empourpre le soir,
Je crois m'évanouir au milieu d'un orage.
La maison disparaît, tout le ciel devient noir,
Et les cheveux au vent, pâle, cherchant à voir,
Je sens mon cœur répondre au souffle de tempête
Qui dans tes feuilles d'or s'engouffre sur ma tête.
Et je n'entends plus rien, mes regards ne voient pas,
Mes mains ne touchent plus les lourds branchages bas,
Des dieux abandonnés je subis la colère.
Puis tout à coup, l'esprit des vieux temples déserts
Me visite, et muet sous les feuillages verts,

Sourd comme Beethoven, aveugle comme Homère,
Dans mon sang à grands flots je sens couler ma mère,
La Terre, la nourrice éternelle des vers,
Et dans mon cœur d'un jour s'abîmer l'univers.

(*Les Chants Séculaires.*)

La Maison des ancêtres.

Mon père a relevé la maison des ancêtres.
Blanche, à travers les pins, par-dessus les lauriers,
Elle regarde, au loin, de toutes ses fenêtres,
Se lever le soleil sur les champs d'oliviers.
Deux ceps noueux font à la porte une couronne,
Et beaux comme des dieux, deux antiques mûriers
Dressent devant le ciel leur rugueuse colonne.

Je m'accoude souvent au marbre usé du puits
Et j'entends se répondre autour de moi les bruits
De la ferme et des champs qui varient avec l'heure,
Et le rouge coteau, tout parfumé de thym,
Comme une ruche en fleurs embaume la demeure.

Ayant rempli ma loi, s'il faut qu'un jour je meure,
O maison, j'ai bâti dans tes murs mon destin.
Quand ta porte au soleil s'ouvre chaque matin,
Je sens mon cœur aussi qui s'ouvre à la lumière
Et nous faisons au ciel une même prière :
« O Provence, à travers les changeantes saisons,
Dans le flot incessant des choses et des êtres,
Quand nos fils bâtiront de nouvelles maisons,
Qu'ils ne quittent jamais le pays des ancêtres. »

(*Les Chants Séculaires.*)

Le Soir tombe...

Le soir tombe. Là-bas, sur la plaine apaisée,
Court dans les oliviers une lueur rosée.
Les chevaux ébroués rentrent de l'abreuvoir.
Les abeilles déjà dorment au fond des ruches,
Et dans la pièce sombre où se glisse le soir
La lampe qu'on allume a fait luire les cruches.
O braves gens, chez vous j'aime à venir m'asseoir
A cette heure du jour entre toutes paisible
Où les bons serviteurs se reposent... Repos
De la maison où rêve une fée invisible !
Des touffes de genêts trempent dans de grands pots,
Et les amandes d or sèchent sur un vieux crible.
Il me semble relire un verset de la Bible
A la page où Jacob parle de ses troupeaux,
Car le bruit des brebis vient par la porte ouverte
Et se mêle aux parfums de l'obscurité verte,
D'où rêveur se détache un berger sous un pin.
La table est mise, on sent la bonne odeur du pain,
Le vin de l'an passé brille dans les bouteilles,
Et près du beurre frais et des figues vermeilles
La soupe fume au fond des assiettes d'étain.
La beauté de la race antique et vénérable
S'est assise avec nous autour de cette table.
Le vieux Jean s'est signé d'un grand signe de croix
Et dans l'eau que je bois, dans ce pain que je mange,
Je communie avec la prairie et la grange,
Et le soir est si pur et si bleu que je crois
Qu'au fond de la campagne où le vieux berger marche
Dieu visite le cœur de quelque patriarche.

(*Les Chants Séculaires.*)

Fragment.

Ainsi l'auguste Loi veut que mon sang qui coule
Des raisins écrasés par les mains de la foule
Les nourrisse d'amour, de joie et de beauté,
Et que je reste seul loin de leur volupté.
O mon sang ! Vaste cœur qui saigne sur la plaine.
Je suis seul et le vent m'apporte leur haleine.
(Des couples passent.)
Ils passent enlacés, purifiés, sereins,
Et le glaive de feu me laboure les reins.
Eros, terrible Eros, roi des amours sanglantes,
Tu te plais languissant à leurs caresses lentes,
Tu te couches au fond de leurs lits radieux,
Eros, mon frère Eros, sois pitoyable aux dieux.

Puisque j'ai pris la forme humaine,
Comme eux j'ai faim et soif d'amour.
— Dans le lit vermeil de la plaine
La terre dort au bras du jour.

Je sens en moi le vide immense
Que la souffrance comblerait.
— Quelqu'un rêve dans le silence
De la mer et de la forêt.

Mais un cœur d'essence divine
N'aime pas, ne pouvant souffrir.
— La nuit berce sur la colline
Le jour heureux qui va mourir.

Non je ne boirai pas cette humaine détresse,
Je ne veux pas mourir d'une courte caresse,
Tout le riche univers est ouvert devant nous.
Cueille les fruits, chasse les bêtes, sois l'époux

De tout ce qui désire et de tout ce qui passe,
Mais, chasseur, n'aime pas la proie, aime la chasse.
Aime toi-même épars dans tout ce que tu vois.
Sois le vent qui se vautre au fond des vastes bois,
Sois l'été qui descend de la source glacée,
Sois la Paix généreuse et la Guerre insensée.
N'épargne ni ton or, ni ton sang, et sois sûr
Que Zeus te bénira des hauteurs de l'azur.

(*Dionysos.*)

Vers dorés.

Vertu, charbon ardent, dévore de ta flamme
Tout mensonge naissant, tout blasphème, tout cri
Qui voudrait s'échapper des fonds obscurs de l'âme.

Toi, mon âme, je sais que tu n'as qu'un souci :
Infléchir l'univers dans ta courbe profonde.
C'est le vœu que pour toi forment les dieux aussi.

Te connaître toi-même est la chose seconde.
Le monde et ton esprit sont faits du même sang,
Tu ne te comprendras qu'en comprenant le monde.

Soleil intérieur de l'être mûrissant,
Bois les clartés du ciel comme l'eau de la terre;
La nature est heureuse en ton cœur agissant.

Les dieux aiment souvent un temple solitaire,
Mais ils ne veulent pas que l'homme reste seul,
L'épouse éclaircira beaucoup de ton mystère.

On vous coudra tous deux dans le même linceul,
Et vous boirez ensemble aux sources éternelles.
Il est doux de porter le nom béni d'aïeul.

Mais surtout il est beau, sous des mains paternelles,
De façonner l'esprit de beaux enfants rêveurs
Et de voir naître une âme au fond de leurs prunelles.

C'est la saison pour toi, sous les grands pins en fleurs,
De rencontrer, dans un soir chaud, la vierge en pleurs
Qui sent que sous sa chair l'avenir se dérobe.

Ouvre tes bras, un dieu blessé peut y tomber.
La race attend, écoute, avant de succomber,
Le cœur des vierges bat de terreur sous leur robe.

(*Vers inédits.*)

ERNEST GAUBERT

M. Ernest Gaubert est né le 28 janvier 1881 à Saint-André de Sangonis (Hérault) entre les Cévennes et la mer. « Son ascendance est pour moitié septimanienne et pour moitié provençale. Il a donc un double titre à se dire Latin », écrit M. Pierre Louys, dans l'admirable préface qu'il a donnée en tête des *Roses latines*, le dernier livre de vers de M. Ernest Gaubert. L'écrivain qui a le mieux compris l'âme méditerranéenne, le pur styliste *d'Aphrodite*, continue : « Le sentiment de sa lignée classique, l'amour qu'il ressent pour ses terres, pour le ciel de son pays, ont formé de bonne heure son idéal poétique et sa règle d'art littéraire... Les *Roses latines* seront aimées par ceux qui se plaisent à voir revivre nos traditions originelles avec le culte de nos véritables ancêtres. Elles sont dignes de leur titre et de leur ambition. »

M. Ernest Gaubert débuta de bonne heure : il publiait à dix-sept ans sa première plaquette de vers. Bientôt après, à Paris, où il s'est fixé depuis longtemps, après avoir essayé d'acclimater une revue, *la Vie*, qui, en dépit de son titre, mourut aussitôt, il publia un roman ironique, ardent et sincère, *les Petites Passionnées :* en 1903, *Sylvia*. Vers cette époque, la critique parut séduire davantage. le jeune artiste. A *la Revue universelle Larousse*, au *Mercure de France* à *la Revue*, etc., il fit paraître des études précises, claires, documentées. Il a écrit, dans la Collection des célébrités

d'aujourd'hui, de la librairie Sansot, plusieurs biographies : celle de Jean Lorrain est un modèle du genre. La plupart de ces essais parfois même dépassent leur sujet. Dans celui qu'il consacre à M. François Coppée, il a su rendre justice et entraîner à nouveau les suffrages de la jeunesse vers le poète des *Intimités.* Nul n'a plus justement et mieux parlé des jeunes que M. Gaubert et, en collaboration avec M. Georges Casella, il vient de leur consacrer un fort volume documentaire et critique : *la Nouvelle Littérature* qui va de 1895 à 1905.

L'activité de M. Ernest Gaubert, depuis le jour où il fondait en 1897 *l'Aube Méridionale*, avec MM. Marc Varenne et Pierre Hortala, s'est répandue inlassablement; il a collaboré à toutes les revues jeunes, écrit dans vingt quotidiens, organisé les premières récitations de poèmes en province et surtout il a été, avec MM. Varenne et Hortala, et plus tard encore, avec l'auteur de ces lignes et quelques autres, un des plus puissants promoteurs du mouvement régionaliste, essayant de grouper toutes les énergies de la jeunesse littéraire de Provence et de Languedoc.

Mêlé à la vie parisienne, à la littérature comme à la politique, journaliste infatigable et voyageur, Ernest Gaubert a voulu et su rester un poète de notre Midi éclatant, voluptueux et grave. Mais la poésie de M. Ernest Gaubert n'est pas seulement sonore et passionnée, elle est d'une pensée souvent sévère, toujours noble. Il faut en aimer le rythme d'une rare précision, d'une savante harmonie et le développement profond, le prolongement dans l'âme.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Vers les lointains Échos*, poésies. Montpellier, « l'Aube méridionale », 1898. — *Flore d'éveil*, notes de vie. Montpellier, « l'Aube méridionale », 1899. — *Les Vendanges de Vénus*, poèmes. Paris, « la Plume », 1900. — *L'Une et l'Autre*, comédie en 1 acte, en prose, en collaboration avec Serge Raffalovich, jouée à La Bodinière 1900 (non publiée). — *Les Petites Passionnées*, roman, illustrations de Chatelaine, Paris, L. Borel, 1901. — *La Poésie tchèque contemporaine*, essai. Paris, Sansot et Cie, 1903. — *Sylvia ou le roman du nouveau Werther*, roman. Paris, Sansot et Cie, 1904. — *Pierre Louys*, essai. Paris, Sansot et Cie, 1904. — *Jean Lorrain*, essai. Paris, Sansot et Cie, 1905. — *Vendanges d'Amour*, roman. Paris, Petit, 1905. — *Le Retour de Chérubin*, 1 acte en vers, joué aux Bouffes Parisiens. Paris, Sansot et Cie, 1906. — *L'Amante et la Captive*, roman. Paris, Blibiothèque des

auteurs modernes, 1906. — *François Coppée*, essai. Sansot et Cie, 1906. — *Rachilde*, essai. Sansot et Cie, 1906. — *La Sottise espérantiste*, essai, préface de M. Rémy de Gourmont. Paris, Bernard Grasset, les Éditions nouvelles, 1907. — *Les Roses latines*, poèmes, préface de M. Pierre Louys, Paris. Sansot et Cie, 1907.

A CONSULTER.— Henry Rigal, *Ernest Gaubert*, « l'Hérault », 5 mars 1902. — « La Dépêche de Toulouse », 14 octobre 1904. — Henry Bauquier, *Quelques poètes de l'Hérault*. Béziers, Fabre, 1903. — Laurent Tailhade, *Chronique*, « le Français », 20 janvier 1901. — Jean de la Hire, *Articles divers* dans « le Courrier français», « l'Hérault », « la Jeune Champagne». — Georges Casella, *Chronique*, « Revue illustrée», 1er juin 1905. — Raoul Ralph, *Ernest Gaubert*, conférence à la Bodinière, 6 avril 1900. — Ernest Gaubert, *Peints par eux-mêmes*, « le Tout Montpellier », 10 juin 1905. — *Chronique* des livres, des journaux et des revues depuis 1900. — Raoul Davray, *les Roses Latines*, *l'Éclair* de Montpellier, 27 octobre 1907.

A Sylvia.

Si l'été nuptial a mûri tour à tour,
Par les maternités ou le savant amour,
Ta gorge fière, tes flancs purs, ta chair nacrée,
Elle subsiste en toi lumineuse et sacrée,

Visible à nos yeux seuls qui l'adorent encor,
L'image d'autrefois par notre avril aimée ;
Te voici souriante et la fleur embaumée
De tes trente ans sourit au destin qui la mord.

Nous voici tous ceux-là que ton cœur ignorait,
Debout sur ton chemin, respectueux et tendres,
Et qui sentent encor palpiter, sous les cendres
De leur désir ancien, quelque désir secret.

Et comme ces vieillards émus devant Hélène,
Qui, sur les murs troyens lui pardonnaient encor
Les ruines, les pleurs, la défaite et la Mort,
Nous t'avons pardonné, femme, toutes nos peines.

(*Les Roses Latines.*)

Inscription.

A Léopold Dauphin.

Comme une eau transparente où le ciel se reflète,
Tour à tour, gris ou bleu, joyeux ou menaçant,
Ainsi palpite au gré des amours différents
Mon âme de poète.

Et suivant le hasard qui fait pencher vers lui
Le sourire d'Eros ou le rictus du faune,
L'orage ou le soleil, mon poème frissonne
Vers l'aube ou vers la nuit.

Et mon cœur, où j'unis la lumière des larmes
A la clarté des yeux qu'anime le plaisir,
Dans l'orgueil du dédain, dans l'ardeur du désir,
Trouve les mêmes charmes.

Et la chaste Artémis, Aphrodite au sein nu,
Précipitent mes pas ou calment mes colères
Afin que ne me soit nulle peine étrangère,
Nul amour inconnu.

L'alcool donneur d'oubli, l'eau des fontaines pures,
L'ivresse du matin parmi les prés mouillés,
Et les soirs de débauche et de rire peuplés,
Les savantes luxures.

La fraîche volupté de partir sur la mer,
Dans un couchant vermeil plein d'adieux et de roses,
La douleur d'assister à la métamorphose
De ce qui nous est cher.

Le pas d'un cavalier qui sonne sur la route.
Le pâtre solitaire et le soldat blessé,
Et disant les espoirs en allés du passé,
Ces voix que l'on redoute.

Le cortège amoureux, ses flûtes, ses flambeaux,
Le myrte nuptial, l'acanthe funéraire,
La coupe du festin, la couronne éphémère,
La lampe du Tombeau.

Ces choses, ces parfums, ces extases, ces voix,
Ces symboles changeants, ces douleurs éternelles
Frémirent, tour à tour, dans ma strophe où je mêle
Demain à l'autrefois,

Afin qu'on dise un jour : « Il a vécu sa vie
« Comme un rêve agréable et comme un cauchemar,
« Et vers l'aube il portait à l'heure du départ
« L'âme claire, assouvie...

« Il fut sage, il fut fou, il pleurait, il a ri,
« Et maintenant il dort et sa tombe est prochaine,
« Sur ce tertre où se mêle, aux roses d'or d'Athènes,
« Le sang des roses de Paris. »

(*Les Roses Latines.*)

Offrande à l'automne.

A Georges Casella.

Femme au front couronné de lierre et de grenades,
Je te salue, Automne, amante des exils !
Saison du souvenir, de l'oubli, des malades,
Des retours hasardeux et des cœurs en péril !

Comme le cœur mouvant de Chérubin, tu changes
Chaque jour tes décors moroses ou joyeux,
Et tu sembles mêler une langueur étrange
Aux horizons du soir comme au miroir des yeux.

Tu troubles à la fois l'Océan et les âmes.
Déjà d'un doigt léger tu jonches les jardins
De pétales meurtris et, dans le cœur des femmes,
Tu ravives les feux des amoureux chagrins.

Tu réveilles ici la rumeur des vendanges,
L'odeur des raisins bleus et des sureaux pesants,
Et tu te plais, le soir, parmi le foin des granges,
Aux rires de l'amour, maître d'un jeune sang.

Tu guides le départ des tendres hirondelles,
Automne qui te plais aux larmes des adieux,
Et tu sais ajouter une beauté nouvelle
Aux objets bien-aimés, quand nous sommes loin d'eux.

Je t'ai toujours aimé, soutien des exilées,
Bel automne doré des pays occitans,
Automne rouge et bleu des ciels de Galilée,
Heures douces au cœur des penseurs hésitants !

Et je vous offre à vous, déesses de l'Automne,
Qui vous plaisez aux bras robustes des chasseurs,
L'amour inavoué qui fleurit et rayonne,
Dans mon sein rajeuni par la force des pleurs.

(*Les Roses Latines.*)

Antigone.

Antigone, ma sœur, voici le crépuscule !
Thèbes n'est plus, là-bas, qu'un peu de brume d'or
Et la route mauvaise et chaude est longue encor
A ton pied qu'elle brûle.

Mais le pieux souci d'un fraternel devoir
Ranime, en ton esprit, ta volonté natale
Et, malgré tout le sang qui rougit ta sandale,
Tu marches vers le soir !

Sous les plis d'hyacinthe où dort ta gorge pure,
Aucun désir du lit ne peut troubler ton sang,
Et si cette heure a fait ton regard plus brillant
Et ta taille plus sûre,

Ce n'est pas le regret d'un Éros inconnu,
Car tu n'as pas pour lui, à son appel, muette,
Dénoué tes cheveux de sombre violette,
Ouvert tes beaux bras nus !

Mais demeurant fidèle aux rites de ta race,
Pieuse envers les fils qui naquirent des dieux,
Pour suivre la coutume grave des aïeux,
Toute crainte s'efface.

Et ton jeune regard que n'a pas attristé
L'horreur des sombres bords et des prés d'asphodèles
Se pose maintenant au fronton de la stèle
Où ce nom est sculpté,

Qui, rappelant l'orgueil fatal de l'adultère,
Suscite en toi ces pleurs, offensants pour les dieux,
Les pleurs d'un même amour miséricordieux
Pour le père et le frère.

Ton exemple pieux, vierge aux yeux d'enfant,
Mieux que tous les discours des sages d'Hellénie,
Nous montre le chemin où doit notre énergie
Suivre ton peplos blanc.

Tu te dresses ainsi, pensive et virginale,
Dans le rayon charmant de tes chastes yeux clairs
Et fière de ton corps qui n'aura pas souffert
De la nuit nuptiale

Et qui reste à jamais, puéril et voilé,
Parmi ce soir thébain où notre âme frissonne,
Qui suivit ce parfum de lys et d'anémone,
Par ton sein exhalé.

Et j'écoute, à genoux, sur la route latine,
Que pressa le pas cadencé des légions,
L'écho léger de tes pieds nus, à l'horizon
Où la nuit s'achemine.

La Provence helladique et romaine s'endort
Sous ses grands oliviers. Vénus, sur des ruines,
Brûle dans l'aube chaude et le sol s'illumine
Comme un lourd manteau d'or...

Comme un pas de berger qui sonne sur des tombes,
Ton pas sonne en mon cœur où j'ai couché les dieux
Et sur l'autel désert, j'immolerai pour eux
La dernière colombe !

Car, au mépris des mœurs frivoles d'aujourd'hui,
J'ai gardé la pitié, le respect et le rite
Pour la chaste Artémis et la chaude Aphrodite
Qui sur ma race ont lui !..

Mais voici que, là-bas, s'apaisent les Sirènes ;
Qu'un *Gardian*, à cheval, provoque le réveil
Des taureaux noirs qui vont demain, au grand soleil,
Mourir dans les Arènes.

L'Aurore a la pâleur ardente d'un beau sein,
Ton image s'efface et je sens, Antigone,
Renaître, plus puissant, qui palpite et frissonne,
Le clair Matin Païen.

Il modèle dans l'Aube et sculpte dans la nue,
Cette fois, sans la robe, arrêtée à ses reins,
Qui voilait, au désir, des charmes souverains,
La Vénus d'Arles nue !

(*Les Roses Latines.*)

PIERRE HORTALA

M. Pierre Hortala est né le 1er septembre 1881, à Béziers (Hérault). Il a vécu toute son enfance dans l'âpre pays cévenol étagé sur le versant de l'Espinouse qui domine la mer latine. Il a fait ses études à Béziers et à Montpellier, où il se lia d'étroite amitié avec MM. Marc Varenne et Ernest Gaubert. Ensemble ils fondèrent en 1898 *l'Aube méridionale* et publiaient en 1899 un curieux fascicule consacré aux jeunes poètes des provinces d'Oc. Cette même année, profitant de la reprise aux arènes de Béziers de la *Déjanire* de Saint-Saëns et Louis Gallet, ils tentaient pour la première fois de réunir dans cette ville un congrès de poètes. L'idée venait à son heure: elle eut un magnifique succès.

M. Pierre Hortala n'a publié qu'une plaquette de vers, épuisée ; son volume de vers encore inédit mais que nous connaissons,écrit dans une langue originale et vigoureuse, avec une grande conscience d'artiste scrupuleux, lui assure une excellente place parmi les poètes de sa génération.

Il a collaboré à toutes les revues qui foisonnèrent jadis en pays de France, puis à *l'Ermitage*, *la Plume*, *la Revue des Revues*, *la Rassegna internationale*, etc.

Il travaille en silence dans le calme de ses montagnes cévenoles qui toujours le retiennent captif de leurs rudes paysages, où, les jours de pluie, les genêts ont des senteurs fortes de paysannes en émoi et le ciel cependant, les matins clairs, un peu du charme de l'Hellade.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Dans le soir*, plaquette de vers (épuisée).

A consulter. — Albert Grimaud, *la Race et le Terroir*, un volume. Cahors, 1905. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature*. Sansot et Cie, Paris, 1907.

Printemps.

Les iris sont éclos à jonchée au bassin;
La vasque où l'eau s'éplore en est enguirlandée,
L'aube d'avril sur eux a plu comme une ondée
Et leur grâce odorante attiédit le matin.

Ouvrez les volets clos, frileuse ! La terrasse
A revêtu les bourgeons neufs de son rosier,
Et du balcon lointainement vous entendriez
Les vieux cyprès bruire aux poussières qui passent.

Réveillez la maison et parez le chemin !
— Vous me disiez, parmi l'ombre éparse des branches
Dans les sentiers du bois étoilés de pervenches,
Hier, vous me disiez : « Aux lignes de la main,

« Puisque vous déchiffrez le mystère des signes,
« Lisez-moi l'avenir par les astres écrits. »
Vous étiez inquiète et, lorsque je la pris,
Nerveuse, votre main tremblait. Or dans la vigne,

Le long du mur où sont les sauges en été,
Un couchant roux soudain glissa d'une éclaircie.
Je répondis : « L'heure est néfaste aux prophéties;
« Sur les germes ce soir pèse une anxiété,

« Redoutons la malignité des maléfices. »
— Et comme vous boudiez, que je ne parlais plus
Attristé du souci de vous avoir déplu,
La lune sur les pics monta des précipices.

Sa crainte fut menteuse au ciel de votre enclos...,
Que j'eus raison malgré les signes de me taire !
Nos rêves ont besoin de garder leur mystère,
Et le printemps revient dans les iris éclos !...

Son pas de voyageur sonne aux creux des venelles;
Il chante ; l'on perçoit dans la trame du vent
Le poème nouveau qu'il ordonne suivant
La logique rigueur des lois universelles.

Les ramiers blancs déjà virent dans le vallon.
Gardez-vous d'éveiller l'arcane des vieux livres;
Vivez ! Vivez ! c'est peu d'un jour pour le bien vivre,
Et qu'importe demain puisque nous l'ignorons !...

J'ai cueilli les iris et je vous les apporte,
Chiffonnés et pensifs comme vous bien des fois,
Un peu comme votre âme... Accourez de vos doigts,
Effeuiller leur jonchée au seuil de votre porte;

Puis ouvrez sur le ciel l'arc pur de vos beaux bras,
Le vol des ramiers blancs s'abat sur vos yeuses...
Je vous veux belle, insouciante et radieuse
Lorsque, éternel Eros, le printemps passera.

(*Inédit.*)

La Jane filait...

(*Vieille chanson adaptée du languedocien.*)

La Jane filait
Son fuseau tomba,
Son galant passait
Le lui ramassa.

Il lui dit : Petiote,
File un peu plus long
Quand seras grandote
Nous nous marierons.

Au mitan de juin,
Sont grands les troupeaux;
Ont fleuri les foins,
Ont chaud les agneaux;
Faut couper la laine
Avec les ciseaux...
Je fais de la mienne
De blancs écheveaux.

La Jane filait
Son fuseau tomba...

Au mitan du bois
C'est proche du plô,
Les genêts sont droits,
Les arbres sont haut,
Faut couper le frêne,
La branche au plus gros...
Je fais de la mienne
Du bois en fagots.

Son galant passait,
Le lui ramassa...

Au lierre du rû
Broutent les cabris,
C'est le mieux banu
Qu'est le plus petit...
Dévide la laine
Dessus mon fuseau,
Dévide ! La mienne
Fera du tricot.

Il lui dit : Petiote,
File un peu plus long...

Le terral est fou,
L'hiver a gelé,
La châtaigne bout,
Mets feu aux landiers...
La branche de frêne
Rabote au rabot,
Rabote! La mienne
Fera des esclops.

Quand seras grandote
Nous nous marierons...

— Tricote, pour qui!
— Tricote, sais pas...
— Rabote, pour qui !
— Rabote, sais pas...
— Peut-être, eh ! peut-être
De bons chaussons chauds...
— Pour mettre, eh ! pour mettre
Dedans tes esclops.

La Jane filait
Son fuseau tomba,
Son galant passait
Le lui ramassa.
Il lui dit : Petiote,
File un peu plus long,
Quand seras grandote
Nous nous marierons.

Les Irondes.

Pauvre petiote,
Tu peux pleurer,
Le nid d'irondes
S'est envolé.

A la prime aube
Sur les genêts,
Pauvre petiote,
Quand tu faisais

Un joli songe
Dedans ton lit,
Le nid d'irondes
Il est parti.

Vois ces mouchettes
— Frotte tes yeux —
Qui font des rondes
Par le ciel bleu,

C'est les irondes
De tous les nids ;
A la prime aube
Tous sont partis.

Pauvre petiote,
Ne pleure plus
Tant qui partirent
Sont revenus !

Son nid d'irondes
Chacun l'a bien
Qui puis s'envole
Comme le tien,

Et puis retourne
Ainsi qu'il faut
Un jour ou l'autre
De par là-haut.

Pauvre petiote,
Console-toi;
Ton nid d'irondes
Retournera.

(*Inédit.*)

L'Étoile du soir.

Hier à l'abreuvoir,
Du haut du ciel noir
Tomba dans le rû,
Ha ! eh ! hi ! oh ! hu !
L'étoile du soir.

La veux-tu revoir ?
Dépêche, va voir
Si Dieu n'en a plus,
Ha ! eh ! hi ! oh ! hu !
D'étoile du soir.

Car à l'abreuvoir,
Parmi le ciel noir,
Mes brebis ont bu,
Ha ! eh ! hi ! oh ! hu !
L'étoile du soir.

(*Inédit.*)

Toussaint.

Pour Camille.

. . . .

Tu souriais; la candeur grave de tes yeux
Laissait lire combien ton âme était sereine.
Ta bonté nous gardait; parfois silencieux,
De nos illusions tu dévidais la laine.

Ayant déjà souffert, tu compatissais mieux,
Tu savais qu'il est doux qu'un autre vous soutienne,
Qu'on effeuille les fleurs mortes d'un doigt pieux,
Et qu'un pauvre baiser assoupit bien des peines.

La treille où nous cueillons des roses est en deuil...
L'hôte serein du ciel t'a dit le mot d'accueil
Et tu nous a quittés à l'aube d'un coup d'aile,

Mais tu souris encore à ceux qui t'ont pleuré,
Et de la maison calme où tu t'es retiré
Veille sur notre amour ta pitié fraternelle.

. . . .

Bien-aimée, en ce jour de Toussaint au ciel pâle
L'automne triste a l'air d'un rêve inachevé,
Et le calme des bois semble étouffer un râle.
Les souvenirs en deuil s'égrènent, lents avés
De rosaire, pareils et murmurants, qui pleurent
Dans la sérénité douloureuse du ciel.
Je t'aime; savourons la tristesse de l'heure
Et de ce bel amour dont notre espoir se leurre
Faisons à nos chers morts l'aveu confidentiel.

(*Inédit.*)

FRANCIS JAMMES

M. Francis Jammes est né à Tournay (Hautes-Pyrénées) le 2 décembre 1868. Son grand-père, Jean-Baptiste Jammes, était médecin à la Guadeloupe. Son père, né à la Pointe-à-Pître, vint de bonne heure en France, à Orthez, pour faire son éducation. Devenu receveur de l'Enregistrement, il alla habiter Bordeaux. M. Francis Jammes fit ses études d'abord au collège de Pau, puis au lycée de Bordeaux. Son père mort dans cette dernière ville, il vint, avec sa mère, habiter Orthez. « Depuis des années, nous dit-il, je vis là d'où s'en allèrent vers les Antilles en fleurs, mon grand-père et mon grand-oncle. » Il affectionne ce coin pittoresque du Béarn français qu'il a chanté dans son poème *Jean de Noarrieu*, son gave, « bleu comme l'air », ses arbres, ses horizons, ses filles. Il fut, pendant quelque temps, clerc de notaire dans une étude d'Orthez. C'est pendant les heures lentes et grises de son séjour dans ces tristes salles tapissées d'affiches de ventes judiciaires qu'il a observé à loisir les personnages chétifs, bavards, méchants mis plus tard en scène dans *Existences*. Délaissant les fastidieuses copies de contrats, il écrivait alors des vers qu'il enfermait en de petits cahiers non mis dans le commerce et portant ce simple titre : *Vers*. Dans une épître dédicatoire, M. Francis Jammes éclairait le lecteur sur les principes de sa poétique : « Mon style balbutie, mais j'ai dit ma vérité... Mon cœur a parlé comme un enfant... Ma forme suit ma sensation, agitée ou calme. Je ne m'inquiète point de plaire... » Dès ce temps, le poète inau-

gurait son esthétique qui est de faire simple, absolument simple, et son vers « délicieusement faux exprès ». Il déteste l'artificiel ; son réalisme est exquis et sa sincérité non feinte. Il entend, beaucoup plus attentivement que ses prédécesseurs, « les mille voix des choses ». Il sait traduire le charme mystérieux des animaux et des plantes. Il a chanté « le deuil des primevères » et le « triomphe de la vie ». Son cœur plein d'amour, a dit justement M. Edmond Pilon, est un hospice ouvert à tous les maux du monde. Pour exprimer l'âme « des animaux ses frères et des choses ses sœurs », pour formuler un si touchant « franciscianisme », il a créé une poésie adéquate, une poésie toute de candeur et d'émotion naïve, une poésie de roses blanches, comme il l'a définie lui-même.

D'aimer ainsi le clocher de son village d'où s'envolent l'angelus de l'aube et l'angelus du soir, d'aimer les saints des campagnes, les églises habillées de feuilles et les crucifix des routes, d'avoir pitié des pauvres, d'avoir pitié des bêtes, M. Francis Jammes revint lentement vers sa foi d'enfance et renoua le fil cassé des prières. Son dernier livre, *Clairières dans le Ciel*, est un rosaire de beaux poèmes. Il y exalte la foi des humbles que Dieu « habite comme une crèche », il prend pitié de l'âme qui se couche dans le fossé de la route « ainsi qu'une pauvresse », il bénit Celui qui « met du corail aux joues de la cerise » et « pose sur le lys un parfum d'église », il jette de magnifiques cris vers Dieu qui s'apparient aux plus beaux de la sainte d'Avila. Le triptyque qui clôt le recueil — les dizaines des trois mystères du rosaire — contient les plus beaux vers que la poésie catholique ait produits depuis Verlaine. Citons, pour conclure, cette juste appréciation de M. Jean de Gourmont : « Jammes, nouveau Rousseau, a inventé une sensibilité nouvelle et une langue nouvelle pour la traduire : de petits poètes viendront, qui, dans la forêt de Jammes, se tailleront des parcs et des jardins. »

M. Francis Jammes a collaboré au *Mercure de France* (*Notes sur des Oasis et sur Alger*, oct. 1896 ; — *le Jammisme*, mars 1897 ; — *Conseil à un jeune poète*, août 1899 ; — *Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry*, décembre 1899) ; à *la Revue Blanche*, à *l'Almanach des Poètes* (1897-1898), à *l'Ermitage*, au *Spectateur catholique*, à *la Vogue* (1899), et à *Antée* (1907). R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — Poésies : *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* (1888-1897). Paris, Société du Mercure de France, 1898. — *Quatorze Prières*. Orthez, 1898. — *La Jeune Fille nue*. Paris, petite collection de l'Ermitage, 1899. — *Le Poète et l'Oiseau*. Paris, petite collection de l'Ermitage, 1899. — *Le Deuil des primevères* (1898-1900). Paris, Société du Mercure de France, 1901. — *Le Triomphe de la Vie* (1900-1901). Paris, Société du Mercure de France, 1901. — *Clairières dans le Ciel* (1902-1906). Paris, Société du Mercure de France, 1906.

Prose : *Almaïde d'Etremont, ou l'histoire d'une jeune fille*, roman. Paris, Société du Mercure de France, 1901. — *Le Roman du Lièvre*. Paris, Société du Mercure de France, 1903. — *Pomme d'Anis, ou l'histoire d'une jeune fille infirme*. Paris, Société du Mercure de France, 1904. — *Pensée des jardins*, 1 volume. — Préface aux *Sept Dialogues de Bêtes* de Colette Willy. Paris, Société du Mercure de France, 1905. (Quelques poèmes de M. Francis Jammes ont été mis en musique par M. Charles Bordes.)

A consulter. — Rémy de Gourmont, *le IIe livre des Masques*. Paris, Société du Mercure de France, 1898. — Henry Bordeaux, *les Écrivains et les Mœurs*. Paris, Plon, 1900. — André Beaunier, *la Poésie nouvelle*. Paris, Société du Mercure de France, 1902. — A. Beaunier, *Étude*, « Revue bleue », 18 novembre 1899. — F. Coppée, *Quelques Poètes*, « Journal », 7 octobre 1897. — G. Deschamps, *le Coin des Poètes*. « Temps », 28 janvier 1900. — L. Dumur, *les Livres*. « Mercure de France 1893. — Charles Maurras, *Revue littéraire*. « Revue encyclopédique », 23 juillet 1898 et 28 octobre 1899. — Ed. Picard, *Étude*. « Art moderne » (Bruxelles), 1898. — Marcel Schwob, *Étude*. « Journal des artistes », 16 juin 1895. — A. Theuriet, « Journal », 12 janvier et 15 juillet 1898. — H. Bordeaux, *Poètes*. « Revue hebdomadaire », 12 octobre 1901. — Emile Pouvillon, *Ecrivains et Artistes du Midi*, « la Dépêche de Toulouse », 4 août 1901. — P. Quillard, *Jammes et Guérin*. « Mercure de France », juillet 1901. — M. Reclus, *Francis Jammes*, « la Chronique des livres », 10 novembre 1900. — André le Breton, *l'Œuvre de M. Francis Jammes*. « Revue de Paris », 15 mai 1907. — Edmond Pilon, *Francis Jammes*. « Mercure de France », 1er juillet 1908.

Iconographie. — Vallotton, *Masque*, dans *le IIe livre des Masques*, de R. de Gourmont. Société du Mercure de France, 1898. — Jean Veber, *Portrait*, lithographie dans l'*Ermitage* de novembre 1898. — *Têtes et Pensées*, lithographie et étude par Henry Bataille. Paris, Ollendorff, 1901.

Le vieux Village.

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah ! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut notre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
Lui descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui, répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille ?
A-t-elle existé ? A-t-elle existé ?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

Je sais que tu es pauvre...

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

Mais tu es plus jolie
que les autres, ta bouche
sent bon — quand tu me touches
la main, j'ai la folie.

Tu es pauvre, et à cause
de cela tu es bonne ;
tu veux que je te donne
des baisers et des roses.

Car tu es jeune fille,
les livres t'ont fait croire
et les belles histoires,
qu'il fallait des charmilles,

des roses et des mûres,
et des fleurs des prairies,
que dans la poésie
on parlait de ramures.

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

(*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*)

J'ai foulé dans les bois l'azur...

J'ai foulé dans les bois l'azur noir des gentianes,
et je n'ai pas pleuré
de ce que les fleurs d'octobre me rappelaient
les amours du jeune âge.

Une enfant de seize ans qui tenait un bouquet
de roses violettes,
avec une jolie et voulue maladresse
m'en a tout parfumé.

Et je n'ai pas souri, sentant au cœur de l'âme
je ne sais quoi d'éteint
et que, dorénavant, la plus tendre des places
est auprès de mes chiens.

(*Clairières dans le Ciel.*)

Une Goutte de pluie...

Une goutte de pluie frappe une feuille sèche,
lentement, longuement, et c'est toujours la même
goutte, et au même endroit, qui frappe et s'y entête...

Une larme de toi frappe mon pauvre cœur,
lentement, longuement, et la même douleur
résonne, au même endroit, obstinée comme l'heure.

La feuille aura raison de la goutte de pluie.
Le cœur aura raison de ta larme qui vrille :
car sous la feuille et sous le cœur, il y a le vide.

(*Clairières dans le Ciel.*)

Élégie.

« Je fus à Hambourg quatre mois, puis à la Haye.
Je pris le paquebot pour Londre où j'arrivai
le 10 janvier 1705, après dix ans
et neuf mois d'absence — et, dès lors, me préparant

à un plus long voyage — à soixante-douze ans
d'une vie remplie de toutes sortes d'incidents.
J'avais été assez éprouvé pour connaître
le bonheur de finir ses jours dans la retraite. »

C'est ainsi que s'exprime, à la dernière page,
Robinson Crusoë. Un parfum de muscade
s'exhale de sa robe aux somptueux ramages.
L'orage au loin qui roule en bruit de caronade
fait trembler la Cité d'Albion. Et, dans l'image
que j'ai là sous les yeux, on voit le voyageur
méditer sur sa Bible et bénir le Seigneur.
Au milieu de la table est une longue vue
dont il guettait jadis l'empreinte des pieds nus.
Au mur sont accrochés le parasol de chèvre
et le bonnet de chèvre et l'arc avec les flèches,
la hache d'abordage et le sabre marin.
Ici le médaillon de Vendredi. Enfin,
placé contre la carte où est l'îlot désert,
dans sa cage empaillé un perroquet très vert.

Comme toi, Robinson, j'essuyai des tempêtes
et, comme toi, j'ai vu au-dessus de ma tête
la mer verser au ciel des flots couleur de plomb.
Et l'amour furieux qui balayait le pont
me jetait à genoux et sifflait. Crusoë !
Crusoë ! L'océan et l'amour sont pareils :
A l'un et l'autre il faut de desséchants soleils
qui creusent notre cœur ainsi qu'une coquille ;
il faut que les agrès grincent comme des filles,
et que la passion soit cette noire mer
qui monte et nous emplit avec son bruit amer.

Ah ! Vieil Anglais ! Tu fus cependant bien plus sage
que je ne fus, car où que tu fasses naufrage,
au Cap Bonne-Espérance ou à Juan Fernandez,
on te voit aussitôt suivi ou précédé

de ta malle toujours confortable et prudente.
J'aime ta poésie pratique et commerçante,
et j'apprécie beaucoup la veuve qui prit soin
de tous tes capitaux tant que tu fus au loin.

... C'est ce qui te permit de finir doucement
tes jours dans ce grisâtre et doux appartement
que je viens d'évoquer au début du poème.
Ah ! Tu n'oublias rien dans ton île, pas même
ton parasol et ton bonnet de peau de chèvre.

Ce que j'ai rapporté ? — me demanderas-tu, —
de cet îlot désert dont je suis revenu ?
Rien, ni une bouée ni une cage à poules.
Mais écoute comment je fus pris par la houle :

Ce fut au doux Avril, quand la mer du Printemps
s'ouvre à tous ces oiseaux, indiens de Ceylan,
qui plongent dans l'azur de nacre où sont les perles :
rouge-gorge, bulbul, fauvette, linot, merle.
On entendait briser les âmes des lilas
sur les coraux des pêchers roses des villas.

Je ne pensais point certe à ces autres coraux
où la Pérouse d'or, c'est à Vanikoro,
trouva la mort malgré son geste autoritaire.

L'amour semblait dormir et le ciel et la terre.
Douce comme une nuit des Nuits, la nuit tomba.
Mais bientôt le parfum des vergers s'exalta.

Alors, ô Robinson ! oubliant comme toi
les dangers que j'avais courus, n'écoutant pas
les conseils des aïeux qui rêvent dans leurs cadres,
ivre de mettre à flot une nouvelle escadre,
je dirigeai mon cœur affolé par l'amour
vers une île pensive et grave comme un jour.

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.

La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.
J'aimai, ô Crusoë ! ces monts qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.
Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
mais la neige impassible aux foudres qui l'assiègent,
neige dont les yeux clairs ont la calme passion
du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
Et c'est l'île la plus terrible : ô Crusoë !
car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.

Comment j'ai échappé aux dangers de cette île :
il faudrait pour cela que je fusse Virgile ;
car jamais tout entier l'océan n'égala
cette vague aux doux mouvements qui m'enlaça.

Maintenant, comme toi, ô Crusoë ! je pense
qu'il est bon de rêver de cela dans sa chambre.
Ma cafetière bout comme un roman anglais.
J'ai des lettres d'amour que j'entends murmurer
ainsi que murmurait l'Océan Pacifique
où tu avais conduit ton âme magnifique.
Repartirai-je un jour ? Je ne l'affirme pas.
J'eusse voulu pourtant encor nouer mes bras
à la blanche bouée que nous nommons la femme,
et revenir rieur parmi les hautes lames.
Tous les oiseaux de Mars me conseillent d'aimer.
Ce matin, au réveil, leurs chants neufs s'essayaient.
Un moineau insistait beaucoup. Que vais-je faire ?
Petits oiseaux, ô rouges-gorges de mon cœur,
je ne pourrais vous suivre ou, du moins, j'en ai peur.
Les buissons sont trop verts. Je vous attristerais...
Il faut laisser tomber l'ombre sur la forêt.

(*Clairières dans le Ciel.*)

L'Église habillée de feuilles.

Dans la pâleur embaumée de ce soleil fou,
la chapelle des champs, vêtue d'un petit bois,
enferme le mystère de clarté et de joie.
Son clocher, comme un épi blanc mûr en Août,
tout poudroyant de la farine eucharistique,
domine les vallons bleus comme des cantiques.
Comme une flèche encor, dans le cœur de l'Été,
par l'arc de l'horizon ce clocher est planté.
Ce sont quatre tableaux exacts et monotones
qui l'entourent et qui reviennent chaque année :

C'est le verdissement des buissons et des prés.
C'est le roussissement des vaches et des blés.
C'est le bleuissement des vignes où il tonne.
C'est le noircissement des jours diminués
par l'espèce de suie qui tombe des nuées.
Et la chapelle a un chapeau de roses jaunes.

On peut la voir encor, comme un bateau de pêche,
naviguant sur les flots luisants du labourage
où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche
d'une charrue comme une mouette dans l'orage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves,
c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi ;
par les jours finissants aux vieux balcons de bois
où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste ;
par l'obscure douceur des choses villageoises ;

par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise ;
par le chien dont la tête humble nous invite
à lui passer la main dessus ; par tout cela :
Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois !

(*Clàirières dans le Ciel.*)

Les Prières.

Les prières s'en vont au ciel comme des fleurs,
on ne sait trop comment, les unes luxueuses
et lourdes de parfum comme les tubéreuses ;
les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur,
ainsi que les pensées d'un parterre indigent.
Le Poète les voit monter vers l'Indulgent,
vers le Père qui seul pèse l'or et l'argent.
Et c'est Lui qui évalue le prix de chaque fleur,
qu'il voit venir à Lui. Et, seul, Il peut juger
au-dessus de nos sens, au-dessus de nos haines,
si l'humilité bleue d'un bouquet de verveines
vaut autant, plus ou moins, que l'œillet recherché.
Car, soucieusement, tel qu'un très vieux marin
dont la barbe a été battue par le tonnerre,
sur les gouffres du ciel de nacre Dieu tend les mains
à tous ceux qui, souffrants, lui offrent leurs misères
au creux d'un diamant ou d'une primevère.

(*Clairières dans le Ciel.*)

L'Église allègrement sonnait...

En ce jour-là l'église allègrement sonnait,
car la fille d'un métayer se mariait.
L'église sonnait sur la gloire des maïs d'Août.
Elle sonnait au-dessus des granges recueillies,
et sonnait au-dessus des hangars et des puits
dont on entendait les chaînes rouillées se taire,
et sonnait au-dessus des greniers et des aires,
et sonnait au-dessus des batteuses qui ronflent,
et sonnait au-dessus des filles brunes et blondes
qui s'élançaient pour la noce de leur amie,
et sonnait à grands sanglots d'amour qui s'espacent,
et sonnait. Et les bœufs ensommeillés qui passent
s'arrêtaient intrigués, levant leurs cornes pâles
vers ces cœurs de la haie, les roses du Bengale.
Et sonnait. Et les pigeonnes gonflant le dos
roucoulaient sur les toits, diaprées comme l'eau.
Leurs pieds roses éperonnés coupaient l'air bleu.
Et la fille du métayer comme une fleur
se balançait sur le perron, parmi les coqs.
Et sonnait, et sonnait. On entendait le choc
de chaque coup de cloche au large des collines.
Et le cortège se formait au potager.
Et les amies suivaient la blême fiancée.
comme l'on suit le vol d'un papillon des neiges.
Une musique naïve précédait le cortège,
et le poète louait Dieu en se disant :
C'est ainsi qu'autrefois partit pour Chanaan
Rebecca dont la race était vaillante et fière.
Les temps n'ont point changé pour ceux qui croient au Père.
Voici le puits, peut-être, où tu laissas, Rachel,
se dénouer tes boucles lourdes sur tes mains belles,
cependant que Jacob guettait, dessous les palmes,
comme un fruit d'or bruni tes joues fermes et calmes.

(*Clairières dans le Ciel.*)

LÉO LARGUIER

M. Léo Larguier est né, le 6 décembre 1878, à la Grand-Combe (Gard). Amoureux de méditation, il vécut d'abord solitaire dans son rude pays de montagnes où sont des garrigues et des châtaigniers, et ne prit pas part d'une manière très active au mouvement des jeunes de province de sa génération; il figure bien dans le petit recueil des quarante ou cinquante poètes du Midi, édité pour le premier Congrès des poètes à Béziers en 1899, mais il collabora rarement aux revues éphémères qui florissaient à cette époque. Sa collaboration fut plus assidue aux revues sérieuses et constantes, comme *le Mercure de France*, *la Revue bleue*, *l'Ermitage*. Il avait déjà de hautes visées et rêvait de la gloire. Dès ses premiers vers, il fut remarqué des lecteurs ordinaires de ces périodiques, mais les publications, en 1903, d'abord de *la Maison du Poète*, et en 1905, des *Isolements* (ce dernier volume couronné par l'Académie française) ont fait de lui un poète connu du public.

Voici ce qu'Olivier de la Fayette, un critique avisé, un délicat poète de qui la mort prématurée, toute récente encore, nous a vivement ému, écrivait après avoir lu ces deux livres : « Il transforme hardiment le réel, dont il ne prend que la vie. Tout en restant parfaitement concret, il fait plus beau que nature. Point intellectuel, il est ainsi, en tant qu'artiste, idéaliste sans y prétendre... Léo Larguier préfère le Louvre au Luxembourg. Il est classique et solide... »

MM. Georges Casella et Ernest Gaubert disaient à leur tour : « M. Léo Larguier séduit dès l'abord. Dans *la Maison du Poète* et *les Isolements,* le métal des vers sonne avec une ampleur de vibration dont nous étions déshabitués depuis longtemps. Au tronc millénaire du laurier latin jaillit une branche vigoureuse et sereine. Entre des évocations de légende et d'histoire s'élancent de purs cantiques d'amour. Ce classique, qui se voudrait impeccable et implacable, a été néanmoins touché par la mélancolie de René, par le mal d'Olympio, par l'ennui baudelairien. Sa santé cependant résiste à ces maîtres... Sur sa secrète douleur, sur sa passion profonde, le poète a poussé les volets. Il ne sait plus rien des contingences actuelles. Entre ses dieux et sa maîtresse nue, il chante avec orgueil; mais souvent aussi il raille, il sourit, il conseille... »

M. Léo Larguier vient de publier un roman en vers, intitulé *Jacques.* Cette téméraire entreprise a été parfaitement réalisée; nous n'en voulons pour preuve que le chant détaché que nous donnons ici.

M. Léo Larguier habite Paris depuis quelques années; il y mène, loin de toute vaine agitation, loin des cénacles et des cafés littéraires, une vie ardente et sévère de recueillement et de travail. Si des nouvelles au *Journal* nous le montrent conteur original et puissant, si quelques fantaisies, dans *l'Intransigeant*, nous font voir qu'il n'est pas étranger au tendre sourire de l'ironie émue, disons surtout que M. Léo Larguier est un grand poète et qu'il sera un très grand poète.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *La Maison du poète*, poèmes. Paris, Stock, 1903. — *Les Isolements*, poèmes. Paris, Stock, 1905. — *Jacques*, roman en vers. Paris, Société du Mercure de France, 1908.

A CONSULTER.— Stanislas Rzuwski, *Un Poète, Léo Larguier*, « l'Événement », 1901. — Henri Cellerier, *Deux Poètes*, « l'Ermitage », 1902. — Olivier de la Fayette, *les Jeunes, Léo Larguier, poète*, « la Plume », 1905. — Ernest Gaubert et Georges Casella, *la Jeune Littérature* (avec un portrait de Léo Larguier), « Revue illustrée », 1905. — Ernest Gaubert, *la Renaissance latine*, « le Petit Méridional », 1905. — Ernest Gaubert et Georges Casella, *la Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot et Cie, 1906.

Sur les môles.

Sur les môles aux vieux platanes,
Et dans les ports au bord des mers,
Où le troupeau des courtisanes
S'enivrait de parfums amers,
Vous débarquiez, gloires épiques :
Un profil droit, entre les piques
Se découpait en dominant
Sous un portique aux blanches pierres,
Mais passez, gloires militaires,
Vos lauriers sont tachés de sang !

Cæsar n'est rien... La nuit tranquille
Descend; ne sonnez plus, buccins,
Et laissez méditer Virgile
Sous la douceur des cieux latins.
Une étoile tremble et se lève,
Le poète poursuit son rêve ;
Vénus qui marchait dans le bois
S'appuie au bras d'un beau satyre,
Et cesse en frémissant de rire
Pour écouter la grande voix.

Du vieux renom des capitaines,
Dans les temps il ne reste rien :
Hors les blessés, les sombres plaines,
Les corbeaux, nul ne se souvient,
Mais lisez ce beau livre antique,
Surprenez ce soir idyllique
Dans les mots divins de ces vers,
Admirez ces têtes fleuries ;
Écoutez... les Dyonisies
Chantent sous les ombrages verts

Tournez les pages... Des colombes
Battent de l'aile dans l'azur;
Des rosiers embaument les tombes,
Le monde est clair, le jour est pur ;
Contre une colonne dorique,
Une vierge mélancolique
Effeuille sans même les voir
Des pétales de marguerite,
Tandis que passe Théocrite
Dans un vers bleu comme le soir !

Car tout vit dans le livre immense,
Il est pareil à la maison
Que parfume dans le silence,
La muse à la blonde toison ;
Et ses fenêtres sont ouvertes
Sur les plaines de blés couvertes
Où l'on ne voit que des bouviers ;
Les dieux y viennent à l'aurore,
Laissant à sa porte sonore
Des grappes d'or et des ramiers !

(*La Maison du poète.*)

La Chanson des fraises.

A travers les éthers diffus, bleuis et vagues,
De la lune d'argent à l'or vif de tes bagues
Une correspondance étrange s'établit.
Nous sommes seuls dans l'ombre, et là-bas, notre lit
Est comme un bloc plus clair de pierre fruste et nue
Qui va se couronner d'une blanche statue,
Tout à l'heure, ô doux cœur, lorsque tu t'étendras
Avec tes grands cheveux sur la neige des draps.

Les étoiles là-haut brûlent comme des braises,
Et la chambre s'emplit de l'odeur de ces fraises
Que tu laissas dans une coupe, et moi je sais
Ce que dit leur parfum. Il parle d'un bois frais,
D'un rêve de fruits mûrs sous des touffes mouillées,
De pluie et de rosiers aux roses effeuillées,
De marguerites plein les pelouses, d'oiseaux,
De sites reculés où l'azur des ruisseaux
Mire les petits fronts des flores infinies,
Et des frêles roseaux les peuplades unies.
L'ombre autour de ces fruits semble plus douce encor.
Ce coin de notre chambre où du silence dort
Est odorant et pur comme un coin de clairière
Où du soleil jamais n'arrive la lumière.
Nous sommes seuls. Tes mains sous des rayons trem-
[blants
Et ton calme visage et tes bras ronds sont blancs.
La ligne des coteaux est comme une fumée...
Souris ! La lune passe à présent sur tes dents...
Oh ! quelle grande nuit de fraises parfumée !

(*Les Isolements.*)

Crépuscule.

Un point d'or, l'azur des coteaux,
Le soir d'été baignant la terre,
Un vieux chemin plein de mystère,
Sous les fronts penchés des bouleaux.

Et s'effaçant sous la ramée,
Un couple qui s'en va disant,
Au bleu clair de lune d'argent :
« Mon bien-aimé, ma bien-aimée ! »

Ce n'est rien, mais c'est l'infini
D'une vie aimable et rapide.
Le vent tiédit, l'étang se ride,
On entend des voix dans un nid...

O planètes, terres lointaines,
Avez-vous aussi de beaux soirs,
Des chemins creux et des bois noirs
Pleins de frissons et de fontaines,

Et des lilas et des rosiers,
Avec de belles formes blanches,
Sous les tremblants arceaux des branches
Aux fins de jour, dans les sentiers ?

(*Les Isolements.*)

Les Draps embaument.

Chant X de *Jacques*, roman en vers.

Un matin de juillet, sous le sureau criblé
De soleil, et de grappes noires étoilé,
Dans leur fauteuil d'osier, devant la table verte
D'une nappe à carreaux bleus et blancs recouverte,
Suzanne et son mari buvaient un lait crémeux
Aromatique et tiède encore, et tous deux
Sortaient du bain, et la coquille ensoleillée
Du chignon de Suzanne était encor mouillée,
Et ses bras, que montrait son peignoir rose à pois,
Semblaient frais comme une eau perdue au fond d'un bois,
A minuit, sous un rai de lune printanière.
Une abeille assiégeait le sucre ; la lumière
Au damier de la nappe, et sur tous les carreaux,
Jetait des pièces d'or à travers les rameaux,

Comme un joueur heureux et riche un soir d'ivresse.
Il flottait dans l'azur une ardente allégresse ;
Tout était bleu : le ciel entre les peupliers
Aux miroitantes frondaisons, les espaliers,
Les prunes, l'ombre, l'eau tranquille et les fumées
Qui s'élevaient des toits au-dessus des ramées,
Et le matin chantait, ménétrier divin,
La Symphonie en bleu du bonheur, dans un pin
Écailleux, ocellé d'azur, savant, sylvestre,
Et sonore à lui seul comme tout un orchestre...
Dans un vaisseau de verre épais, bas et carré
Ainsi qu'une corbeille, un gros bouquet serré
De roses s'exaltait dans les belles lumières.
Les roses-thé, les ardentes roses-trémières,
Les roses qui ne sont que mousse et boutons durs,
Les roses roses qui ne sont que parfums purs,
Simplicité, fraîches couleurs à peine écloses,
Et qui parmi les fleurs semblent des femmes roses,
Toutes, dans le bassin de cristal irisé,
Embaumaient et brillaient au soleil tamisé
Par les rameaux légers de l'arbre, sur la table...
Sans qu'on l'eût entendu, souriant, vieux, aimable,
Le facteur dans l'allée, au milieu du jardin,
Apportait une lettre. Il mâchait du jasmin
Dont la fleur étoilait sa moustache. Sa blouse
Roide et bleue éclatait sur la verte pelouse.
Il s'approcha, fit un salut de vieux soldat,
Parla de la chaleur, but un coup, demanda
Des nouvelles, reçut de Suzanne commandes
De laines et de fil, et pour deux plates-bandes
Un peu sèches donna de précieux conseils,
Puis partit, toujours droit, sous les arbres vermeils.

. . . .

Jacques tendit la lettre à Suzanne dorée
Par un flot de soleil. — Dans la même soirée,
Laurent, un vieil ami que l'on n'attendait pas,
Arrivait, seul, trahi, déçu, malade et las.

Il souffrait d'un départ et pleurait une femme.
Au théâtre, il avait vu rire de son drame,
Il demandait asile, ici, pour quelques jours...
O gloire, bruit, fumée, aventureux amours !

Quand le soleil tomba dans le vallon, derrière
Les coteaux empourprés d'une riche lumière,
Pour le repas du soir, au milieu du jardin,
La table était dressée au pied du large pin.
Les roses du matin embaumaient la corbeille
Du pain, les plats, la fraîche et luisante bouteille.
Laurent était assis près de Marthe, la sœur
De Suzanne, et goûtait, malgré tout, la douceur
Du beau soir murmurant au-dessous des branchages.
Marthe et Suzanne avaient de transparents corsages,
Le jardinier au loin arrosait les fraisiers,
Des parfums vanillés rôdaient sur les rosiers,
Et Laurent, élégant à la mode des villes
Avec ses longs cheveux, dans les rameaux tranquilles
Du pin vit clignoter un astre, un autre encor,
Et la lune monter, ronde comme un nid d'or.
Il se sentait repris par la beauté du monde,
Il espérait encor. Dans son âme profonde
Tout se mêlait : désirs, regrets, souvenirs fous,
Rêves nouveaux de jours plus calmes et plus doux,
Cet agreste repas, cette vaste nuit brune,
Ces visages amis et ce pur clair de lune.
Sous la table, son pied par hasard rencontra
Un soulier de satin que Marthe retira.
Le pin illuminé d'étoiles scintillantes,
Solennel, se gonflait de musiques savantes ;
Puis Suzanne et sa sœur rentrèrent se coucher,
Et Laurent dans les champs voulut encore marcher..

. . . .

. . . .

La vaste nuit vivait autour des deux amis...
La lune éblouissait les vieux toits endormis,

Et glaçait d'argent bleu les mousses sur les tuiles.
Les innombrables bruits que font les soirs tranquilles
Montaient : grillons perdus, insectes bourdonnants,
Ruissellement des eaux, feuillages frissonnants,
Vergers mûrs aspirant par toutes leurs ramées
Les brises qu'ils renvoient tièdes et parfumées ;
Les voix, toutes les voix du silence chantaient
Et Jacques et Laurent en marchant écoutaient.
C'était l'instant féerique où, dans les thyms, les lièvres
Sautent sur les sommets ; le moment où les chèvres
De leurs grands yeux levés par les trous ronds du mur
Fixent éperdument la lune dans l'azur.
L'instant où, dans leurs lits, les filles du village,
La tête sur leur bras, pensent au blanc corsage
Qu'elles étrenneront un dimanche prochain.
Belle heure de velours ! Dans une chambre, un sein
Sort de ses voiles clairs et chaste et rond s'élève.
Rose murmure un nom et sourit à son rêve ;
Le pied nu de Clarisse est dans des rayons bleus ;
Marthe a vingt ans et Lise seize, et toutes deux
Leurs cheveux emmêlés songent, et Léontine
Aux beaux bras, dort paisible, élancée et mutine,
Et l'étoile du soir, sous les muscats mouillés,
Éblouit ses carreaux par des vapeurs brouillés.
C'était l'heure d'argent, pure et mélancolique,
Où l'âme sent plus fort son esclavage antique,
Et voudrait pour voler vers le ciel pâle clair,
Briser la misérable et triste et lourde chair.
Seule, fanal perdu, dans la vallée entière,
D'une lampe brillait la petite lumière,
Et tous deux, en marchant, la regardaient briller.
Un frisson de vent chaud la faisait vaciller,
Et Jacques et Laurent alors, dans la croisée,
Virent, ô vaste nuit de lune et de rosée,
Une forme passer, un beau corps ingénu,
Long et blanc, mince, pur, chaste, lointain et nu,
Qui brusque disparut, quand, la lampe soufflée,

S'effaça la fenêtre au fond de la vallée.
Ce n'était presque rien... le temps d'ouvrir les yeux,
De les fermer, tout fut sombre et silencieux,
Mais la nuit, ô profonde et divine magie,
Fut soudain parfumée, éblouie, élargie !
Ce n'était rien... Mais c'était toute la Beauté,
Qui gonflait leurs deux cœurs et le grand ciel d'été,
Et les rameaux touffus des rêveuses charmilles...
. . . .
De quoi Dieu pétrit-il le corps des jeunes filles ?

Laurent ne put dormir, lui qui cherchait l'oubli.
La lune éblouissait le miroir et le lit,
Et redorait les coins de cuivre au bois antique
De la commode lourde et de forme rustique.
Elle était aux carreaux comme un visage d'or,
Sous les rameaux qu'elle éclairait. Laurent encor,
Pareil à ces moutons qui ruminent dans l'ombre
De l'étable, où la nuit est plus chaude et plus sombre,
L'herbage tendre qu'ils broutèrent au soleil,
Au bord des ruisseaux clairs, sous le couchant vermeil,
Laurent mâchait des souvenirs : Une maîtresse
Qu'il aimait plus que tout l'avait trahi... Sa tresse,
Lorsqu'elle la nattait en riant pour la nuit,
Comme il en respirait le parfum, aujourd'hui !
Et son corps souple au fond du miroir, lac tranquille
Reflétant une nymphe en toilette de ville,
Dépouillant ses rubans, ses volants, ses atours !
Et la lettre trouvée et qu'il voyait toujours,
Avec sa tache au coin du papier ; et ses larmes,
Ses mensonges, son âme fausse et ses doux charmes,
Tout cela repassait sans fin devant ses yeux.
Il pensait à sa pièce, à ce soir odieux
Où la foule qui comme un enfant s'extasie
Et s'irrite, hua, siffla sa poésie,
Et rejeta son nom risible et déchiré.
Il évoquait l'actrice au visage carré,

Robuste, bestial, divin, dur et sauvage
Qui récitait ses vers en mettant son corsage,
Quand il allait la voir dans sa riche maison.
Elle était née au bord du Volga. Sa toison
Courte et bouclée était fauve et pâle ; les manches
De son peignoir montraient jusqu'aux épaules blanches,
Jusqu'aux aisselles, ses beaux bras nerveux et nus,
Toujours glacés, ses bras d'or roux un peu velus
Lorsqu'elle les tendait vers les roses bougies.
Elle semblait avoir animé des orgies
De grands-ducs, bu des vins illustres projetant
Les bouchons qui faisaient tinter le verre ardent
Des lustres et parfois cassaient des girandoles.
Avait-elle connu les fêtes des nuits folles ?
Ses pieds chaussés de soie avaient-ils trébuché
Contre un prince ivre-mort sous la table couché ?
Avait-elle écrasé sa poitrine gonflée
A la tunique rouge et de croix étoilée
D'un vieux soldat, dans un salon trop éclairé,
Tandis qu'on fusillait tout un peuple égaré,
Devant les hauts palais, les sénats, les fabriques
Qu'éclairaient brusquement des lueurs électriques ?

. . . .

Étendu dans son lit ainsi qu'un matelot
Dans sa barque, il voyait la lune et son halo
Qui changeait l'azur pâle en nacre vaporeuse,
Et la blanche nuée en neige lumineuse.
L'astre pur le calmait. Le sommeil consentit
A venir, et Laurent, confusément, sentit
Qu'il abandonnait tout, qu'il partait vers le rêve,
Laissant le jour passé comme on laisse une grève.
Et les draps embaumant la lavande, et l'odeur
De la nuit de velours et la belle pâleur
De la lune de perle et la paix infinie
Des champs, tout s'unissait en une symphonie
Qui montait de la terre et rayonnait du ciel,
L'emportant doucement, presque immatériel.

(*Jacques.*)

MAURICE MAGRE

M. Maurice Magre est né, le 2 mars 1877, à Toulouse. Après un séjour assez court à la Rochelle et puis à Villefranche-de-Lauraguais, il revint dans sa ville natale et fonda, en 1894, *les Essais d'art jeune*. En 1895, il fit imprimer sa première œuvre, *Éveils*, une plaquette en vers, écrite en collaboration avec son frère André. L'année suivante, il fit représenter au théâtre du Capitole une pièce lyrique, *le Retour*, un acte en vers. En janvier 1898, il vint se fixer à Paris et tout en restant fidèle à sa province par une collaboration assidue à *l'Effort*, la grande revue des jeunes qu'avant son départ, il avait fondée à Toulouse, il publia, chez l'éditeur Fasquelle, son premier volume de vers : *la Chanson des Hommes*. On fut étonné qu'un jeune homme de vingt ans à peine eût écrit une œuvre d'une telle valeur; de partout montèrent les applaudissements et les cris d'admiration. Un grand poète nous était né. En 1901, il publia son deuxième volume de vers : *le Poème de la Jeunesse*. Voici ce qu'écrivait alors M. Marc Lafargue :

« — Je considère M. Maurice Magre comme un des meilleurs poètes de ce temps. Ce n'est pas assez pour lui dont les dons lyriques sont tels qu'il pourrait être un des plus grands du siècle. Magre a des génies tout ce qui ne s'acquiert pas; il lui manque bien des choses qui s'apprennent et surtout cette forte discipline intérieure qui permet de composer et de vouloir... Magre se dispersera-t-il ou composera-t-il avec plus de méthode? S'il veut bien faire un effort dans ce sens,

il sera un de nos plus grands lyriques français; je crois, pour ma part, à la destinée de ce vrai poète... Il me semble qu'il y a deux poètes en M. Magre, un admirable, un détestable. Le sentimental est dénué de sensibilité autant que d'idées. Je ne connais pas de genre plus faux. Au contraire, dans ses belles pièces, Magre atteint à une haute expression de l'enthousiasme éternel des hommes devant la nature, de la solidarité humaine, de la beauté et de la grandeur du travail. Il devient alors notre plus grand poète social. Au même instant, la syntaxe compliquée et peu française qui alourdit certains poèmes de Magre disparaît subitement; les mots prennent leur sens exact; la logique de la langue française est retrouvée; les strophes ont un mouvement complet et sonore. »

Quand il aura lu le dernier volume de vers de M. Maurice Magre, *les Lèvres et le Secret*, M. Marc Lafargue aura eu la désagréable surprise des prophètes malencontreux qui voient leurs prévisions devenues fausses. Il n'y a plus dans ce volume de mendiants bénisseurs, d'ouvriers sublimes et de courtisanes larmoyantes. Se souvenant d'avoir lu autrefois Alfred de Musset et plus tard *le Beau Voyage* de M. Henry Bataille, Magre compose là des vers écrits avec son cœur. Ce qui pouvait être juste au sujet de l'enfant qui crie avant d'avoir souffert ne l'est plus au sujet du jeune homme qui a connu véritablement l'amour. La chanson naïve d'autrefois a pris un accent émouvant et profond. Nous ne croyons pas qu'on doive préférer *la Chanson des Hommes* aux *Lèvres et le Secret*.

M. Maurice Magre a collaboré à presque toutes les revues de cette époque et à quelques journaux; nous ne citerons que les principaux : *l'Effort*, *la Nouvelle Revue*, *la Revue des Revues*, *le Mercure de France*, *la Revue blanche*, *la Petite République* et *l'Action*, etc. Il fonda aussi récemment une revue, *le Mouvement*, qui n'eut malheureusement que quelques numéros.

Nous devons ajouter, pour que cette notice ne soit pas trop imparfaite, que M. Maurice Magre, aidé de quelques jeunes hommes, fonda le *Théâtre des Poètes* qui ne joua guère que quelques drames assez romantiques et disparut. Toutefois, la représentation de *Velléda*, au théâtre de la nature de Cauterets, ce dernier été, a été triomphale pour M. Maurice Magre, et lui que l'on croyait inhabile aux choses

de la scène, s'est révélé un auteur dramatique puissant, sur lequel on pouvait compter.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Éveils*, poésies (en collaboration avec André Magre). Toulouse, Vialette et Perry, 1895. — *Le Retour*, pièce lyrique, un acte, en vers. Toulouse, Vialette et Perry, 1896. — *La Chanson des Hommes*, poèmes. Paris, Fasquelle, 1898. — *Le Tocsin*, drame en trois actes, en vers (théâtre du Capitole. Toulouse, 22 juillet 1900). Toulouse, « le Midi artistique », 1902. — *Le Poème de la Jeunesse, poèmes*. Paris, Fasquelle, 1901. — *L'Or*, drame en trois actes, en vers (Nouveau Théâtre. Paris, 1901), non publié. — *Le Dernier Rêve*, pièce en un acte (Odéon, 1902). Paris, Fasquelle, 1902. — *L'Histoire merveilleuse de Claire d'Amour*, suivie d'autres contes. Paris, Fasquelle, 1903. — *Le Retour de Diane*, un acte en vers (Arènes de Nîmes, 1903). Toulouse, Société provinciale d'édition, 1903. — *Le Vieil Ami*, un acte, en prose (théâtre Antoine, 1904). Paris, Fasquelle, 1904. — *Les Lèvres et le Secret*, poésies. Paris, Fasquelle, 1906. — *Velléda*, drame en cinq actes, en vers (théâtre de la Nature, Cauterets, 1907), non publié. — *Conseils à un jeune homme pauvre qui vient faire de la littérature à Paris*, Paris, Bernard Grasset, 1908.

A consulter. — H. Chantavoine, *Poètes et Poésie*, « Débats », 21 novembre 1895. — H. Bérenger, *Chronique*, « Revue des Revues », 15 octobre 1898. — Ch. Maurras, *Revue littéraire*, « Revue encyclopédique, 14 janvier 1899. — A. van Bever et Paul Léautaud, *les Poètes d'aujourd'hui*, un volume. Paris, Société du Mercure de France, 1900. — Marc Lafargue, *Maurice Magre*, « Revue provinciale », 1901. — Ernest Gaubert, *Chronique dramatique*, « Revue universelle », 15 septembre 1902 (avec un portrait) et *les Poètes de la jeune fille*, « Revue des Revues », 15 juin 1904. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *la Nouvelle Littérature*. Paris, Sansot et Cie, 1906.

Iconographie. — Valloton, *Masque*, « Revue des Revues », 15 octobre 1898. — *Photos*, « Revue universelle », 15 septembre 1905 ; « Revue illustrée ». — Henry Bataille, *Portrait*, les « Lèvres et le Secret », poésies. Paris, Fasquelle, 1906.

La Grande Plainte.

Nous avons travaillé sous l'ombre des usines,
La force de nos corps coula dans nos sueurs,
Nos rêves ont gémi dans le sang des machines,
Nos dos se sont courbés sous le faix des labeurs ;

Nous avons aiguisé des faulx, tordu des barres
Et fait jaillir la forme à grands coups de marteaux ;
De grandes roues de fer ont mangé nos cerveaux
Et notre cœur a trépassé devant les flammes ;

Nous avons, entre les murs blancs des ateliers,
Fait frissonner le bois en copeaux de lumière,
Cloué des lits pour le sommeil des nouveau-nés
Et le repos des os mortels dans la poussière ;

Nous sommes descendus sous la terre profonde
Chercher le minerai mystérieux et pur
Et nous avons bâti des ponts, des tours, des murs,
Des temples, des vaisseaux et des arcs de triomphe ;

Et nous avons aussi promené notre effort
Sur les sombres sillons, parmi les champs immenses,
Nous avons labouré devant les granges d'or,
Rêvé, les nuits d'hiver, aux lenteurs des semences ;

Scruté les matins gris au fond des cieux voilés
Le voyage inconnu que font les pluies nouvelles,
Nous avons fait monter de la terre éternelle
Le blé divin, le pain dont vit l'humanité...

— Du pain, nous avons faim ! les pauvres gens se plai-
Et leur cri fait du bruit comme une mer, le soir. [gnent
Les enfants du malheur s'appellent et s'étreignent,
Voyez, voyez, là-bas, marcher leur troupeau noir.

Nous sommes les vaincus, les souffrants qui gémissent ;
Un souffle fraternel a joint nos humbles cœurs,
La misère a joué dans un grand clairon triste...
Nous marchons après elle à de nouveaux labeurs.

O cité, c'est vers toi que sont crispés nos poings ;
Tes rues s'ouvrent le soir comme de noires bouches,

Tes lumières au loin semblent des yeux sanglants,
Tes églises tendent au ciel des bras qui souffrent.

Rends-nous la chair dont sont pétris les monuments ;
Tes murs sont faits avec nos rêves et nos râles ;
C'est notre vie à nous, qui bouge dans tes flancs
Et notre sang suinte au fond des cathédrales...

Nous n'avons plus la foi qui fait se résigner ;
Le chant de Dieu ne courbe plus les foules vastes
Et les cloches, fondues par des mains d'ouvriers,
Ne nous berceront plus d'un grand rêve néfaste.

Nous ne demandons pas, prêtres, un espoir vain ;
Le bonheur de demain nous le jetons au vent,
Mais nous voulons le pain du siècle, le bon pain
Que notre lent effort a fait jaillir des champs.

Nous voulons notre place au banquet de la terre,
Pouvoir jouir un peu de la clarté du jour,
Dormir, boire, rêver, chanter avec nos frères,
Notre part de soleil et notre part d'amour.

Nous avons attendu dans des années sans nombre
Sous le joug de douleur ne sachant pas penser.
Le souffle des idées a dispersé les ombres...
L'étoile de justice a lui pour les bergers...

Nous marchons ; l'air est tiède et lourd et plein d'éclairs
Et de beaux anges noirs flottent au ciel tragique.
Nos outils font du bruit ; les astres qui passaient
Sont venus se poser au front des républiques.

Voici des pauvres gens l'innombrable cohorte
Levant ses mille bras pour d'étranges travaux.
Nos fiancées, là-bas, se mettent sur les portes,
Les foulards rouges à leurs doigts sont des drapeaux.

Voici les douloureux et les justes barbares...
Des incendies vont s'allumer dans les faubourgs,
L'on verra s'écrouler les temples, les théâtres,
Des rêveurs chanteront d'amour aux carrefours,

Et le sang des humains salira les pavés,
Des vieillards porteront les lys de l'espérance
Et les mourants auront une étrange beauté,
Et quand la ville enfin ne sera plus que cendres,

Que les maisons seront tombées une à une,
Le silence viendra parmi les ruines grises,
Les vents futurs feront tressaillir sous la lune
Des fantômes de ponts et des spectres d'églises...

Et nous sur qui les morts lourdement pèseront,
Nous les sacrifiés pour les fins de la vie,
Nous rêverons assis dans les champs inféconds
Près de marais cachant les cités englouties.

Et plus tard, un jeune arbre, un matin de printemps,
Fera monter parmi les pierres sa ramure,
Et les mères verront aux yeux de leurs enfants
Poindre, poindre les tours de la cité future.

(*La Chanson des Hommes.*)

L'Adieu du verrier.

Quand les dimanches clairs luiront sur les campagnes
A l'heure où le repos hante les ateliers,
Je n'irai plus m'asseoir au pied de la montagne
Et poser mon front las sur ton bleu tablier.

On ne nous verra plus passer de ferme en ferme,
Promenant notre orgueil de jeunes amoureux,
Toi la fille des champs, aux yeux francs, aux seins fer-
Moi, le rude souffleur des verres lumineux. [mes,

Les enfants à nous voir riaient au crépuscule,
Surpris qu'un ouvrier te menât par la main,
Ignorant qu'à la fois pour la vie des humains
Il faut que le blé pousse et que le métal brûle...

Et je t'aimais de tout mon cœur, tu t'en souviens !
C'est fini. Ne crois pas que pour une autre femme
Portant des bagues d'or et des châles indiens,
Plus coquette et plus riche, ait pu trahir mon âme !

Non, j'ai tué l'amour des larges horizons,
J'ai vendu ma jeunesse et j'ai vendu ma force,
Pour bâtir au soleil une libre maison
Et t'y conduire un jour dans la clarté des noces.

Quand les brasiers cruellement brûlaient mes moelles,
Quand le verre aspirait les souffles de mon cœur,
Je te voyais marcher, blanche, sous les étoiles,
Dans le petit jardin créé par mon labeur.

Quand je voyais mes compagnons dans la lumière,
De leur sueur et de leur sang mouiller le sol,
Avec des dos courbés et des yeux de misère
Où flottaient vaguement les spectres de l'alcool,

Quand je voyais sous leurs fardeaux, des vieillards gra-
Marcher dans la fumée, comme un rêve brumeux [ves
Où passent gravement des cortèges d'esclaves,
Je me disais : Son cœur est pur, ses yeux sont bleus !

Quand les rues s'emplissaient du chant des révoltés,
A l'heure où le soleil fait les usines rouges,

Où des oiseaux de nuit commencent à flotter,
Je me disais : Ils sont méchants mais elle est douce !

Et je soufflais de l'aube au soir, encor, toujours !
Je gonflais de ma vie la fusion vermeille,
Avec ma part de ciel je créais des contours,
Le vent de mes poumons animait les bouteilles...

Elles étaient sur cette terre la folie
Qui procure même aux vaincus l'azur des sommes;
Leurs tuniques de vin brillaient dans les orgies,
Elles étaient le rêve et la chanson des hommes...

Leur couleur était faite avec mon énergie ;
Je soufflais la gaîté, les songes et l'amour !...
— O bouteilles, pour posséder tant de magie
Vous me buviez mon sang ! — Et je soufflais toujours !

Hélas ! je ne fais plus grandir les verres clairs,
Les peuples de la mort habitent ma poitrine ;
Je sens sous la phtisie un sein vide et désert
Comme après une guerre est une vieille usine...

Je ne te prendrai plus sur mon cœur triomphant.
Le fantôme à la toux profonde nous sépare...
Le mal que j'ai pourrait saisir ta chair d'enfant :
Le charbon fait mourir les lys au bord des gares...

Et puis de notre amour naîtraient des fils chétifs
Portant le mal du père à leur face amaigrie,
Et je ne veux pas voir courber leur dos plaintif
Et leur frêle poitrine au fond des verreries.

Je suis le plus déshérité chez les humains,
Moi qui toute ma vie essayai d'être juste ;
Je ne pourrai jamais caresser de mes mains
Des enfants vertueux, ayant des bras robustes.

Adieu ! Sur le coteau reste la vierge seule
Qui lève sa faucille au seuil de sa maison ;
Reste l'ange des champs qui rit dans l'or des meules
Et le coquelicot de la riche moisson.

— Moi, je grelotterai jusqu'à ce que je meure.
Nos beaux dimanches sont finis ; mais marie-toi !
Car la loi de la vie ne vaut pas que l'on pleure :
Nous n'étions pas de ceux qui prient auprès des croix !

Quand on m'annoncera ta noce, un jour d'hiver,
Ce jour-là, le vaincu saluera la lumière...
— Enseigne à tes enfants d'être libres et fiers
Et pense à moi, le soir, en labourant la terre.

(*Le Poème de la Jeunesse.*)

Un Remords.

Dans les jeux qu'elle aimait, sans qu'elle en eût le doute,
J'aurais dû perdre exprès pour lui faire plaisir.
Si l'on pouvait savoir que la vie est si courte,
L'on serait généreux pour ceux qui vont mourir.

Lorsque je revenais de quelque long voyage,
Le moindre don était un emblème d'amour.
J'apportais maints objets au fond de mon bagage,
Mais son petit présent, je l'oubliais toujours.

Avec des riens que de bonheur je pouvais faire !
Pour elle mon sourire éclairait la maison.
Quelques mots d'amitié c'est assez pour les mères...
Mais, de ces mots, j'étais avare sans raison.

J'étais silencieux, exigeant et maussade ;
Elle avait de l'orgueil à sortir avec moi,
Mais je disais ne pas aimer la promenade...
Pourquoi est-on méchant pour sa mère, ah ! pourquoi ?

Demain je serai bon, demain, demain encore...
Et l'on remet toujours de donner du bonheur.
Pour ma mère, demain aurait été l'aurore,
Si son fils bien-aimé avait ouvert son cœur.

Cœur ingrat ! Cœur ingrat ! que rien ne te console !
Laisse trop tard couler les larmes de tes yeux,
Puisqu'en mourant voici ses dernières paroles :
Que tu fus bon pour moi ! mon enfant ! sois heureux !...

(*Les Lèvres et le Secret.*)

On vieillit.

A vingt ans on a cru sa jeunesse éternelle,
Il semble que le temps ne nous atteindra pas,
Que notre vie sera plus intense et plus belle,
Qu'on peut vers l'avenir tendre toujours les bras.

On vieillit. C'est d'abord une ride à la tempe,
Des cheveux gris perdus parmi des cheveux noirs...
On ne sait pas si l'huile a baissé dans la lampe.
Comment le jour devient tout doucement le soir...

L'esprit est moins actif, le corps est moins alerte.
Un cercle en fer vous tient si l'on a mal dormi.
On cherche à refuser les nuits de veille offertes.
On compare sa force à celle d'un ami.

D'abord on n'y croit pas, c'est une idée qu'on chasse,
On se flatte d'avoir un corps que rien n'abat.
Mais dans l'éloignement imprévu d'une glace,
Un homme, un jour, paraît qu'on ne connaissait pas.

Mais non plus celui-là que l'on se plaisait d'être,
C'est un autre, vieilli, et le même pourtant...
Ah! quelle clairvoyance a soudain pu permettre
Qu'on suive sur ses traits les ravages du temps?

Avec un vieux portrait, anxieux, on compare...
Un subtil élément s'est figé... L'on comprend
Les nerfs plus irrités, les fatigues, les tares,
Les chagrins sans motif, les étourdissements...

Eh quoi! tu périrais, jeune et charmante ivresse,
Spontané mouvement et chaleur de mon sang...
O goût de l'amitié, des fêtes, des caresses,
Amour de tous plaisirs qui me faisait puissant!...

Non, je me suis trompé, je suis encor moi-même,
Ma jeunesse est en moi, rien ne peut me l'ôter.
Je mordrai comme avant la chair du fruit que j'aime,
Je veux goûter encor aux chères voluptés.

Je ne serai jamais, nature, ton esclave.
Vieillis-moi, courbe-moi, fais tomber mes cheveux,
Ravine de sillons ma face, je te brave,
Je porte le flambeau plus loin que tu ne veux...

Tu ne glaceras pas mon cœur dans ma poitrine,
Je le rallumerai par un constant effort;
Debout, je défendrai cette flamme divine,
Tu ne prendras ma vraie jeunesse qu'à la mort.

(*Les Lèvres et le Secret.*)

Le don Juanisme.

Je me crois obligé de séduire, je crois
Qu'en simulant l'amour mon cœur sera moins triste.
C'est pour le geste un peu, pour mes amis, pour moi,
L'orgueil de mettre un nom de plus sur une liste.
Il le faut, et mon cœur s'habitue à cet art ;
Il en a calculé les progrès, les hasards,
Il sait que la froideur cause la jalousie,
Que l'on perd du terrain par trop de courtoisie
Et qu'il faut sans motif raisonnable, passer
Des plus tendres aveux à des regards glacés.
Plaire ! pauvre idéal d'une âme médiocre !
J'ai usé dans des soirs stériles, équivoques,
Sans amour, sans ardeur et même sans plaisir,
Ma faculté d'aimer à force de mentir.
La défense stimule, il faut triompher vite.
C'est à la fin, une leçon que l'on récite...
Gagnera-t-on ? C'est comme une partie d'échecs
Et le cœur chaque jour devient un peu plus sec...
J'ai, pour plaire, ajusté des morceaux de romances
Et raconté comme d'insignes confidences
Des larmes, des regrets, des soirs désespérés,
Un cliché si banal que j'étais écœuré.
Et je l'ai si souvent redit, pour le prestige
De voir au fond des yeux le trouble d'un vertige,
De sentir une main plus brûlante trembler,
Je suis habitué tellement à parler
Savamment, par degré, de charme, de tristesse,
De mystère des cœurs, d'impulsive tendresse,
Que si je sens en moi quelque vrai sentiment,
Je ne peux l'exprimer qu'en phrases de romans,
Et qu'au lieu de jouir de l'amitié des femmes
Je me crois obligé d'analyser leurs âmes

Et la mienne, poussé par ce rêve banal,
Par le cruel devoir d'un affreux idéal.

(*Les Lèvres et le Secret.*)

Son Bonheur.

Certes, tu ne disais rien,
Mais je te sentais offensée,
A ton regard, à ton maintien,
Par quelque jalouse pensée.

J'ai compris, et joyeusement,
J'ai pris tous les portraits de femmes,
Les lettres, les fleurs, les rubans,
Et les ai jetés dans les flammes.

Mes amis t'étaient importuns.
C'est le fait des grandes tendresses ;
Je les ai chassés un par un :
Ainsi l'on chasse sa jeunesse.

Un bruit de plume ou de papier
D'un autre rêve était l'emblème,
Le cœur se croit vite oublié:
J'ai déchiré tous mes poèmes.

Mais je chérissais peu à peu
Les tableaux, les fleurs, les images,
Les meubles, la lampe et le feu...
Nous sommes partis en voyage...

Et quand, de ville en ville, errant,
J'eus cessé d'écrire à mon père,
Quand j'ouvris mes bras en pleurant
N'ayant plus que toi sur la terre,

N'ayant que tes yeux pour douleur,
N'ayant que tes bras qui m'abritent,
Alors, tu m'as dit : Je te quitte,
Tu ne fais rien pour mon bonheur.

(*Les Lèvres et le Secret.*)

La Fin de l'amour.

Ainsi que du bois mort, tu tombes, mon amour...
Oh ! le bruit que tu fais, douloureux, sec et triste !
Mais c'est en vain qu'on pleure, en vain que l'on résiste
Et je te sens mourir un peu plus chaque jour.

Pourtant les yeux aimés n'ont pas changé de flamme ;
Le sourire a toujours le même air singulier ;
Il semble au bord des cils qu'il flotte de son âme,
L'ovale du visage est aussi régulier.

Pourquoi n'ai-je donc plus ces élans de tendresse ?
Dans le berceau des bras je me sens à l'étroit ;
Le récit de son cœur me remplit de tristesse,
Sur la chaleur du sein je m'ennuie et j'ai froid.

Puis, j'ai de plus en plus un don de clairvoyance,
Je scrute la couleur et le grain de la peau,
Les traits un peu tirés, l'épaule trop tombante,
Je vois un pli sous l'œil, à l'oreille un défaut.

Je pèse sa beauté, même je la compare ;
Une autre est plus jolie avec des yeux plus grands.
J'oublie les qualités pour ne voir que les tares,
Le détail dont je souffre est le plus apparent.

Mais non, je ne veux pas ! Oh ! ne meurs pas encore !
Retrouve ton visage et ta forme d'avant,
Demeure la plus belle et celle que j'adore,
Tendre image de chair de mon amour vivant...

Je te sens qui deviens une autre, une étrangère,
Nous n'avons plus les mêmes goûts comme autrefois,
Il semble que je vis dans une autre atmosphère...
Toi que je sens si loin, reviens auprès de moi !

Nous ferons tous les deux ce qui sera possible...
Nous retrouverons bien l'amitié, la douceur,
Même un peu de l'ancien amour des soirs paisibles,
Mais la jeunesse, la jeunesse de nos cœurs...

L'on ne rebâtit pas ce qu'on détruit soi-même.
J'ai sapé sourdement mon bonheur chaque jour,
Avec mes propres mains j'ai tué ce que j'aime...
Et reste seul parmi les décombres d'amour...

(*Les Lèvres et le Secret.*)

PAUL MARIÉTON

Lyon, où il naquit en 1862, fut pour M. Paul Mariéton, selon l'heureuse expression de Roumanille, la porte de soie et d'or s'ouvrant sur les lumineuses vallées rhodaniennes, sur la vieille terre gréco-latine. Il fit d'abord partie de la Pléiade lyonnaise dont Joséphin Soulary était le chef écouté, mais de bonne heure il connut Frédéric Mistral, qui signa le contrat d'adoption de M. Paul Mariéton par la Provence. « M. Paul Mariéton, a dit un de ses meilleurs biographes, M. Gabriel Boissy, a un leit-motiv à ses propos, à sa vie : Mistral. Cet homme représente à son imagination harmonieuse le modèle d'art et d'existence lyrique. Il représente aussi l'individualité provençale — langue et pays — dont il a fait sa Dame. » Et tel les mystiques de l'Occitanie médiévale, il l'a célébrée dans un livre ardent et pieux, *la Terre Provençale*, qu'Anatole France appelle de ce petit nom d'amitié « la vie chantante ». La vie de M. Paul Mariéton est intimement unie aux fastes du Félibrige dont il est le « chancelier ». Il a organisé les fêtes de la Cigale et guidé Sarcey, Henry Fouquier, Clovis Hugues vers le pays du soleil. Il est, depuis 1888, « chorège » du théâtre romain d'Orange, l'ancêtre de nos mille et un théâtricules de plein air. Il a fait communier le peuple provençal avec l'âme maternelle de la Grèce sous les espèces de Sophocle et d'Euripide, il a ramené la tragédie française vers la terre grécolatine, nourrice de ses premières racines, il a ouvert les portes cyclopéennes du Mur aux ambitions des écrivains tragiques du Midi.

Entre temps, cet infatigable propagandiste, ce lettré disert, a écrit des vers, épars dans cinq volumes, des vers d'amour uniquement, où l'amour garde à la fois une couleur romantique purifiée, ennoblie par une âme platonicienne. C'est dans le *Livre de Mélancolie* que M. Paul Mariéton inaugura cette notation lyrique des épisodes douloureux d'une aventure d'amour qu'il a précisée avec une heureuse originalité dans son chef-d'œuvre, *Hippolyta*, où se retrouvent, plus habilement harmonisés, ces rythmes divers traducteurs de la polyphonie de nos sensibilités. Nul n'a fixé cette manière, avec plus de bonheur que M. Péladan, qui écrivait dans la *Revue Hebdomadaire* : « Il est vraiment impossible de dignement parler d'une poésie qui doit son charme à l'emmêlement des effets, aux changements imprévus de mesure, à des variétés que la partition seule manifeste. *Hippolyta* pourrait porter en sous-titre : *Sonate amoureuse* La musique passionnelle y fait entendre son protéisme indéfini. » Nous citons plus bas quelques fragments de cette *appassionnata*. — R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Souvenances*, poèmes. Paris, Lemerre, 1884. — *La Viole d'Amour*. Paris, Lemerre, 1886. — *Hellas* (Corfou. Athènes, Rome), poèmes. Paris, Lemerre, 1888. — *Le Livre de Mélancolie*, poèmes. Paris, Lemerre, 1896. — *Hippolyta*, poèmes. Paris, Lemerre, 1902. — *Joséphin Soulary et la Pléiade lyonnaise*. — *La Terre provençale* (Journal de route). Paris, Ollendorff, 1890. — *Jacques Jasmin*, un volume. — *Une Histoire d'amour* (les Amants de Venise. George Sand et Musset). Paris, Ollendorff.

En préparation. — La Renaissance provençale (Histoire des Félibres). — Un recueil de poésies.

Collaboration. — *La Revue félibréenne* (fondateur).

Violante

Sous son béret de velours noir
Incliné vers sa tempe rose,
Dans ses yeux purs comme un miroir
Un sourire infini repose.

Elle est fine et blonde, et beaucoup
Soupirent pour la nonchalante ;
Elle est pâle et tendre, et son cou,
Penché comme une fleur dolente

Sur le bleu mystère de l'eau
S'alanguissant au clair de lune,
Vous fait rêver d'un Tiepolo
Que réfléchirait la lagune.

A des grandeurs qui ne sont plus
Gardant sa fierté résignée,
Elle songe aux temps révolus,
Aux six doges de sa lignée

Qui dorment dans la majesté
D'un pouvoir que l'Art divinise,
Survivants pour l'éternité
Dans les panthéons de Venise.

D'un doux rayon, quand je la vois,
S'éclaire pour moi l'heure brève ;
Je reste hanté chaque fois
Pour ses beaux yeux pleins de son rêve.

Et mon esprit, qui va cherchant
Des jours défunts toute relique,
Goûte un reflet de ce couchant
Dans sa grâce mélancolique.

Venise, 1890. (*Le Livre de Mélancolie.*)

Soir d'Italie.

Par un soir d'Avril, à Pise la morte,
Le ciel bleu baignant les temples rêveurs,
Parmi les foins coupés lourds de tiges de fleurs
Sous les chauds parfums que la brise emporte,
Comme un vol de désirs inconscients et doux
Tourbillonnaient les lucioles.
Et je pleurais, assis dans l'herbe, à ses genoux,
Et la nuit buvait nos paroles :
« *Addio, amico mio !* — Adieu, ma chère amour !
Le monde nous reprend dans ses raisons cruelles.
Un jour aura suffi pour nous connaître, un jour
Pour égarer sans fin nos âmes éternelles.
— Pourquoi s'aimer tant et déjà se fuir ?
Qu'est-ce qu'un bonheur condamné d'avance ?... »
Nous regardions la nuit sereine approfondir
Les quatre monuments qu'emplissait le silence,
Groupés en même lieu (symbole de ton sort,
Pauvre amour, pauvre humaine histoire !) :
Le temple du Baptême et la Maison de gloire,
Et la Tour qui chancelle, et le Champ de la mort...

(*Le Livre de Mélancolie.*)

Évocation.

I

Telle était Béatrice en sa beauté céleste
Sur qui Dante aura fait tant d'amoureux pleurer ;
Rien qu'à l'apercevoir on se sentait modeste,
On ne rencontrait pas ses yeux sans soupirer.

Son front patricien rayonnait de sa grâce ;
Aux mouvements légers de son corps onduleux
On devinait son âme, ainsi que dans l'espace
L'étoile se trahit sous un ciel nébuleux.

D'humilité vêtue et d'amour couronnée,
Elle allait, inondant les cœurs comme un soleil,
Aube fraîche annonçant la blonde matinée
Qui bercera l'époux d'un songe sans réveil.

Telle était Béatrice, ô chère Béatrice
Qui possédez tout d'elle, hormis l'humilité ;
Vous que de mes désirs Dieu fit impératrice,
Je vis sous votre loi, comme un déshérité.

Comment vous mieux servir ? Vous dédaignez peut-être
Cet abandon de moi que n'a su renfermer
L'orgueil présomptueux où je voyais mon maître...
Mais si Dieu me punit, c'est de trop vous aimer

II

Épargne-moi, chère âme, et de t'avoir suivie
Plains-moi ! J'ai beau sentir que sous ton front mo-
Le miel de ton regard empoisonne ma vie : [queur
Tout ce qui n'est pas toi n'est plus rien dans mon cœur.

J'ai l'ardent souvenir de ton buste gracile
Et de ta tête blonde aux douceurs de froment,
De tes yeux couleur d'algue et du charme fragile
Qui s'exhalait aux plis de ton clair vêtement.

Mais l'orgueil calme tout ! Salut, sombre espérance !...
Hélas ! si chaque fois que tu m'as fait pleurer

J'ai versé dans mes chants l'âme de ma souffrance,
J'ai trop souffert de toi pour ne pas t'adorer.

(*Le Livre de Mélancolie.*)

A Mistral

Partant pour la Sainte-Estelle de Cannes.

... *Me dulcis alebat Parthenope.*
VIRGILE.

Quand Virgile, lassé de Rome et de ses fêtes,
Choisit pour son repos Naples, perle des mers,
Tout un peuple enivré de ses pures conquêtes
Nomma « Parthénias » le chaste Roi des vers.

Ton œuvre aussi, Mistral, est pure et salutaire ;
Une foi vierge au sol des aïeux la pétrit ;
Ta voix qui vient du peuple et retourne à la terre
Sème la vérité dans le champ de l'esprit !

O civilisateur suprême de ta Race,
Va, tandis que l'espoir souffle toujours vivace,
Rallume la splendeur de ses siècles éteints,

Et nous versant à flots ta parole de vie,
Reçois l'hymne touchant des vœux de la patrie,
Nouveau Parthénias, roi des derniers Latins !

22 mars 1887. (*Le Livre de Mélancolie.*)

O Vierge au regard fort...

O Vierge au regard fort, jeune Hellène héroïque,
Déesse aux membres fins, vase de majesté,
Ton être harmonieux est la lyre pudique
D'où les frissons d'En haut font jaillir la clarté !

Mais ta démarche altière, ineffable musique,
Au rythme de la grâce a trahi la bonté,
Et j'exhale à tes pieds, timide et magnifique,
L'hymne qu'aura mon cœur pour Toi seule chanté !

Or, le pli d'un sourire a paru sur ta bouche,
Qu'un éclair d'ironie a fait soudain farouche...
L'espoir s'est-il trop tôt glissé dans mon transport ?

Faut-il que la Beauté, pour rester toujours belle,
Règne dans l'impassible, ou, volontiers cruelle,
Ne se rende à l'Amour qu'en passant par la Mort ?...

(*Hippolyta.*)

Servante de l'amour...

Servante de l'amour, de tout désir complice,
Femme, ange de douceur et de rébellion,
Ton cœur est dévouement, ton âme est passion.
Et tu fuis le plein jour du vrai, de la justice,
Foulant aux pieds le droit, dédaignant la raison,
Pourvu que l'amour s'accomplisse !

Quel goût de dominer, plus vivant que ta foi,
Ta faiblesse éternelle a si bien mis en toi
Que, même sans aimer, toute femme est jalouse !...
Est-il un juste, un seul, dont ait subi la loi
Ce tyran qu'est ton cœur, maîtresse, amie, épouse ?
Près de lui qui fut jamais roi ?...

Envers toi cependant le poète est sans blâme,
Et, devant ta splendeur à demi consolé,
Il te bénit, fléau bienheureux de son âme
Par qui le froment pur se détache du blé.
Car l'avoir fait souffrir, c'est l'avoir révélé
Pour soi-même et le monde, ô femme !

(*Hippolyta.*)

Tout ce qui me retient en toi...

Tout ce qui me retient en toi, fleur de ma race,
C'est tout ce qui m'a fait mon être harmonieux,
L'ordre de ma raison, la voix de mes aïeux
Et le sang qui m'attache aux rythmes de ta grâce.

Mon cœur seul ne t'est point fidèle, ô ma beauté !
Je ne confierais pas mon bonheur à ses fièvres...
Mon esprit à ton âme, à tes yeux, à tes lèvres
Oriente un désir qui cherche la clarté.

Toute sagesse en toi rayonne sur mon rêve...
Et la sincérité qui fait ton regard fort,
Exaltant dans mon sein le mépris de la mort,
Alimente l'Amour d'une éternelle sève !

(*Hippolyta.*)

Simplicité.

Je voudrais te servir, Art sacré, pour toi-même,
Dans l'ingénuité du simple amour qui croit,
Certain que l'humble seul atteint la paix suprême
Et dans cette vertu la gloire par surcroît.

Confiante candeur où l'âme te contemple,
Face à face, dans ta splendeur nue, ô Beauté,
Sans te demander rien que l'abri de ton temple,
Sûre d'obtenir plus qu'elle n'a mérité...

Je connaîtrais alors cet état d'innocence
Où descend le génie, ainsi que dans la mer
L'Astre qui chaque jour s'abîme, s'en élance,
Rajeuni par le flot vivant, salubre, amer.

Et je pourrais, miroir harmonieux du monde,
Sans superbe, prouver aux hommes à mon tour
Que, l'Art ayant en soi sa raison sans seconde,
Toute œuvre de beauté n'est que de l'humble amour.

(*Vers inédits.*)

CATULLE MENDÈS

M. Catulle Mendès est né, en 1842, à Bordeaux. Il arrivait à Paris vers 1860; presque aussitôt, il fonda *la Revue fantaisiste*, où collaborèrent Théophile Gautier, Théodore de Banville, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Villiers de l'Isle-Adam, Daudet, etc.

En 1863, avec Louis-Xavier de Ricard et les amis de ce dernier, il fonda le groupe littéraire, qui allait devenir le groupe parnassien.

Il conseilla à Louis-Xavier de Ricard de transformer son nouveau journal *l'Art* en un recueil hebdomadaire ne publiant que des poésies. C'est ainsi que fut fondé *le Parnasse contemporain*, « recueil de vers nouveaux ». Et ceci se passait à une époque où le public se désintéressait des lettres, tandis que les chroniqueurs pullulaient et que tous ceux qui se destinaient aux lettres se précipitaient vers le genre en faveur, où ils étaient certains de rencontrer, à l'aide d'une publicité bruyante, une gloire facile. M. Catulle Mendès devint le théoricien du groupe et il en raconte spirituellement l'histoire dans sa *Légende du Parnasse contemporain.* Le premier volume de vers de M. Mendès paraît en 1864, il est intitulé *Philoméla.* Théodore de Banville l'accueillit avec un grand enthousiasme, sacrant le nouveau venu, « artiste savant et poète de race ».

Le chapitre de bibliographie qui suit ces lignes, donnant la liste des principales œuvres de M. Catulle Mendès, fera juger de la facilité merveilleuse et de la fécondité de son

génie ; cette œuvre est trop universellement connue pour qu'il soit besoin de l'analyser ici. Contentons-nous d'ajouter en finissant le jugement que porte sur lui un de ses meilleurs et un de ses plus clairvoyants amis ; elle éclaire cette œuvre d'un jour parfait. « La psychologie littéraire de M. Catulle Mendès, malgré les apparentes complications que suppose la diversité de son œuvre, est aisée à fixer. Elle se résume en un mot et un fait, lesquels n'ont pas besoin d'être expliqués, parce qu'ils portent en eux une évidence et une certitude. M. Catulle Mendès est un poète. Depuis les *Contes épiques*, aux larges envols, depuis le mystérieux et métaphysique *Hespérus*, depuis les boréales splendeurs et les saignantes neiges du *Soleil de minuit*, depuis *Pagode* évoquant l'immémoriale origine des farouches divinités de l'Inde accroupies parmi les flammes, au fond des temples, et tout embrasées d'or, où les strophes ont des sonorités de gong et des rythmes inquiétants de danses sacrées ; depuis les rires ailés, les mélancoliques sourires et les grâces attendries de *l'Intermède*, depuis *les Soirs moroses*, où sont pleurés, avec quelle magnifique et douloureuse tristesse, les lassitudes, les souffrances, les effrois de l'amour et du doute, jusqu'aux modernes paysages dans lesquels la Grande Maguet dresse sa silhouette terrible de sorcière sublime, M. Mendès a fait œuvre de poète. Poète en ses drames que gonfle un souffle énorme d'épopée ; poète en ses études de critique où il dit l'âme et le prodigieux génie de Wagner ; poète en ses fantaisies légères au jour le jour, harmonieuses et composées ainsi que des sonnets, en ses contes galants, où, sous les fleurs de perversité et les voluptés féeriques et précieuses des boudoirs, percent parfois le piquant d'une ironie et l'amer d'un désenchantement ; poète en ses romans, surtout avec *Zo'har*, aux baisers maudits, même avec *la Première Maîtresse* et qui ne craint pas de descendre jusque dans le sombre enfer contemporain de nos avilissements d'amour ; tout arrive à son cerveau en sensations, en visions de poète, tout, sous sa plume, se transforme en images de poète, exorbitées et glorieuses, la nature, l'homme, aussi bien que la légende et que le rêve. » Et au théâtre aussi, il a été le même grand poète avec *les Mères Ennemies*, *la Reine Fiammette*, *Scarron*, *Glatigny*, *la Vierge d'Avila*, *Ariane*, etc...

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *Le Roman de la nuit* (1863). — *Philoméla*, livre lyrique (1864). — *Histoire d'amour*, nouvelles (1868). — *Hesperus*, poème (1869). — *Sternlose Naechte* (*nuits sans étoiles*), de M. E. Glaeser (1869). — *Contes épiques* (1870). — *La Colère d'un franc-tireur*, poème (1871). — *Odelette guerrière* (1871). — *Les soixante-treize journées de la Commune* (1871). — *La Part du roi*, comédie en un acte en vers (1872). — *Les Frères d'armes*, drame (1871). — *Poésies*, première série (1876). — *Justice*, drame en trois actes, en prose (1877). — *Le Capitaine Fracasse*, opéra-comique en trois actes, d'après le roman de Th. Gautier, musique de Pessard (1878). — *La Vie et la Mort d'un clown; la Demoiselle en or*, roman (1879). — *Les Mères ennemies*, roman (1880). — *La Divine Aventure*, en collaboration avec Richard Lesclide (1881). — *Le Roi vierge*, roman contemporain (1881). — *Le Crime du vieux Blas*, nouvelles (1883). — *Monstres parisiens*, 1re série (1882). *L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit*, nouvelles (1883). — *Les Folies amoureuses*, nouvelle (1883). — *Le Roman d'une nuit* (1883). — *Les Boudoirs de verre*, contes (1884). — *Jeunes Filles*, nouvelles (1884). — *Jupe Courte*, contes (1884). — *La Légende du Parnasse contemporain* (1884). — *Les Mères ennemies*, drame en trois parties (1883). — *Les Contes du Rouet* (1885). — *Le Fin du fin ou les Conseils à un jeune homme qui se destine à l'amour* (1885). — *Les Iles d'amour* (1885). — *Lila et Colette*, contes (1885). — *Poésies*, nouvelle édition en sept volumes (1885). — *Le Rose et le Noir* (1885). — *Tous les baisers*, 4e volume (1884-85). — *Contes choisis* (1886). — *Gwendoline*, opéra en deux actes, musique d'Emmanuel Chabrier (1886). — *Lesbia*, nouvelle (1886). — *Un Miracle de Notre Dame*, conte de Noël (1886). — *Pour les belles personnes*, nouvelles (1886). — *Richard Wagner* (1886). — *Toutes les amoureuses*, nouvelles (1886). — *Les Trois Chansons : la chanson qui rit, la chanson qui pleure, la chanson qui rêve* (1886). — *Zo'har*, roman contemporain (1886). — *Le Châtiment*, drame en une scène, en vers (1887). — *L'Homme tout nu*, roman (1887). — *Pour lire au couvent*, contes (1887). — *La Première Maîtresse*, roman contemporain (1887). — *Robe montante*, nouvelles (1887). — *Le Roman rouge* (1887). — *Tendrement*, nouvelles (1887). — *L'Envers des feuilles*, contes (1888). — *Grande Maguet*, roman contemporain (1888). — *Les Oiseaux bleus*, contes (1888). — *Les plus jolies chansons du pays de France*, chansons tendres, choisies par Catulle Mendès, notées par Chabrier et Gouzien (1888). — *Pour lire en bain*, contes (1888). — *Le Souper des pleureuses*, contes (1888). — *Les Belles du monde : Gitanas, Gavanaises, Egyptiennes, Sénégalaises*, avec M. Darzens (1889). — *Le Bonheur des autres*, nouvelles (1889). — *Le Calendrier républicain*, avec Richard Lesclide (1889-1890). — *L'Infidèle*, nouvelle (1889.) — *Isoline*, conte de fées en dix tableaux, musique de Messager (1889). — *Le Cruel Berceau*, nouvelle (1889). — *La Vie sérieuse*, nouvelles (1889). — *Le Confessionnal*, contes chuchotés (1890). — *Méphistophéla*, roman con-

temporain (1890). — *Pierre le Véridique*, roman (1890). — *La Princesse nue*, nouvelles (1890). — *La Femme enfant*, roman contemporain (1891). — *Les Petites Fées en l'air*, contes (1891). — *Pour dire devant le monde*, monologue et poésies (1891). — *Jeunes filles*, réédition (1892). — *Les Poésies de Catulle Mendès*, 3 volumes (1892). — *La Messe rose*, contes (1892). — *Lieds de France* (1892). — *Luscignole*, roman (1902). — *Les Joyeuses Commères de Paris*, scènes de la vie moderne avec M. Courteline (1892). — *Les Meilleurs Contes* (1892). — *Isoline-Isolin*, contes (1893). — *Le Docteur Blanc*, mimodrame fantastique (1893). — *Le Soleil de Paris*, nouvelles (1893). — *Nouveaux contes de Jadis* (1893). — *Poésies nouvelles* (1893). — *Ghéa*, poème dramatique de Von Goldsmith, mis en français par Catulle Mendès (1893). — *L'Art d'aimer* (1894). — *Le Roman de la Vieille*, roman contemporain (1894. — *Verger fleuri*, roman (1894). — *L'Enfant amoureux*, nouvelles (1895). — *La Grive des vignes*, poésies (1895). — *Le Chemin du cœur*, contes (1895). — *Rue des Filles-Dieu*, 56, *ou l'Heautonparatéromène*, nouvelle (1895). — *L'Art au Théâtre* (1896). — *Chand d'habits*, pantomime (1895). — *Gog*, roman contemporain (1897). — *Arc-en-ciel et Sourcil rouge*, nouvelle (1899). — *L'Art au Théâtre* (1897). — *Le Procès des Roses*, pantomime (1897). — *Petits poèmes russes*, mis en vers français (1897). — *L'Evangile de l'enfance de N.-S.-J.-C.* (1898). — *Le Chercheur de Tares*, roman contemporain (1888). — *Les Idylles galantes*, contes (1898). — *Médée*, drame antique en trois actes (1898). — *La Reine Fiamette*, conte dramatique en six actes en vers (1898). — *Le Cygne*, ballet, pantomime (1898). — *Briséis*, drame musical avec E. Mikhaël et E. Chabrier (1890). — *Farces* (1899). — *Les Braises du cendrier*, poésies (1900). — *L'Art au Théâtre* (1900). — *La Carmélite*, drame lyrique, musique de Reynaldo Hahn (1902). — *La Reine Fiammette*, drame lyrique, musique de Xavier Leroux (1903). — *Le Fils de l'Étoile*, drame lyrique musique de Camille Erlanger (1904). — *Scarron*, comédie tragique en cinq actes, en vers (1905). — *Glatigny*, drame funambulesque, en cinq actes et en vers (1906). — *Ariane*, opéra, musique de Massenet (1906).

Les Œuvres complètes de M. Catulle Mendès se trouvent chez Eug. Fasquelle, éditeur.

Le Jardin au ciel.

Un souffle d'ombre éteint les roses du talus
Et les lys du parterre ;
Tout le feuillage est noir au jardin solitaire
Où les fleurs ne sont plus.

Mais la nuit orne d'or son dôme et ses pilastres
Et je songe, incertain
Si le ciel n'a pas pris les fleurs de mon jardin
Pour en faire ses astres.

Octobre 1907.

La bonne Loi.

C'est une loi — chaque âge humain ayant les siennes —
Qu'au bord de l'infini les hommes vieillissants
Se remémorent mal les hiers tout récents
Et se souviennent mieux des heures très anciennes.

Soit, nous y consentons, tant c'est vain, et menu,
Et terne, aux jours derniers, les choses de naguère;
Si peu de vie hélas ! et ce peu si précaire
Qu'il s'effrite de nous sans qu'on l'ait bien connu.

Mais les jadis sont des touffes de roses neuves !
Oh ! le matin de vivre, éclatant, frais, joli,
Magnanime ! l'esprit sans fiel, le front sans pli !
L'amour sûr de sa force et joyeux des épreuves !

L'âpre douleur, rançon auguste des plaisirs !
L'orgueil du cœur qui saigne en d'adorables transes !...
Et c'est par un bienfait des douces Providences
Que les vieillards n'ont plus que de vieux souvenirs.

Novembre 1907.

Sicut bestiæ.

Rien ne vaut d'être acquis que n'ait d'abord atteint
Pleinement, sûrement, le légitime Instinct.
Légitime en effet. C'est un bon droit qui règle
Le rut du singe et l'âpre avidité de l'aigle ;
L'ordre éternel dévoue en l'univers sans fin
La chair à la luxure et la viande à la faim.
Mais, fascinés par l'arbre aux fruits sublimes, l'Ève
Moins femelle et l'Adam en qui l'esprit se lève
Renoncèrent la paix sans doute ni tourment
Qu'en la perfection de l'accomplissement
Rumine au ras du tronc et des racines torses
La punaise des bois qui broute les écorces.

Redeviens, homme-dieu ! l'humanité-troupeau.

Comme un cheval s'ébroue et se crispe la peau
Pour secouer l'essaim splendide des piqûres,
Chasse le rêve, et rentre en tes routes obscures.
A l'exemple de ton frère aîné, l'animal,
Fais le bien sans mérite et, sans péché, le mal.
Surtout ne lève pas le front. Content des choses,
Jouis, sans t'informer, de l'aurore et des roses.
Malheur à qui tendit cette coupe : Pourquoi
Vers le mystère d'ombre et de jour ! Reste coi
Dans la simplicité d'être, sans autre envie
Que de vivre ta vie en ignorant la vie.
Ah ! si l'espoir savait ce que c'est que demain,
La fleur amour avec son fruit pourri : l'hymen,
Le doute si l'on croit, le néant si l'on scrute,
La peur de tout, et la mort dans tout... Sois la brute.
Mange et bois, la vigueur des gibiers et des fruits
Activera ta force en ses rouges conduits

Et tu ranimeras tes labeurs et tes courses
A la ferveur du vin, à la fraîcheur des sources ;
Sur les tas de cailloux et les planches du lit,
Rude, assaille la femme où ton rut s'abolit ;
Chéris tes nouveau-nés, non pour leurs grâces vaines,
Mais ton amour de toi suit ton sang dans leurs veines ;
Ne connais point de dieux ; n'honore pas les morts ;
Et meurs, vivant repu, sans espoir ni remords.
Mais non ! d'un rampement garrotté qui s'allonge
L'homme, hors de la bête, et hors de l'homme, songe,
Espère, aspire, attend, s'exalte encor, se plaît
A sa larve érigée en Archange incomplet,
Feint ou croit dieu, pour y sacrer sa propre image,
Devient très grand, très beau, très savant, devient mage,
Viole et tire au jour les mystères dormants,
Conquiert la cause, a pour vassaux les éléments,
Veut, enfin, égalant l'Ouvrier des genèses,
Créer la Vie, avec des mots, dans des fournaises,
La crée ! Alors...
Alors, ô charniers, ô tombeaux !
Si pour tous les vautours et pour tous les corbeaux,
Et pour tous les chats-pards et toutes les hyènes,
Pour l'atroce narval des mers sibériennes,
Et les lynx d'Hyrcanie à jeun depuis trois jours,
Et le tigre, et la gueule indolente des ours,
Pour tout ce qui rugit, glapit, ricane, grogne,
Vous n'aviez à vous tous qu'une seule charogne,
Elle subirait moins le bec, l'ongle et la dent,
Que le front où s'abat, perçant, creusant, mordant,
En innombrable vol d'épouvantes-harpies,
Le châtiment de ses sublimités impies !

Décembre 1907.

Brouillard dans la Forêt.

Le bois est désert, le vent passe,
Tel, monotone et continu,
Un mystère de messe basse
En un temple froid, vide et nu.

Fluide éploîment qui s'exhume
Entre l'hiver des arbres sous
Le deuil blafard du ciel, la brume
Semble des fantômes dissous.

De quelles vierges trépassées,
Ou de quels morts, amant, vieillard,
Sont-ce les formes espacées
Sans poids ni contour en brouillard ?

Ainsi qu'en un spectre de harpe,
Aux grêles rameaux du talus
Glisse la vaporeuse écharpe
D'un geste dont le bras n'est plus,

Et le soupir qui les balance
Bien qu'on ne l'ait pas entendu,
C'est l'écho d'un ancien silence
Où le suprême adieu s'est tu.

O vent qui sais les destinées
Pour avoir frôlé les tombeaux
Blêmes d'immortelles fanées,
Noirs de prophétiques corbeaux.

Parle-moi, vent du cimetière !
Est-il proche, le pâle hiver
Où, sans figure ni matière,
Après le cadavre et le ver,

Tout ce qui fut, vivant, posthume,
Moi-même (et ce cœur qui souffrait !)
Ne sera plus que de la brume
Dans le désert de la forêt ?

Janvier 1908.

FRÉDÉRIC MISTRAL

Dans la préface de la première édition des *Iles d'Or* et dans ses Mémoires, Mistral nous apprend qu'il a vu le jour dans le Mas du Juge, sis entre Maillane et Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône), le 8 septembre 1830, et que ses auteurs étaient Maître François Mistral, alors âgé de 54 ans, et Délaïde Poulinet, fille du maire de Maillane. Son enfance première s'écoula radieuse et libre, parmi les épisodes majestueux de la vie rustique. Quand il eut dix ans, on le mit à l'école, puis dans un pensionnat d'Avignon, où, vers 1845, entra comme professeur Joseph Roumanille, qui devait décider de sa vocation et qui achevait alors les vers provençaux des *Pâquerettes*. Ses classes terminées, Mistral rentra dans la maison patrimoniale et y rima sa première œuvre, les *Moissons*, poème virgilien en quatre chants, dont il a conservé seulement des fragments et où il s'essayait à donner à la Provence ses *Géorgiques*. Sa famille, comprenant que le travail intellectuel lui convenait mieux que celui des champs, l'envoya à Aix conquérir sa licence en droit. Il y rencontra Anselme Mathieu, un des futurs fondateurs du Félibrige. En ce temps, Roumanille publia à Avignon les *Provençales*, premier recueil collectif des nouveaux poètes de la langue d'oc. Deux ans après, le 21 mai 1854, au château de Fontségugne, près d'Avignon, fut institué le Félibrige et décidé la publication de *l'Almanach Provençal*. Tout en travaillant, avec ses sept amis, à la restauration et à la diffusion de la belle langue provençale, Mistral préparait son

œuvre épique et dotait son pays d'une littérature. En 1859, parut *Mireille*, poème en douze chants, admirable idylle tragique, tableau pastoral composé par un survivant des Grecs des Cyclades, par un héritier de Théocrite. Sept ans après, Mistral donna *Calendal*, poème des aventures d'un pêcheur de Cassis, qui accomplit de merveilleux travaux pour conquérir sa fiancée Estérelle, errante comme une fée dans les montagnes arides où son malheur l'a exilée. Dans *Mireille*, le poète avait immortalisé l'image de la Provençale ; il consacra, dans *Calendal*, celle du Provençal, type d'une race harmonieuse et forte. En 1884, il publia *Nerte*, chronique du temps des Papes, légende fantastique du moyen âge, touchante histoire d'une jeune fille vendue au démon par son père ; en 1890, la *Reine Jeanne*, tragédie qui constitue, avec le *Pain du Péché* et le *Pâtre* de Théodore Aubanel, tout le théâtre provençal, et, en 1897, un dernier ouvrage poétique, le *Poème du Rhône*, résurrection éblouissante du temps de la batellerie fluviale, qui est la plus ingénument épique des œuvres de Mistral.

La publication des *Iles d'Or* (1) se place en 1875. A la fin de la préface, Mistral en explique le titre : « Ce titre, j'en conviens, peut sembler ambitieux ; mais on me pardonnera lorsqu'on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sous la plage d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les Iles d'or de l'existence ? » Ce recueil de poésies lyriques contient des chansons, des poèmes, des sirventes, des élégies, des contes, des sonnets, des chants nuptiaux, des saluts, des toasts et des cantiques. Au regard de deux écrivains de son pays, Alphonse Daudet et Paul Arène, c'est le plus bel ouvrage de Mistral. « C'est, a dit excellemment M. Paul Mariéton, la plus haute expression d'un idéal et d'une race... Aucune œuvre de cet ordre ne s'était rencontrée depuis les anciens... Mieux que *Mireille*, qui n'est que d'ordre humain et plus accessible à la foule, mieux que *Calendal*, dont le haut symbolisme et le

(1) Dans cette notice et dans le choix des pièces publiées, nous n'avons envisagé en Mistral que le seul poète lyrique. On trouvera dans les ouvrages de référence auxquels nous renvoyons le lecteur d'abondants détails sur Mistral poète épique, philologue, folk-loriste, conteur, félibre, décentralisateur, etc...

secret mystique appellent les initiés, il résume la pensée du poète et l'étendue de son génie. » Les *Iles d'Or* contiennent en abondance de purs chefs-d'œuvre : ces chansons exquises dont le poète apprit le rythme et la couleur sur les genoux de sa mère ; *le Bâtiment*, la barcarolle ensoleillée du cabotage aux voiles latines ; *la Comtesse*, *Eclaboussure* dont la virulence domine de très haut les poésies guerrières et satiriques des troubadours ; *la Communion des Saints*, « ce chef-d'œuvre supérieur, dit M. Albalat, aux *lieds* de Heine et à toutes les ballades de Gœthe et Schiller » ; d'admirables pages épiques, la *Fin du Moissonneur* et le *Tambour d'Arcole ;* le *Jugement dernier*, dont le début égale le *Dies iræ ;* l'ode pindarique, *Hymne à la race latine*, d'un accent magnifique, et nombre d'autres poèmes d'un lyrisme délicat, d'une grâce tendre, écrits avec habileté, dans les rythmes les plus variés. Il faut joindre à ces qualités une telle fidélité et une telle couleur dans la description des paysages du sol natal que cette poésie ne peut pas plus être séparée de son décor que la cigale exilée du sol de Provence.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Mirèio*, pouèmo prouvençau, Avignon, Roumanille, 1859. — *Calendau*, pouèmo nouvèu, Avignon, Roumanille, 1867. — *Lis Isclo d'Or*, recuei de pouesio diverso, préface de l'auteur, Avignon, Roumanille, 1875. — *Lou Tresor dou Felibrige*, dictionnaire provençal-français, 2 vol. in-4, Aix, Remondet-Aubin, 1878-1886. — *Nerto*, nouvelle provençale, Paris, Hachette, 1884. — *La Rèino Jano*, tragédie provençale en 5 actes, en vers, Paris, Lemerre, 1890. — *Lou Pouèmo dóu Rose*, en 12 chants, Paris, Lemerre, 1897. — *Mémoires et Récits* (Mes origines), Paris, Plon et Nourrit, 1906.

Il n'est fait mention que des principales œuvres et des éditions originales ; pour les autres publications (discours, préfaces, lettres, poèmes divers), pour les diverses éditions et traductions et généralement pour tous documents sur Mistral et son œuvre, se référer à la *Bibliographie mistralienne* de M. Edmond Lefèvre, Marseille, Edition del'Ideio Prouvençalo, 1903.

En préparation. — Deux volumes de poésies diverses et la traduction provençale de la *Genèse*.

A consulter. — Lamartine : 40e entretien littéraire, *Cours familier de littérature*, t. VII, 1859. — Al. Daudet : *Lettres de mon Moulin*, Paris, Hetzel, 1869. — A. de Pontmartin : *Nouveaux Samedis*, Paris, Calmann-Lévy, 1876. — Saint-René Taillandier : *La Renaissance de la Poésie provençale*, Paris, Plon, 1881. — *Paris à Mistral*, album, 1884. — Paul Mariéton : *La Terre provençale*, Paris, Lemerre, 1890. —

Gaston Paris : *Penseurs et Poètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1896. — Péladan : *Finis Latinorum*, Paris, Flammarion, 1898. — Georges Rodenbach : *L'Élite*, Paris, Fasquelle, 1899. — J. Aurouze : *Les Idées directrices de la Renaissance méridionale au dix-neuvième siècle*, Avignon, Seguin, 1907. — Antoine Albalat : *Frédéric Mistral, sa vie, son œuvre*, Paris, Sansot, 1907.

Adolphe Dumas, *la Gazette de France*, 1858. — Pierre Véron, *le Charivari*, 1859. — Barbey d'Aurevilly, *le Pays*, 1859. — Taxile Delord, *le Siècle*, 1859. — Nestor Roqueplan, *le Constitutionnel*, 1864. — Timothée Trimm, *le Petit Journal*, 1864. — Paul de Saint-Victor, *la Presse*, 1864. — Émile Zola, Calendal, *le Figaro*, 1867. — A. Daudet, *l'Événement*, 1867. — Sarcey, *Journal de Paris*, 1868. — Michel Bréal, *Revue politique et littéraire*, 5 octobre 1878. — Paul Arène, *l'Illustration*, 26 novembre 1878. — Clovis Hugues, *la Vérité*, 28 mai 1884. — Léon Bloy, *le Chat Noir*, 31 mai 1884. — Charles Maurras, *la Revue moderne*, 25 avril 1888. — Jules Lemaître, *Journal des Débats*, 11 août 1890. — Anatole France, *le Temps*, 15 février 1891. — Maurice Barrès, *le Journal*, 19 octobre et 15 février 1897. — Léon Daudet, *le Journal*, 26 mars 1900. — Jean Carrère, *la Revue hebdomadaire*, 23 août 1903. — Paul Souchon, *Mercure de France*, 1er janvier 1905. — Er. Daudet, *le Figaro*, 18 décembre 1906. — J. Claretie, *le Temps*, 15 février 1907.

La Terro d'Arle.

Refrin

Canten lou gèni
De la terro de Diéu,
Qu'acô's lou Fèni
De-longo renadiéu.

Avès aqui lou fihan Arlaten,
Sant-Roumieren, Tarascounen, Santen
Ounte un bèu jour, espeli dóu neblun,
Lou Felibrige a pres soun nouvelun.

Amagadou qu'alestiguè Cipris
Pèr calignaire e pèr calignairis,

Avès aqui li ciprès majestous
Que fan abri, quand lou tèms es ventous.

Avès aqui, d'Eiguiero à Sant-Andióu,
Dimenche e fèsto, uno courso de bióu :
Is iue di chato, à la man lou capèu,
Nósti droulas se fan creba la pèu.

Toujour Mirèio es en flour dins li mas,
La saladello es toujour dins l'ermas,
Li fourniguié tiron i garbeiroun
E fan piéu-piéu bouscarlo e passeroun.

Pèr lou triounfle emai se fague tard,
Dins nósti gres i'a sèmpre de testard
Qu'en lengo d'O parlon gaiardamen,
Mau-grat l'escolo e lou gouvernamen.

Encervela pèr l'orgue dóu mistrau,
M'ère esperdu dins li coussou de Crau
E, pèr lou brut de l'auro encounsoumi,
Contro un clapié iéu m'ère entre-dourmi.

Entanterin ai vist dins la liunchoru
Fantaumeja li glóri dóu Miejour :
E la Coumtesso, aquelo que me plais,
M'a di : « Moun bèu, intro dins moun palais ».

Refrin

Canten lou gèni
De la terro de Diéu,
Qu'acô's lou Fèni
De-longo renadiéu.

Li Cansoun.

L'ARLATENCO

Vous lou dirai, e lou creirés,
La jouventuro de quan parle
Ero uno rèino, car saubrés
Qu'avié vint an e qu'èro d'Arle.
La rescountrère un bèu dilun
    Dins la palun :
    Es grand daumage
Qu'ansin anèsse à la calour
En acampant de jounc en flour
    Per li froumage.

— Ma bello amigo, alor ti gènt
Volon peri ti frèsqui gauto ?
Eh ! vène eiça long dóu sourgènt
Ounte li sagno soun tant auto !
— Moun bèl ami, terren uscla
    Porto bon bla :
    Ma capelino
M'aparo proun dóu mes d'avoust ;
De cerca l'oumbro es bon à vous
    E i cardelino.

— Ma bello amigo, s'as lou cor
Tendroun, as la paraulo duro :
Vejan, poulido caro d'or,
Sies Rouquetiero o de l'Auturo ?
— Moun bèl ami, vous respoundrai :
    Es bèn verai,
    Siéu Arlatenco...
Mai vous, segur, sias Martegau,
Quauque pescaire de pougau
    O bèn de tenco.

Les Chansons.

L'ARLÉSIENNE

Je vous le dis, et vous m'en croirez, — la jeunesse dont je vous parle — était une reine, car vous saurez — qu'elle avait vingt ans et qu'elle était d'Arles. — Je la rencontrai un beau lundi — dans le marais : — vraiment c'était dommage — qu'ainsi, par la chaleur, elle allât — ramasser des joncs en fleur — pour les fromages (1).

« Ma belle amie, tes parents — veulent donc gâter tes fraîches joues ?... — Eh ! viens ici près de la source, — où les herbes sont si hautes ! » — « Mon bel ami, terrain brûlé — porte bon blé : — ma capeline — me défend assez du mois d'août ; — chercher l'ombre, c'est bon à vous — et aux chardonnerets. »

« Ma belle amie, si tu as le cœur tendre, tu as le verbe dur : — voyons, gentille face d'or, — es-tu de la Roquette ou du haut quartier (2) ? » — « Mon bel ami, je vous répondrai : — en effet, — je suis Arlésienne... — Mais vous, bien sûr, vous êtes Martigal (3), — quelque pêcheur d'anguilles — ou bien de tanches. »

(1) On fait égoutter les fromages sur du jonc.
(2) L'*Auturo* et la *Rouqueto* sont deux quartiers d'Arles.
(3) *Martegan,* habitant du Martigue, homme naïf.

— Ma bello amigo, ensigno-me,
Perqué siés d'Arle, ounte demores,
Car moun amour en tu se met,
D'aqui-que more vo que mores !
— Moun bèl ami, vènde de la ;
  Demore à la
  Porto de l'Auro ;
Moun calignaire es un gardian,
Jalous de iéu coume un gabian,
  Pauro que pauro !

— Ma bello amigo, ivèr-estiéu,
De toun gardian rèsto amourouso,
Car siés trop bravo, pèr que iéu
Te vogue rèndre malurouso.
Avès resoun, car moun gardian,
  — Fe de Crestian !
  L'autre diminche,
M'afourtignè que dins lou round
Traucara de soun ficheiroun
  Quau que me guinche !

(Lis Isclo d'or.)

Li Serventés.

LA COUPO

Prouvençau, veici la coupo
Que nous vèn di Catalan :
A-de-rèng beguen en troupo
Lan vin pur de noste plant.
    Coupo santo
    E versanto,

« Ma belle amie, apprends-moi, — puisque tu es d'Arles, où tu demeures, — car mon amour en toi se met — jusqu'à ma mort ou à la tienne ! » — « Mon bel ami, je vends du lait ; — je demeure à la — porte de l'Aure ; — Mon amant est un gardien (1), — jaloux de moi comme un douanier (2), — toute pauvre qu'on soit ! »

« Ma belle amie, hiver, été, — de ton gardien reste amoureuse, — car tu es trop brave pour que — je veuille faire ton malheur. » — « Vous avez raison, car mon gardien, — foi de chrétien ! — l'autre dimanche, — me jura que dans le cirque, — il percera de son trident — le premier qui me lorgnera ! »

(*Les Iles d'or.*)

Les Sirventes.

LA COUPE

Provençaux, voici la coupe — qui nous vient des Catalans : — tour à tour buvons ensemble — le vin pur de notre crû. — Coupe sainte — et débordante, — verse

(1) *Gardian*, gardien de chevaux ou de taureaux sauvages.
(2) *Gabian*, employés de la douane, ainsi nommés parce qu'ils gardent les bords de la mer comme l'oiseau appelé *gabian*, goéland.

Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun ;
E, se toumbon li Felibre,
Toumbara nosto nacioun.
Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu ;
Sian bessai de la patrio
Li cepoun emai li priéu.
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

D'un ancien peuple fier et libre — nous sommes peut-être la fin ; — et, si les Félibres tombent, — tombera notre nation. — Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

D'une race qui regerme — peut-être sommes-nous les premiers jets ; — de la patrie, peut-être, nous sommes — les piliers et les chefs. — Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

Verse-nous les espérances — et les rêves de la jeunesse, — le souvenir du passé — et la foi dans l'an qui vient. — Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dóu toumbèu.
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

Pèr la glòri dóu terraire
Vautre enfin que sias counsént.
Catalan, de liuen, o fraire,
Coumunien tóutis ensèn !
Coupo santo
E versanto,
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

(*Lis Isclo d'or.*)

Verse-nous la connaissance — du Vrai comme du Beau — et les hautes jouissances — qui se rient de la tombe. — Coupe sainte et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

Verse-nous la Poésie — pour chanter tout ce qui vit, — car c'est elle l'ambroisie — qui transforme l'homme en Dieu. — Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

Pour la gloire du pays — vous enfin nos complices, — Catalans, de loin, ô frères, — tous ensemble communions ! — Coupe sainte — et débordante, — verse à pleins bords, — verse à flots — les enthousiasmes — et l'énergie des forts !

(*Les Iles d'or.*)

Li Pantai.

LA COUMUNIOUN DI SANT

Davalavo, en beissant lis iue,
Dis escalié de Sant-Trefume ;
Ero à l'intrado de la niue,
Di Vèspro amoussavon li lume.
Li Sant de pèiro dóu pourtau,
Coume passavo, la signèron,
E de la glèiso à soun oustau
Emé lis iue l'acoumpagnèron.

Car èro bravo que-noun-sai,
E jouino e bello, se póu dire ;
E dins la glèiso res bessai
L'avié visto parla vo rire ;
Mai quand l'ourgueno restountis
E que li saume se cantavon,
Se cresié d'èstre en Paradis
E que lis Ange la pourtavon !

Li Sant de pèiro, en la vesènt
Sourti de-longo la darriero
Souto lou porge trelusènt
E se gandi dins la carriero.
Li Sant de pèiro amistadous
Avien pres la chatouno en gràci ;
E quand, la niue, lou tèms es dous,
Parlavon d'elo dins l'espàci.

— La vourriéu vèire deveni,
Disié sant Jan, moungeto blanco,
Car lou mounde es achavani
E li couvènt soun de calanco. —

Les Rêves.

LA COMMUNION DES SAINTS

Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime (1); — c'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des Vêpres. — Les Saints de pierre du portail, — comme elle passait, la bénirent, — et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accomgnèrent.

Ca elle était sage ineffablement — et jeune et belle, on peut le dire ; — et dans l'église nul peut-être — ne l'avait vue parler ou rire ; — mais quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en Paradis, — portée par les Anges !

Les Saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue, — les Saints de pierre bienveillants — avaient pris en grâce la fillette, — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace.

« Je voudrais la voir devenir, — disait saint Jean, nonnette blanche, — car le monde est orageux — et les couvents sont des asiles. » — Saint Trophime dit : « Oui,

(1) Saint-Trophime, *Saint Trefume*, cathédrale d'Arles.

Sant Trefume diguè : — Segur !
Mai n'ai besoun, iéu, dins moun tèmple,
Car fau de lume dins l'escur,
E dins lou mounde fau d'eisèmple

— Fraire, diguè Sant Ounourat,
Aniue, se'n-cop la luno douno
Subre li lono e dins li prat,
Descendren de nósti coulouno,
Car es Toussant : en noste ounour
La santo taulo sara messo...
A miejo-niue Noste-Segnour
Is Aliscamp dira la messo.

— Se me cresès, diguè sant Lu,
Ié menaren la vierginello ;
Ié pourgiren un mantèu blu
Em'uno raubo blanquinello. —
E coume an di, li quatre Sant
Tau que l'aureto s'enanèron ;
E de la chatouno, en passant,
Prenguèro l'amo e la menèron.

Mai l'endeman de bon matin
La bello fiho s'es levado...
E parlo en tóuti d'un festin
Ounte pèr sounge s'es trouvado :
Dis que lis Ange èron en l'èr,
Qu'is Aliscamp taulo èro messo,
Que Sant Trefume èro lou clerc
E que lou Crist disié la messo.

(*Lis Isclo d'or.*)

sans doute ! — mais j'en ai besoin dans mon temple, — car dans l'obscur il faut de la lumière, — et dans le monde il faut des exemples. »

« O frères, dit Saint Honorat, — cette nuit, dès que luira la lune — sur les lagunes et dans les prés, — nous descendrons de nos colonnes, — car c'est la Toussaint : en notre honneur — la sainte table sera mise... — A minuit Notre-Seigneur — dira la messe aux Aliscamps (1). »

« Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous y conduirons la jeune vierge ; — nous lui donnerons un manteau bleu — avec une robe blanche. » — Et cela dit, les quatre Saints, — tels que la brise, s'en allèrent ; — et de la fillette, en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Le lendemain de bon matin — la belle fille s'est levée... — Et elle parle à tous d'un festin — où elle s'est trouvée en songe : — elle dit que les anges étaient dans l'air, — qu'aux Aliscamps table était mise, — que Saint Trophime était le clerc — et que le Christ disait la messe.

(*Les Iles d'or.*)

(1) Les Aliscamps ou Champs Élysées, antique cimetière d'Arles que l'on croyait avoir été béni par le Christ en personne.

Li Plang.

LA MORT DE LAMARTINE

Quand l'ouro dóu tremount es vengudo pèr l'astre,
Sus li mourre envahi pèr lou vèspre, li pastre
Alargon sis anouge e si fedo e si can ;
E dins li baisso palunenco
Lou grouün rangoulejo en bramadisso unenco :
« Aquéu soulèu èro ensucant ! »

Di paraulo de Diéu magnanime escampaire,
Ansin, o Lamartino, o moun mèstre, o moun paire,
En cantico, en acioun, en lagremo, en soulas,
Quand aguerias à noste mounde
Escampa de lumiero e d'amour soun abounde
E que lou mounde fuguè las,

Cadun jitè soun bram dins la nèblo prefoundo,
Cadun vous bandiguè la pèiro de sa foundo,
Car vosto resplendour nous fasié mau is iue,
Car uno estello que s'amosso,
Car un diéu clavela, toujour agrado en foço,
E li grapaud amon la niue...

E'm'acò l'on veguè de causo espetaclouso !
Eu, aquelo grand font de pouësio blouso
Qu'avié rejouveni l'amo de l'univers,
Li jóuini pouèto riguèron
De sa malancounié proufetico, e diguèron
Que sabié pas faire li vers.

Les Plaintes.

LA MORT DE LAMARTINE

Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre, — sur les collines envahies par le soir, les pâtres — élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; — et dans les bas-fonds des marais, — tout ce qui grouille râle en braiment unanime : — « Ce soleil était assommant ! »

Des paroles de Dieu magnanime *épancheur*, — ainsi, ô Lamartine, ô mon maître, ô mon père, — en cantiques, en actions, en larmes consolantes, — quand vous eûtes à notre monde — épanché sa satiété d'amour et de lumière, — et que le monde fut las,

Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, — chacun vous décocha la pierre de sa fronde, — car votre splendeur nous faisait mal aux yeux, — car une étoile qui s'éteint, — car un dieu crucifié, toujours plaît à la foule, — et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses ! — Lui, cette grande source de pure poésie — qui avait rajeuni l'âme de l'univers, — les jeunes poètes rirent — de sa mélancolie de prophète, et dirent — qu'il ne savait pas l'art des vers.

De l'Autisme Adounai éu Sublime grand-prèire
Que dins sis inne sant enaurè nòsti crèire
Sus li courdello d'or de l'arpo de Sioun,
    En atestant lis Escrituro
Li devot Farisen cridèron sus l'auturo
    Que n'avié gens de religioun.

Eu, lou grand pietadous, que, sus la catastrofo
De nóstis ancian rèi, avié tra sis estrofo,
E qu'en maubre poumpous i' avié fa'n mausoulèu,
    Dóu Reialisme li badaire
Trouvèron à la fin qu'èro un descaladaire,
    E tóuti s'aliunchèron lèu.

Eu, lou grand óuratour, la voues apoustoulico,
Que faguè dardaia lou mot de Republico
Sus lou front, dins lou cèu di pople tresanant,
    Pèr uno estranjo fernesio,
Touti li chin gasta de la Demoucracio
    Lou mourdeguèron en renant.

Eu, lou grand ciéutadin que dins la goulo en flamo
Avié jita soun viéure e soun cors e soun amo,
Pèr sauva dóu voulcan la patrio en coumbour,
    Quand demandè soun pan, pechaire !
Li bourgés e li gros l'apelèron manjaire,
    E s'estremèron dins soun bourg.

Adounc, en se vesènt soulet dins soun auvàri,
Doulènt, emé sa crous escalè soun Calvàri...
E quàuqui bónis amo, eiça vers l'embruni,
    Entendeguèron un long gème,
E pièi, dins lis espáci, aqueste crid suprème :
    Heli ! lamma sabacthani !

Du Très-Haut Adonaï lui sublime grand-prêtre, — qui dans ses hymnes saints éleva nos croyances — sur les cordes d'or de la harpe de Sion, — en attestant les Écritures — les dévots Pharisiens crièrent sur les toits — qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe — de nos anciens rois, avait versé ses strophes, — et en marbre pompeux leur avait fait un mausolée, — les ébahis du Royalisme — trouvèrent qu'il était un révolutionnaire, — et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, — qui avait fulguré le mot de République — sur le front, dans le ciel des peuples tressaillants, — par une étrange frénésie — tous les chiens enragés de la Démocratie — le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé — avait jeté ses biens et son corps et son âme, — pour sauver du volcan la patrie en combustion, — lorsque, pauvre, il demanda son pain, — les bourgeois et les gros l'appelèrent mangeur, — et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité — dolent, avec sa croix il gravit son Calvaire... — Et quelques bonnes âmes, à la tombée du jour, — entendirent un long gémissement, — et puis, dans les espaces, ce cri suprême : — *Heli ! lamma sabacthani !*

Mai degun s'avastè vers la cimo deserto...
Emé li dous iue clin e li dos man duberto,
Dins un silènci grèu alor éu s'amaguè ;
E, siau coume soun li mountagno,
Au mitan de sa glóri e de sa malamagno,
Sènso rèn dire mouriguè.

(*Lis Isclo d'or.*)

Li Sounet.

A Dono Guihaumouno,
Antiboulenco
que m'avié manda de figo.

Davans de figo coume aquéli,
Madamo, que m'avès manda,
Aurié segur canta Vergéli
E Teoucrite aurié bada.

Devié penja, douço coume éli,
La frucho d'or au mount Ida ;
E, quand prechavo l'Evangéli,
Aurien au bon Diéu agrada.

Ansin, dins la Prouvènço antico,
Li castelano pouëtico,
Quand lou troubaire avié fini,

Em'un sourrire l'estrenavon
Divinamen, e ié dounavon
La bluio flour dóu souveni.

(*Lis Isclo d'or.*)

Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. — Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, — dans un silence grave il s'enveloppa donc ; — et, calme comme sont les montagnes, — au milieu de sa gloire et de son infortune, — sans dire mot il expira.

(*Les Iles d'or.*)

Les Sonnets.

A Madame Guillaumon
d'Antibes

qui m'avait envoyé des figues.

Devant des figues comme celles, — madame, que vous m'avez envoyées, — Virgile aurait chanté certainement — Et Théocrite eût crié merveille.

Doux comme elles, devaient pendre, — Au mont Ida les fruits d'or, — Et, lorsqu'il prêchait l'Évangile, — Au bon Dieu elles auraient plu.

Ainsi, dans l'antique Provence, — Les châtelaines poétiques, — Quand le troubadour avait fini,

Avec un sourire le guerdonnaient — Divinement et lui donnaient — La fleur bleue du souvenir.

(*Les Iles d'or.*)

A la fiho de Reàtu.

O tu que subre-bello, emai d'un sang ilustre,
En fàci dóu barbare as counserva toujour,
Sènso cregne que res ni que rèn t'escalustre,
Lou vièsti, lou parla, lou gàubi dóu Miejour,

O tu que li baroun e li gardian palustre
Venien vèire sourti, fièro, de la Majour
E qu'as douna ta vido à metre dins soun lustre
Lou pintre majourau que te dounè lou jour,

Autant coume autre-tèms nosto rèino Ermengardo,
As persounifica toun Arle grand e mut,
Toun Arle, aquelo véuso Artemiso, que gardo

La glóri de si rèire enclaus dins l'atahut,
Que porto lis Areno en courouno, e regardo
Sus lou Rose eilalin s'enana li lahut.

(*Lis Isclo d'or.*)

A la fille de Réattu.

O toi qui, belle entre toutes et née d'un sang illustre, — en face du barbare conservas toujours, — sans craindre que personne ou que rien ne t'offusquât, — le costume, le parler, les manières du Midi,

O toi que les barons, et les pâtres des marais, — venaient voir sortir, fière, de la cathédrale, — et qui vouas ta vie à mettre dans son lustre — le peintre éminent qui te donna le jour,

Autant comme autrefois Hermengarde notre reine, — tu personnifias ton grand Arles muet, — ton Arles, cette veuve Artémise, qui garde

La gloire de ses pères enfermés dans la tombe, — qui porte les Arènes en couronne, et regarde — sur le Rhône, au lointain, s'en aller les tartanes.

(*Les Iles d'or.*)

HENRY MUCHART

M. Henry Muchart est né le 4 mars 1873 à Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales). Il fit ses études de droit à Toulouse, où il fut, avec MM. Maurice Magre, Jean Viollis, Emmanuel Delbousquet, Marc Lafargue, un des fondateurs de *l'Effort*. Il avait été déjà à cette époque, couronné plusieurs fois aux Jeux floraux de Toulouse. Il est maintenant avocat à Perpignan.

M. Henry Muchart n'a publié qu'un ouvrage, un volume de vers, intitulé *les Balcons sur la mer*. M. Marc Lafargue, le critique de l'école toulousaine, écrivait à son sujet : « Il était, non par culture je crois, mais naturellement, le plus latin de nous tous. Son esprit avait de l'amour pour ce qui est proportionné, clair, arrêté. Il aimait l'arête précise des contours. Dans nos discussions et dans nos essais, il prenait conscience de sa pensée, qui ne se mêlait pas entièrement à la nôtre. Il était du Roussillon et donc d'une autre race. Il ne pouvait pas voir comme nous. Rentré de la capitale toulousaine, il est devenu un poète de grande valeur quand il a aimé son pays avec une passion fortifiée par une solide raison. Son esprit est exact comme sa vision. Quelquefois même, les aspects sont trop déchirants. Il comprend à merveille sa région. Pasteurs des montagnes, errants des routes de frontière, forgerons catalans, trouvent en lui ces artistes épris de leur aspect pittoresque. C'est dans le petit port étincelant de Collioures, orné de barques peintes, au pied des montagnes brûlées, devant la mer qui

ne le sépare que de quelques kilomètres des Baléares, qu'il a si bien chantées, que je veux relire *les Balcons sur la mer.* »

Et M. Henry Cellerier écrivait, un peu plus tard, établissant un parallèle entre Henry Muchart et Pierre Camo : « Tous les deux Catalans, Pierre Camo se montre éminemment Français et Henry Muchart Espagnol. Muchart me paraît d'un art moins parfait. Hugo est son maître parce qu'Hugo est un « artiste enlumineur ». Chaque titre de son livre évoque une couleur ou une forme nettes; chaque mot, plus exactement chaque épithète, vise à la détermination d'un détail réaliste. Muchart a rendu admirablement le pittoresque de son pays... C'est un « barbare » qui ignore ou dédaigne les jeux de la pensée et les expressions du sentiment, pour s'adonner à la griserie des sens. »

Cette critique nous paraît exacte, mais comme pour la démentir, M. Henry Muchart nous apprend que dans deux ou trois ans il publiera probablement un recueil de poèmes philosophiques et scientifiques sous le titre : *Les Fleurs de l'Arbre de Science.*

M. Henry Muchart a collaboré à presque toutes les revues du mouvement régionaliste, surtout à *l'Effort*, à *l'Ame latine* et à *la Revue provinciale.*

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *Les Balcons sur la mer*, poèmes, Paris, la « Plume », 1904.

A CONSULTER. — Marc Lafargue : *Les Poètes du Midi*, la « Revue provinciale », septembre 1902. — Georges Casella et Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot et Cie, 1906. — Chronique des livres des revues provinciales, 1904.

La Maison du poète.

Pour mon cœur paresseux et mobile, je rêve
D'une demeure ouverte à tous les horizons,
D'où l'on verrait les toits de la ville prochaine
Et qui surplomberait la mer de ses balcons.

Ce serait sur le bord des Iles Baléares,
En haut d'un promontoire à l'air salubre et pur,
J'aurais des fruits choisis et des volumes rares
Avec de claires aquarelles sur les murs.

Là, s'harmoniseraient les passions contraires,
Poète sédentaire et fumeur indolent,
Je laisserais voguer mon âme aventurière
Ou voyager mes yeux avec les goélands.

Des lauriers frémiraient à peine au vent du large,
Et des magnolias aux feuilles de métal
Exhaleraient le fort parfum de leurs fleurs calmes,
Près de figuiers au grand feuillage ornemental.

Puis, des bambous baignés de lumière divine,
Avec des oliviers sensibles et changeants
Qui, vibrant à l'éveil de la brise marine,
Laisseraient ondoyer leur feuillage d'argent.

Pour figurer mon cœur chatoyant et frivole
Et mon esprit exact que nul souffle n'émeut,
Je ferais contraster, en un double symbole,
L'impassible figuier et l'olivier nerveux.

Mes fenêtres seraient ouvertes à l'air libre,
Par où viendrait, du port ensoleillé et clair,
L'odeur d'un chargement de caroubes de Chypre
Et où s'encadreraient des oiseaux sur la mer.

Tandis, qu'avec des mots aux brillantes facettes,
Je cristalliserais des vers en mon cerveau,
Où dans la strophe symétrique aux quatre arêtes,
J'encadrerais la bleue immensité des flots !

(*Les Balcons sur la mer.*)

En l'honneur de ceux du Midi.

Fils du Midi, fils des provinces éclatantes !
Je veux souffler aux sept roseaux de la Syrinx
Pour vous tous qui lancez d'un sonore larynx
Les patois pailletés de syllabes chantantes.

Je veux dire nos ports où les flots apaisés
S'avancent sur le sable en robe bleue et blanche,
Les puits frais où la soif des vignerons s'étanche
Et notre grand soleil qui fait de grands baisers.

Je ferai luire les vagues au bord des îles,
Je dirai l'horizon immuablement pur,
Ou le sommeil sous un écrasement d'azur
Des blés profonds, des blés dorés, des blés tranquilles.

Sans lien d'école, sans raffinements mignards,
J'essaierai de chanter sur le mode idyllique
Les paysans ou bien l'aloès métallique
Érigeant une pointe noire à ses poignards.

Je veux dire la rue, aux vitres enflammées
Malgré l'ombre des toits de tuiles en auvent,
Les oliviers, dont le feuillage, sous le vent,
Semble s'évaporer en légères fumées.

Nous aimons le trait ferme et le contour hardi
Parce que nous avons ciel clair et langue franche,
Il nous faut le dessin qui se découpe et tranche
Avec la netteté des ombres à midi.

Là-bas, au nord, ils ont un ciel de grise plume,
Ils ont un horizon, de rigides canaux,

Des chalands morts — et du silence — et des fanaux
Pour étoiler un peu l'épaisseur de leur brume.

Chez nous, dès que le ciel se ferme, des rayons
Nous brisent le plafond sinistre des nuages
Et, comme le soleil ranime nos courages,
Des pleurs tremblant encore à nos cils, nous rions.

Loin de la pluie et de leur brume coutumière,
Les vers mystérieux, dans notre azur trop clair
Ne peuvent librement voler; ils auraient l'air
D'oiseaux nocturnes fourvoyés dans la lumière.

Nous avons, nous aussi, des froids secs, des autans,
Les grands coups de bélier des flots sur la falaise ;
Mais dans un fin brouillard nous serions mal à l'aise,
Notre Muse y mourrait phtisique avant longtemps.

Nous voulons que — trop verts — les panaches des arbres
Tranchent sur l'horizon — trop bleu comme il le doit —
Nous aimons le sens net qu'on peut toucher du doigt
Et la magnificence éternelle des marbres.

(*Les Balcons sur la mer*.)

L'Ame catalane.

A mon cousin Pierre Camo.

Nous sommes tous les deux fils d'une race ancienne
Et les mêmes aïeux lointains nous ont transmis
Ce goût de la lumière et des beautés païennes
Que l'ombre de la croix n'aura pas obscurci.

Deux flots se sont mêlés dans l'âme catalane:
Le flux impérieux des Maures conquérants
Qui menaient au désert les longues caravanes
Et le paisible flot des anciens habitants.

Avec l'hérédité des ancêtres nomades
Qui se guidaient la nuit aux étoiles du ciel,
Il te faut — balancés dans la courbe des rades, —
Des vaisseaux étrangers partant pour l'Archipel.

Tu goûtes la complexité des arabesques,
La dentelle fragile et les balcons de fer
Et dans les beaux vergers tu cueilles les pastèques
Dont l'écorce est brûlante et si fraîche la chair.

Tu te promènes au jardin de la Sagesse
Avec le cœur voluptueux et sans ennuis,
Avec l'esprit ingénieux et la mollesse
Des kalifes anciens des Mille et une nuits.

Je sens qu'en moi l'âme espagnole prédomine,
Plante autochtone que le vent sème au hasard,
Qui pousse entre les rocs ses vivaces racines
Et concentre le suc avare du terroir.

Il me faut le détail exact et réaliste,
Les horizons étroits que la mer élargit
Et que toute la flore énorme de l'Afrique
Décore de cactus ouvrant leurs fruits rougis.

Mon goût moins averti, moins subtil et moins rare
Se satisfait des bigarrures de couleurs.
De la verroterie et du clinquant des fleurs
Et des autels dorés des Madones barbares.

Ton idéal c'était la côte catalane,
La route bleue ouverte à l'espoir des marins,
Le fanal qui s'éloigne à l'avant des tartanes ;
Le Canigou sévère et clair était le mien.

Enfin, le goût *français* dans nos cœurs s'insinue,
Harmonisant la double race d'autrefois,
Et, pour glorifier nos glèbes méconnues,
Nos enfants chanteront avec la même voix.

Pour affermir la nonchalance orientale,
Pour affiner l'âme plus âpre des aïeux,
Voici que l'avenir nous propose à *tous deux*
Un symbole nouveau de la terre natale.

Et ce ne sera plus la *Mer* que tu aimais,
Ni mon soleil trop dur qu'un glacier reverbère,
Mais — bleue, avec l'argent des neiges aux sommets —
La pure netteté des croupes des *Albères*.

(*Les Balcons sur la mer.*)

M. LOUIS PAYEN

M. Louis Payen, de son nom véritable Albert Liénard, est né, le 13 décembre 1875, à Alais (Gard). Il fit ses études au lycée de Montpellier, où il fonda, en 1898, avec quelques amis, une revue d'avant-garde, *la Coupe*, dans laquelle parurent ses premières poésies. En 1899, ayant changé de pays, il fit partie du groupement lyonnais qui, avec la revue *Germinal*, prit une part active et remarquée au mouvement littéraire et social de l'époque. Depuis, M. Louis Payen s'est fixé à Paris, où il a collaboré à toutes les revues de jeunes, comme *l'Ermitage*, *le Mercure de France*, etc., et s'est mêlé à toutes les nouvelles manifestations de l'art et de la poésie. Il a pendant deux ans dirigé, dans les théâtres de M. Armand Bour, les samedis populaires de poésie, où, par des programmes d'un éclectisme accueillant et d'une haute tenue littéraire, il s'est efforcé de répandre parmi la foule le goût des nobles vers et de faire aussi connaître ses confrères.

M. Louis Payen a publié en 1900 *A l'ombre du portique* et en 1905 *les Voiles blanches*, deux volumes de poèmes. M. Émile Faguet, dans *la Revue bleue*, disait, après la parution du premier : « M. Louis Payen vise à la forme spacieuse et marmoréenne, et très souvent il y atteint. Je ne serais pas étonné qu'il allât très loin dans une voie qui malheureusement est trop connue et qui n'est vraiment glorieuse que pour ceux qui l'ont ouverte ou qui l'ont retrouvée après un long oubli... Il est donné à peu près à tout le monde de

concevoir le poème de *Jason*, il n'est donné qu'à un petit nombre de l'écrire comme M. Louis Payen. » Et après *les Voiles blanches*, M. Marcel Ballot ajoutait dans *le Figaro* : « Ses poèmes sont à la fois d'une fougue lascive, ardente, j'allais dire faunesque, et en même temps d'un art très moderne, très civilisé. Les lignes, l'éclat du nu, les matières précieuses, étoffes ou joyaux, les lourds parfums, les désirs embrasés, les lentes pamoisons de la chair ou des fleurs s'y évoquent au gré d'une fantaisiste, mais harmonieuse prosodie. L'auteur ne craint pas, en effet, de recourir aux licences de la poétique nouvelle, seulement il est préservé, là encore, des vaines excentricités par son sens musical, par son goût pur, par une certaine délicatesse instructive qu'on dirait héritée de Grèce ou d'Ionie. »

Il faut encore noter qu'à Paris, en 1900, M. Louis Payen fonda une revue bientôt disparue, *Messidor*, et qu'en outre des collaborations déjà signalées, il écrit parfois quelques contes au *Journal*.

M. Louis Payen a donné jusqu'ici des preuves éclatantes d'un grand art, mais, à lire son dernier poème que nous publions ici, extrait de son prochain volume, on peut prévoir qu'abandonnant enfin un genre faux et superficiel, il reviendra heureusement vers un art plus personnel et plus sensible, et qu'il sera un poète lyrique d'une notable valeur, un véritable poète.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Vers la Vie*, plaquette en prose, Montpellier, éditions de « La Coupe », 1898 (épuisé). — *Tiphaine*, épisode dramatique en deux parties, musique de V. Neuville, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1899. — *A l'Ombre du Portique*, poèmes, Paris, Girard, 1900. — *Persée*, poème, Paris, éditions de « Messidor » (H. C.), 1901. — *L'Ame des choses*, un acte en vers, joué au Théâtre des Poètes, Paris, éditions de « Messidor » (H. C.) 1902. — *L'Amour vole*... un acte en vers, joué Théâtre Victor-Hugo ; Paris, librairie Molière, 1904. — *La Souillure*, roman, Paris, Émile Petit, 1905. — *Les Voiles blanches*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1905. — *La Tentation de l'abbé Jean*, trois actes en prose, joué au Nouveau Théâtre d'Art ; Paris, librairie Molière, 1907. — *L'Autre Femme*, roman, Paris, Fasquelle, 1907.

A consulter. — Rétif de la Bretonne : Louis Payen, *le Journal*, novembre 1897. — Stuart Mérill : *Chronique*, février 1901. — Émile Faguet : chronique, *la Revue bleue*, mars 1901. — Rémy de Gourmont : chronique, *la Rassegna Internationale*, Florence, janvier

1901, et les chroniques des livres des principales revues de 1897 à 1907. — Ernest Gaubert et Georges Casella : *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot et Cie, 1906. — G. Walch : *Anthologie des Poètes contemporains*, Paris, Delagrave, 1907.

Narcisse.

L'éphèbe aux yeux profonds est couché sur la rive.
Dans la pourpre des fleurs s'allonge la clarté
De son corps harmonique, et sa lèvre plaintive
Se tend vers le miroir où fleurit sa beauté.
Les nymphes sont venues derrière les grands chênes ;
Avec des doigts curieux, retenant leur haleine,
Elles ont écarté le voile épais des branches,
Et leurs seins ont frémi sur leur poitrine blanche.
D'autres encore avec des baisers et des rires
Ont noué près de lui leurs amoureuses fièvres;
D'autres, fuyant l'étreinte avide des satyres,
Lui tendaient, dans le soir, la coupe de leurs lèvres.
Mais l'éphèbe est resté triste, et sa chair farouche
A méprisé l'appel voluptueux des bouches.
Alors, sous leurs cheveux cachant leur clair visage,
Les nymphes ont pleuré près de l'enfant songeur;
Et Narcisse, les yeux fixés sur son image,
Dans le silence aimant laisse couler ses pleurs :

« Désir cruel ! c'est toi que j'aime en ce miroir ;
Et, lorsque sur les bois descend le crépuscule,
Mon âme s'alanguit et je m'émeus de voir
Mourir, parmi les flots, l'image qui recule
Devant l'étreinte fraternelle de mes bras.
Mon corps se pâme et souffre, et maintenant mes pas
Ne foulent plus la mousse des sentiers. Pourquoi
Ne plus courir dans les forêts? Pourquoi ces flèches

Inertes désormais au fond de mon carquois ?
Mon corps se pâme et souffre, et le baiser des eaux
Ne peut sous sa douceur calmer mes lèvres sèches.
Éphèbe, c'est vers toi que pleurent mes sanglots !
Car ta chair est ma chair, tes lèvres sont mes lèvres,
Tes bras ont, vers mon corps, des gestes fraternels ;
Dans tes yeux ouverts devant les miens vivent mes rêves,
Et si mes bras pouvaient refermer leur étreinte
Sur ton corps amoureux et docile, mon âme
Assouvirait enfin ses désirs immortels...
Mais, mon rêve orgueilleux s'enivre de sa plainte
Et comme un lys blessé s'alanguit et se fane...
La forme pure s'éternise en le mystère
Du fleuve glauque et tragique ; oh ! soi-même
Nourrir avec des pleurs ses rêves solitaires,
Et leur verser le sang qui féconde nos veines !
Mon corps se pâme. Hélas ! c'est vers lui que je pleure !
Oh ! soi-même s'étreindre au milieu du silence
Des choses, et saisir, dans la fuite des heures,
L'unanime beauté des brèves apparences ! »

Calme descend le soir. L'éphèbe aux yeux songeurs
Longuement se lamente ; et pâles, à genoux
Sur les cailloux aigus, les Naïades en pleurs
Entre leurs doigts crispés tordent leurs cheveux roux.

(*A l'Ombre du Portique.*)

La Vie est devant moi...

La vie est devant moi comme un jardin ouvert
Avec ses fleurs, avec ses fruits, ses parfums lourds,
Ses bassins lumineux où frémit un flot vert,
Ses nuages furtifs dont l'indécis contour

Érige dans l'azur la nacelle des rêves,
Avec ses frais taillis où s'assied l'ombre brève,
Ses sentiers arrêtés sur le bord des pelouses
Où des amants et des amantes peu jalouses
Respirent la fraîcheur parfumée des printemps.
La vie ordonnera la fête de mes sens.
Tous ses rires, tous ses frissons, tous ses murmures
Passeront un à un dans mon âme gourmande.
Je cueillerai les fleurs : parmi les senteurs pures
Des genêts, des violettes et des lavandes,
Je mettrai le parfum épicé des œillets ;
Je marierai le lys candide aux tubéreuses,
Les roses que le sang de Vénus a violées
Aux daturas amers, les glycines peureuses
A l'orgueil magnifique et vain des dahlias.
Richesses des odeurs que ma main allia,
Je veux vous épuiser au creux des heures douces.
Je veux mordre tes fruits, vie ardente et légère ;
Que leurs sucs bienfaisants nourrissent mes plaisirs !
Leur fardeau mûrissant a fait fléchir la mousse
Et je tends vers leur chair, essence de la terre,
Des lèvres en chaleur que rougit le désir.
La volupté s'avance au milieu du jardin ;
Les rayons du soleil baisent sa nudité,
Elle porte en ses doigts la fleur de mon destin.
Les sonores espoirs qu'inventa mon été
Tintent en perles d'or aux rondeurs de son cou.
Ma bouche connaîtra la fraîcheur de sa joue,
Je saurai la saveur experte des morsures
Que promet le baiser des lèvres entr'ouvertes,
Et lorsque je verrai sous ma caresse offerte
Sa chair s'épanouir comme une fleur impure,
J'inclinerai mon âme aux appels de son geste.

Ainsi je goûterai la beauté de la vie,
Et quand viendra l'automne en robe de carmin,
Pendant qu'il marchera sous des voiles modestes

Dans le silence ému des allées assoupies
Et posera la grâce lente de ses mains
Sur les rameaux courbés et les feuilles fanées,
Je saurai, sans regret et sans rancœur mauvaise
Au rappel orgueilleux des anciennes années,
Dans sa blancheur qui violera l'ombre des arbres,
Comme un dieu dont la beauté calme nous apaise
Dresser le Souvenir sur un socle de marbre.

(*Les Voiles blanches.*)

Tu passais...

Tu passais. Mon regard a rencontré le tien.
Tu marchais au hasard, indifférente et lasse,
Savourant la rancœur de quelque amour ancien...
Le poids d'un rêve mort semblait fléchir ta grâce,

C'était l'heure où la ville apaise sa rumeur
Et lourde de désirs descend en elle-même,
Tandis que par degrés s'estompe sa laideur
Dans les pâles clartés qu'éteint le couchant blême.

Les quais étaient déserts près du fleuve indolent;
Les arbres dénudés, sous le poids de la brise,
Inclinaient les sanglots de leurs rameaux tremblants
Et miraient leur tristesse au miroir de l'eau grise.

Je te voyais venir sans chercher à te voir.
Mon âme était légère ainsi qu'une alouette,
Elle prenait son vol vers de vagues espoirs
Et tout bas frémissait d'une attente secrète.

Aussi quand tu passas, je compris mon destin
Et je sentis renaître en moi les flammes mortes,
Comme brille à nouveau le foyer presqu'éteint
Lorsque le vent joyeux a fait tourner la porte.

Aux pâleurs de ta joue je suivais mon désir,
Je l'arrêtais aux plis lourds de ta chevelure,
J'aurais voulu soudain t'étreindre et te saisir
Pour boire en ton baiser l'âme de l'heure obscure.

Je souhaitais ton corps comme un riche butin,
J'adorais le contour de tes hanches impures,
Et mon amour voulait rassasier sa faim
Aux chaudes voluptés qu'uniraient nos luxures.

Tu fus le reposoir de mes rêves errants
Leur vol en s'inclinant t'auréola de gloire,
Et je fus devant toi l'orgueilleux conquérant
Dont le geste hautain appelle la victoire.

Ton regard n'était pas cruel à mon regard ;
Je vis dans sa langueur s'épanouir ton âme,
Et nos cœurs réunis par le silence épars
Accueillirent en eux l'espoir comme une flamme.

Alors pour oublier ma vie entre tes bras
Je chassai loin de moi les souvenirs serviles;
Je suivis lentement l'harmonie de tes pas
Et je te dédiai la beauté de la ville.

(*Les Voiles blanches.*)

Jeux de lumière.

La lumière joue au milieu de feuilles. Vois :
Elle pose un baiser câlin sur chaque branche,
Le vent dit son aveu rapide à demi-voix...
Elle est légère comme un rêve qui se penche.

Elle glisse à travers les rameaux enlacés,
Elle frissonne longuement en buvant l'ombre ;
Et sous la douce ardeur de ses feux abaissés
Elle oublie un sourire au bord de l'eau moins sombre.

Une feuille pâlit, chaude de volupté,
Une branche infléchit vers moi toute la gamme
Des verts tendres et lourds dont la pare l'été,

Tout s'assombrit soudain et soudain tout s'enflamme ;
Le vent est lumineux dans l'azur ; et mon âme
Comme les feuilles d'or joue avec la clarté.

(*Les Voiles blanches.*)

Les Morts.

L'océan du passé se peuple de cadavres,
La vague qui déferle en roule des milliers...
Ils envahissent tout, les lointains et les havres
Où nous menons l'essor des rêves familiers.

Chaque face qui monte aux blancheurs de l'écume
Offense nos espoirs d'un rictus odieux,
Et les gestes hautains qui déchirent la brume
Sont les gestes de leurs désirs impérieux.

Le nocturne Océan, redoutable et sublime,
Où se corrompt l'esprit, où pourrissent les corps,
Dans son immensité n'a pas assez d'abîmes
Pour garder à jamais tout le peuple des morts.

Il les rejette un jour aux rives de la vie ;
Et les spectres reprennent place à nos côtés,
Pour mêler sur la terre à leur joug asservie
L'humanité de l'ombre à notre humanité.

Ils sont les maîtres de nos sens et de nos âmes,
Nous les sentons autour de nous, affreusement,
Nous leur donnons toujours le baiser qu'ils réclament
Nul ne désobéit à leur commandement.

L'un dit « je suis ton geste » et l'autre « ta pensée »,
L'un nous montre la route et cet autre en fuyant,
Dans un halo d'azur, de pourpre et de fumée,
Nous découvre son front lauré d'or et de sang.

Quand nous croyons agir, quand notre esprit s'affole
A creuser la pensée, à poursuivre un désir,
Les morts ont déjà dit avant nous nos paroles
Et cueilli le laurier que nous voulions cueillir.

Et même dans les yeux divins de nos amantes
Quand nous cherchons l'oubli du monde en un regard,
Nous voyons quelquefois les prunelles changeantes
Refléter une flamme allumée autre part.

Oh ! tous ces morts savants, orateurs et poètes,
Dont la foule toujours se presse autour de nous,
Pourquoi reviennent-ils se mêler à nos fêtes,
Pourquoi leur chaîne entrave-t-elle nos genoux ?

Si chacun de nos pas ne foulait une tombe
Le monde serait vierge, éblouissant et pur

Et nos rêves heureux comme un vol de colombes,
Connaîtraient le mystère infini de l'azur.

Où pourrions-nous les fuir, tous ces fantômes blêmes,
Dont le destin nous rend les esclaves soumis,
Tous ces spectres qui sont plus vivants que nous-mêmes,
Ces morts que le tombeau n'a jamais endormis ?

Oh ! quels Himalayas aux cimes éclatantes,
Quelles Thulés en deuil, quels Saharas lointains,
Irons-nous fatiguer de nos courses errantes
Pour trouver une route vierge à nos destins ?

Il n'est pas une place où l'écho ne confonde
Le cri des vieux espoirs et des jeunes remords,
Et la voix des vivants disparaît dans un monde
Trop petit désormais pour le peuple des morts.

(*Inédit.*)

HÉLÈNE PICARD

Née à Toulouse, Mme Hélène Picard a inauguré ses succès en remportant par deux fois un prix aux jeux floraux institués, dit-on, par Clémence Isaure : en 1899 et en 1900, où elle obtint une primevère d'argent. En ce temps, elle épousait un de ses compatriotes, poète comme elle, M. Jean Picard, qui a fait partie du groupe de *l'Effort* et qui vient de publier un recueil de vers : *la Nuit Méditative.* Depuis cinq ans, Mme Picard habite Privas, où son mari occupe un poste de conseiller de préfecture de l'Ardèche; elle y parachève lentement son œuvre, violette provinciale heureuse de vivre loin des serres surchauffées du Paris littéraire. La première œuvre publiée par Mme Hélène Picard fut un original et attrayant poème : *la Feuille Morte*, qui portait en sous-titre « pièce lyrique, féerique, en 5 actes ». Cet ouvrage, imprimé à Privas, paru sans nom d'éditeur, introuvable en librairie, ne parvint pas jusqu'au public. Mais il obtint l'entière approbation de juges délicats, notamment de M. Jules Lemaître. Émile Pouvillon écrivit à l'auteur : « Vos vers sont délicieux. Ils réalisent, en un symbolisme émouvant, les plus délicates impressions de nature. » M. Émile Faguet consacra un feuilleton des *Débats* à la louange, tempérée uniquement de réserves touchant la composition et la prosodie, de cette inconnue « admirablement douée comme poète ». *La Feuille Morte* est un long hymne fervent à la nature et à l'amour écrit avec une exubérance printanière de sève poétique. La rencontre, en un pays de rêve,

de deux amoureux de légende, y est narrée en des pages enluminées avec le soin pieux d'un imagier médiéval. Dans *l'Instant Éternel*, Mme Hélène Picard a repris ce thème abondant, mais l'orchestration en est traitée avec plus de sobriété et de sûreté. Cette fois, le succès lui vint, unanime et mérité. Présenté en manuscrit au concours de 1906, pour le prix national de poésie, ce poème fut classé par le jury dans les derniers entre lesquels fut choisi le lauréat définitif, M. Abel Bonnard. Dès sa parution, l'*Instant Éternel* suscita l'attention du monde des lettres. L'Académie française ratifia ces jugements en accordant à Mme Hélène Picard la meilleure part de son prix annuel de poésie : le prix Archon-Despérouses. Séverine présenta son œuvre en une conférence, au Gymnase. Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, se fit l'interprète de ses vers. Le magazine *Fémina* l'invita à siéger dans son jury de poésie. Les revues sollicitèrent la jeune poétesse. La critique haussa le ton coutumier. Pour louer dignement cet ardent poème des fiançailles et des noces, cet hymne d'Elle à Lui, ce moderne Cantique des Cantiques, ces purs vers d'amour jaillis du cœur d'une femme et non sécrétés par le cerveau d'une femme de lettres, la critique plaça, sous l'égide d'Erato, Hélène Picard aux côtés de Marceline Desbordes-Valmore et respira dans les strophes de *l'Instant Éternel* l'odorant souvenir des roses de Saadi. « Les sentiments féminins les plus subtils, les plus vrais, les plus douloureux, écrivait Gérard d'Houville, y sont, comme une essence divine, enfermés dans les flacons parfaits, rares ou originaux des beaux vers. » Je ne sais pas de meilleur éloge de ce livre ni de plus autorisé. — R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *La Feuille morte*, pièce lyrique, féerique, en 5 actes, en vers, Privas, Volle, 1903. — *L'Instant Éternel*, poème, Paris, Sansot, 1907. — *Petite Ville... Beau Pays...*, poésies, souvenirs de séjour dans l'Ardèche, Privas, Volle, 1907.

En Préparation. — *Les Fresques*, poèmes.

A consulter. — Émile Faguet : Feuilleton dramatique, *Journal des Débats*, 7 septembre 1903. — Jules Bois : La Vie littéraire, *Gil Blas*, 2 juillet 1906. — Auguste Dorchain, *les Annales politiques et littéraires*, 12 mai 1907. — Henri Chantavoine, *Journal des Débats*, 25 mars 1907. — Fernand Gregh, *les Lettres*, 15 avril 1907. — Gérard d'Houville, *le Gaulois*, 25 avril 1907. — Victor Margueritte, *la Dépêche*,

26 juin 1907. — Jean Bonnerot : La Muse de l'Amour, *Revue moderne*, 1907. — Martin Gale : Le Carnet des Heures, *l'Intransigeant*, 29 mars 1907. — Catulle Mendès : Premières Editions, *le Journal*, 7 juin 1907. — *Revue de Paris*, 1er mai 1907. — Faguet, *Revue Latine*, 25 février 1908.

Mirvianne, *s'éveillant.*

Ah ! que ce jour d'avril est doux à ma douceur !...
Le clair soleil, là-haut, luit comme du bonheur...

(*Elle se dirige vers la source et, coquette, s'y mire*)

Source, penchée sur toi, je me vois si jolie
Que longtemps je m'admire en mon charme irréel...
Mes cheveux sont plus blonds à ton aube infinie,
Mes yeux ne sont si bleus qu'à cause de ton ciel...

De tes saules, chacun est un rêve qui tremble
Au-dessus de mon âme... O source, ta fraîcheur
Glisse comme un collier sur mon cou... Il me semble
Avoir autant d'espoir que tu mires de fleurs...

Source où je viens de lys éclairer mon visage,
Où coulent mes beaux jours avec ton eau d'aurore,
De mon rire je veux faire ton flot sonore
Et de mes souvenirs parer ton paysage...

Sur toi j'évoquerai le temps déjà lointain
Où mon chapeau d'enfant t'emplissait de pervenches,
Où je venais t'offrir la gaieté des dimanches
Avec mes rubans bleus et ma robe de lin...

(*La Feuille Morte.*)

Le Trouble.

Ah ! laissez-moi bercer mon ineffable rêve,
Je sens d'un autre lin se vêtir ma beauté,
Et la lune est ainsi qu'une averse d'été,
Et la colombe au bord de son nid se soulève...

Il semble que je vis dans un biblique jour,
Mes cheveux sont pareils aux vapeurs du cinname.
C'est l'âme de Sion qui chante dans mon âme,
J'ai brûlé des parfums et respiré l'amour.

J'ai crié vers les bois pour réveiller les roses
Et pour en obtenir le cœur du bien-aimé...
J'ai compris, en passant dans le vent enflammé,
Que le désir est mûr sur mes lèvres écloses.

Mon rire était ainsi que du cristal brisé,
J'ai supplié la vie en pleurant sur la terre,
Aux arbres, aux ruisseaux, à l'ombre solitaire,
J'ai demandé tout bas le secret du baiser...

Le printemps regardait se balancer les cloches,
Toute l'odeur de Pâque était sur les chemins,
Les muguets ont loué la blancheur de mes mains
Et j'ai su que les temps de mes noces sont proches.

Je veux seule, ce soir, sangloter dans l'air doux,
Oh ! c'est trop de bonheur, trop d'ardeur, trop d'alarmes,
Mes yeux sont étonnés de leurs nouvelles larmes,
Vous ne pouvez savoir encor...
Éloignez-vous...

(*L'Instant Éternel.*)

J'aime...

J'aime... C'en est assez pour vous connaître, ô villes,
Avec vos cris et vos couchants,
Pour vous connaître, amère et tiède odeur des îles,
Austère bonne odeur des champs.

J'aime... Je te défie, ô ciel, d'être plus vaste
Que mon regard qui te contient;
Je suis reine en n'ayant que ma tunique chaste
Et mes pleurs pour unique bien.

Mes bras ont la douceur de la neuve pelouse
Après les averses d'été,
Et je baisse les yeux tant mon âme est jalouse
De s'isoler dans sa beauté.

Le rayon du blé mûr s'étend sur ma poitrine;
Et l'ombre des grands arbres bleus,
Et les reflets des eaux, du vent, de la colline
Se mélangent dans mes cheveux.

Il semble que je vais, grave, au-devant d'une arche...
Une femme, à la fin du jour,
S'est retournée un peu pour voir celle qui marche
Enchaînée avec son amour.

Le faon m'a regardée en bondissant de joie,
J'ai vu ses jeunes flancs frémir ;
Et le feu, le rubis, le soleil et la soie
Flambent autour de mon désir.

J'aime... J'en ai le front ceint de quatre couronnes :
La première a le poids de l'or,

L'autre a l'éclat du soir, l'autre est en fleurs d'automnes
Et l'autre est celle de la mort.

(*L'Instant Eternel.*)

Pénétration.

J'aurai goûté vos yeux, votre front, votre main
Plus que je n'ai goûté l'eau limpide et le pain,
Votre bouche m'aura pour toujours abreuvée,
Votre âme je l'aurai tout entière rêvée,
Je vous ai convoité comme on convoite l'or,
Je vous ai possédé comme on étreint la mort,
Je vous ai parcouru comme une route neuve,
Vous avez ondoyé dans mes bras comme un fleuve,
J'ai chargé votre front de toute la beauté,
Je n'ai plus su qu'en vous recueillir la clarté.
Toutes mes nuits n'étaient faites que de votre ombre,
Et vous m'avez semblé sans limite et sans nombre,
Et vous m'avez paru grand de tout l'univers.
En moi vous affluiez avec le bruit des mers,
Avec les cris humains et le souffle du rêve,
Vous étiez doux en moi de même qu'une grève,
Sonore comme un bois quand les vents sont épars,
Vous avez à jamais habité mes regards,
Vous m'avez faite triste et splendide sans trêve
Comme, sur une tour, une reine qui rêve...
Et quand mes pleurs, la nuit, étaient si soucieux,
Je vous sentais couler lentement de mes yeux.
J'aurai bu votre vie à sa source d'eau vive,
Vous fûtes éternel dans l'heure fugitive,
Je vous dois l'infini, le songe, la douleur,
Et vous avez changé le rythme de mon cœur.

Je vous dois la vertu, la colère sacrée,
Ce livre tout ouvert par sa porte dorée,
Et cet ange surgi de mon âme et du soir,
Plus grand que le génie, encor : le désespoir...
Je vous ai fait ma couche et ma table servie,
En tous lieux, je vous ai, dans mon ombre, emporté,
Vous fûtes ma maison et je vous ai planté,
A jamais, comme un arbre au milieu de ma vie...

(*L'Instant Éternel.*)

Le Divin Frisson.

Je t'ai si vite aimé que je fus rassurée,
J'ai compris que le ciel habitait dans tes yeux :
Quand la minute est si soudaine elle est sacrée,
Elle tombe d'un trait de la droite des dieux.

Le choc fut trop profond, l'heure sonna trop neuve,
Je sentis trop en moi s'épandre de clarté
Pour que ton cher regard ne soit pur comme un fleuve
Et grand à contenir mon rêve de beauté.

Ne sais-je pas que tout est vrai, tout est suprême,
Quand l'âme, tout à coup, monte d'un tel essor,
Quand on sent d'un plein cœur, brusquement, que l'on
Et lorsque le désir a le son de la mort ?... [aime,

Oui, dans l'être, à jamais, l'impulsion est forte,
Son vouloir souverain ne peut se discuter,
Quel est l'oiseau doutant du souffle qui l'emporte,
L'homme doutant du dieu qui l'a fait sangloter ?...

Tu n'as pu me tromper, belle heure que j'adore,
Mon amour s'élevait, mouillé de pureté,
Comme si, dans le vent de la plus claire aurore,
Il sortait de la mer et de la vérité.

(*L'Instant Éternel.*)

Octobre.

Que nous fûmes émus, en ce beau soir d'automne,
Par un peu de fumée errante au bord des toits !...
Nous devinions quelle âme ancienne et monotone
L'exhalait à travers un décor d'autrefois...

C'était, dans ces maisons de la campagne tendre,
Le pouls secret du temps battant dans le foyer,
Et c'étaient les grillons au petit cœur de cendre
Qui charmaient la douleur d'un pauvre métayer.

Il restait du soleil, là-bas, dans des ruines...
Le crépuscule vint comme un semeur d'amour...
Avec les draps séchés sur le thym des collines,
Des femmes, dans leurs bras, emportèrent le jour.

Les arbres et les eaux avaient les mêmes vagues,
Dans un même frisson ils coulaient dans le soir...
Les taillis devenaient plus vaporeux, plus vagues...
C'était un paysage invitant à s'asseoir.

L'horizon lumineux était comme un rivage,
Et les profondes voix du silence désert,
Des gaves et du temps, du vent et du feuillage,
Dans l'automne faisaient le grand bruit de la mer.

Là-bas, le ciel était tout d'une cendre mauve,
Une étoile naissait de sa triste douceur...
En face, il était rose à travers l'arceau fauve
Des vignes que ployait un bras de vendangeur...

Un chevreau gémissait dans les herbes rougies,
— Que n'entendîmes-nous l'âme d'un tendre cor !...
Les peupliers tremblaient sous un vent d'élégies,
Et l'automne tombait dans une averse d'or.

Le couchant fut tout plein de gloire orientale,
On pensait au désert de lumière excédé,
Au Pharaon qui fut, dans l'Égypte fatale,
Par le Sphinx et le Nil à jamais obsédé.

Ce fut d'une splendeur toute jaune et funeste,
Le soleil n'était plus qu'une topaze d'or
Qui, liquide, coulait sur la pente céleste...
Et c'était triste et grand à désirer la mort.

L'enchantement du soir vint jusqu'à nos demeures,
La fumée, un nuage eurent un vol divin,
Et le large cadran qui regarde les heures,
Sur la ville, assombrit sa face de devin.

Ce fut la vie étrange, exquise de la rue
Où passe, en titubant, le rêve des faubourgs,
Ce fut la bonne lampe aux carreaux apparue,
Et les gammes mourant, tout à coup, dans leur cours...

Ce fut un chant de fille et d'orgue de bohême,
La bouteille et le char, le fagot et le pain,
Et ce fut, émouvant, énamouré, suprême,
Cet air de l'ouvrier qui désire le vin.

L'Angélus s'endormit sur notre balcon sombre...
La lune comme un seau plongeait dans l'abreuvoir,

Les doux jeux des enfants se reflétaient sur l'ombre,
Et leurs cent claires voix fusillaient le beau soir.

Oh ! les ruisseaux aériens de la feuillée,
Le vieux cœur de Privas qu'un clairon réveillait,
Et l'avenue, au loin, par la lune mouillée,
Et la fontaine avec la cruche qui brillait !...

Les fillettes criaient sur les portes ouvertes,
La soupe chaude avait excité leur vigueur;
La nuit était sonore au fond des cages vertes...
L'odeur des résédas vous renversait le cœur...

(*Petite Ville... Beau Pays...*)

Les Voyageurs.

I

Départ.

Ainsi qu'un bateau neuf notre jeunesse est belle,
Le voyage est léger comme un nuage d'or,
Et nous rêvons d'un soir, d'un amour et d'un port
Sur lesquels brillerait une lune nouvelle.

Nous partons, fous d'aimer les adieux et les eaux,
Les exils lumineux des îles et des rêves,
Les rayons des couchants, des désirs et des glaives,
L'inconstance des vents, des dieux et des oiseaux.

Nous vous suivrons, tribus chantantes des voyages,
Et nous voudrons mourir de la beauté des cieux,

Quand nous contemplerons, tristes, silencieux,
L'étoile à tout jamais incomprise des mages.

L'oubli nous bercera dans les barques de mer,
Nos vingt ans seront vifs, joyeux comme les rames,
Et nous nous sentirons, devant des yeux de femmes,
Des âmes d'étrangers langoureux et pervers.

Partons... Nous chanterons l'heure après l'heure enfuie,
Une sonorité tout autre de l'airain,
L'arc-en-ciel fiançant, de son anneau serein,
Sur les célestes lacs, la pluie avec la pluie...

Ah ! l'imprévu des bons accueils, des bons chemins,
Une vierge debout comme une urne d'eau pure,
La lune dénouée ainsi qu'une ceinture
Et les grands vents du soir tout nus dans les jardins.

Nous chanterons de voir des villages, des sages,
Des roses par delà les océans franchis,
Des troupeaux, une amphore au seuil des vieux pays,
Et l'inconnu sur des ruisseaux et des visages...

Là-bas, après les flots, là-bas, c'est la splendeur
Des coutumes, des lois, des amours surprenantes,
Là-bas, nous chérirons des femmes étonnantes,
Sanglotant de beauté, mourant de bonne odeur...

Car ne suffisent pas à nos vibrantes âmes
Les proches voluptés et les pays voisins...
Oh ! loin, plus loin, la soif, l'ardeur, les noirs raisins,
La musique pareille aux longs cheveux des femmes !...

Oh ! partons, voyageurs des risques et de l'or,
Que nous sommes donc beaux, nous qui coûtons des
[larmes,

Partons, pleins de l'orgueil d'être beaux sous des armes,
Pour les combats, la chasse et l'amour et la mort.

Allons chanter la Grèce et ses villes fatales
Des roses, de la danse et de la nudité,
Et l'ivresse de voir, dans le soir enchanté,
Les déesses buvant les mers orientales...

II

Les Voyages.

Chantons !... Nous sommes beaux d'être les voyageurs!
A la vapeur du thé que nos yeux sont étranges !...
Nous avons tant vendu notre orgueil et nos cœurs
Et, parfois, moins que pour du vin ou des oranges...

Comme ils tintaient gaiement les trésors dépensés,
Qu'ils vinssent de notre âme ou de notre fortune ;
Que nos cheveux brillaient, qu'ils fussent caressés,
Par une courtisane ou la mer ou la lune !...

Que nous étions charmants et forts de voyager,
D'être ceux qui parlaient d'adieux et de voilures,
Et que, dans ces instants, la femme au cœur léger
Avait des bras profonds, de lourdes chevelures !...

Que nous étions puissants de n'être plus les fils
De la terre natale et des souvenirs lâches,
De n'être plus les héritiers de nos pays,
De nos pères, de nos vertus et de leurs tâches !...

Ah ! courir, ah ! mentir, être de beaux marchands,
Ceux qui trompent avec des sourires languides...
Vendre, contre un amour sincère, un de nos chants,
Partir... toujours partir... Etre doux et perfides...

Être, à pleine folie, à plein vol, oublieux...
Se vouloir, se sentir, s'affirmer invincibles,
Farouches, être aimés par les vents si terribles
Qui font hurler les mers vers la face des dieux...

Oh ! les bêtes, le piège, et le sang et la joie!
Ce goût de voir mourir qu'a l'homme ardent et fort,
Et, dans le port, le bois ou la ville, la proie,
De nos ruses, de notre audace ou de notre or !...

Oh ! les cités, soudain, par nos cœurs assaillies,
Dans les soirs masqués d'or des torrides juillets,
L'approche, la poursuite et les femmes cueillies
Aux Espagnes d'amour, ainsi que des œillets !...

Oh ! la rivière, et la forêt, et l'aventure,
Les beaux hasards rêvant sur la route du soir,
Les visages de lune et les gestes d'eau pure,
Que l'on découvre sous le long feuillage noir !...

Symboliques rameaux, hiératiques poses,
Vieux rites à jamais enfermés dans nos yeux.
Nous revoyons, la nuit, sous nos paupières closes,
Les grands rires sacrés des animaux faits dieux.

Nous eûmes le désert, mouvant, mortel, sonore,
Où le sphinx aspirait la splendeur de l'ennui.
Nous surprîmes la divinité de l'aurore
Sur les temples païens et le laurier qui luit.

Nous connaissons tous les destins, toutes les gloires,
Tous les voiles divers que se met le sommeil,
Et, dans la pesanteur royale du soleil,
Ces rouges cieux de soirs où se crient les victoires...

III

Retour.

Mais voilà, qu'un matin, sur la plage, rêvant
Comme la mer chantait sous le blanc vol des voiles,
Nous sommes revenus, à la suite du vent,
Vers nos mères pleurant sous les vieilles étoiles.

Nous sommes revenus vers les calmes maisons
Où la paix, où le lin, où les roses se mêlent,
Dans ce pays d'air pur, de lacs et de chansons
Où les voix du passé, tous les soirs, nous appellent.

Mais, hélas! nous n'avons, dans notre corps usé,
Qu'un faible cœur qui bat sur un sang sans vaillance,
Et, nous, qui voulions tout et avons tout osé,
Nous nous sentons mourir d'étrange défaillance...

Fixant amèrement nos ifs et nos mûriers
Où pend le rameau mort de nos jeunesses mortes,
Nous les hardis, les fous, les noirs aventuriers,
Nous pleurons sur le seuil retrouvé de nos portes.

Nous n'avons pas d'enfants, de femme... Et, si lassés,
Nous voulons rester seuls dans notre étroite couche,
Rien ne nous est resté des flots trop traversés,
Rien que ce goût de sel sauvage sur la bouche...

Rien ne nous est resté, des hasards dépouillés,
Qu'un puéril et dérisoire fétichisme,
Que de mornes couteaux presque déjà rouillés,
Que des masques de peur, de haine ou de cynisme...

Pourquoi n'eûmes-nous pas un semblable destin
A cet homme paisible, au geste monotone,
Qui, près des bœufs pensifs, sème dans le matin,
Croit aux dieux des vergers et regarde l'automne ?...

(*Vers Inédits.*) (*Les Fresques.*)

ACHILLE RICHARD

M. Achille Richard est né en 1879, à Marseille. Sa famille, du côté paternel, est de souche provençale et sa mère est Italienne. Sa prime enfance s'écoule à Paris, mais dès l'âge de sept ans, il est transplanté en Italie, à Gênes, où il fait toutes ses études : il a sucé le lait classique en terre classique. Dès sa seizième année, il jette sa gourme littéraire et poétique dans les revues du « bel poese » ; il collabore à dix-sept ans au *Gaffaro* de Gênes, à *la Gazetta Litteraria* de Milan, etc. ; à dix-huit ans, il tient en bonne compagnie une critique dramatique ; il fonde *l'Iris* et d'autres revues plus éphémères encore, avec le groupe des jeunes Italiens Varaldo, Anastasi, Conrado, Ceccardo, Roccatagliata-Ceccardi, etc. Il rentre alors en France et fait son droit jusqu'au doctorat, à Aix-en-Provence. Chose étrange : ce poète se passionne un instant pour les sciences sociales et soutient une thèse — médaillée — sur « l'Organisation du Travail ». De Marseille, il regagne Paris ; il est attaché au cabinet du gendre de Paul Meurice, l'ami et l'exécuteur testamentaire de Victor Hugo, mais c'est encore trop de littérature et, inscrit au barreau, il traverse en courant le Palais, plaidant pour des poètes, ses amis et il en sort aussitôt.

Son bagage littéraire, sans excédents, mais aussi sans trop de déchets et plein de promesses, se compose d'une pièce en un acte en vers, *Endymion*, à la vérité un poème lyrique, qui fut d'abord joué à l'Odéon, en mars 1906 et plus tard, en août 1907, au théâtre antique d'Orange, et d'un

volume de vers, *Résonances*, qui en contient trois : *A mi-voix*, *l'Ame ensoleillée* et *Perséphone.* La Muse de ce poète, à la tendre saveur de ses accents, à la ferveur de ses jeux, on reconnaît bien qu'elle est venue de l'Italie et qu'elle apprit à chanter en écoutant la grande voix de la mer éclatante et mélodieuse.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *Endymion*, un acte, en vers, Fasquelle, 1906. — *Résonances*, un volume de vers, Ollendorff, 1907.

Le Faune.

Sur son socle de marbre effrité, fléchissant,
Dans un coin écarté du grand parc solitaire,
Un vieux faune a surgi, dirait-on, de la terre;
Aux aguets d'une nymphe improbable, il attend.

Comme un fin braconnier à son poste, qui tend
L'oreille et fait autour le signe de se taire,
Il pose sur sa bouche un doigt lourd de mystère,
Et la main en cornet, écoute bruire le vent.

Rongé, tout craquelé, vert de mousse, il essuie
Imperturbablement orage, vent et pluie.
Ses yeux fouillent le bois où les nymphes ont fui..

Et l'ancien feu parcourt ses veines refroidies
Quand une belle fille aux formes rebondies
Accourt d'un pied léger et passe près de lui.

Les Pins.

Tels des piliers disjoints de morte cathédrale
Montant dans les débris crever un toit d'azur,
Les pins dont chaque branche abrite une cigale
Élancent fervemment leurs troncs dans le ciel pur.

La pinède ondoyante et toute musicale,
Où la résine perle au flanc de l'arbre obscur,
Balance mollement sa frondaison égale
Au dais majestueux d'un ancien roi d'Assur...

Mais quand dans l'air glacé, tout à coup, éperdue,
La plainte du mistral comme un torrent se rue
A l'assaut du grand bois harmonieux qui dort,

Oscillant et craquant, on croirait voir une arche
Qui, sous le ciel mouvant, criblé d'aiguilles d'or,
Soudain, livrée aux vents, se serait mise en marche !

La Porteuse.

Gênes.

Descendant à pas lents la ruelle marine
Qui dévale dans l'ombre en grouillant vers le port,
Sous les linges claquant à la brise saline,
Entre les vieux palais où tant de gloire dort,

Grande et svelte, aux flancs mûrs, à la ronde poitrine,
Marchant rythmiquement et d'un superbe port

En tenant des deux mains sur ta tête divine
Ta corbeille d'osier lourde de citrons d'or,

Telle je te revois dans ta beauté sereine,
O porteuse de fruits à l'allure de reine,
Qui passais en semant ton sourire vermeil...

Et comme au découvert tu poursuivais ta route,
Sous un rayon soudain ta chair frissonnait toute,
Et sur tes blonds cheveux tu portais du soleil.

La Bouquetière.

Marseille.

Accoudée au rebord de son kiosque en plein vent,
Et trônant dans les lys au-dessus de la foule,
La marchande de fleurs promenait sur la houle
De la rue enfiévrée un regard nonchalant.

Or, soudain redressée à l'appel d'un chaland,
Elle égrène des fleurs d'où du soleil s'écoule,
Les assemble, d'un fil prestement les enroule,
Et son sourire donne encor plus qu'il ne vend.

Car, jeune fleur de chair d'entre les fleurs éclose,
Comme fait aux frelons dorés et bourdonnants la rose,
Elle tend aux passants sa beauté pour appas.

Et livrant le bouquet né de ses mains savantes,
Elle incline la tête, et sa gorge, plus bas,
Emmêle aux frêles fleurs ses lourdes fleurs vivantes.

Après l'amour.

Te souvient-il encor ? Nous devions être amis,
Oui, rien qu'amis, d'une amitié pourtant très tendre,
Et refrénant l'amour, du moins à nous entendre,
Je ne devais oser que ce qu'il m'eût permis...

Le bonheur eût été d'y bien rester soumis
A ce pacte cruel qui nous forçait d'attendre...
Mais notre cœur rompit, l'ayant trop voulu tendre,
Et devenus amants, nous sommes ennemis.

Ah ! qu'il nous serait bon de retenter le rêve
Divin mais impossible et qui si mal s'achève !
Ignorant le réveil amer du lendemain,

De nous aimer encor d'affection sereine,
Et de pouvoir encor, sans regrets et sans haine,
Nous regarder en face et nous donner la main !

Mascaron de fontaine.

Au pied du vieux palais doré par le soleil
Contre le mur s'élève et s'arrondit la vasque
Où tombe allègrement un long jet d'eau fantasque
Que crache avec fracas un mascaron vermeil.

Immobile et béant, à quelque dieu pareil,
Ouvrant au flot chanteur sa gueule de tarasque

Et clignant ses gros yeux marmoréens, le masque
Semble à jamais figé dans un pesant sommeil.

Mais sous ses yeux mi-clos il veille, entend, regarde...
Et lorsqu'un mendiant à la mine hagarde
Ou quand un gai marcheur joignant vers lui les mains

S'y désaltère mieux qu'on ne boit d'une coupe,
On voit couler plus fort le jet d'eau qu'entrecoupe
Tantôt un sourd sanglot, tantôt un rire — humains.

Conseils.

Pourquoi toujours frapper l'esprit du mot sonore,
Exprimer ton courroux d'une voix de dément,
Ou si ton cœur est fou, si l'amour le dévore,
L'exhaler sur un ton que ton geste dément?

Que ta pensée, ami, soit violente ou tendre,
Le langage n'est rien sans le secours des yeux.
Plus il est emporté, moins il se fait entendre,
Et les meilleurs baisers sont les silencieux...

Il est des mots cruels pareils à des morsures
Qui percent droit un cœur tout en le caressant;
Il est des mots rageurs qui creusent des blessures
Et dont on n'entend pas goutter les pleurs de sang.

Il est des mots très doux que l'on dit à l'oreille,
Il est des mots câlins que l'on souffle tout bas;
Il est des mots charmants dont le ton émerveille,
Il est des mots exquis qu'on ne dit même pas.

Grisaille.

Ce ciel de fin d'octobre est las,
Morne et livide.
Il pleut sans fin sous le ciel bas.
Mon âme est vide...

Il pleut sans fin. Le ciel livide
Pleure, tout bas.
Quel bruit confus? J'écoute, avide,
Je n'entends pas.

Comme un rouet qui se dévide,
Le ciel est bas...
Quel est, soudain, tremblant, timide,
Ce son de pas?

Il pleut sans fin, mon cœur est las,
Mon âme est vide...
Ah ! c'est, au loin, dans l'air livide,
Un glas, là-bas !

Sur une chevelure blonde trouvée dans les fouilles à Arles (1).

Dans une tombe ensevelie,
O jeune femme, jeune et sans doute jolie,

(1) Au *Muséon Arlaten*.

Depuis quand dormais-tu ton suprême sommeil,
Toi, dont à nos yeux se déroule et se déplie
La chevelure de soleil?
Dans la vitrine froide et close,
Par le hasard remise au jour,
Depuis quels temps morte, repose
Ta blonde parure d'amour?

Tes beaux cheveux tordus en tresses,
Ils ont voilé tes yeux en pleurs,
Ils ont pleuré sur tes douleurs,
Ils ont pâmé sous les caresses,
Sous les baisers de ton amant;
Et maintenant encor, voluptueusement,
Comme coulant sur ta poitrine,
Les voici, lents, soyeux et lourds,
S'abandonner tout dénoués sur le velours
Funèbre et blanc de la vitrine...

Hélas! la mort qui ronge tout
Épiait ta chair blonde et rosée, et l'a prise.
Mais tu gardas jusques au bout,
Les dérobant à son emprise,
Tes beaux cheveux couleur des blés,
Où se mirait l'aurore, où se jouait la brise...
Tes vœux les plus chers sont comblés!
Il n'est resté de toi, de ta beauté vivante
Que cette traîne d'or mouvante,
Que le manteau de ta beauté;
Mais tu revis dans sa clarté,
Et tu demeures émouvante...
Insaisissable à tous les yeux,
Et ne montrant à la lumière
Que tes cheveux prodigieux,
Dis-moi, ne dors-tu pas, vivante, dans ta bière?
Car dans le morne demi-jour
Qui nimbe le cristal de ta nouvelle tombe,

Lorsqu'un rayon jaillit et tombe
Comme un ancien baiser d'amour,
L'esprit émerveillé croit voir le reflet rose
D'une nuque laiteuse et chaste, au pur dessin,
Briller, et le soupir adorable d'un sein
S'évanouir dans l'air morose...

(*Résonances.*)

LIONEL DES RIEUX

Né le 20 novembre 1870 d'un père périgourdin et d'une mère provençale, M. Lionel des Rieux est apparenté par sa mère à l'ancienne famille des Ancezune qui furent co-princes d'Orange. Ses études, commencées à Aix-en-Provence, achevées, il vint à Paris prendre sa licence en droit et suivre les cours de l'École des Sciences Politiques. Il attira pour la première fois l'attention du monde des lettres en publiant, en 1897, dans *l'Ermitage*, la critique des poèmes. Il y mena un combat ardent contre les poetereaux balbutiants de l'école symboliste, il y défendit avec énergie et bonheur les lois de la tradition, il y dit sans déguisements sa pensée, dans un style d'une ironie hautaine et incisive. En 1897, M. Lionel des Rieux donna en librairie le volume complet de ses premières poésies sous le titre : *le Chœur des Muses*. Les rancunes suscitées par le polémiste littéraire firent autour de l'ouvrage la conspiration du silence. Ce dédain était fort injuste, car par l'harmonieuse ordonnance, par la langue sobre et nerveuse puisée aux pures sources de l'antiquité, frappée à l'effigie de Ronsard et de Chénier, par le vif mouvement des narrations, M. Lionel des Rieux s'avérait l'un des promoteurs de la Renaissance classique, alors en germe, et l'un des meilleurs disciples de l'École romane. Un critique, M. Charles Maurras, louait en ces termes les vers de *la Ruse de Thétis* consacrés à la description du bouclier d'Achille : « Vers mâles, vers d'airain, admirables de fermeté, de force et de rapidité. Carrés comme ceux de Pibrac,

emportés et fougueux comme ceux de Malherbe, ils ont assurément toute la souplesse nécessaire à de si hardis mouvements. Mais c'est leur vigueur qui m'enchante ! C'est le ramassé du tableau, sa précision avec le fier emportement des grandes images. Ainsi devaient courir les déesses guerrières quand elles remontaient, casquées et cuirassées, avec un grand bruit d'aile, les pentes rapides du ciel. »

M. Lionel des Rieux a affirmé victorieusement ces tendances et ces qualités en publiant, en 1905, *la Belle Saison*, recueil de vers placé sous l'égide de la Provence et de Mistral, pieux hommage filial rendu au génie méditerranéen, et *Hécube*, tragédie créée sur la scène antique d'Orange, où le poète traça, avec un goût noble et délicat, la touchante figure de Polyxène, sœur troyenne d'Iphigénie.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Chante-Pleure*, poésies, Paris, Vanier, 1892. — *Espoirs dans l'ombre*, poésies, Paris, Vanier, 1893. — *Les Prestiges de l'Onde*, poésies, Société du Mercure de France, 1894. — *Les Amours de Lyristès*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1895. — *La Toison d'or*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1896. — *Les Colombes d'Aphrodite*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1897. — *Le Chœur des Muses*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1898. — *Les neuf perles de la Couronne*, Paris, Tacussel, 1902. — *L'Amour au masque*, roman, Paris, Juven, 1904. — *La Belle Saison*, poésies, Fontemoing, 1906. — *Hécube*, tragédie (représentée le 4 août 1906 sur le théâtre antique d'Orange), Paris, Fontemoing, 1906.

A consulter. — Charles Maurras : Revue littéraire, *Revue encyclopédique de Larousse*, 5 août 1899. — Ernest Gaubert, *Mercure de France*, 15 août 1906. — Maurice Cabs, *Gil Blas*, 30 août 1906. — René-Marc Ferry, *l'Eclair* de Paris, 4 août 1906. — Raoul Davray, *l'Éclair* de Montpellier, 5 et 6 août 1906.

Médée aux rives du Phase.

Il est au bord du fleuve un bois aux noirs feuillages :
Là chantent tendrement les palombes sauvages,
Et, sur un frais tapis de gazons paresseux,
Le lentisque odorant, la rose douce aux yeux
Fleurissent. Chaque soir la princesse Médée,
D'une troupe riante et jeune précédée,
Conduit vers ce beau lieu ses pas et ses pensers.
Elle va mollement et les regards baissés,
Mais le zéphyre amène un sourire à sa joue ;
Elle approche du bord et, tandis qu'on dénoue
Ses tresses, son pied nu tente le froid de l'eau...
L'onde brille : quittant le virginal bandeau,
Elle laisse glisser tous ses voiles ensemble
Et c'est à toi, Vénus, que cette enfant ressemble.
Regarde, elle s'admire et, sur son tendre sein,
Sur sa hanche, elle presse une amoureuse main.
Ses compagnes déjà sont au fleuve; on l'appelle,
Et sa poitrine aussi fend la vague rebelle.
Soudain, comme le vol des cygnes qu'un chasseur
A menacés, ou tel que le timide chœur
Des nymphes assailli d'un odieux satyre,
Ainsi, parmi ses sœurs, fuit Médée.
Un navire,
Objet inattendu sous ce lointain climat,
Offre à leurs yeux nouveaux sa voilure et son mât.
Un guerrier vêtu d'or est debout sur la poupe
Et verse dans les flots le vin à pleine coupe.
Cachée en un buisson, la princesse le voit ;
Elle rougit et sent qu'elle est nue ; elle a froid.
D'un insensé désir elle veut se défendre ;
Mais en vain : ce héros si fier lui paraît tendre
Et, ramenant sur soi ses humides cheveux,
Elle court vers la nef et tient fermés ses yeux.

Jason tout aussitôt s'élance sur la grève.
Il parle; elle se trouble :
« O jeune vierge, lève,
Dit-il, ton front paré de ces cheveux flottants.
Il semble que tes yeux regardent le printemps
Et que l'Amour déjà respire par ta bouche.
Je vis les purs contours de ta beauté farouche :
Tu flottais sur les eaux comme un lis enlacé
Aux violettes; vierge, heureux ton fiancé ! [cesse :
Quoi, tu veux fuir ? ah, reste, et ne crains rien, prin-
Commandant à la fleur des héros de la Grèce,
Je suis Jason, cousin de Phrixus, et je viens,
Ayant abandonné ma patrie et les miens,
Réclamer d'Éétès, prince de la contrée,
L'héritage brillant d'une Toison dorée.
Si tu sais en quels lieux je trouverai ce roi,
Dis-nous la route : enfant, je me confie à toi.
— Seigneur, répond Médée et sa voix tremble encore,
Ce déclinant Soleil et ce Fleuve sonore
Sont mes aïeuls; mon père est le roi du pays.
Mais un peuple barbare a nos champs envahis;
Suis cet esclave : il sait par quelle sûre route
On parvient au palais de mon père. Or écoute :
Le roi par cette guerre a l'esprit irrité ;
Garde avec soin, ô Grec, d'offenser sa fierté
Et, sans parler soudain de droits ni d'héritage,
De toi, de cette troupe offre-lui le courage.
Tu dois vaincre et je sens que l'antique Toison
Sera le moindre prix des labeurs de Jason ».

Elle dit; et, pendant qu'il marche vers la ville,
Le suivant du regard elle reste immobile.
Sa nourrice, ses sœurs lui parlent du retour
Et craignent l'air trop vif et la fuite du jour.
Médée, indifférente à leurs paroles vaines,
S'est penchée; elle entend son sang battre ses veines
Et croit que le héros lui ramène ses pas.

Approche encor, Vénus : ses yeux ne te voient pas.
Et toi, cruel Amour, épuise avec adresse
Ton carquois redoutable au cœur de la princesse.

(*Le Chœur des Muses.*)

Les Neuf Perles de la Couronne.

De criminelles mains ont brisé ta couronne,
Mais neuf perles encor parent ton noble front,
Provence ! et les lauriers dont Mistral l'environne
Jamais ne flétriront.

Avignon.

Comme aux beaux jours de Nerte et de Rodrigue, un pape
Trône sur cette plaine : un rocher, un jardin,
Un palais, de leur triple et superbe gradin,
Forment sa tiare; il a de blancs remparts pour chape.

Châteauneuf, dont le ciel aime la blonde grappe,
Fait, dans la coupe sainte, étinceler son vin,
Et le Rhône, servant de ce banquet divin,
A la foule pieuse offre sa longue nappe.

L'île de Barthelasse, au jubé de ce pont,
Dit l'épître ; le chœur des collines répond
Et le fougueux mistral les soutient de son orgue.

O profane ! demeure au seuil, sur ces degrés :
Abjure la laideur et l'ombre, et que la Sorgue
Te purifie aux fonts qu'un poète a sacrés.

Toulon.

Sur la ville, la paix descend avec la brume.
Les fumeurs d'opium se hâtent. Un clairon
Vibre. Un canot-major accoste. Le Faron
Se constelle de feux et le phare s'allume.

Vers la Seyne, où la mer au vent du soir écume,
Rabots de charpentier, marteaux de forgeron
Résonnent. Dans l'air noir de suie et de goudron,
La torche du calfat brille. Un cuirassé fume.

On siffle ; des appels se croisent dans la nuit ;
Les chaînes sur les treuils grincent ; l'onde bruit ;
Comme un cheval marin la machine s'ébroue ;

Et les rouges fanaux de la rade et du port,
Dans le sillage ouvert par l'héroïque proue,
Mêlent du sang à l'ombre et la gloire à la mort.

Maillane.

— Que vois-tu là ? — Je vois quatre joueurs de boules
Sous des ormes ; un mas riche en olive ; un soc
Oublié dans un champ et, sur l'église, un coq
Qui tourne ses yeux veufs vers l'aire où sont les poules.

— Moi, je vois en Mireille, au mas des Micocoules,
Renaître la beauté de notre race d'oc ;
Je vois un fier lion s'allonger sur ce roc ;
Ces guèpes font le bruit d'enthousiastes foules.

Mais toi, ne vois-tu rien encor ? — Vers Frigolet,
Je vois un pigeon blanc qui fuit un tiercelet ;
Et là, dans ce bassin, une fille se joue.

— Et moi, mirant son vol au Rhône libre et pur
Où nage noblement le cygne de Mantoue,
Je vois l'aigle toscan planer dans notre azur.

Cannes.

Près des monts d'Estérelle aux roches écarlates
Que les pas d'un héros ébranlèrent jadis,
Il est, sous le ciel pur, une tiède oasis
Où l'hiver voit mûrir les citrons et les dattes.

Devant ce golfe d'or aux courbes délicates,
Cannes respire. Alerte, elle joue au tennis
Ou regarde cingler, sur la mer de lapis
Vers les îles, le vol élégant des régates.

O tumulte ! elle accourt et, d'une vive main,
Lance dans l'air œillet, rose, muguet, jasmin ;
Touchée, elle sourit et rit quand elle touche.

Et le soir, enivrée aux parfums, aux couleurs,
Dans l'ombre d'une loge elle offrira sa bouche
Avec le même élan qu'elle jette ces fleurs.

Aix.

L'aigle de la Victoire en ton ciel plane encore ;
Ta Naïade est fidèle aux flancs de ces dauphins ;
Les Muses n'ont pas fui tes paisibles jardins
Ni Minerve tes champs que l'olive décore.

Si l'ignorant doutait d'un passé qui t'honore,
O cité, montre-lui ces murs, ces parchemins,
Ton bon roi, tes héros et les profils latins
De tes filles, l'orgueil de ton pavé sonore.

Quelle grâce ont leurs pas sur le rude trottoir !
Je vois leur fine main soulever le heurtoir,
J'entends leur rire clair dans le grand vestibule.

Ah ! loin de moi déjà que d'Ombres tu retiens !
Ma mémoire les nomme et leur troupe recule
Et je pense à la tombe où tu gardes les miens.

Marseille.

Que l'Aixois s'emprisonne en sa bibliothèque !
Je ne m'échine pas à devenir savant ;
Sur cette Cannebière, en plein bruit, dans le vent,
Je trafique et discours à la manière grecque.

Quel soleil ! Achetons une fraîche pastèque :
Je suis l'intime ami de l'homme qui les vend.
Aurais-tu faim ? Viens çà me humer sous l'auvent
Ces oursins violets comme monsieur l'évêque.

Le mistral fait claquer la tente des cafés :
Vois ces chapeaux volant, ces chignons décoiffés !
Sous ces jupons plaqués admire-moi ces croupes !

Le musc, la bouillabaisse et l'ail parfument l'air.
Allons au port. Je veux te montrer sur les poupes
Tous les étranges noms des nymphes de la mer.

Orange.

Iphigénie ! et toi, vierge, qui tiens cette urne
Sur ton épaule ! roi dont le remords brutal
Arracha de tes yeux la lumière ! fatal
Oreste ! dieu sauveur d'Alceste taciturne !

Ah ! puissé-je, un été, quand la brise nocturne
Agite mollement ce décor végétal,
Puissé-je, sous les feux de son beau ciel natal,
Voir ma Muse, après vous, nouer le fier cothurne !

Et toi, ville ! des miens qu'il te souvienne encor :
Ils ont ravi pour toi la triple orange d'or
Aux monstres dont le sang rougit leurs armoiries ;

Favorise ma Muse, accueille son appel;
Sous ton arc triomphal ses tempes soient fleuries
Et que ma gloire naisse au berceau maternel.

Le Martigue.

La plus fine lumière est au ciel du Martigue :
Quand l'Aurore s'éveille et pousse son volet,
O peintre, sois déjà devant ton chevalet,
Aux étangs, sur ce môle ou dans l'âpre garrigue.

Peins-moi ce noir feuillage où sourit une figue,
La maison au canal mirant son clair reflet,
Ce pêcheur, sec et brun, qui remmaille un filet
Ou le glabre prud'homme inspectant la bordigue.

Que ces homards, bardés comme des héros grecs,
Ces muges, le rouget, cardinal des varechs,
S'assemblent sur ta toile en un coin de la halle.

Et, si ton art enfin aime de tels tableaux,
Imite au quai nocturne un bateau que l'on hale
Et le thon qui s'argente aux lueurs des falots.

Arles.

J'ai consulté Tavèn et ses magiques rhombes ;
Le ruban de velours qui pressa tes cheveux,
Ni ta guimpe froissée entre ses doigts nerveux
N'ont su lui révéler à quel mal tu succombes.

De l'arbre obscur essore un clair vol de colombes :
Qu'ainsi ton sombre cœur me décèle tes vœux ;
Ah, parle ! comme au soir de nos premiers aveux,
Quand la lune avec nous s'est assise à ces tombes.

— Elle a fermé les yeux et gémi doucement ;
Et, tandis qu'elle pleure aux bras de son amant,
Il comprend son silence en se taisant comme elle.

Mystérieux Amour ! regarde : sans remord
Dans l'un des noirs tombeaux il la renverse et mêle
Cette vivante chair aux cendres de la mort.

(*La Belle Saison.*)

HENRY RIGAL

Né à Saint-Chinian (Hérault) le 15 février 1883, M. Henry Rigal a prononcé tout jeune son *Anch'io*. A peine au sortir du collège, il se liait avec le groupe des jeunes poètes biterrois, composé de MM. Ernest Gaubert, Marc Varenne, Pierre Hortala ; il fondait une revue, *le Titan*, et publiait deux plaquettes de vers. Fixé tour à tour à Toulouse, puis à Montpellier, enfin à Paris, il n'a cessé de prendre une part active au mouvement poétique méridional. Après avoir modulé ses premiers chants sur le mode sapphique et taillé sa syrinx dans les roseaux du Céphise, après cet hommage à l'Hellade, sa nourrice intellectuelle, M. Henry Rigal a manifesté un talent plein de fraîcheur et d'originalité dans nombre de poèmes parus dans *la Revue synthétique*, dont il fut aussi l'un des fondateurs, dans *la Revue Forézienne*, *l'Effort*, *la Revue provinciale*, *la Revue périgourdine*, *la Revue dorée*, *l'Ermitage*, *la Nouvelle Revue*, *le Mercure de France*. Certaines de ces pièces, comme *l'Hymne à la nuit* que nous publions, sont d'une somptuosité magnifique en même temps que d'un lyrisme exact, selon l'expression de M. Henry Bataille, c'est-à-dire d'un lyrisme qui est l'expression adéquate des sentiments et des impressions, d'un lyrisme qui obéit à une stricte discipline d'art. M. Henry Rigal excelle à enclore dans l'armature d'une strophe, souvent d'un vers, l'image d'un paysage. « Chez lui, a écrit un de ses meilleurs biographes, les sentiments toujours très délicats sont très purement traduits. » Ajoutons que M. Henry Rigal

manie avec une réelle habileté technique le vers libéré d'aujourd'hui, en évitant avec goût les assonances fâcheuses, e disons pour conclure avec M. René Séguy : « Au résumé, une belle nature riche en sève, où les échos se multiplient et s'harmonisent, une main d'artiste et de sculpteur, tel est Henry Rigal. » Une lectrice de *Mounette* me souffle gentiment : « Vous oubliez le prosateur ! » Sans doute, mais il ne m'est pas loisible d'anticiper sur une prochaine *Anthologie* et Rigal mérite d'être envisagé en chacune de ses hypostases ; — voilà un bien gros mot pour vous punir, Mademoiselle !

RAOUL DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES. — *Une syrinx aux lèvres*, poésies, Béziers, 1902. — *Sur le mode sapphique*, poésies, Béziers, 1903. — *Mounette*, roman, Paris, Grasset, 1907.

EN PRÉPARATION. — *Le Laurier et les Roses*, poèmes. — *Nausikaa*, pièce en 1 acte, en vers.

A CONSULTER. — Henry Bauquier : *Quelques Poètes de l'Hérault*, Béziers, Fabre, 1903. — René Seguy : Henry Rigal, *le Tout Montpellier*, 1906. — Phébus Jouve : *Impressions de lecture*, Nîmes, Chastenier, 1904. — A. Eloy-Vincent : *La Terre languedocienne*, Montpellier, Dupuy, 1905. — Albert Grimault : *La Race et le Terroir*, Cahors, 1905. — Georges Casella et Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906. — Raoul Davray : *l'Éclair* de Montpellier, 14 juillet 1907.

Et vous avez fermé votre livre d'images.

Comme à Noël, on fait pour les petits enfants,
à Pâques, le printemps passe de porte en porte
et c'est aux tendres jeunes filles qu'il apporte,
comme de beaux jouets, quelques rêves troublants.

Or, vous serez ce soir, assise dans le parc,
frissonnante parfois sous votre blanc corsage
et, comme il vous faut bien attendre qu'il soit tard,
d'un vieux livre illustré vous tournerez les pages :

De belles fées, avec leurs baguettes légères,
font en se promenant des miracles profonds;
des princes fabuleux épousent des bergères
et la plus jolie reine enlève un page blond;

Les songes insensés, les folles aventures,
les bouquets, les serments, les fleurs et les baisers !
— Mais la brise s'attarde et, près de vous, murmure;
elle veut sûrement vous dire des secrets...

Derrière cette grille, à travers le feuillage,
regardez donc passer ce jeune homme aux yeux noirs ;
Vous vous êtes levée, il sourit de vous voir
et vous avez fermé votre livre d'images;

Votre cœur se fleurit d'affectueux desseins,
comme de bourgeons d'or la proche roseraie ;
et vous écouterez longtemps, jusqu'à la fin,
le pas du voyageur chanter dans la vallée.

C'est le soir des regrets.

Vous pouvez me quitter, je n'eus pas la folie
de croire à cet amour et qu'il durât longtemps.
Quand l'aube vient frapper aux tavernes fleuries
il faut vider son verre et sortir en chantant.

N'attendez rien de moi que l'adieu d'un ami
et qu'un dernier baiser sur vos mains dégantées.
Comme vous, vous laissez une robe fanée,
je changerai d'amour avec un grand mépris.

... Mais vous, ma voyageuse, infidèle maîtresse,
si vous parlez avec la brise de ce soir,
ne lui direz-vous pas que votre cœur vous pèse
et que vous voudriez bien gémir et vous asseoir !

Comme le voyageur qui part de son village,
avant de disparaître au tournant du chemin,
une dernière fois, regarde le paysage,
le toit de sa maison, l'arbre de son jardin,

regardez-vous aussi dans votre vie passée.
Comme au vent froid, les feuilles d'or qui vont mourir,
autour de vous s'agite un vol de souvenirs;
vous baissez votre front au poids de vos pensées !

Oh ! la belle jeunesse en jolie robe blanche !
Petite fiancée, rose du mois d'avril,
vous n'avez pas été affectueuse et franche ;
des larmes ont fait gris vos yeux bleus puérils.

Vous avez rêvé d'être une reine adorée
qui tient à ses genoux tout un peuple soumis :
vos gestes auraient fait changer les destinées,
on serait mort pour un de vos regards amis;

Vous avez été fière, hypocrite et méchante,
vous avez fait parfois des signes aux douleurs
mais vous êtes, ce soir d'exil, la pauvre errante
qui pleure sa patrie, son enfance et son cœur.

C'est le soir des regrets, c'est le soir des remords !
Oh ! retournez sans peur, sans honte et sans mensonges,
vers la demeure où brûle encor ma lampe d'or,
sachant la vanité malheureuse des songes;

vous ne trouverez pas de bouquets sur le seuil,
vous y rencontrerez votre ami de naguère :
j'ai, comme vous, souvent fait le péché d'orgueil
et je comprends enfin toute notre misère !

Si l'amour ne veut pas nous réunir encor,
et pourtant dans mes mains je sens trembler les vôtres,
tous deux, du moins, loin de la vie et loin des hommes,
nous pleurerons ensemble en attendant la mort !

L'Amour.

Tant que je n'ai connu que des lèvres légères
en propos puérils comme en baisers changeants,
des chansons chaque fois plus folles s'envolèrent
de mon cœur frémissant comme un arbuste au vent.

Des platanes touffus ombragent le chemin...
La vie, la belle vie est une immense ronde
qu'on danse sans fatigue en se tenant les mains...
Des sources dans les fleurs sont sous les branches blondes.

— Je t'ai trouvée, o bien-aimée, que je cherchais,
un soir, à l'heure bleue où la lune est aux nues;
tu levas tes deux bras lorsque je m'approchais
comme quand vient enfin la visite attendue.

Car j'allais bien vers toi depuis les premiers jours;
ton image veillait au chevet de mes sommes :
l'enfant capricieux qu'a rencontré l'Amour
est devenu pensif et grave comme un homme.

Depuis que tes deux mains aux miennes sont mêlées,
il semble qu'un autre être habite dans mon corps
et, malgré que la joie l'emplisse jusqu'aux bords,
mon âme est par la peur incessamment troublée.

J'ai fait souvent de grands gestes, aux sombres heures,
pour chasser loin de nous les mauvais voyageurs,
pour que le doute, avec la jalousie, sa sœur,
passent sans regarder notre unique demeure.

J'ai souffert sur ton sein de peines inconnues;
j'ai eu tous les désirs et j'ai fait tous les vœux;
j'ai souhaité parfois que la mort soit venue
de ne pouvoir pas être infiniment heureux.

Mais tu m'as dit : « Voici la jeunesse trompeuse,
qui de ses doigts de fleurs avait clos tes chers yeux.
Ah ! qui saura jamais pourquoi l'azur des cieux
se change tout à coup en une mer brumeuse !

La vie, toute la vie, ami, c'est le long fleuve
qui chantant dans les monts se lamente aux cités;
l'aubépine épousée par une aube de mai
à l'automne déjà met sa robe de veuve.

Il ne faut rien vouloir qu'une blanche maison,
protégée par des nids, des treilles et des roses
et qu'une même amie pour toutes les saisons.
Ne t'afflige jamais à rêver d'autres choses.

Nous attendrons ainsi les deuils et les bonheurs,
ayant fermé la porte aux noires aventures
et lorsque sur tes joues couleront quelques pleurs,
voici pour les sécher toute ma chevelure. »

— Maintenant que l'amour éternel me dévoile
la vie harmonieuse où je suis convié,
mon cœur sera parfait comme un ordre d'étoiles
et mon esprit paisible ainsi qu'un olivier.

Vous qui m'avez aimé....

— Vous qui m'avez aimé de tout votre grand cœur,
vos pieux souvenirs sont d'immortelles fleurs,
o mon amie franche, fidèle et secourable
et je reviens vers vous, cette nuit misérable
où le malheur sur moi s'appesantit si fort
que pour me délivrer je songeais à la mort.
Mais vainement le vent frivole des années
disperse quelque temps nos lâches destinées,
ma seule aimée ; nous nous retrouverons toujours
quand l'un de nous aura besoin d'un peu d'amour
et déjà votre image à mes yeux se précise
douce et pleine de paix comme un vitrail d'église.
Écoutez mes sanglots et comprenez mon deuil.
C'est à vous seulement que je puis sans orgueil
dévoiler la détresse infinie de mon âme,
vous qui m'avez aimé mieux que toutes les femmes.
— Fierté de mon enfance, honneur de mes vingt ans,
si je m'étais douté qu'en vous abandonnant
je perdais des trésors aussi chers, je vous jure
que je n'aurais jamais tenté les aventures
et que si j'avais su tout le mal que je sais
je n'aurais rien voulu de plus que vos baisers.
Mais que faire, pareil à des oiseaux en cage,
de mon cœur frémissant, curieux et sauvage !
— Dans la cité, parfois errant à tout hasard,
l'autre jour, à midi, sur les grands boulevards,

j'ai vu passer la gloire en splendide équipage;
une foule accourue saluait son passage;
je me suis avancé vers elle et souriant
j'ai mis sur ses genoux quelques lilas récents.
Mais sans même s'apercevoir de ma présence
elle a suivi sa route avec indifférence.
— Les parcs de marronniers et de roses chargés
font une ombre charmante aux fronts découragés.
J'y venais abriter mes pensées indociles
mais, au lieu de trouver la retraite tranquille,
tant de femmes passaient, sous les branches d'été,
qu'en mon cœur un instant oublieux, je sentais
s'éveiller de nouveau les envies amoureuses ;
j'écrivais des chansons aux blondes promeneuses
mais pas une jamais n'a su me les chanter !
— Tout est folie, tout est sottise et vanité !
La couronne qu'on donne à l'illustre poète,
les millions de baisers des faciles conquêtes,
rienne vaudrait d'être inconnu, modeste et pur,
de respirer l'odeur du jour dans les blés mûrs
et de dormir au lit embaumé de lavande
sur le sein d'une amie qui ne changera pas.
Je possédais jadis cette fortune-là :
c'est encore aujourd'hui tout ce que je demande !
— Cette nuit, dans la chambre où je gémis ainsi,
comme sur les coteaux est la lune apparue
votre image adorée veille dans l'ombre émue
et calme en souriant mes terribles soucis.
Ma seule véritable amie, soyez bénie.
Je jure que demain je vais vous revenir ;
votre bonne présence assure l'avenir
et je renais enfin en face de la vie
bon, robuste et joyeux comme celui qui croit
au Dieu qui règne dans le ciel et sur la terre
quand il a dit tout haut sa puissante prière
et fait contre l'enfer le signe de la croix !

Les Adieux à l'été.

Mon âme vive en ses milliers d'enthousiasmes
s'attache avec ferveur à tout ce qui l'étreint
et les jeunes saisons comme de tendres femmes
ne peuvent plus partir sans qu'elle ait des chagrins.

O bel été ! je t'aime en cette heure accablante
où tout autour de nous est divinement pur
pour tes jours éperdus de blancheur et d'azur
et tes longs soirs couchés dans la lune et les menthes.

Les plaisirs merveilleux que tu m'avais donnés
me faisaient une heureuse et féconde existence :
les rosiers du jardin étaient tous couronnés,
mon cœur battait harmonieux comme des stances.

Mais le vent dont je sais des chansons lamentables
s'est arrèté, par la forèt, ce matin d'or
et j'ai bien entendu sa voix dans les érables
parler d'hiver, de la souffrance et de la mort.

Adieu soleil ! épars encor de tous côtés,
tu rendais mes bras nus plus dispos à l'ouvrage
et mes pensées, devant tes sereines clartés,
n'étaient que des oiseaux sonores et sauvages ;

Adieu bois visité de limpides lueurs,
pavoisé d'églantiers, de haies et de fougères,
nids de mousse profonds, délicieuse odeur
et caresses montant de la fraîche rivière ;

Adieu coteaux où les pommiers chargés de fruits
escaladent le flanc glissant des prairies vertes ;

ruisseaux qui bondissez et qui menez le bruit
des troupeaux regagnant les étables ouvertes ;

Vous aussi, plaine immense et descendant en paix,
que la vigne et les blés font uniquement blonde,
et toi là-bas, adieu, mer bleue, mer vagabonde
que je ne verrai plus lumineuse jamais !

Car j'ai gravi le mont le plus haut, bel été,
d'où le pays se développe jusqu'aux plages
afin de conserver une parfaite image
de ta tumultueuse et farouche beauté.

Et sachant bien ainsi que tu vivras en moi,
je me soumets aux dures lois des destinées
et je n'ai plus que la tristesse accoutumée,
tristesse des exils, de novembre et du froid.

Seulement, dès ce soir, en signe de misère
et de dédain aussi pour les autres saisons,
je veux fermer, parmi les guirlandes de lierre,
la porte aux deux verrous de ma blanche maison.

Hymne à la nuit.

Le ciel, où de nouveau tant d'étoiles éclosent,
est comme un jardin bleu parmi l'avril léger ;
la lune sur les monts est un feu de bergers
et, lassés par le vent, les platanes reposent.

Les vieux murs des maisons sont gris avec douceur,
la route blanche monte au bout du blond village

et la brise, apaisée par le charme des fleurs,
dort parmi la bruyère et les roses sauvages.

Nulle rumeur ne trouble plus l'espace immense ;
à peine si la voix des ruisseaux est là-bas.
Les hommes ont toujours la même indifférence
pour l'éclatante nuit qu'ils ne comprennent pas.

Mais ces pures splendeurs ont d'intimes puissances
sur le cœur des enfants sensibles et divers
et je ressens en moi tout autant d'espérances
que si m'avait souri quelque femme aux yeux clairs.

Mes chagrins d'autrefois mêlés à mes tristesses
s'en sont allés heureusement de mon esprit ;
je suis joyeux, enthousiaste et plus épris
qu'aux matins merveilleux de ma saine jeunesse.

Ce spectacle si grand et si mystérieux
fait remonter du fond de mon âme fervente,
fort comme il ne le fut jamais devant les dieux,
ce désir d'adorer qui toujours nous tourmente.

O nuit vaste, que j'aime encor plus que le jour
pour que te soient moins durs d'innombrables blas-
astres harmonieux qui brillez tour à tour [phèmes,
comme les vers sacrés d'un immortel poème,

je voudrais qu'on m'apprît une digne prière
pour vous dire à genoux en ces moments bénis,
car les mots qu'il vous faut sont des mots infinis
et tous ceux que je sais ne peuvent pas vous plaire.

Recevez donc de moi le seul pieux hommage,
que mon cœur soucieux rend à votre beauté

et, pendant qu'en accord les arbres vont chanter
quelques hymmes parfaits épars dans leurs feuillages,

moi, pour que mon respect égale mon ardeur,
sous la sérénité de vos saintes lumières,
je resterai muet, pensif et solitaire,
comme un pâtre au milieu de sa montagne en fleurs.

EDMOND ROSTAND

M. Edmond Rostand est né le 1er avril 1868, à Marseille, rue Montaux. Il est le fils de M. Eugène Rostand, savant économiste, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, auteur d'excellentes traductions de poètes latins. Il commença ses études au lycée de Marseille, où il les poursuivit jûsqu'à la seconde, et vint les achever à Paris, au collège Stanislas. Pendant qu'il préparait sa licence en droit, il publia son premier recueil de vers, les *Musardises*, dont il expliquait ainsi le titre : « Ami lecteur, tu sauras que musardise, musarde, comme on disait au vieux temps, signifie rêvasserie douce, chère flânerie, paresseuse délectation à contempler un objet ou une idée, car l'esprit musarde autant que les yeux, si ce n'est plus... Enfin tu comprendras le choix que j'ai fait de ce mot, te souvenant que le savant Huet le faisait venir du latin *Musa*, qui, comme on le sait, signifie la Muse. » *Les Musardises* parurent en 1890. La même année, Mlle Rosemonde Gérard devenait Mme Edmond Rostand et publiait un livre de vers similaire, *les Pipeaux*. Ces deux volumes portent dans leurs pages le souvenir du temps de fiançailles des jeunes auteurs et la joie des premiers jours de bonheur. M. Rostand y chante avec esprit les manchons ébouriffés, les robes de foulard à grands ramages, les souliers de satin rose, les parfums d'avril. Il s'y révèle artiste littéraire fort habile, maniant avec dextérité les rythmes et poudrant de préciosité l'expression de ses sentiments. « Ce volume des *Musardises*, écrivait M. Au-

gustin Filon, n'est pas un bouton, ni une fleur, mais un fruit délicieux; ce n'est pas une promesse, c'est une véritable explosion de talent poétique; avec cela, un accent nouveau, cette spontanéité, cette hardiesse, ce je ne sais quoi d'enlevé et de vibrant qui dut faire tressaillir, il y a près de soixante-dix ans, les premiers lecteurs des *Contes d'Espagne et d'Italie.* »

M. Edmond Rostand, en qui les *Romanesques*, représentés, en 1894, sur la scène de la Comédie-Française, annonçaient un ingénieux disciple de Banville, a conquis rapidement comme poète dramatique une gloire éclatante. Quatre ouvrages, de sa vingt-cinquième à sa trentième année, ont, selon une fortune et un mérite croissants, notifié son charmant génie. Mais tout n'a-t-il pas été dit par la critique et le public sur l'attrait légendaire et mystique de la *Princesse lointaine*, le charme un peu renanien de la *Samaritaine*, l'héroïsme picaresque, la verve dramatique, la fantaisie spirituelle de *Cyrano de Bergerac*, le tragique shakespearien de l'*Aiglon ?* Bornons-nous donc à rappeler que sa jeune renommée a forcé les portes de l'Académie française, qui l'a admis, le 30 mai 1901, en remplacement d'Henri de Bornier. Dans l'intervalle de ses œuvres dramatiques, M. Rostand a publié divers poèmes : *Pour la Grèce*, ode d'un beau souffle, écrite au moment de la guerre gréco-turque; *la Journée d'une Précieuse*, jolie reconstitution dont on retrouve quelques traits au troisième acte de *Cyrano de Bergerac; Un soir à Hernani*, poème commémoratif du centenaire de Victor Hugo, et *les Mots* où le poète, véritable Ruggieri littéraire, lance mille fusées d'images dans le camp des partisans de la réforme de l'orthographe française. M. Edmond Rostand vit, depuis huit ans, dans sa villa Arnaga, construite sur la côte basque, à Cambo (Basses-Pyrénées). Il y parachève, dans la féerie de paysages lumineux, nombre d'œuvres dramatiques, notamment *Chantecler*, transposition du *Roman de Renart*, où il s'attachera, avec son extrême fertilité d'imagination, à parer de grâces nouvelles un sujet vieux de mille ans.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Les Musardises*, poésies, 1890. — *Les Romanesques*, comédie en 3 actes, en vers (représentée le 21 mai 1894 sur la scène de la Comédie-Française), Paris, Fasquelle, 1894. — *La Prin-*

cesse lointaine, pièce en 4 actes, en vers (représentée le 5 avril 1895 sur la scène de la Renaissance), Paris, Fasquelle, 1895. — *La Samaritaine*, évangile en 3 tableaux, en vers (représentée le 14 avril 1897 sur la scène de la Renaissance), Paris, Fasquelle, 1897. — *Pour la Grèce*, vers dits par l'auteur à la matinée de la Renaissance du 11 mars 1897, Paris, Fasquelle, 1897. — *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en 5 actes, en vers (représentée le 28 décembre 1897 au théâtre de la Porte Saint-Martin), Paris, Fasquelle, 1897. — *L'Aiglon*, drame en 6 actes, en vers (représenté le 15 mars 1900 au théâtre Sarah-Bernhardt), Paris, Fasquelle, 1900. — *La Journée d'une Précieuse*, poème, publié dans les *Lectures pour tous*, Paris, 1901. — Discours de réception à l'Académie française, Paris, Fasquelle, 1903. Poèmes divers dans le *Gaulois du dimanche*, 6-7 juin 1903. — *Un soir à Hernani*, poème, *le Gaulois*, 26 février 1902. — *Les Mots*, poème, *le Figaro*, 9 avril 1905.

En préparation. — *Chantecler*, *la Maison des Amants*, pièces en vers. — *Faust*, traduction. — *Le Théâtre*, pièce moderne.

A consulter. — Augustin Filon : *Les Musardises*, 1890. — Francisque Sarcey : *Cyrano de Bergerac*, *le Temps*, décembre 1897. — Adolphe Brisson : Un ménage de fauvettes, *Portraits Intimes*, Paris, Armand Colin, 1898. — Émile Magne : *Les Erreurs de documentation de* « Cyrano de Bergerac », avec une lettre autographe de M. Rostand, Paris, Éditions de la *Revue de France*, 1898. — *Le Théâtre*, 1899-1907, *passim*. — Jules Lemaître : *La Samaritaine*, *les Annales politiques et littéraires*, 1900. — Jules Claretie : L'Auteur de *l'Aiglon*, *le Journal*, mars 1900. — Rémy de Gourmont : le Bonheur littéraire (*M. Edmond Rostand*) *Promenades littéraires*, Paris, Société du Mercure de France, 1904. — A propos de la réception de M. Edmond Rostand à l'Académie, *le Gaulois du dimanche*, 6-7 juin 1903. — A propos de *l'Aiglon*, *le Gaulois du dimanche*, mars 1900. — Pour les œuvres dramatiques, se référer aux articles de MM. Jules Lemaître, René Doumic, Émile Faguet, Catulle Mendès, Lucien Muhlfeld, Max Nordau, Henry Fouquier, etc...

Iconographie. — Crayon par F. Thévenot. — Portrait-charge, Vanity Fair de Londres, Charles Léandre, *le Rire*, Ernest la Jeunesse, les « tu maslu ! », *l'Assiette au Beurre*, 5 octobre 1901.

L'Heure charmante.

Le repas s'achevait en musique, aux bougies
Le vieux parc n'était plus le parc aux élégies,

Mais s'éclairait de ces lanternes du Japon
Qui, sous le fil de fer léger qui leur sert d'anse,
Au moindre éveil de brise entrent toutes en danse,
En étirant leurs corps annelés, de crépon.

Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée
Croiser leurs vrilles d'or. Ce fut une soirée
Unique. Le feuillage était notre plafond ;
Des étoiles luisaient dans tous les interstices ;
Les décors naturels se mêlaient aux factices ;
L'amour était frivole, ému, libre, profond.

Le réel avait tu sa rumeur importune,
Les ombrelles des pins se veloutaient de lune,
Un désordre joyeux régnait dans le couvert ;
Les candélabres hauts de vieille argenterie
Portaient, à chaque branche, une flamme fleurie
D'un lilliputien abat-jour, mauve ou vert.

Ce fut une soirée unique de magie
Et dont nous garderons toujours la nostalgie :
Les cœurs étaient de choix, les esprits aristos ;
Les silences disaient des passages de rêves ;
Puis les mots repartaient, ennoblis par ces trêves,
Et les âmes vibraient ainsi que des cristaux.

Le vin était d'Asti ; le luxe, véritable ;
Des violettes en tout sens jonchaient la table ;
Les unes se mouraient : elles étaient des bois ;
D'autres duraient encore : elles étaient de Parme;
D'un verre qu'on eût dit soufflé dans une larme,
Des roses s'effeuillaient d'un seul coup, quelquefois.

Le moindre pli, le moindre nœud, la moindre ganse,
Résumait en soi seul des siècles d'élégance ;

Le moindre mot de ces charmants civilisés,
Des siècles de finesse ; et, dans les accessoires
Les plus inattendus, des siècles de victoires
Sur la lourde matière étaient totalisés.

On disputait de poésie et de musique ;
Un doux bavard faisait de la métaphysique ;
Les fraises, cependant, d'un tas pyramidal
S'écroulaient et roulaient sous les doigts des gourmandes ;
Les rieuses offraient moitié de leurs amandes ;
On entendait quelqu'un qui parlait de Stendhal.

Et les glaces fondaient, minuscules banquises,
En délivrant des fleurs qui dedans étaient prises ;
On se sentait parfois dans une extase, et puis
On ne savait plus trop d'où venait cette extase,
Si c'était du joli mystère d'une phrase,
Ou de la nouveauté d'un couteau pour les fruits.

Ce fut l'heure où, parmi les coupes de Venise,
Dans un accoudement satisfait, s'éternise
L'égrènement rêveur des grappes de muscats ;
Alors les beaux distraits qu'être une énigme flatte
Sourirent d'un sourire un peu haut sur cravate
Et tinrent des propos obscurs et délicats.

L'amour était ému, libre, profond, frivole ;
Ceux-ci, faux puérils, jouaient à pigeon-vole ;
Ceux-là disaient des vers ; et quand les premiers feux
Palpitèrent, des cigarettes allumées,
Aux cheveux plus légers que de blondes fumées
La fumée emmêla de bleuâtres cheveux.

Le paradoxe était aux lèvres des plus sages ;
Les fracs étaient fleuris d'œillets pris aux corsages ;

Et, comme on entendait de lointains violons,
Les femmes ne faisaient que des réponses vagues,
Et machinalement changeaient de doigts leurs bagues,
Avec des rires brefs et des regards très longs.

L'orchestre avait bien soin de n'être pas tzigane ;
Sa valse eût fait valser Urgèle avec Morgane...
Puis, elle se taisait, pour reprendre soudain.
Ce fut une soirée unique de magie;
Contre tous les parfums d'un boudoir-tabagie
Luttaient tous les parfums d'un nocturne jardin.

Oh ! les rires troublés ! oh ! les beaux bruits de jupes !
Les plaintes, à mi-voix, ironiques, des dupes !
Les mots précis partant des coins esthétisants,
Les mots vagues des coins philosophants, les drôles
Des coins moqueurs, et les blancs haussements d'épaules
Aux madrigaux musqués des dolents bien-disants !

Puis, les frissons frileux dans les robes ouvertes,
Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes
Jetés vite aux cous nus par les prestes galants ;
Les fuites s'estompant, doubles, sous les grands arbres ;
Les gestes bleus parmi les gestes blancs des marbres ;
Les barques, sur le lac, commençant des tours lents...

Les barques promenant des chants et des lumières...
Énervements heureux et fébrilités chères !
Celui-ci qui, burlesque, éveillant des frons-frons,
Tente un refrain narquois sur une mandoline,
Cet autre proposant d'aller sur la colline...
Et la noble pâleur de tous ces jeunes fronts !

Ce fut une soirée unique de magie.
Le vent malin souffla la dernière bougie

Devant que fût fini notre ultime sorbet.
Parfois, faisant pousser des cris aux robes blanches,
On voyait, incendie indiscret sous les branches,
Une lanterne japonaise qui flambait.

Et nous nous augmentions l'exquis de cette fête
De la sentir frivole, imprudente, inquiète,
Et, délicats devins d'un brutal avenir,
Assurés de bientôt périr, — et quels artistes ! —
Tous nous la savourions, charmés, finement tristes,
Comme on fait ce qui doit et ce qui va finir...

Et ces chants, ces propos, ces clartés et ces femmes,
Et la communion légère de ces âmes,
Et ces plaisirs polis et doux d'honnêtes gens,
— Honnêtes mais pervers un peu, — ces nonchalances,
Ces voix discrètes, ces musiques, ces silences,
Cette complicité parfaite d'indulgents,

La fraîcheur sous les doigts de ces perles, ces grâces,
Cette confusion d'esprits de toutes races,
Ces minutes, ce parc où l'on était si bien,
Joignaient le charme encor, à tant de charmes rares,
De tout ce que déjà menacent les barbares,
De tout ce dont bientôt il ne restera rien.

Le Souvenir vague ou les Parenthèses.

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
(Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines,
Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot ;
Un bouvreuil sifflottait dans les branches voisines
(Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante
(Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon),
Et le grand geste vert d'une branche pendante
Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre,
Et l'on voyait, au loin, dans l'or clair d'un étang
(D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare),
Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant,

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes
(Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir),
Votre balancement m'éventait de dentelles
Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes
Je faisais des calculs infinitésimaux,
Et languissants, distraits, nous échangions des phrases
(Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande,
Et votre col, d'un point de Gènes merveilleux
(De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande),
Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte
Tomba sur votre robe un insecte, et la peur
(Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte)
Vous jeta contre moi. — Cher insecte grimpeur !

Un grêle rameau sec levait sur le ciel pâle,
Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu.
Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle
(Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'ombre nous fit glisser aux pires confidences,
Et dans votre grand œil, plus tendre et plus hagard,
J'apercevais une âme aux profondes nuances
(Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

A Sarah.

En ce temps sans beauté, seule encor tu nous restes
Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
Ceindre un bandeau, porter un lys, brandir un fer,
Reine de l'Attitude et Princesse des Gestes.

En ce temps sans folie, ardente, tu protestes !
Tu dis des vers. Tu meurs d'amour. Ton vol se perd,
Tu tends des bras de rêve, et puis des bras de chair.
Et quand Phèdre paraît nous sommes tous incestes.

Avide de souffrir, tu t'ajoutas des cœurs ;
Nous avons vu couler — car ils coulent, tes pleurs ! —
Toutes les larmes de nos âmes sur tes joues,

Mais aussi tu sais bien, Sarah, que quelquefois
Tu sens furtivement se poser, quand tu joues,
Les lèvres de Shakespeare aux bagues de tes doigts.

Pour la Grèce.

(*Fragment.*)

Quel est ce pays qui veut être,
Alors qu'on est esclave, maître,
Jeune et fier quand on ne l'est pas,
Intrépide quand tout recule,
Quel est ce pays ridicule ?
Ouvrez l'Atlas. Cherchez. En bas.

Et vous verrez — ô pauvre Grèce ! —
Une énorme Europe qui laisse
Pendre d'un geste de dédain,
Pendre tout au bas de la carte,
— Peinte de jaune ou de carmin,
Avec le pouce qui s'écarte, —
Une toute petite main.

Mais cette main qu'ainsi l'Europe laisse pendre
Fait murmurer entre ses doigts
L'eau certes la plus bleue où puisse encore s'entendre
Quelque mythologique voix ;

Cette main a gardé la finesse et la grâce
Qu'assurent seuls de beaux aïeux,
Et résume, bouquet d'une splendide race,
Toutes les mains pâles des dieux ;

Elle fut à son heure autre chose que fine,
Forte, elle tint tout le promis,
Et n'eut qu'à battre un peu les flots de Salamine,
Pour y noyer ses ennemis ;

Cette main a semé le rêve sur le monde,
Et chaque frisson de beauté [fonde,
Dont nous sentons s'ouvrir la fleur brusque et pro-
Nous vient d'un grain qu'elle a jeté.

C'est elle qui connut la première brûlure
Du feu que l'on dérobe au ciel,
La première fraîcheur de cette chevelure
Dont Cypris exprimait le sel ;

Et cette main, c'est encore elle
Qui fabriqua la première aile
Dont sous le soleil ait fondu
La noble et palpitante cire ;

Elle encore, — et jamais n'expire
Le premier arpège entendu ! —
Qui sur une écaille d'Epire,
Pinçant le premier nerf tendu,
Accorda la première Lyre !

Déjà prêt à prendre son vol,
Quand Pégase grattait le sol
Avec son sabot de lumière,
C'est cette main qui la première
Sut d'abord lui flatter le col,
Puis l'empoigner par la crinière.

Et des rayons tissant sa chair,
L'azur argenté de l'éther
Colorant le sang de ses veines,
Comme ossature ayant les chaînes
De ces monts divins baignés d'air
Que foulaient les Grâces hautaines.
Blanche, on la voit, sous le ciel clair,
Au fond des époques lointaines,

Se reposer d'un geste fier
Sur le coussin bleu de la mer,
Avec pour bague d'or Athènes
Et Sparte pour bague de fer!

Les Mots.

(*Fragment.*)

Mais des cris de scoliastes
Annonçaient incessamment
Qu'on procédait à de vastes
Travaux d'enlaidissement.

Le char d'or de chaque Idée
Devenait un omnibus
Roulant sa lourdeur bondée
Dans un gâchis de rébus!

Paon criait: « Sous leur attaque
Perdant l'*o* qui m'ocellait,
J'ai l'air du bruit de la claque
Qu'administre au Beau le Laid! »

L'orthographe égalitaire
Qui se plaît aux quiproquos
S'amusait, dans l'ombre, à faire
Douter d'eux les plus grands mots.

Héros criait: « Sort fantasque!
Doute vraiment singulier!
Ai-je pour coiffure un casque...
Ou pour chef-lieu Montpellier?

— « Frappez! dit un ironique
Dieu reconnaîtra les siens!
— Messieurs, n'est-il pas inique
Clamaient des mots parnassiens,

« De venir, lorsque, superbe,
Loin du vil argot, l'Argo
Veut cingler vers l'Or du Verbe,
Mettre sur lui l'embargo?

« Ils ont déchiré la gaze!...
Changé Pégase en dada!... »
S'éveillant au mot Pégase,
Un mot de Hugo gronda:

« Comme un chêne druidique
J'avais des gibbosités:
L'orthographe orthopédique
M'a guéri de ces beautés!

— « Eh bien, pour aller en ville
Je suis maintenant joli! »
Disait un mot de Banville
Spirituel et poli.

— « Ils n'auront pitié de nulle,
Grâce! criait une voix.
Puisque le mot *libellule*
Tremble déjà dans leurs doigts! »

Nymphe pleurait: « Mon mystère
S'éteint comme un ver luisant!
— Je perds ma peau de panthère!
Criait *Bacchante*! à présent

« Je vendange des vignobles
Où la rosée est en stras ! »
Et des épithètes nobles
Gémissaient dans l'ombre : « Hélas !

« Si ce sont là, disaient-elles,
Les caresses qu'ils nous font,
Nous aimions mieux les dentelles
Des manchettes de Buffon ! »

— « Mesdames, j'arbore un crêpe
S'il faut rendre à ces Messieurs
Mon *x* à taille de guêpe ! »
Disait un mot précieux.

La Ruelle.

... Et l'on voit entrer quelques figures blettes
Avec beaucoup de linge autour. Et ce sont des
Précieuses. Et puis deux ou trois grands dadais
Noir-vêtus : des auteurs.

Saluts selon Nervèze.

Ces dames sont de Ville et n'ont droit qu'à la chaise
Ces messieurs vont s'asseoir sur d'humbles perroquets..
On tousse. On se prépare à briller. Deux laquais
Ouvrent avec mystère un paravent énorme
Pour tenir prisonnier l'esprit. Le rond se forme.
Bavius lit un discours récemment terminé
Sur un vers de Monsieur de Corneille l'aîné,
Pendant que son rival Dordonius ricane.
Chaque dame brandille une petite canne

Et s'en fouette la jupe aux passages exquis.
Tiridate survient. Puis deux ou trois marquis.
Puis Phylante enchanté de ses gants isabelle.

Mais tout d'un coup : « Mon cœur!...
— M'amour !...
— Ma toute belle !... »

Et frrrou.... Garamantide à leur tête, ce sont
Des dames, de la Cour cette fois-ci. — Frisson
Tout de suite, à leurs pieds, quelques moustaches
[blondes
Prennent place, éployant par terre leurs rotondes...
Les dames de la Cour ayant droit au fauteuil,
Les dames de la Ville ont fait un mauvais œil.
Chiquenaude aux rubans, tapotis sur la moire.
Bavardages. Récits.

« Connaissez-vous l'histoire
Des perles que Monsieur de Liancourt attacha
Par jeu, chez une dame, au cou d'un chat? Le chat
Crut entendre au jardin quelques sifflets de merles,
Bondit... On n'a revu ni le chat, ni les perles. »

Chacun de raconter quelques traits d'animaux.

Puis on tâche à fixer le son de certains mots.
Ce problème est posé par un abbé linguiste :
« Comment prononce-t-on, jésuite ou jésuiste ? »
Les avis sont divers ; mais on en vient aux lois
Du parfait savoir-vivre, et l'on n'a qu'une voix
Contre cette hérésie — oh! que rien ne rachète — :
Manger la confiture avec une fourchette !
C'est l'instant du Concours Poétique. Sujet
Précédemment choisi : SUR L'ENVOI D'UN CACHET
DE CRYSTAL. Il faudra qu'un rondeau se guilloche,
Mêlant la rime en *al* avec la rime en *oche*.

Dénouant gravement le ruban d'un rouleau
Tiridate s'avance et déclame : RONDEAU.

« Rondeau pour envoyer, avec mélancolie,
Un cachet de crystal à celle qui m'oublie. »

« Ce cachet de crystal de roche
Par la matière se rapproche
Des yeux dont l'éclat m'est fatal,
Puisque vos yeux sont d'un crystal
Dont votre âme, hélas ! est la roche.
Petit, limpide et glacial,
C'est une banquise de poche,
Le gel d'un pleur monumental,
Ce cachet.

« Car, épigramme et madrigal,
Il a double sens, il ricoche :
Froid, il peint votre cœur hiémal,
Mais il s'attriste, lacrymal,
Comme si, dedans, un reproche
Se cachait ! »

Phylante, interrompant le murmure flatteur,
S'avance, et, sans papier, nonchalant, grand seigneur :

« RONDEAU, dit-il, que, pour terminer une brouille,
Sur l'écrin d'un cachet de crystal je gribouille !

« Je l'espère, ce sceau gemmal,
Ce sceau d'un crystal sans reproche,
(Car depuis Pépin d'Héristal
Nul roi n'eut sceau d'un tel crystal !)
Scellera le mot qui rapproche.

Mon cœur bat comme triple croche.
Mais la Belle dont l'œil m'embroche
A le viscère intercostal
Gelé.

« Ah ! prenez ce sceau pour mailloche
Et me tapez sur la caboche
Jusqu'à briser mon crotophal,
Si je ne peux pas, triomphal,
Dire de votre cœur de roche :
« Je l'ai ! »

L'enthousiasme est vif. Mais à qui le laurier ?
La compagnie hésite. Et l'on entend crier :
« J'aime le sérieux ! — J'adore le burlesque !
C'est du meilleur Cotin !
— C'est du Voiture !
— Presque !

Et, le rond se mettant à s'entredéchirer,
Doralise, tout bas, commence d'espérer
Que peut-être — ô bonheur ! — une grande querelle,
La Querelle des Deux Rondeaux, naîtra chez elle!

Cependant un auteur qui, vexé, reste coi,
Cause quelque surprise.
On va vers lui. Pourquoi
N'a-t-il pas concouru ? Le bon poète laisse
Ce petit inpromptu tomber, avec mollesse :

« Mon sentiment est qu'un ron — DEAU
Doit être au moins de Congo — RA
Pour qu'il soit digne que le — LISE
Notre divine DO-RA-LISE. »

Ce chef-d'œuvre imprévu par tous est applaudi, —
Et puis chacun s'en va dîner. Il est midi.

(*La Journée d'une Précieuse.*)

EMAMNUEL SIGNORET

M. Emmanuel Signoret est né le 14 mars 1872 à Lançon (Bouches-du-Rhône). Il fit ses études à Aix-en-Provence et vint à dix-sept ans à Paris, mais il n'y resta que très peu de temps ; il séjourna ensuite à Toulouse en 1891, où il fonda *la Revue des fleurs*, qui dura ce que durent les fleurs ; en 1892 il retourna à Paris, où, avec MM. Gustave Robert et Louis le Cardonnel, il fonda le *Saint-Graal*, bientôt arrêté ; une deuxième série paraît en 1895 ; une troisième série en 1898 : cette revue était entièrement dirigée par lui et publia ses œuvres en vers et en prose ; elle portait en sous-titre : *les Cahiers d'art et d'esthétique*. Elle publia *Un créateur*, récit d'histoire idéale, et *les Méditations sur la volonté*, qui ne furent jamais éditées en librairie.

Il fit plusieurs voyages en Italie, de 1896 à 1899, et mourut en janvier 1900, à Cannes.

Les Vers Dorés, son premier volume de vers, est précédé d'une longue préface où il explique son œuvre avec trop d'application et trop d'enthousiasme. Un autre volume de vers, *la Souffrance des eaux*, fut couronné par l'Académie française en 1899. M. Emmanuel Signoret avait des dons lyriques absolument exceptionnels, et s'il n'était pas venu à l'époque du symbolisme, dont il subit l'influence détestable malgré ses origines et son sens de la clarté et de l'harmonie, et aussi si la mort ne l'avait pas pris aussi jeune nul doute qu'il n'ait été un grand poète. Nous avons cru devoir le classer dans cette *Anthologie des poètes du Midi*

parce que, malgré tout, il resta fidèle à sa race toute sa vie et qu'à travers tous ses poèmes, sous le ciel éclatant d'azur, passe la brise parfumée, trop violente parfois, qui fait frissonner les oliviers de la Provence, chers à Minerve aux yeux bleus. H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Le Livre de l'Amitié*, poèmes en vers et en prose, Paris, Vanier, 1891. — *Ode à Paul Verlaine*, Paris, Vanier, 1892. — *Daphné*, poèmes, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. — *Vers dorés*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896. — *La Souffrance des Eaux*, poèmes, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899. — *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, poème, Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, 1899. — *Le Premier livre des élégies*, Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, 1900.

Le *Mercure de France*, vient de publier une édition définitive des poésies complètes d'Emmanuel Signoret avec une préface de M. André Gide.

A consulter. — G. Pelissier : *Poésie*, Revue encyclopédique, 1er février 1895. — Paul Souchon : *Critique des poètes : Emmanuel Signoret*; Sur le trimard, Paris, 23 février 1898. — André Gide : *Lettres à Angèle*, Paris, Société du Mercure de France, 1900. — A. van Bever et Paul Léautaud : *Les Poètes d'aujourd'hui*, Paris, Société du Mercure de France, 1900. — Georges Casella et Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot et Cie, 1906.

Le Cœur.

Comme je m'en allais, égaré par la lune
Vers les osiers ! au bleu bassin vaporisé,
A l'heure où pour pleurer quelque antique infortune
Sur les osiers le vent des nuits vient se poser !

Versant une ombre claire, au loin, les Bois énormes
Semblaient se couronner de leur rayonnement,
Et la lune glissant sur la cime des formes
Imprimait aux clartés un divin mouvement !

C'était une heure élyséenne et si fugace
Que mon cœur se mourait, la sentant défaillir,
Et des lampes de cathédrales, dans l'espace,
Invitaient les forêts à s'aller recueillir.

Sur les gazons un blanc torrent de marguerites
En copiant le cours d'un flot d'astres coulait :
Fuyant vers l'horizon, la déesse proscrite
Jadis laissa tomber ces deux fleuves de lait !

Aux plis des monts, tonnait une cascade obscure!
On entendait gronder la mer à l'occident :
Et, laissant sur les monts traîner sa chevelure
D'astres qui flamboyaient, la Nuit s'assit, dardant

L'enchantement de ses magnifiques prunelles
Dont la nappe de neige effaçait vaguement,
Sur l'horizon des monts, leurs neiges éternelles ! —
— Et sa main, de son cœur contint les battements! —

Mais le cœur de la Nuit palpitait ! Sur les roches,
Aux feux des roches, de clairs pâtres, embouchant
Un bucolique airain, vers les étoiles proches,
Couvraient le bruit des vagues sombres, de leur chant!

Les monts portant de flottants genêts en ceinture,
Les cascades, du flanc des gouffres s'élançant !
Et les hameaux fleuris balançaient leurs toitures,
La mer, sa vague verte, au choc du cœur puissant !

Chantait un cygne agonisant au bleu des sources !
Les vagues s'appesantissaient de visions,
Sous des lys fulvescents ployait le char de l'Ourse :
Les cimes bondissaient sous les pulsations !

D'anges, sur les sommets, éclataient les épaules
Berçant des lys! Levant sur sa tête un flambeau,
Me tendant son sourire et debout sous le saule,
Celle qui doit venir m'éclairait des tombeaux!

*
* *

Puis la nuit s'endormit! Des cieux blanchis aux dunes
La voix des mers et des trompettes sommeilla...
— Comme un immense diamant, le clair de lune
Sur le silencieux horizon scintilla!

(*Daphné.*)

La Forêt.

Par un soir d'anges, j'ai marché dans les torrents!
Mon luth d'or triste épouvantait les esclavages;
De grands torrents, vers moi, jaillit un Lys sauvage
Et j'ai cueilli le calme lys des conquérants!

Sur les hauts lacs, comme des nymphes souveraines,
Des nénuphars de qui le torse reluisait
M'ont désigné la Vierge d'eau qui serait reine!...
Le vent chaste, en leur bouche ouverte, reposait.

*
* *

Et puis j'ai rencontré la Forêt vagabonde
Qui, pour ressusciter le vieux dieu que je fus,
M'a tendu ses deux seins qui s'enflaient comme une onde
Et m'a mordu le cou, dans un rire confus!

Cimes sur cimes a croulé la Forêt ample ;
Sous ses flancs nus et frissonnants, j'ai succombé,
Sa robe verte m'a vêtu comme d'un temple :
— J'ai vu le ciel des fleurs, à son front haut, flamber !

*
* *

Mes bras sont ruisselants du sang rouge des baies,
Mes pieds nus ont foulé les fraises et les fleurs,
Je sais le chant sacré des antiques douleurs
Et la sève du monde a coulé par mes plaies !

(*Daphné.*)

Bucolique.

O toi qui me berças sous la vigne et les ormes
Et qui gonflas mon cœur de ce sang radieux,
Je t'inscrirai vivant en d'immortelles formes,
Mes vers auront la force et l'éclat de tes yeux !

O mon père, le pré blanchi de fleurs brillantes,
Les épis parfumés du blé substantiel
Viennent, sous le soleil, baiser tes mains vaillantes,
— Tes calmes gerbes d'or ombrageront le ciel !

Sais-tu que ton regard auguste a la jeunesse
Des soleils printaniers, quand soudain tu souris ?
— Pour qu'un cœur de héros dans ma poitrine naisse,
Enfant, tu me guidais vers les lilas fleuris.

Quand les bouviers brunis sous leurs chemises blanches
M'apportaient un beau lys tombé sur les sillons
Une cigale chaude et vibrant sur les branches,
Des roses, des oiseaux, des fruits ou des grillons,

Tu souriais d'orgueil ! Ah! souris plus encore
Et longtemps vois jaunir et refleurir les bois ;
Sois fier ! sur le luth d'or et la flûte sonore
Toute ta race chante avec de belles voix !

(*Vers dorés.*)

Chant d'un Matelot.

L'épouse aux yeux de cygne est morte à ses fuseaux !
Le miroir des étangs, morne et vide, étincelle
Où la face des dieux luisait dans les roseaux.
— Printemps, ton tablier d'or de tes larmes ruisselle.

Les lierres aux fruits noirs ont un parfum amer
Et la flûte s'épuise ainsi que l'eau s'écoule.
— Les flancs de ma maison sont frappés par la houle,
La voile s'enfle au vent dangereux de la mer.

Mon cœur battait d'amour pour les roses sauvages
Et tremblait au courroux des astres furieux :
En flots brûlants tombait mon âme de mes yeux
Et ce voile de pleurs me cachait les rivages.

Mais j'ai senti bondir mon pouls comme les flots,
Mes flancs ont tressailli du tremblement des vagues.
— La Mer a des douleurs immortelles et vagues
Et devant ses effrois que sont mes vains sanglots?

* * *

J'épouse ta souffrance, ô mer inconsolable :
Les larmes de la terre ont composé tes eaux...
— J'ai courbé des nefs d'or et de cèdre et d'érable.
Et je pars en faisant des signes aux oiseaux.

(*Souffrance des Eaux.*)

PAUL SOUCHON

Né le 15 janvier 1874, de parents paysans, à Laudun (Gard), petit village des bords du Rhône, M. Paul Souchon est un Provençal de pure race, un fils intellectuel de Mistral. Vers sa sixième année, il vint à Aix, commencer ses études au lycée Mignet, où il eut comme condisciples le regretté Emmanuel Signoret, auquel il a consacré, dans la *Beauté de Paris*, un beau chant funéraire, et M. Joachim Gasquet, écrivain épris comme lui d'ordre et de clarté. Du lycée, M. Paul Souchon passa à la Faculté des Lettres de la vieille cité. A vingt et un ans, il vint se fixer à Paris. Ses débuts littéraires eurent lieu, en 1898, avec les *Élévations poétiques*. Six ans plus tard, il publia un original recueil de poèmes tout baignés de lumière, *la Beauté de Paris*, que M. Charles Méré apprécie en ces termes judicieux : « Païen subtil, humaniste sans le savoir et dont le latinisme conserve je ne sais quelle couleur d'italianisme francisé par la Renaissance, provençale surtout, Paul Souchon a fait ce miracle de peupler de rossignols de Colonne les ombrages du Parc Monceau et du Luxembourg. »

Depuis 1905, M. Paul Souchon dirige tous ses efforts vers le théâtre poétique. Il a exprimé ses idées sur ce genre dans la préface de *Phyllis*, éloquent manifeste où il analysait les causes de l'abandon actuel du théâtre en vers, où il incriminait les obscures productions des symbolistes « menaçant la clarté française d'une nuit sans étoiles », où il s'attachait à fixer les lois de la tragédie nouvelle, éloignée

des types éteints de la tragédie classique et du drame romantique, qui doit s'enrichir d'un élément régénérateur : la poésie, c'est-à-dire l'essence de toutes choses. L'écrivain dramatique a tenu les promesses du théoricien. Un « lyrisme purificateur », selon l'heureuse formule de M. Joachim Gasquet, féconde les deux tragédies de M. Paul Souchon, *Phyllis* et *le Dieu Nouveau*, d'une noble simplicité et d'une élégance racinienne.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Élévations poétiques*, Paris, Edmond Girard, 1898. — *Nouvelles Elévations poétiques*, Paris, éditions de *la Plume*, 1901. — *Élégies parisiennes*, Paris, éditions de *l'Effort*, 1902. — *La Beauté de Paris*, poèmes, Société dn Mercure de France, Paris, 1904. — *Phyllis*, tragédie en 5 actes (représentée au Théâtre Bour le 17 avril 1905), Paris, Société du Mercure de France, 1905. — *Le Dieu nouveau*, tragédie en 3 actes (représentée sur le théâtre de la Nature, à Champigny-la-Bataille, le 3 juin 1906), Paris, Société du Mercure de France, 1906. — *Bagatouni*, roman de Valère Bernard, traduit du provençal par M. Souchon, Paris, éditions de *la Plume*, 1902.

En préparation. — *Le Soleil natal*, *l'Homme et la Vie*, poésies. — Diverses œuvres dramatiques.

Collaboration. — *La Presse*, *la Plume*, *l'Effort*, *le Mercure de France* (chronique du Midi).

A consulter. — Louis Bertrand : *La Revue provinciale*, 1901. — Charles Méré : Le Théâtre poétique, *le Mercure de France*, 1er mai 1905. — Gabriel Boissy : *La Dramaturgie d'Orange*, Paris, Grasset, 1907. — Francis Carco : *Le Thyrse*, 1906. — Paul Delior : *Poésie*, 1907. — Martin-Mamy : *le Feu*, 1907. — Jules Véran : *l'Eclair* de Montpellier, juin 1906.

Le Passeur.

O Passeur, par ce soir si tragique d'automne
Où l'eau, malgré la brume amassée à ses bords,
Sous le vent violent se soulève et moutonne,
Ne m'as-tu pas conduit sur le fleuve des morts ?

Autour de moi les peurs infernales s'élancent :
Je crois n'être pas seul au banc des passagers,
La barque est lourde au choc des flots qui la balancent
Et mes pieds sont pressés par des pieds étrangers.

Si je plonge ma main dans l'onde, des étreintes
Glacent mon sang jusqu'à sa source remué,
Ta rame s'abaissant vient animer des plaintes,
O Passeur, à la proue invisible et muet.

Revenons-nous chez les vivants ?... Des voix lointaines,
Un bateau qui nous frôle avec des fanaux clairs,
Et, guidant les haleurs sur les rives prochaines,
La conque du barreur qui déchire les airs...

Voici l'île apparue en une masse d'ombre,
O Passeur, abordons : sous un toit qui s'endort
Dans la brume échappée à la rivière sombre,
Je dois trouver l'Amour assis au foyer d'or.

(*La Beauté de Paris.*)

Louange de la Marne.

O resplendissement de la vague marine
Sur le sable qui croule et dans l'air lumineux !
Ton souvenir toujours agite ma poitrine,
Puisque tu ne vis plus au regard de mes yeux.

Ici le soir tombant couvre de triste cendre
La prairie et la face immobile des eaux
Et la barque alourdie où sont venus s'étendre
Les brouillards et l'horreur des marais infernaux.

Pendant les nuits de lune et de pâles étoiles,
La rive s'agrandit des plaines et des cieux,
Miroir d'argent brisé par des bateaux sans voiles,
Ombres mouvantes aux fanaux silencieux.

Cet aspect de tes bords à mes regrets s'allie,
O rivière du Nord dont le ciel n'est pas pur,
Ils paraissent touchés de ma mélancolie
D'avoir quitté la mer, la lumière et l'azur.

Mais quand l'aube du jour se lève dans sa force
Et que les peupliers, ô Marne, tes enfants,
Te sentant ruisseler encor sous leur écorce,
Chargés de brises et d'oiseaux, sont pleins de chants,

Quand la vie adorable et belle se déploie,
Que les couleurs et que les bruits sont revenus,
J'aime errer sur tes bords, me mêlant à la joie
Des hommes et soumis à tes dieux inconnus.

Tout frémit, le reflet des houblons et des vignes,
Et le reflet des peupliers et des maisons,
De blancs rameurs éblouissants comme des cygnes
Dans le soleil balancent l'or des avirons.

Et des haleurs dans la poussière de la rive
Remplissent l'air d'éclats de fouets et de leurs voix.
Une chanson résonne et le rire m'arrive
D'un couple dans la barque ou sous l'ombre du bois.

Quand le soir éclatant derrière les collines
Par un chemin de fête et de pourpre descend
Jusqu'en tes profondeurs, Marne, tu t'illumines
Et la rame laboure et soulève ton sang.

Durant ces jours heureux qui disputent leur gloire
Aux jours anciens, vécus au pays bien-aimé,
Je me laisse envahir par ta douce victoire
Et par l'espoir nouveau que mon cœur a formé.

Car, dans ton sein lui-même, ô Marne, et dans une île
Née un jour de tes eaux, je crois avoir trouvé
Le nid secret du calme et de l amour tranquille
Et du bonheur sur ces deux ailes soulevé.

C'est pourquoi de Provence et de ses clairs rivages,
O Marne, sur tes bords par le destin jeté,
Je chanterai ton ciel familier des nuages,
Ton nom, tes flots obscurs et toute leur beauté.

(*La Beauté de Paris.*)

Récit de la prise de Troie.

... Lorsque les dieux
Eurent délibéré dans leurs cœurs glorieux,
D'accord avec le sort et leurs propres oracles,
Ils levèrent enfin d'invincibles obstacles
Qui s'opposaient toujours à nos derniers efforts.
Hélas ! Que de héros généreux étaient morts !
Mais la chute attendue une fois décidée,
L'heure à ces vains regrets ne fut pas accordée.
L'assaut final chacun eût voulu l'accomplir,
Quand la ruse survint qui nous fit établir
Un grand cheval de bois dont la poitrine creuse
Reçut toute une troupe ardente, aventureuse.
Ulysse commandait ainsi que Ménélas,
J'en étais, et Pyrrhus, et Tisandre et Thoas.

Ce cheval fut laissé sous les murs de la ville
Cependant que les Grecs, retirés dans une île,
N'attendaient que la nuit pour débarquer encor.
Le peuple de Priam les voit partir, il sort,
Il foule, confiant, le sol et le rivage,
Et s'amasse, étonné, près du cheval, ouvrage,
Selon les uns, des dieux qui veulent honorer
Par ce présent la ville et le faire adorer,
Artifice des Grecs, selon les autres, ruse
Dont Ulysse enfermé supporte qu'on l'accuse.
Déjà, des javelots sondent les flancs profonds.
Mais les dieux bienveillants répandent sous les fronts
L'erreur, elle triomphe et le peuple de Troie
Traîne à travers ses murs avec des chants de joie
La machine fatale et qui rend en chemin
Un bruit d'armes ! O Troie ! O jour sans lendemain !
La nuit vient. Les Troyens, dans une sainte ivresse,
S'endorment. Leur candeur augmente leur faiblesse.
Une main prévenue ouvre le grand cheval,
Nous sortons, nous donnons aux nôtres le signal
Et partout à la fois on attaque les portes !
On marche sur les corps des sentinelles mortes.
La flamme luit, le sang ruisselle, nos fureurs
Se déchaînent, la ville est couverte d'horreurs,
La citadelle enfin par nos soldats est prise
Avant que les Troyens, instruits de la surprise,
Aient pu nous opposer leurs bataillons épars !
Ils l'essaient, cependant. Bientôt, de toutes parts,
L'alarme étant donnée, une foule ennemie
Par la voix de ses chefs dans la nuit affermie [breux !
Se montre. Il est trop tard ! Les Grecs sont plus nom-
Le destin redoutable et les dieux sont pour eux !
On entend retentir le trident de Neptune
Qui fait tomber les murs ! Aux clartés de la lune
On voit planer Pallas, son égide à la main !
Junon même apparaît ! O combat surhumain !
Pour détruire Ilion, ces forces, ces puissances,
Ne sont pas trop ! Alors, dans des clameurs immenses,

Les Grecs portent le feu de maison en maison,
La moitié de la ville est un rouge tison,
Un grand fleuve de sang vers les portes ruisselle,
Et, partout, de la mort monte l'odeur cruelle !
Seul, le palais du roi, fourni de défenseurs,
Résiste encor longtemps au choc des agresseurs.
Nous nous portons tous là, Ménélas nous excite,
La victoire avec nous vole et se précipite
Et Priam, ses soldats, sa femme, ses enfants,
Couvrent enfin le sol sous nos fers triomphants !
Le palais croule et Troie est livrée au pillage.
O reine, je renonce à peindre le carnage,
Les cris d'horreur, la nuit, la flamme, le butin,
L'enivrement des Grecs ! Aux lueurs du matin
La ville n'était plus qu'une ruine fumante.
Un peuple de captifs épargnés s'y lamente.
Le vainqueur se partage un fabuleux trésor
Et de cette cité fameuse hier encor
Tout disparaît ! Le nom seulement en demeure
Pour répandre à jamais la gloire de cette heure
Où l'affront fait aux Grecs dans le sang fut lavé !

(*Phyllis.*)

Le Chœur des Muses.

CLIO

..... En proie aux noirs soucis
Notre père Apollon sur le sol est assis.
Chantons et que nos chants passent sur son visage
Comme un vent bienfaisant sur le front d'un orage.

THALIE

O mes sœurs, rangeons-nous
Autour d'Apollon, notre Maître !

MELPOMÈNE

La nuit tombe et voici paraître
La lune aux feux si doux !

CLIO

Célébrons par le chant et louons par la danse
Notre nouveau séjour, la divine Provence !

EUTERPE

Ainsi qu'un beau corps éclatant
De déesse dans la campagne,
La blanche Provence s'étend
Entre la mer et la montagne !

ERATO

Ses pieds nus trempent au soleil
Dans l'onde qui vit Aphrodite,
Elle dort et sur son sommeil
Le désir des hommes palpite !

TERPSICHORE

Ses cheveux, tordus par le vent,
Frémissent, comme le feuillage
Coloré de bronze et d'argent
Du bois d'olivier qui l'ombrage !

POLYMNIE

Un de ses bras est étendu
Le long d'elle, près d'un grand fleuve
Dont le cours fait craindre, éperdu,
Que le sol même ne se meuve !

CALLIOPE

L'azur, le vent et la clarté
Se jouent sur ton corps, ô Déesse,
Dont ils conservent la beauté
Et la magnifique jeunesse !

URANIE

Terre de l'olivier,
Ma seconde patrie,
C'est mon cœur tout entier
Qui te loue et te prie !

THALIE

J'aime tes champs, tes bois,
Et tes collines pures,
Où parlent à la fois
D'innombrables murmures !

MELPOMÈNE

J'aime les flots brillants
De la mer qui te baigne,
Tes blancs cailloux brûlants,
Et ta roche qui saigne !

EUTERPE

Dans tes vallons, des eaux
S'écoulent ! Bondissante,
Leur voix, dans les roseaux,
Comme un rossignol chante !

ERATO

Sans regret, sans effroi,
Au bonheur asservie,

Provence, près de toi,
Je veux vivre ma vie !

CLIO

Pays choisi par nous ! Dans les siècles futurs
Ton nom resplendira ! Terre de lumière !
Les hommes, soucieux, un jour, d'horizons purs,
Se tourneront vers toi, Provence ! Sois donc fière !

TERPSICHORE

Ta beauté te valut déjà de recevoir
Apollon et le chœur des Muses exilées !
Quel destin est le tien ! Provence, on viendra voir
Tes montagnes d'azur par les Muses foulées !

POLYMNIE

En ce temps-là ton peuple au cœur mélodieux
Parlera seul, Provence, un suave langage !
Les voyageurs croiront qu'une race de Dieux
A formé tes enfants à leur parfaite image !

CALLIOPE

Lorsque la poésie aura partout pâli,
Comme un astre qui meurt, comme une fleur se ferme,
On la verra sortir de l'ombre et de l'oubli
Sur ton sein, ô Provence, où, toujours, elle germe !

URANIE

Ainsi, ton front brillant d'olivier couronné,
Tu franchiras les ans, n'ayant, pour toutes armes,
Que des chansons, Provence, et le monde étonné
Subira longuement ta lumière et tes charmes !

(*Le Dieu Nouveau.*)

LAURENT TAILHADE

M. Laurent Tailhade est né le 16 avril 1854, à Tarbes (Hautes-Pyrénées). Il commença à écrire de très bonne heure, mais il ne voulait à cette époque s'occuper de littérature qu'en amateur. C'est en 1880 qu'il publia ses premiers vers : *le Jardin des rêves*, avec une magnifique préface de Théodore de Banville.

« Jamais la modernité, à ce qu'il me semble, disait Théodore de Banville, ne fut plus évidente et plus sincère que dans ce livre ; mais notre modernité, à nous autres poètes de race latine, est toujours pleine nécessairement de grand passé que nous portons vivant dans notre être, dans chacune de nos veines. Ainsi dans ce livre tout actuel et de la dernière heure, l'harmonie, la grâce du paysage, le charme virgilien, loin de nuire à l'originalité, y ajoutent au contraire et de même quand le poète aborde des sujets antiques, c'est avec un sentiment tout moderne. »

Un an plus tard, il publia *Un dizain de sonnets* et *Vitraux*.

Mais en 1891, paraît *Au pays du mufle*, avec une préface d'Armand Silvestre. Ce dernier y parlait ainsi : « Son vers passe du frémissement de la lyre au claquement du fouet... L'originalité de Tailhade, pour qui ce volume sera un peu ce qu'est *les Châtiments* dans l'œuvre lyrique de Victor Hugo — car qu'il le veuille ou non, comme nous tous, il en procède — c'est une acuité d'ironie qui ne me semble jamais avoir été atteinte avant lui. Si le grand Flaubert avait vécu, il eût appris par cœur ses *quatorzains*

d'été. Autant de quatorzains, autant de petits chefs-d'œuvre. »

Et désormais, M. Laurent Tailhade est célèbre, et beaucoup moins pour ses poèmes lyriques que pour ses poèmes satiriques. Il eut alors de nombreux duels ; il fut blessé, par vengeance, le 4 avril 1894, au restaurant Foyot, par l'explosion d'une bombe d'anarchiste. Il écrivit encore un autre livre satyrique : *A travers les grouins*, à une époque enfiévrée de surexcitation générale. Cette publication lui valut un duel avec M. Maurice Barrès : il fut blessé à la main droite et depuis lors, ne pouvant plus tenir une épée et ne pouvant plus ainsi donner satisfaction aux gens qu'il attaquerait dans ses écrits, M. Laurent Tailhade a abandonné volontairement un genre essentiellement français et qu'il semble bien avoir porté, presque à sa perfection, avec, en vers *Au pays du mufle*, en prose, *les Lettres familières*.

Depuis cette époque. M. Laurent Tailhade est condamné à une retraite presque absolue et laborieuse. En effet, il a publié une traduction du *Satyricon* de Pétrone et un volume de vers que nous devons considérer comme définitif, parce qu'en même temps que nous y rencontrons les meilleurs poèmes de ses volumes précédents, nous y en trouvons de nouveaux, les plus purs et presque parfaits, vers de repentir, d'oubli et de résignation : *les Poèmes élégiaques*.

Prosateur ou poète, et quoique un de nos aînés les plus avancés et presque d'une autre génération, M. Laurent Tailhade avait droit ici à une large place. Nul ne semble doué d'un sentiment de la race et du pays aussi profond et aussi pur.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres. — *Le Jardin des rêves*, poésies, préface de Théodore de Banville, Paris, Lemerre, 1880 (épuisé). — *Un Dizain de sonnets*, Paris, Lemerre, 1881 (épuisé). — *Au Pays du Mufle*, poèmes, préface d'Armand Silvestre, Paris, Vanier, 1891 (épuisé). — *Vitraux*, poésies, Paris, Vanier, 1892 (épuisé). — *Au Pays du Mufle*, poèmes, préface d'Armand Silvestre, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. — *Vitraux*, poésies, Paris, Lemerre, 1894. — *Venise sauvée*, conférence de réouverture au théâtre de « l'Œuvre », saison 1895-1896. *Mercure de France*, numéro de décembre 1895. — *Terre latine*, prose, préface de E. Ledrain, Paris, Lemerre, 1897. — *A travers les grouins*,

poèmes, Paris, Stock, 1899. — *La Pâque socialiste*, conférence, Paris, Stock, 1899. — *L'Ennemi du Peuple*, conférence suivie de « Ballade Solness », Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1900. — *Imbéciles et Gredins*, Paris, la Maison d'Art, 1900. — *Discours civiques*, prose, Paris, Stock, 1901. — *La Touffe de Sauge*, prose, Paris, édition de « la Plume », 1901. — *Le Satyricon* de Pétrone, traduction, Paris, Fasquelle, 1902. — *Lettres familières*, Paris, édition de « la Raison », 1904. — *Poèmes aristophanesques*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1904. — *Poèmes élégiaques*, poésies, Paris, Société du Mercure de France, 1907.

A CONSULTER. — Ad. Brisson : *La Comédie littéraire*, Paris, Colin, 1895. — F.-A. Cazals : *Iconographie de Laurent Tailhade*, avec une préface de Stéphane Mallarmé, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. — Rémy de Gourmont : *Le Livre des Masques*, Paris, Société du Mercure de France, 1896. — J. Huret : *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895. — S. Mallarmé : *Divagations*, Paris, Fasquelle, 1897. — G. Tellier : *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — Appendice aux *Poèmes aristophanesques* : Théodore de Banville : Préface pour *le Jardin des Rêves*, à Laurent Tailhade, sonnet. — Armand Silvestre : Préface pour *le Pays du Mufle ;* A Laurent Tailhade, sonnet ; René Quillard : Laurent Tailhade ; Paul Verlaine : Laurent Tailhade, sonnet ; Charles Vignier : Laurent Tailhade, Paris, Société du Mercure de France, 1904. — J. Bertaut : *Chroniqueurs et Polémistes*, Paris, Sansot et Cie, 1906.

G. de Boissolin : La Poésie aristophanesque chez M. Laurent Tailhade, *la Plume*, 15 septembre 1897. — R. de Gourmont : Semaine littéraire, *Petite République française*, 6 janvier 1892. — A. Guérin : Laurent Tailhade, *la Plume*, 15 août 1891. — J. Huret : État d'âme d'un dynamité ou la convalescence de Laurent Tailhade, *Journal*, 27 avril 1894. — P. Quillard : Laurent Tailhade, *Mercure de France*, janvier 1892. — E. Reynaud : Laurent Tailhade, *Mercure de France*, janvier 1891 — A. Vallette : Au pays du Mufle, *Mercure de France*, juin 1891. — A. Vallette : Les Conférences de Laurent Tailhade, *Mercure de France*, juillet 1893. — A. Vallette : Le Geste ignoble, *Mercure de France*, mai 1894. — Ch. Viguier : Laurent Tailhade, *les Hommes d'aujourd'hui*, n° 391, Paris, Vanier.

Hortus conclusus.

Vierge, vous rayonnez comme une aube irrorée
Sous la molle clarté des lampes de vermeil,

Et, vous enveloppant de leur onde dorée,
Vos longs cheveux vous font un manteau de soleil.

Tel qu'un parfum de myrrhe autour d'un sanctuaire,
De vos blanches beautés jaillit un charme amer
Et sur les cœurs meurtris, comme un électuaire,
Vous posez la douceur de vos yeux d'outremer.

De l'oliban gardé pour les noces mystiques,
Du cinname éperdu sur d'ineffables lits,
Du nord dont s'enivrait l'Épouse des *Cantiques*
Flottent sur votre front les baumes affaiblis.

Aux divines amours votre âme réservée
Des terrestres baisers ignore la douceur,
Dans les sources du ciel votre chair s'est lavée
Et les lis radieux vous proclament leur sœur.

Loin des transports menteurs dont l'ivresse nous fraude
Vous surgissez au fond des cieux resplendissants,
Parmi les ostensoirs incrustés d'émeraude
Et les cierges pascals tachés de grains d'encens.

Sous le brocart rigide et lourd de pierreries,
Vos bras pour la prière entr'ouverts lentement,
Dans le cadre léger des ogives fleuries,
Se tendent en un geste indécis et charmant.

Et calme, en attendant le dieu promis, sans trêve,
Morte pour le désir avant d'avoir aimé,
Sur les vitraux dorés vous lisez votre rêve
Et votre cœur s'endort comme un jardin fermé.

(*Poèmes élégiaques.*)

Prosopopée de Toulouse.

C'est moi, la ville du Soleil : je suis Toulouse,
Blanche et rose sous le flot noir de mes cheveux,
Ma Garonne d'azur que l'univers jalouse
Chante un hymne d'espoir et d'éternels aveux.

Le long des murs de brique, en l'illustre prairie.
Où brille encor le temple illustre d'Apollon,
Son onde bienveillante et de roses fleurie
Endort le jeune dieu riant sous ses crins blonds.

Je suis Toulouse, chère à Pallas, et je garde,
Loin du troupeau sans âme et des rois odieux,
Comme un lys exalté sur la foule hagarde,
Le culte de la Vie et des antiques Dieux.

J'ai chanté la jeunesse et la gloire féconde
Et quand le Christ vainqueur eut souffleté l'amour
Pour éclairer sa nuit et refleurir le monde,
J'éveillai doucement le luth des troubadours.

La lumière divine et tutélaire embrase
Mes remparts et je vais, loin des cloîtres malsains,
Par les sentiers fleuris de treilles et j'écrase
Sur mon sein marmoral la pourpre des raisins.

Les nocturnes amants, sonneurs de sérénades,
Sous les tilleuls qu'argente une chaude clarté,
Éparpillent, le soir, devant mes promenades,
Un cantique d'orgueil, de force et de gaîté.

Toujours, à mon appel, se dressent les poètes,
L'Éternelle Beauté qui n'a jamais pâli
D'un rameau fraternel a couronné vos têtes,
Maîtres harmonieux, Silvestre et Goudouli !

Et vous tous, curieux d'art et de poésie,
Toulousains, chers enfants grandis à mes genoux,
Je vous salue, ô foule ingénue et choisie :
Athéniens du Languedoc ! Salut à vous !

(*Poèmes élégiaques.*)

Épigramme.

Comme un cygne qui dort au pied de la montagne,
Avec ses blés mûris, ses prés de velours vert,
Et ses blanches maisons dont le seuil entr'ouvert
Laisse filtrer les chants que l'Adour accompagne,

La ville des baisers, Bagnère, au vent du soir
Livre sa nudité de nymphe et de baigneuse.
Les paroles d'amour sur sa lèvre rieuse,
Pareilles à de blonds ramiers, viennent s'asseoir.

Tempée et le Lignon n'ont pas d'ombres plus fraîches
Que ses tilleuls fleuris d'où pleuvent des parfums:
Ah ! vos rires perdus, filles aux sourcils bruns,
Dont la bouche eut l'odeur enivrante des pêches !

(*Poèmes élégiaques.*)

Résignation.

Sur la lyre d'or aux cordes plaintives
Mes doigts ont usé leur jeune vigueur
Sans pouvoir jamais des notes captives
Fléchir la rigueur.

Et je n'ai pas ceint le myrte farouche,
Ni, domptant le rythme ainsi qu'un coursier,
Réglé son allure et meurtri sa bouche
Sous le frein d'acier.

Ténébreux lutteur, j'ai pleuré des larmes
Que nul rayon d'or n'est venu sécher,
Dès les premiers coups j'ai faussé mes armes
Comme un jeune archer.

Et la Muse en pleurs, la grande amoureuse
Qui s'unit au chœur mmense des dieux,
A jeté sur moi l'ombre douloureuse,
Des derniers adieux.

Cependant j'avais l'âme d'un poète;
Je portais au cœur un désir puissant
Et, pour m'assurer la sainte conquête,
J'offrais tout mon sang.

Je rêvais la blonde et chaste patrie
Où le doux chanteur aux regards pâlis
Revêt dans l'encens et l'idolâtrie,
La splendeur des lys.

Mais j'étais de ceux que sur cette terre,
Le malheur choisit pour ses chers élus,
Qui portent au front la devise austère:
« Jamais, jamais plus ».

Aussi maintenant que la neige tombe,
Ou que les soleils fleurissent le bleu,
Mon âme est fermée ainsi qu'une tombe,
Qu'un temple sans Dieu.

Comme en un tombeau que les hautes herbes
Gardent de l'orage et du vent moqueur,
Dans le souvenir des espoirs superbes
J'ai scellé mon cœur.

Et ce cœur brisé qui souffre en silence
Est pareil au tien, Mère-des-Douleurs :
Sur le lin rougeâtre, autour de la lance,
Il saigne des pleurs.

Des pleurs éperdus qui, par sept blessures,
Coulent dans la nuit désespérément,
Sans qu'aucun baiser mêle à leur morsure
Son enivrement.

(*Poèmes élégiaques.*)

Ballade surannée de la consolation automnale.

Tu le connais, ô toi qui fus ma mie,
Ce parc hautain, jonché de feuilles d'or,
Où du couchant la lueur accalmie
Incendiait les arbres en décor,
Et les appels nostalgiques du cor,
Et tout le soir d'octobre et les feux roses
Parmi la Seine aux lointains gracieux,
Et ces parfums de mousses et les choses
D'autrefois qui montaient dans nos adieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Rose de mai qu'à l'automne blêmie,
Où respirer tes effluves encor ?
Luths, violons, musette et chalemie,
Sous les pins noirs, ont cessé leur accord.

La vigne pend au souffle aigu du Nord.
Comme un Géronte imbécile, tu causes,
Vieil aquilon, par le bois spacieux,
Et, déchaînant les Hyades moroses,
Un lourd brouillard se traîne dans les cieux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Le temps déjà, furieuse Lamie,
Des cœurs aimants ruine le trésor,
Sans épargner bonté ni preud'homie.
Cassandre vient qui remplace Lindor.
Adieu les jours fervents de thermidor !
Adieu Lignons, Cythères et Formoses !
Vendange est faite au ceps délicieux.
Le souvenir bougonne quelques gloses
Et peint d'azur ses frêles camaïeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les róses. »

ENVOI

Prince d'amour, quand leurs pennes décloses,
Stryges, corbeaux et chats-huant soyeux
Voltigeront, secouant des névroses,
Tourne-toi vers le printemps de ses yeux.
La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

(*Poèmes élégiaques.*)

ANDRÉ TUDESQ

M. André Tudesq est né le 28 janvier 1883 à Alais (Gard). Il fit ses études au lycée de Montpellier et passa la première partie de sa jeunesse dans cette ville. Il vint de très bonne heure se fixer à Paris, mais ici, comme là-bas, il resta toujours en dehors de tous les groupements d'écoles et de tous les mouvements littéraires, sans orgueil, sans répugnance, par indifférence peut-être. A Paris, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire auprès de M. Edmond Haraucourt, conservateur du musée de Cluny, et c'est sous l'influence un peu lointaine cependant de ce poète, et surtout dans l'atmosphère grave et calme de ce temple artistique, qu'il cisela les plus jolis sonnets de son volume de vers, *la Vie*, le seul publié jusqu'à ce jour.

M. Léon Lafage, sous le pseudonyme de A. Le Hêtre, parlait ainsi de ce livre : « Aux vagabonds, aux paysans, qu'André Tudesq dresse, ou courbe, non sans une vigueur émouvante, sur la route ou sur le sillon, je préfère deux douzaines de tableautins délicats et mignards qui gardent le langage et le tour de la bonne compagnie. Quatre amis cérémonieux en habits de soie, tiercets pirouettants et cavaliers, ils ne manquent ni de goût, voyez leur mise, ni d'esprit, voyez leurs propos. S'ils savent un vieux mot en disgrâce, ils lui rendent son rang et son bouquet. Ils mènent une jolie sarabande de rimes sonnantes et bien françaises, et tel est leur entrain, jarnidieu, que l'aigre mar-

18.

quise et le duc grognon y reprennent gaillardement le bel air de la jeunesse... »

Et MM. Georges Casella et Ernest Gaubert ajoutaient, appréciant d'une façon plus générale le talent de M. André Tudesq : « M. André Tudesq, tout en demeurant fidèle à la technique parnassienne, donne pourtant une inquiétude hasardeuse, une fièvre bien d'aujourd'hui, à la muse antique aux formules immobiles de la tradition. »

M. André Tudesq a collaboré, à *la Plume*, *à la Revue hebdomadaire*, *au Mercure de France*, *au Soleil*, etc. Il prépare en ce moment un prochain livre de vers intitulé *l'Amour*.

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES. — *La Vie*, poèmes, Paris, Librairie Française, 1905. — *Les Magots d'Occident*, contes en prose, Paris, B. Grasset, 1908.

A CONSULTER. — Critique des livres dans les principales revues et dans les principaux journaux à la parution de *la Vie*. — Georges Casella et Ernest Gaubert : *la Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot et Cie, 1906.

Les Échecs.

Corrects, charmants, gantés, frisés, ancien régime,
Dans le salon louis-quinzième du château,
A la clarté d'un Greuze et l'ombre d'un Watteau,
Ils jouent, l'un asthmatique et l'autre cacochyme.

Les cavaliers sortent la Reine qui s'anime
Contre la Tour ornée en chef d'un chapiteau,
Les Fous titubent, les pions dansent, et bientôt
Sur le damier cherra le Roi pusillanime.

Jouant sans desserrer les dents : « Morbleu ! Corbleu ! »
Ils scrutent l'échiquier comme si de leur jeu
Dépendait le retour du roy dans son royaume,

Mais corrects, d'un salut où chacun affirma
Son royalisme d'intraitable gentilhomme,
Ils déplorent le sort du prince échec et mat.

(*La Vie.*)

Le Bahut.

Ventru comme un géant de légende grivoise,
Renflé, pesant, massif, paterne, le bahut
Garde sous ses panneaux bronzés au copahu
Les flacons de vieux vin et les pots de cervoise.

Il fleure le parfum délicat des framboises;
Cinq hommes ne pourraient l'éteindre, car il fut
L'Aîné des chênes morts au flanc du mont touffu,
Du plancher au plafond il mesure six toises.

L'âge n'a pu rouiller le métal de ses reins
Ni ses fermoirs forgés dans les plus durs airains
Ni ses vieux gonds cloués dans les battants de hêtre :

D'innombrables saisons dorment contre son flanc,
Et le soir, les enfants admirent en tremblant
L'indestructible orgueil de sa face d'Ancêtre.

(*La Vie.*)

L'Ame subtile de la Nuit.

Vignobles endormis au flanc des coteaux bleus,
Tours sans mâchicoulis que le soir fait plus nettes,
Marais agonisants par la voix des rainettes,
Landes mornes, forêts aux chênes anguleux,

Carrefour où s'érige en geste impérissable
Le séculaire ennui des croix, clochers lointains,
Grisaille des genêts, sécheresse des thyms,
Tout l'infini se fond dans l'indéfinissable :

Il n'est plus de soleil, d'azur ni de clarté,
Le soir s'éteint, le vent lui-même a dû se taire,
L'ombre du ciel se mêle aux brumes de la terre...
Et c'est l'immense Nuit de la saison d'été.

*
* *

L'air traîne des parfums de fraises et de roses,
Des odeurs de vergers mouillés et de pressoir,
Légers et si précis que leur douceur, ce soir,
A pénétré l'ennui de mes fenêtres closes;

A travers les rideaux, les murs et le volet,
Par l'entre-bâillement des fentes sous le lierre,
J'ai compris que l'immense Nuit hospitalière
Comme une sœur, comme une femme m'appelait ;

Des voix d'amour montaient de l'éteinte des branches.
Tout vibrait, j'étais las : tout aimait, j'étais seul,
Et pour elle quittant les ombres de mon seuil,
J ai troublé le sommeil des grandes routes blanches.

*
* *

Tout souriait à ma venue et j'ai senti
L'accueil du vent, des fleurs, de l'ombre et de la terre,
Comme en rêve traîner mon âme solitaire
Vers la bonté, vers la douceur et vers l'oubli;

Les feuilles sur mes pas allongeaient leurs murmures,
Et parfois, par reproche ou caprice, mes mains,
Rieuses, dénouaient au hasard des chemins
L'adieu flexible et la caresse des ramures;

Les sources m'invitaient par l'écho du ravin
A reposer ma fuite et délasser mes fièvres,
L'ombre fraîche s'offrait à l'ardeur de mes lèvres,
Et la douceur des vents s'exaspérait en vain;

*
* *

Je ne savais que voir la Nuit, la Nuit profonde,
Et n'entendais parmi les voix que son appel,
Elle seule emplissait les plaines du plein ciel
Et ses rumeurs couvraient les autres bruits du monde.

Autour des choses de la terre, il me semblait
Qu'un Dieu subtil, selon des rites séculaires,
Nouait comme une écharpe à transparences claires
Les vapeurs que son geste habile rassemblait.

Docilement, du fond des mornes paysages,
Elles montaient par spires lentes vers le dieu,
Le vent accompagnait leurs fuites dans l'air bleu,
Et les forêts tremblaient d'extase à leurs passages...

*
* *

Comme les feuilles j'ai frémi, comme le vent
Au hasard j'ai traîné mes fièvres et mes courses;
Et j'ai mêlé parfois au clapotis des sources
Ma joie ivre et mes cris orgueilleux de vivant.

Tout mon être tendait au primitif destin
Des Priapes chasseurs d'hamadryades blanches, [ches
Peureux comme eux d'un bruit de l'ombre dans les bran-
Et comme eux demi-dieu naïf et libertin;

J'avais des jeux de fleurs et des gestes de plantes,
Car l'âme impérieuse et douce de la Nuit,
Aimant qui la désire et fuyant qui la fuit,
Me pénétrait du fond des grandes brumes lentes.

*
* *

Mais l'angoisse de me mêler à tant d'émoi,
L'effroi d'être le tabernacle de cette âme
M'écrasaient : je tremblais d'orgueil comme une femme,
Car je portais aussi toute la vie en moi :

J'étais las par-dessus mes forces trop humaines,
Sachant l'indignité possible de mon cœur.
Alors, pour oublier la douce Nuit, par peur,
Réveillant mon attente assoupie et mes peines,

Dans la mousse légère et perfide du parc,
Comme les voyageurs qui cachent sous des voiles
Leur nostalgie à l'heure grave du départ,
J'ai pleuré, face en terre et le dos aux étoiles.

(*Inédit.*)

Symphonie pastorale.

Quelquefois je descends au jardin, et j'y rêve.
Un lit de mousse, un pan de ciel, l'ombre d'un mur,
D'invisibles parfums dans l'invisible azur,
Il a suffi : l'heure qui naît me sera brève.

Je songe à la saison heureuse qui s'achève,
Aux jeux subtils de l'ombre autour des buis obscurs,
Au plafond de ma treille où les muscats trop mûrs,
Éclatent quand le vent d'automne les soulève.

A même le gazon je relis d'anciens vers,
Et philosophe à mes moments, tout l'Univers
Je l'explique en croquant des grappes de groseilles :

Mais le verger voisin fleure si doux le miel
Qu'en écoutant passer des murmures d'abeilles,
Certains midis je dors, l'âme entre terre et ciel.

(*Inédit.*)

To be.

Rien ne m'est étranger qui vit dans ma demeure,
Mais le monde s'arrête au seuil de ma maison,
Je n'ai jamais su voir plus loin que l'horizon
Et le temps tout entier pour moi tient dans une heure.

Craignant l'espoir, qui grise, et le désir qui leurre,
J'ai vécu seul, selon mon âme et ma raison,
Simplement, sagement, cueillant chaque saison
D'un cœur égal, et la tenant pour la meilleure.

J'aime ce qui m'émeut, je suis selon l'instinct :
Forgeant à chaque jour un peu de mon destin,
Sans redouter la mort que je donne à la vie.

A mon balcon parfois je m'accoude, et j'attends,
Et tandis que le soir me berce, je m'oublie,
Petite ombre mêlée à la fuite du Temps...

(*Inédit.*)

M. MARC VARENNE

M. Marc Varenne est né, le 4 septembre 1877, à Nérac (Lot-et-Garonne). Il fit ses études à Montpellier, où il connut MM. Pierre Hortala et Ernest Gaubert. Avec eux, il fonda en 1898 *l'Aube méridionale* et organisa en 1889 le Congrès des Poètes de Béziers.

M. Marc Varenne est un véritable enfant du pays des Landes, un Gascon, profondément attaché à sa race et à son pays. Il prit une part très active à toutes les diverses manifestations de littérature régionaliste; quand les félibres se réunissent encore pour une fête autour du grand Mistral, Varenne est toujours présent, et il remplit, croyons-nous bien, dans ce groupement littéraire, des fonctions insignes: il est le *dapifer* du Félibrige, le porteur de la *Coupo Santo*, du Graal poétique de Provence.

M. Marc Varenne vint se fixer à Paris en 1902; il y fut d'abord secrétaire de M. Fallières, alors président du Sénat, et il l'a accompagné à l'Élysée, où il est maintenant chef du secrétariat particulier de la Présidence de la République.

M. Varenne vient de publier son premier recueil de vers, intitulé *la Source Claire*. On ressent dans ses poèmes l'influence sourde, mais profonde, d'Alfred de Musset, un Musset plus méridional que parisien, venu après le symbolisme, ayant connu Samain, Rodenbach, Verlaine, Henry Bataille, et dont l'âme serait plus sensible à une immense mélan-

colie sans fin qu'à de grandes souffrances aiguës et poignantes.

En plus d'une collaboration lointaine à presque toutes les revues provinciales, on voit souvent la signature de M. Marc Varenne dans les meilleures publications parisiennes : *les Annales politiques et littéraires, le Figaro illustré, le Temps, la Nouvelle Revue, le Monde illustré, la Revue illustrée, le Grand Illustré, Je sais tout*, etc.

M. Marc Varenne est encore un des conférenciers les plus aimés de l'université des *Annales*.

H. R.

Fleurette.

(*Légende Gasconne.*)

I

Alors le prince avec la reine
Habitait Nérac, dans l'Albret.
Un jour, Henri dans la Garenne
Alla rêver : c'était en Mai...

Avec la collerette blanche
Il portait un pourpoint exquis;
Tout souriait... le beau dimanche!
Une enfant fuyait devant lui :
Une enfant du pays, mignonne,
Frêle et pure comme une fleur,
Avec des yeux noirs de Gasconne.
« Hé, quoi, ma mie, vous fais-je peur?

Pourquoi fuyez-vous, la fillette?
Comment vous nommez-vous, enfant?»
« Doux sire, on m'appelle Fleurette,
Sous peu de jours, j'aurai quinze ans. »

« Quinze ans, Fleurette! Est-elle belle !
Regarde-moi, tu le sais bien ? »
« Excusez, monseigneur, dit-elle,
Excusez-moi, je n'en sais rien. »
« Ah ! sangdious, l'adorable fille !
Me trouves-tu gentil garçon ?
N'aie nul souci de ma famille,
Fleurette, nous nous aimerons. »

Ainsi fut fait : au clair de lune,
Au bord du ruisseau tous les soirs,
Henri aima la jolie brune,
La jolie brune aux grands yeux noirs.

II

Or, un courrier vint de France,
Un courrier du roi de Paris ;
Charles mandait avec instance,
En son palais, le prince Henri.

« Fleurette, il faut que je m'en aille,
Ma mère le veut, il le faut;
Ne crains pas pour nos fiançailles,
Nous reviendrons près du ruisseau;
« Nous reviendrons à la fontaine
Parler encor longtemps d'amour :
« Promets-moi d'être sous ces chênes
Quand viendra la nuit du retour. »

III

Sonnez, les cors ! battez, les cloches !
Le prince est de retour, joyeux...
Maintenant que la nuit est proche,
Fleurette espère l'amoureux.

Elle entend du bruit ! est-ce un rêve ?
Il est là..., il cause !... Avec qui ?
Mais non, c'est le vent qui se lève...
Mais non, elle l'a vu..., c'est lui !...

Il n'est pas seul..., pauvre petite !
C'est pourtant la nuit du retour !
Avec la reine Marguerite,
Il vient aussi parler d'amour.

Il ne pense plus à Fleurette !...
. . . .
Elle a couru vers le ruisseau...
Et le corps blanc de la fillette
Va, fleur de rêve, au fil de l'eau.

(*La Source claire.*)

Heure crépusculaire.

A l'heure grave où l'ombre passe
En rêvant sur les carreaux gris,
Je quitte alors la chaise basse
Et vais m'asseoir sur le tapis.

Doucement je m'approche d'elle :
Elle sourit au lendemain...
Sa robe a la tiédeur d'une aile...
Je blottis mon front dans ses mains.

C'est l'heure adorée entre toutes,
L'heure où ses yeux sont plus profonds,
Où ne m'assaillent point les doutes
Quand je baise ses cheveux blonds;

C'est l'heure calme, l'heure brève :
C'est l'instant fugitif et doux.
Dans l'air flotte un parfum de rêve...
Il n'existe plus rien que nous...

(*La Source claire.*)

Vers le Passé.

Écoute : un vent d'automne erre dans la vallée ;
Ne pourrai-je jamais te chasser de mon cœur...
Est-ce l'adieu profond du soleil et des fleurs ?
Est-ce le long convoi des feuilles envolées ?
Je ne sais; mais, ce soir, la lande paraît triste;
Dans mon cœur, malgré moi cette douleur persiste;
Je retombe souvent dans les rêves maudits
Où je revois notre aventure de jadis.

Il m'arrive, parfois, lorsqu'une femme passe,
Tranquille et souriante, au milieu de la rue,
De saisir en elle un peu de toi, de ta grâce,
Presque rien, un geste familier, un regard,
Une chose sans nom mise là par hasard,
La fleur dans les cheveux, le ruban au corsage...
Alors, je sens que ma tristesse s'est accrue,
Et mon âme refait le pénible voyage.

Les décors adorés de jadis se précisent ;
Les sentiers, les sous-bois, les parfums, les couleurs,
La blancheur de ta robe et le rire des fleurs...
Ah ! il n'existe plus de lignes indécises !
Voilà que je subis, malheureux insensé,
Le charme douloureux qu'évoque le passé.

(*La Source claire.*)

Inquiétude.

Je t'aime pour l'inquiétude
Enfermée au fond de tes yeux,
Pour l'angoissante lassitude
Qui, toujours, se devine en eux.

Malgré ton rire clair, sonore,
Et ta bouche exquise d'enfant,
Je sais qu'un souci te dévore...
Mais quel est-il ? Et depuis quand ?

Chère, ne me dis pas ta peine :
Que me servirait de savoir ?
Ta souffrance, sœur de la mienne,
Est faite aussi d'ancien espoir.

(*La Source claire.*)

Naguères.

Je songe aux amours de naguères,
A ceux qui ne reviendront plus,
A mes rêves, à mes chimères,
A ces livres souvent relus.

Ils sont comme d'anciens jouets
Qu'on retrouve dans une armoire,
Habits fanés, ressorts muets,
Dépourvus de toute leur gloire.

Pourtant, ces pantins à ficelle
En somme ne sont pas très vieux :
L'œil est clair chez Polichinelle
Et son sourire est radieux.

Mais, à ce rire d'autrefois,
Notre âme pour jamais fermée,
Reconnaît à peine la voix
Que jadis elle a tant aimée ;

La couleur du décor est morte,
L'horizon bleu s'est embruni...
A-t-on déjà poussé la porte
Ouverte un jour sur l'infini ?...

(*La Source claire.*)

Vers l'avril.

Je suis convalescent à peine :
Le souvenir d'heures lointaines
N'est pas encore évanoui ;
Pourquoi, dans mon âme blessée,
Se glisse une douce pensée
De joie et d'amour infini ?

Parce que j'ai vu deux grands yeux
Aux regards purs, mystérieux,
Je sens s'amoindrir ma souffrance
Et je me prépare à jouer
Un vieil air exquis et léger
Sur les pipeaux de l'espérance.

Pourtant, je crains, et je me dis
Que je n'ai pas, comme jadis,
L'enthousiasme prompt, facile ;
Je calcule, hélas ! malgré moi :
Il est loin le premier émoi
D'un esprit jeune et malhabile !

Souffrir ! oh ! non, je ne veux plus ;
Les mauvais jours que j'ai vécus
Ont jeté sur moi leur patine :
Je veux aimer profondément,
Comme un homme, tout en gardant
Un peu de mon âme enfantine.

Est-ce la fin de l'aventure ?
La profonde et mince blessure
Va-t-elle bientôt se fermer ?
C'est le secret de l'existence ;
Je n'oserais dire d'avance
Si mon cœur peut encore aimer...

(*La Source claire.*)

Billet triste.

Il se fait tard : je veux t'écrire
Bien que ce soit désobéir...
Je n'ai cessé de me le dire
Pour en accroître le désir.

Il se fait tard et j'ai la fièvre ;
Mes yeux sont las d'avoir pleuré,
Ta caresse court sur ma lèvre...
Un songe encor va me leurrer !

Je rêve à toi : le feu chantonne,
La chambre s'endort, l'air est doux;
Dans mon cœur j'ai ton nom qui sonne;
Je rêve à toi, je rêve à nous...

(*La Source claire*).

Paysage.

Derrière la montagne blanche
Le soleil se couche là-bas...
Et la nuit peu à peu se penche...
Le lac est couleur de lilas.

On n'entend rien : un rêve passe
Dans le cœur de chacun de nous,
Un rêve grand comme l'espace,
Mais si pur, si calme et si doux.

La barque glisse sur l'eau grise.
L'étoile se détache au ciel,
L'heure est vraiment légère, exquise...
Le lac semble immatériel.

(*La Source claire*).

Embarquement pour Cythère.

Dites, les belles, voulez-vous
Venir loin, là-bas, avec nous,
Au blanc et bleu pays du Rève ?
On va larguer, le vent se lève...

Dites, les belles, voulez-vous ?

Prenez vos airs mutins, rieurs,
Attifez-les de fanfreluches,
Qu'ils soient vifs, coquets, persifleurs,
Sautillants comme des perruches.

Parez-vous de mille rubans,
Soyez prêtes aux escarmouches,
N'oubliez pas bonbons et gants
Et surtout votre boîte à mouches.

Sont-ils assez jolis vos noms...
Cydalise, Aminte, Sylvie !
Décidez-vous ; appareillons
Pour l'île où règne la folie.

Écoutez l'invite aux plaisirs,
Le ciel est pur, pas un nuage...
Nous saurons par nos souvenirs
Charmer la longueur du voyage.

Dites, les belles, voulez-vous
Venir loin, là-bas, avec nous,
Au blanc et bleu pays du Rêve ?
On va larguer, le vent se lève...

Dites, les belles, voulez-vous ?

(*La Source claire.*)

JEAN VIOLLIS

Né en 1877 à Lacapelle-Marival (Lot), M. Henri d'Ardennes de Tizac vint à Toulouse pour étudier les Lettres et le Droit et auss pour être poète. Cachant la somptuosité de son nom de cadet de Gascogne sous le pseudonyme de Jean Viollis qui évoque les fleurettes d'avril, il prit rang dans le groupe alors florissant de l'*Effort*. En 1897, à peine âgé de vingt ans, il publia son premier et unique recueil de poèmes sous le titre : *La Guirlande des Jours*. « Voici de courts poèmes, annonçait-il modestement, unis par un lien fragile d'harmonie et de sincérité... Ils sont la guirlande, un peu frivole, d'une adolescence studieuse et contemplative. » La plaquette contenait une quinzaine de pièces délicatement émues et ouvrées avec un art subtil. La perfection de cette œuvre de début nous autorise à regretter que M. Jean Viollis soit devenu si vite romancier. Il est vrai que, dans ce genre qu'il a préféré à la poésie, il nous a donné de jolies œuvres de demi-teinte, où le charme et la sensibilité s'allient à une pénétrante observation, tel ce *Petit-Cœur* qui mérite d'être placé sur le même rang, dans l'estime des lettrés, que le *Poil de Carotte* de M. Jules Renard. Le sonnet inédit de M. Jean Viollis que nous publions serait-il un indice du retour de l'écrivain à ses « premières amours » ? Souhaitons-le pour le plus grand profit des lettres belles.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *La Guirlande des Jours*, poésies, avec une lithographie en couleurs d'Elie Clavel, Toulouse, Bibliothèque de *l'Effort*, 1897. — *L'Émoi*, roman, Toulouse, Bibliothèque de *l'Effort*, 1897 et Paris, Borel, illustrations de Calbet, 1898. — *La Récompense*, roman, Paris, Borel, 1901. — *Petit-Cœur*, roman, Société du Mercure de France, Paris, 1902. — *Monsieur le Principal*, roman de mœurs universitaires, Paris, Calmann-Lévy, 1908.

Collaboration. — *L'Effort* (fondateur), *Revue de Paris*, *Revue des Revues*, *Mercure de France*, *la Grande Revue*.

A consulter. — François Périlhou : *Les Jeunes*, conférence, Bibliothèque de *l'Effort*, 1901. — Ernest Gaubert et Georges Casella : *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906.

Domaine.

J'habite sans amis une belle contrée.
Ma vie est passionnée et simple comme un vœu.
O Mort, toi qu'on m'annonce et que je crains un peu,
je connais mon destin sans t'avoir rencontrée.

La retraite est d'amour et de mélancolie.
J'ai su clore mon rêve avant d'avoir souffert,
je n'ai gardé, des dons que l'on m'avait offerts,
que la seule bonté qui me faisait envie.

Avec un peu d'espoir et beaucoup de tendresse,
on peut se figurer qu'on aimera toujours :
il faut songer sans âpreté une vieillesse,

où dans l'heureux oubli de tes parfums, ô Terre !
il me sera meilleur de voir passer les jours,
avec, pour eux, un doux sourire sur les lèvres.

*
* *

C'est le verger fleuri comme un front d'épousée,
le parc irrégulier avec l'enclos moussu ;
et les vieux champs pierreux aux herbes épuisées
ont des grâces d'ancêtre ou de parent déchu.

Voici le colombier où les oiseaux fidèles,
après avoir volé tout le jour dans le ciel,
rentrent languissamment quand s'éteint le soleil,
au froissement soyeux et léger de leurs ailes.

Le soir vêt d'ors discrets et de lueurs voilées
la rivière endormie au fond de la vallée
tandis que l'ombre est lente aux bleus coteaux voisins.

C'est pour avoir taillé la Vigne de la Vie,
que je puis accrocher des grappes de raisin
sur le seuil lumineux de la maison bénie.

(*La Guirlande des Jours*.)

Automne.

Le soleil dore encor les pierres du chemin.
Voici que, souriant à la fuite des heures,
l'Automne marche, claire et des fleurs à la main,
aux lumineux halliers que sa gloire enlinceule.

Son doigt scelle l'adieu sur ses deux lèvres closes.
Le souvenir plaintif de nos jours révolus
n'attriste pas ainsi que je l'aurais voulu
son regard où sourit un ciel doré d'octobre.

Mais, fleurissant le soir des fleurs de son sourire,
surhumaine elle suit comme un essor lointain
son rêve de beauté captivante et stérile.

Voici l'Automne et sa lucide griserie.
Il faut abandonner à son geste certain
le soin d'orner encor le seuil de notre vie.

(*La Guirlande des Jours.*)

Juin.

Pour avoir trop aimé ce soir de solitude
fleuri sur la vallée où je me suis complu,
c'est comme après un jeu fervent, mais superflu,
dont je sens l'inutile soin des attitudes.

Juin, mois des blés jaunis et des pures collines,
tu sais ce que seront au cœur le mieux aimant,
tes charmes incertains de ces chansons d'amant
lasses de murmurer à des sources futiles.

Épris de me donner aux choses que tu veux,
j'ai senti ton doigt blond qui touchait mon épaule,
et je gagne, songeur, la maison de tes vœux,
avec une fleur rouge entre mes lèvres molles.

J'espère accoutumer mes désirs indolents
au rythme généreux que ta foi leur propose.
Par ta voix, c'est la voix indulgente des choses,
c'est l'absolution de mes fêtes d'enfant.

Juin, puissé-je toujours identique à toi-même,
mûrir de jeunes blés sous un ciel toujours clair.
Puissé-je recueillir au verger que tu aimes
des corbeilles de fruits qui ne soient pas amers.

Juin, tes foins parfumés et le chant des cigales
que l'été perpétue à la chute du soir
ont su toucher ce cœur qui devait s'émouvoir
devant le but suprême où ton amour l'égale.

Si l'accueil plus certain d'une foi plus heureuse
où l'homme sourirait à l'homme reconquis
peut suffire à m'ouvrir la route lumineuse,
je ne serai jamais plus heureux qu'aujourd'hui.

Je songe avec bonheur à des moissons futures
que des adolescents coucheraient sans effort
Et mon rêve, ce soir, se prolonge et s'endort
comme un rose soleil sur un pré d'herbes mûres.

(*La Guirlande des Jours.*)

Septembre.

Le soir gelé luit dans les arbres, puis s'éteint.
Septembre, vaporeux sous la brume exhalée,
laisse flotter languissamment vers le jardin
la molle odeur que développe la vallée.

Les prés sont nets, pesants et blancs comme l'argent,
mais la nuit a mêlé sur le flanc des collines
depuis les chaumes bruns jusqu'aux obscures vignes
les peupliers, les murs, les vergers et les champs.

Une carriole hésitante, incertaine et lourde
monte péniblement dans le chemin perdu
qu'elle éclaire de son humide lueur rouge.

Peut-être un tendre voyageur inattendu...
Ah, comme je vous aime et comme je m'abuse,
sourdes voix, doux grelots, et vous rumeur confuse...

(*Vers inédits.*)

APPENDICE

Cet appendice est consacré à trois poètes que leur naissance en terre grecque ou latine apparente étroitement aux écrivains méridionaux, à la comtesse de Noailles qui est Roumaine, à M. Jean Richepin qui est Algérien, à M. Jean Moréas qui est Athénien. Nous avons les meilleures raisons littéraires de faire nôtre leur gloire. L'atavisme ou la naissance ont marqué leur esprit d'un signe indélébile tel qu'il subsiste visiblement à travers les métamorphoses, à travers les manifestations de leur manière poétique. Sans attribuer à cette thèse une valeur absolue, nous nous plaisons à observer que le fonds « méditerranéen » est resté intact chez ces écrivains, que le germe de la Race n'a pas été étouffé en leur âme par une végétation parasite.

La Roumanie n'est-elle pas une sœur de la Provence et, fables et dogmes, tout ne nous vient-il pas d'Orient ? Carmen Sylva et le poète Vasile Alecsandri n'ont-ils pas revendiqué, pour leur pays, les droits de la fraternité au banquet des nations latines ? Précédée de ces deux hérauts, l'œuvre poétique de Mme de Noailles est entrée dans nos ports de l'Estérel comme une caravelle, chargée des fleurs, des fruits et du soleil et des musiques

d'Orient, odorante des parfums de Stamboul et de Chiraz et aussi de l'âme délicieuse des vieux poètes Hafiz et Saadi.

M. Jean Richepin, bel homme de lettres, abondant, savant, puissant, évocateur, qui est, au dire de M. Gustave Kahn, une manière de Lucain, est le compatriote de ce poète latin né à Cordoue. N'est-ce pas là une nouvelle preuve de la fusion du sang des races? Et s'il n'était pas Latin par droit de naissance, Richepin ne le serait-il pas devenu par élection après avoir dédié à la Mer une ode puissamment rythmique ?

Enfin, M. Jean Moréas, le Moréas des *Stances*, descendant de Malherbe et de Ronsard, et le Moréas de l'*Iphigénie* racinienne, nous appartient tout entier, et ces deux livres sont les assises les plus durables de la Renaissance classique. Mais même dans les divers avatars de sa poétique, l'Athénien a transparu en Moréas. Du temps qu'il était le prince acclamé de l'école symboliste, il a proféré courageusement ce cri : « Répudions l'*Inintelligible*, ce charlatan ! » Plus tard, il accusa les romantiques d'avoir constitué « une syntaxe décousue, je dirai *sans race.* » En fondant l'école romane, ce poète grammairien, comme le nomme M. Maurice Barrès, voulut « réintégrer l'antique parler » de France. Il se réclamait hautement de la « noble Athènes qui l'a nourri » et il n'a cessé d'entendre « le tremblement de la mer natale ». Mais il se déclarait aussi « l'élu des nymphes de la Seine », et sa gloire sera d'avoir, sur de nouvelles fleurs, fait butiner un miel français aux abeilles de l'Hymette.

R. D. et H. R.

JEAN MORÉAS

Jean Moréas est né à Athènes, le 15 avril 1856. « Ses aïeuls, nous apprend M. Fénéon, s'adonnèrent à ce genre de sport qui consistait, vers 1821, à brûler les galères ottomanes, à fournir des sujets à Delacroix et à tomber avec emphase dans les naumachies. » Son éducation fut toute française. Quand, au lendemain de la guerre, il quitta son pays pour venir en France, il laissait à Athènes une bibliothèque de deux mille volumes, œuvres de presque tous les poètes de la Renaissance et de nos meilleurs classiques. A Paris, après avoir vaguement suivi les cours de l'École de droit, il fréquenta les cercles littéraires du quartier latin, entre autres les Hydropathes. Il débuta à *Lutèce* et, dans la suite, collabora à presque toutes les petites revues : à la *Cravache*, dirigée par Georges Lecomte, où se trouvaient groupés, en 1888, Henri de Régnier, Verhaeren, Paul Adam; à *la Vogue*, à *la Plume*. En 1884 parut son premier volume de vers : *les Syrtes*. Puis il donna *les Cantilènes*. Les poèmes y ont plus d'éclat et on y rencontre d'heureuses trouvailles de rythmes, d'une musicalité délicate. On y remarque aussi une certaine prédilection pour les complaintes du moyen âge et les tours archaïques.

Le Pèlerin passionné inaugure, en 1891, la seconde manière du poète. Plein d'un noble souci d'art, il désavoue ses premières œuvres qui ne s'accordent plus avec son esthétique.

A partir du *Pèlerin passionné*, Moréas tient pour principe

essentiel qu'il faut rétablir la tradition française en utilisant les trésors du passé.

Dans un article du *Temps*, qui fit grand bruit, M. Anatole France proclamait Moréas le Ronsard du Symbolisme.

« A mon avis, — ajoutait M. Maurice Barrès, dans le *Figaro, — le Pèlerin passionné*, que vient de publier Jean Moréas, est ce chef-d'œuvre dont l'absence mettait à la gêne ceux qui, ayant de la sympathie pour le monde *symboliste*, ne savaient comment s'en expliquer avec les personnes prévenues. »

Cependant, dans la solitude et l'isolement, Moréas écrivait d'autres poèmes : *Enone au clair visage*, les *Sylves* et cette virgilienne *Eriphyle. Les Stances*, dont les deux premiers livres parurent en 1899 et les quatre suivants en 1901, sont le chef-d'œuvre de la troisième et définitive manière de Moréas. Plus de vers libres, mais les mètres traditionnels, disposés en strophes. Il convient, dit M. André Beaunier, de considérer les *Stances* comme un chef-d'œuvre accompli, si l'on entend par là une œuvre qui réalise pleinement son intention et dans laquelle tout concorde, rythme, vocabulaire, style, idée, d'une manière harmonieuse. M. Paul Souday remarque avec non moins de justesse que la philosophie de Moréas est aussi classique que sa forme et qu'il pense avec la sérénité des sages de la Grèce.

« Moréas, — dit M. Émile Godefroy, — rentre dans la grande tradition et nous y ramène ; il est l'Orphée de la douleur contemporaine, à laquelle il donne conscience de ses désirs obscurs. L'accès nous devient facile de la perfection spirituelle loin de laquelle les romantiques se sont tordu les mains de désespoir. Je compare *les Stances* à un escalier de diamant qui s'étage depuis le gouffre jusqu'à la région de la pure lumière. »

A propos des *Stances*, M. Émile Faguet écrit : « La forme est admirable, d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes et le don de les trouver sans effort. C'est une des manifestations d'*âme poétique* les plus extraordinaires que nous ayons vues depuis des années et des années... Ces vers entrent, pour ainsi parler, d'un mouvement qui semble insensible, jusqu'au fond intime. »

Avec *Iphigénie* notre patrimoine littéraire a fait l'acquisition d'un chef-d'œuvre nouveau. La tragédie antique de Moréas a cette originalité qu'elle suit fidèlement le drame

d'Euripide et qu'elle demeure cependant l'œuvre personnelle de Moréas par la sobriété de sa langue claire, harmonieuse, attique. R. D.

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES. — *Les Syrtes*, poésies (sans nom d'éditeur), Paris, 1884, in-8. Réimpression : *Les Syrtes*, Paris, L. Vanier, 1893, in-18. — *Les Cantilènes*, poésies, Paris, L. Vanier, 1886, in-18. Réimpression : *Les Cantilènes*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — *Le Thé chez Miranda*, roman (en collaboration avec Paul Adam), Paris, Tresse et Stock, 1886, in-18. — *Les Demoiselles Goubert*, roman (en collaboration avec Paul Adam), Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18. — *Les Premières armes du Symbolisme* (Lettres et Manifestes), Paris, L. Vanier, 1889, in-18. — *Le Pèlerin passionné*, poésies, Paris, L. Vanier, 1891, in-18. Réimpression : *Le Pèlerin Passionné*, Paris, L. Vanier, 1893, in-18. — *Autant en emporte le vent*, Paris, L. Vanier, 1893, in-18. — *Eriphyle, poème suivi de quatre Sylves*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-8. — *Poésies*, 1886-1896 (*Le Pèlerin Passionné. Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles*), Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — *Jean de Paris* (texte rajeuni), Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — *Les Stances*, poésies (Ier et IIe livres), fac-simile du manuscrit, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-folio (Tirage sur Chine précédé du portrait du Poète par Antonio de la Gandara). — *Les Stances* (IIIe, IVe, Ve, VIe livres), Paris, Ed. de La Plume, 1901, in-16. — *Feuillets*, Paris, Ed. de La Plume, 1902, in-8. — *Le Voyage de Grèce*, Paris, Ed. de La Plume, 1902, in-18. — *Iphigénie*, tragédie en 5 actes (représentée pour la première fois à Orange, sur le Théâtre Antique, le 24 août 1903, et à Paris, sur la scène de l'Odéon, le 10 décembre 1903, par les artistes de la Comédie Française et de l'Odéon), Paris, Société du Mercure de France, 1904, in-18. — *Contes de la Vieille France*, Paris, Société du Mercure de France, 1904, in-18. — *Les Stances* (les IV livres complets), Paris. Ed. de La Plume, 1905, in-16. — La Société du Mercure de France vient de donner une édition complète des œuvres poétiques de Moréas.

EN PRÉPARATION. — *Philoctète*, tragédie ; *Ajax*, tragédie.

A CONSULTER. — Maurice Barrès : Jean Moréas symboliste, *Figaro* 25 décembre 1890. — André Beaunier : *La Poésie nouvelle*, Paris, Société du Mercure de France, 1902, in-18. — Ad. van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, Société du Mercure de France, 1900. — Félix Fénéon : Jean Moréas, *les Hommes d'aujourd'hui*, Paris, Vanier. — Anatole France, *La Vie littéraire* (4e série), Paris, Calmann-Lévy, 1892. — Rémy de Gourmont, *le Livre des Masques*, Paris, Société du Mercure de France, 1896 ; *Promenades*

littéraires, Paris, Société du Mercure de France, 1905. — Jules Huret, *Enquête sur l'Evolution littéraire,* Paris, Charpentier, 1891. — Charles Maurras, *Jean Moréas*, Paris, Plon, 1891 ; *Revue encyclopédique*, 23 janvier 1897 et 22 janvier 1898. — Catulle Mendès, *Rapport sur le mouvement poétique français de* 1867 à 1900, Paris, Fasquelle, 1903. — Pierre Quillard : Jean Moréas, *Mercure de France*, février 1901. — A. Retté, *le Symbolisme*, Paris, Messein, 1903. — Paul Souday : Les Stances de Jean Moréas, *le Temps*, 20 avril 1900. — J. Tellier, *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888. — Georges Le Cardonnel et Charles Villay : Enquête sur le mouvement littéraire, *Gil Blas*, 27 août 1904. — Jean de Gourmont, *les Célébrités d'aujourd'hui* (Jean Moréas), Paris, Sansot, 1905. — Jean Carrère : La Renaissance de l'esprit classique, *Revue hebdomadaire,* 1903. — Émile Godefroy : *Critique de la perfection : les Stances* de Jean Moréas, 1907. — Emile Faguet : *la Revue latine*, 25 février 1908.

Les Bonnes Souvenances.

Irisant le ciel gris de nos mornes pensées,
Ravivant les soleils éteints des renouveaux,
Elles passent toujours au fond de nos cerveaux,
Un bon souris sur des lèvres jamais plissées.

Leur prunelle est l'aurore, et leur natte tressée
Est fulgurante ainsi que l'éclat des flambeaux.
Leur prunelle est la nuit, et, sur le cou massée,
Leur chevelure est bleue ainsi que les corbeaux.

Aux accords pénétrants d'anciennes ritournelles,
Elles bercent nos cœurs pleins d'ennui ; ce sont elles
Qui pansent doucement nos blessures mortelles,

Elles qui, sur nos cils, viendront sécher nos pleurs.
— Et le temps, émondeur de beautés et de fleurs,
Met sur leur front vieilli de plus fraîches couleurs.

(*Les Syrtes.*)

Parmi les Marronniers...

Parmi les marronniers, parmi les
Lilas blancs, les lilas violets,
La villa de houblon s'enguirlande,
De houblon et de lierre rampant,
La glycine, des vases bleus, pend;
Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

Chère main aux longs doigts délicats,
Nous versant l'or du sang des muscats,
Dans la bonne fraîcheur des tonnelles,
Dans la bonne senteur des moissons,
Dans le soir, où languissent les sons
Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins,
Sur les nattes et sur les coussins,
Les paresses en les flots des tresses.
Dans la bonne senteur des lilas
Les soucis adoucis, les cœurs las
Dans la lente langueur des caresses.

(*Les Syrtes.*)

Que l'on jette ces lys...

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh ! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh ! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh ! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh ! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche, — amphore jamais vide, —
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

(*Les Syrtes.*)

O les cavales hennissant...

O les cavales hennissant au vent limpide,
Et les los de triomphe à l'entour des pavois !
Les cavaliers mordent la cendre, et je me vois
Tel un vaincu que la populace lapide.

L'ombre se fait suspecte et veuve des hautbois,
Et l'appareil n'est plus de la fête splendide;
Et tout à coup par un maléfice sordide
Des belles dames se décharnèrent les doigts.

Lutter, pourquoi? quand l'étendard de la conquête
Claque aux remparts trahis; et faut-il qu'on s'entête
Sous les lustres obscurs à danser d'un pied tors?

J'entends pleurer comme des chordes sous des plectres,
Avec de pâles fleurs voici passer des spectres;
Et je voudrais mourir un peu comme on s'endort.

(*Les Cantilènes.*)

Le Ruffian.

Je ne suis pas laide et je suis riche: je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute, il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

(*Les Cantilènes.*)

Pour couronner ta tête...

Pour couronner ta tête, je voudrais
Des fleurs que personne ne nomma jamais.

Lavande, marjolaine, hélianthème,
Et la rose que le luth vanta,
Et le lis sans tâche que Perdita
Souhaitait pour le prince de Bohême;
L'œillet, la primevère, les iris,
Et tous les trésors de Chloris :
Gerbe seraient pauvre et défaite
Pour couronner ta tête.

(*Le Pèlerin passionné.*)

Églogue à Æmilius.

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps et la feuille de primerole,
Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
De la source matutinale en sa rigole
De gravier : devis ni son,
Fredons comme de tourtres et passes,
N'envolaient de ma bouche aimée des Grâces,
Mais soupirer et complainte et tenson.

O Æmilius, pourquoi, sur l'agreste flûte, ai-je
Dit l'automne maligne et le cortège
Des pluies, alors que Flora versait
Beau-riante l'étrenne de sa corbeille,
Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
O Æmilius, et la barbe, à peine, entour l'oreille
Me naissait ?

L'été, maintenant, ronge l'ombre de mes pas;
La mi-été, maintenant, boit la rosée. Ah ! n'est-il pas
Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
Du safran ! Æmilius, Æmilius, voici bruire
L'heure au roseau que mon souffle avive,
L'heure de lamenter.
Ore, je vous vais dire,
Le folâtre Amarylle, et le joyeux Tityre.

(*Le Pèlerin passionné.*)

Que faudra-t-il...

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine ;
Cœur sans souci, ah, qui le ferait battre !
Il lui faudrait la reine Cléopâtre,
Il lui faudrait Hélie et Mélusine,

Et celle-là nommée Aglaure, et celle
Que le Soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue;
Ce belliqueur, ah ! qui ferait qu'il plie !
Il lui faudrait la princesse Aurélie,
Il lui faudrait Ismène dont la joue
Passe la neige et la couleur rosine
Que le matin laisse sur la colline.

Puisque Alison s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

(*Le Pèlerin passionné.*)

Moi que la noble Athène...

Moi que la noble Athène a nouri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois ;
Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays amoureux qui naissent sous mon pouce.

L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène ;
Et je ferai que la Chanson
Soupire d'un tant courtois son,
Et pareille au ramier quand la saison le presse.
Car, par le rite que je sais,

Sur de nouvelles fleurs les abeilles de Grèce
Butineront un miel français.

(*Le Pèlerin passionné.*)

Elle a fini déjà...

Elle a fini déjà, pour cette nuit, sa route,
L'étoile qui d'aimer conseille. Hélas ! écoute,
Ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ? Jamais,
Me renflammant le sang d'une coupable envie,
L'arc ne sera tendu, ni encoché les traits.

Si la lumière, vois, de l'étoile a baissé,
Certes, c'est que le tiers des heures a passé.
Non, non, ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ?
Jeune tige, pareille à ce noble palmier
Que dans l'âpre Délos Ulysse vit un jour.

Laisse, laisse Cypris à l'horizon descendre,
L'air est tout imprégné du pollen des fleurs tendres ;
Ferme tes yeux aimés,
Puisque l'ombre qui croît me les a dérobés.
Apollon me chérit, et le fils de Mercure,
Le bon Pan corne-bouc, de mon jeune âge eut cure.
Dans le sacré Cyllène où les Nymphes des eaux
M'ont nourri, de ma main j'ai coupé maints roseaux :
D'un art industrieux, j'y sais feindre à merveille
La cime des forêts, quand le matin l'éveille.

(*Énone au clair visage.*)

Téthys qui m'as vu naître...

Téthys qui m'as vu naître, ô Méditerranée !
Quinze fois le Taureau nous ramena l'année,
Depuis que, par ton zèle exilé de ton sein,
Ton aimable couleur à mes yeux fut ravie.
Certes, mon âme est forte et brave est mon dessein
Et rapide est mon soc dans la trace suivie :
Et jà ma bouche a su entonner l'aquilon,
Avecque l'Euménis dans l'airain d'Apollon
Car, enfant j'ai mâché, d'une fureur avide,
Le rameau Pénéan de tes embruns humide.
Mais du fils d'Oïlée ou d'Hector la valeur
Un instant elle fault : et parfois mon courage
(Toujours la pique au poing !) médite la douceur
Que je m'accoude un soir pleurant sur ton rivage,
Tandis que, sur tes flots où Diane a versé
La stérile lueur de son flambeau glacé,
Le cri de l'alcyon ne cesse de s'accroître...

(*Sylves.*)

Épitaphe de Paul Verlaine.

Et qu'importe à mes vers ta vie et ses alarmes !
Qu'importe le trépas ! Apollon est guerrier :
Je ne répandrai pas de misérables larmes,
Poète, sur ta tombe où fleurit le laurier.

La forêt tour à tour se pare et se dépouille ;
Après le beau printemps, on voit l'hiver venir ;

Et de la Parque aussi la fatale quenouille
Allonge un fil mêlé de peine et de plaisir.

Comme une eau qui, tombant d'une montagne haute,
De rocher en rocher, se brise à l'infini,
Ainsi le cœur humain est brisé, quand la faute
L'a roulé sur lui-même et l'a de Dieu banni.

Mais le chantre divin tombe et se précipite
Jusques au plus bas lieu pour gagner les sommets :
Aux noces de Cadmus les Grâces l'ont prescrite,
La règle que son cœur ne transgressa jamais.

(*Ériphyle*, *Sylves nouvelles*.)

Stances.

Le grain de blé nourrit et l'homme et les corbeaux,
L'arbre palladien produit la douce olive,
Et le triste cyprès, debout sur les tombeaux,
Balance vainement une cime plaintive.

Hélas ! n'as-tu point vu ta plus chère amitié
Étaler à tes yeux la face du vulgaire ?
Tu ne sais pas languir et souffrir à moitié :
Quand tu reprends ton cœur, c'est qu'il n'en reste
[guère.

Que ce soit dans la ville ou près des flots amers,
Au fond de la forêt ou sur le mont sinistre,
Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre.

*
* *

Au temps de ma jeunesse, harmonieuse Lyre,
Comme l'eau sous les fleurs ainsi chantait ta voix ;
Et maintenant, hélas ! c'est un sombre délire :
Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts.

Le calme ruisselet traversé de lumière
Reflète les oiseaux et le ciel de l'été,
O Lyre, mais de l'eau qui va creusant la pierre
Au fond d'un antre noir, plus forte est la beauté.

*
* *

Ce n'est pas vers l'azur que mon esprit s'envole :
Je pense à toi, plateau hanté des chevriers.
Aux pétales vermeils, à la blanche corolle,
Je préfère le deuil de tes genévriers.

Noir plateau, ce qui berce une audace rendue,
Ce n'est point le zéphyr sur les flots de la mer,
C'est la plainte du vent sur ta morne étendue
Où je voudrais songer prisonnier de l'hiver.

*
* *

Eau printanière, pluie harmonieuse et douce
Autant qu'une rigole à travers le verger
Et plus que l'arrosoir balancé sur la mousse,
Comme tu prends mon cœur dans ton réseau léger !

A ma fenêtre, ou bien sous le hangar des routes
Où je cherche un abri, de quel bonheur secret
Viens-tu mêler ma peine, et dans tes belles gouttes
Quel est ce souvenir et cet ancien regret ?

⁂

Été, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu, le tendre automne ! A présent, qu'à ma porte
Vienne heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé ;
Et s'il a plus d'éclat, peut-être il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

⁂

L'éclair illuminait la nuit de ses beaux feux,
A la vitre déjà retentissait l'orage,
Plein d'angoisse le temps rampait entre nous deux,
Et j'étais là pareil à quelque sombre image.

Tu te berçais au son de ta plaintive voix,
Mais j'osais supputer et ta faute et la mienne,
Et dans mon cœur, c'était comme une affreuse poix
Toute cette clarté de notre vie ancienne.

Va, le ciel peut m'étreindre en sa droite de fer,
Ton âme se montrer à sa Parque infidèle,
Mais, fuyant le malheur et le cruel hiver,
Je n'imiterai pas l'étrangère hirondelle.

*
* *

Relève-toi, mon âme, et redeviens la cible
De mille flèches d'or :
Il faut qu'avec ma main cette Minerve horrible
Frappe la lyre encor.

L'arbre portant ses fruits, le vent qui le renverse,
Sur le front d'un ami
La pâle mort déjà, la trahison qui berce
Le soupçon endormi,

L'étoile à l'horizon, le phare sur le môle,
La coupe au cristal fin
Que j'ai jetée ainsi par-dessus mon épaule,
Toute pleine de vin,

Et chacun de mes jours, tels qu'une fleur qui passe
Sur l'onde et disparaît :
Dans mon destin comment sauraient-ils trouver place
Cet espoir, ce regret ?

*
* *

Le coq chante là-bas ; un faible jour tranquille
Blanchit autour de moi :
Une dernière flamme aux portes de la ville
Brille au mur de l'octroi.

O mon second berceau, Paris, tu dors encore
Quand je suis éveillé
Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore
Sombre et dépareillé.

Que veut-il, que veut-il, ce cœur ? malgré la cendre
Du temps, malgré les maux,
Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
Se couvre de rameaux ?

*
* *

Sunium, Sunium, sublime promontoire
Sous le ciel le plus beau,
De l'âme et de l'esprit, de toute humaine gloire
Le berceau, le tombeau !

Jadis, bien jeune encor, lorsque le jour splendide
Sort de l'ombre vainqueur,
Ton image a blessé, comme d'un trait rapide,
Les forces de mon cœur.

Ah ! qu'il saigne, ce cœur ! et toi, mortelle vue,
Garde toujours doublé,
Au-dessus d'une mer azurée et chenue,
Un temple mutilé.

*
* *

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

*
* *

Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains
Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.

J'écouterai la brise et le cri des oiseaux
Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe.
Dans la morne prairie, au bord des tristes eaux,
Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.

L'air glacé fixera les nuages transis,
Et le couchant mourra doucement dans la brume.
Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
Tranquille, je romprai le pain de l'amertume.

*
* *

Je vous entends glisser avec un secret bruit
Là-bas sur la pénombre verte.
Entrez dans ma maison, ô souffles de la nuit,
J'ai laissé la fenêtre ouverte !

O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
D'erreur, de remords, d'amertume,
Vous me parliez jadis lorsqu'avec le brisant
Luttaient la tempête et l'écume,

Lorsque le long du sable aux flots harmonieux,
Dans la crique et sur cette grève,
D'une amitié perfide et la terre et les cieux
Remplissaient mon âme et mon rêve.

Mais quoi ! vous vous taisez, esprits éoliens !
Un autre arpège se prolonge :
C'est la pluie, elle tombe et je me ressouviens
Tout à coup d'un autre mensonge.

*
* *

L'insidieuse nuit m'a grisé trop longtemps !
Pensif à ma fenêtre,
O suave matin, je veille et je t'attends ;
Hâte-toi de paraître.

Viens ! au-dedans de moi s'épandra ta clarté
En élément tranquille :
Ainsi l'eau te reçoit, ainsi l'obscurité
Des feuilles te distille.

O jour, ô frais rayons, immobilisez-vous,
Mirés dans mes yeux sombres,
Maintenant que mon cœur à chacun de ses coups
Se rapproche des ombres.

*
* *

Va-t-on songer à l'Automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier Été !

De l'arbre au profond feuillage,
Des parterres du jardin,
La brise tire un langage
D'allégresse et de dédain.

Vous qui passez sur la route,
Saouls de la sève des bois,
Chantez, riez ! Moi j'écoute
En secret une autre voix :

Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ?

*
* *

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

(*Les Stances*, en VI livres.)

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

La comtesse Mathieu de Noailles, née de Brancovan, est issue d'une antique maison de guerriers et de politiciens, la maison valaque des Bibesco. Elle a vu le jour à Paris, le 15 novembre 1876. Son enfance s'est partagée entre Paris et la Haute-Savoie, en son château d'Amphion, sur les bords du lac de Genève.

Après une crise de mysticité qu'elle subit à quinze ans, l'événement intellectuel de son adolescence fut la découverte de la philosophie de Taine. Sa vocation s'affirma de très bonne heure : Vers sa dixième année, raconte-t-elle, elle vit venir en visite à Amphion, à quelques jours d'intervalle, un prince régnant et Frédéric Mistral : elle vénéra, adopta Mistral et négligea le prince. C'est seulement en 1901, après son mariage, qu'elle publia son premier livre *le Cœur innombrable*, depuis longtemps déjà achevé. Puis parurent *l'Ombre des jours*, un nouveau volume de vers; *la Nouvelle Espérance*, *le Visage émerveillé*, *la Domination*, trois romans, et enfin un troisième volume de vers : *les Éblouissements*. Nous ne parlons ici que du poète. Elle eut immédiatement des détracteurs passionnés et des admirateurs fervents : mais pour tout esprit non prévenu, son génie est incontestable.

Ce qui caractérise surtout son œuvre et ce qui frappe le plus fortement à la première lecture, c'est un sentiment de

la nature d'une profondeur et d'une acuité exceptionnelles. Mais une sensibilité si merveilleusement abondante, le seul amour de la nature ne suffit pas à l'absorber, et une âme moderne et féminine ne peut se reposer dans le pur naturalisme : on sent au fond de cette âme une inquiétude essentielle, une douloureuse ardeur de changement et de fuite.

Sur sa façon de sentir l'amour, Mme de Noailles est beaucoup plus brève que sur sa façon de sentir la nature. Sa forme sensible pour elle, c'est la souffrance, comme pour Barrès, à qui tant de traits l'apparentent, et il est toujours une passion. Et le mot amour pour elle signifie encore bien d'autres choses et surtout une immense pitié de la souffrance et de la misère humaine : elle s'est cependant détournée à temps de l'humanitarisme ridicule et sa société d'élection, ce sont les Héros.

Dans les poèmes inspirés par la pensée de la mort, elle joint la féminité la plus aiguë à une étonnante virilité : elle redoute la mort, elle en a l'horreur physique, puis elle se résigne, confiante en la gloire.

En résumé, l'art de Mme de Noailles n'est pas égal à son génie : il pèche par insuffisance et par artifice. « Mais, nul qui n'ait un peu d'oreille, termine M. René Gillouin, dans la remarquable étude qu'il va publier sur Mme la comtesse de Noailles, un peu d'oreille et d'âme ne me contredira si j'affirme qu'elle a composé une des musiques les plus enivrantes qu'il nous ait été donné d'écouter et si j'affirme que le musicien qu'elle rappelle le mieux, c'est le sensuel, le véhément, le somptueux et déchirant Wagner. »

H. R.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — *Le Cœur innombrable*, poèmes (vol. cour. par l'Académie française), Paris, Calmann-Lévy, 1901. — *L'Ombre des jours*, poèmes, Paris, Calmann-Lévy, 1902. — *La Nouvelle Espérance*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1903. — *Le Visage émerveillé*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1904. — *La Domination*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1905. — *Les Éblouissements*, poèmes, Paris, Calmann-Lévy, 1907.

A consulter. — Paul Acker : *Petites Confessions*, Fontemoing, 1903. — Charles Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, 1905. — Robert de Montesquiou : Deux Muses, *la Renaissance latine*,

juin 1902. — Charles Le Goffic : La Comtesse de Noailles, *Revue universelle*, janvier 1905. — Henri Ghéon : Chronique, *l'Ermitage*, août 1905. — Pierre Messian : Un grand Poète, *la Revue forézienne*, octobre 1904. — G. Casella et Ernest Gaubert : *La Nouvelle Littérature*, Sansot, 1906.

René Gillouin, *Comtesse M. de Noailles*, brochure de la collection des Célébrités d'aujourd'hui, Sansot, 1908.

Pour plus de détails et plus de précision sur le chapitre « A consulter » et sur le chapitre de l' « Iconographie », se reporter à l'étude de M. René Gillouin, que nous venons de signaler.

Paganisme.

Sapins lourds, ténébreux, dévalant, dont les branches
Suspendent dans l'air bleu de vertes avalanches,
Saules, sur les étangs pleurant de désespoir,
Mélèzes résineux, fraîches voûtes du soir,
Où, comme un chaud vitrail, le soleil met son prisme,
Grottes, ravins, échos, immense romantisme,
Oh ! comme dans mon cœur vous êtes accueillis !
Pourtant, vous le savez, je suis de ce pays
Qui commence en Asie et va jusqu'en Sicile,
Du pays lumineux, ouvert, serein, tranquille,
Du pays où la chèvre au regard sec et droit
Mord d'une bouche noire un amandier étroit ;
Où le jaune jasmin, le thym, le chèvrefeuille,
Sont un miel crépitant que l'abeille recueille;
Du pays où les ifs allongés, le cyprès,
Où la tombe pierreuse et le vase de grès,
L'agneau libre, paissant sur les roches salines,
Les lignes du rivage et celles des collines
Ont la forme sacrée et nette de l'esprit ;
Du pays où Daphnis près de Chloé sourit.
J'ai pour sœur de mon sang et de mon rêve étrange
Une fille qui danse en tenant une orange,

Un genou replié, l'autre éployant dans l'air
Les flots harmonieux d'un voile de lin clair !
— Douce Aphroditè d'or, force, ardeur infinie,
Musique, enchantement du ciel de l'Ionie,
Le jour où je viendrai sur le sol radieux
Qui vit naître, combattre et triompher mes dieux,
Quand je viendrai portant le lierre et les verveines,
Me pardonnerez-vous d'avoir eu dans les veines,
D'avoir eu dans mes yeux, — ô Déesse au front pur,
Qui m'aviez fait un don de miel, d'air et d'azur, —
Ce goût voluptueux, pesant, courbé, mystique,
Du saule élégiaque et du buis romantique ?
Me pardonnerez-vous d'avoir quelquefois dit :
« Je choisis le barbare et brumeux paradis. »
D'avoir aimé l'éclat des bûches dans la cendre,
Le carillon tintant d'une ville de Flandre,
Les canaux d'Amsterdam, Rembrandt, ses Échevins,
Enfin ce qui n'est pas vos bras blancs et divins ?
D'avoir joui d'un frais coteau des bords de l'Oise,
Moi dont le sang reflète une rose crotoise,
D'avoir béni l'odeur d'un fruitier automnal,
D'avoir dans quelque soir penchant de Port-Royal,
Respiré le cœur plein d'un vin puissant et triste
Les dahlias mouillés d'un jardin janséniste,
Moi qui porte en mon sang et jusqu'au fond de l'os,
Tes soleils et ton cri, divin Dionysos !...

Mais, c'est fini cette âpre et déchirante lutte.
Je viendrai, mes deux mains tenant la double flûte,
J'aurai l'odeur du vert lotos, des serpolets ;
Près de moi des enfants joueront aux osselets,
Des paons s'envoleront en déployant leurs queues,
Au-dessus des enclos luiront les figues bleues ;
Pour cueillir ces fruits chauds entr'ouverts dans l'azur
Je presserai si bien mon corps contre le mur
Que je serai semblable à ces nymphes des frises
Dont la jambe et la main dans la pierre sont prises.

Et désormais sans voix, sans efforts, sans souhaits,
Ayant touché l'immense et débordante paix,
Voyageuse arrivant et qui baise la porte,
Ne désirant plus rien je serai bientôt morte.
Mes doigts léchant les bords de l'éther large et beau,
Je me renverserai sans peur dans le tombeau.
Car ce qui retenait mon être dans le monde,
Ce qui me fit joyeuse, âpre, errante, profonde,
Ce qui causait mon brusque et mon brûlant transport,
Ce qui me fit bondir dans mes cités du Nord,
Ce qui rendit mon âme ivre, avide, malade,
C'était le grand désir de vous, ô sainte Hellade!
O soleil de plaisir, o délices des temps!
Vous ayant vue, alors, j'irai, le corps content
Sur le pas délicat et léger de la danse
Selon quelque sévère et funèbre cadence,
Les coudes joints, tenant serrés à mes côtés
Ces linges que l'on voit sur les stèles sculptés,
Le front ceint du bourgeon violet des acanthes,
Dans la terre amoureuse où dorment les bacchantes.

(*Les Éblouissements.*)
(Calmann-Lévy, édit.)

Déchirements.

Retirez-moi du cœur tous mes jardins d'enfance,
Tout ce qui coule encor de trop tendre en mon sang,
Maintenant que ma vie à sa langueur consent,
Je crains, ô souvenir, votre suave offense.

Les réveils d'autrefois ! lorsque dans les rideaux
Le soleil avivait l'odeur de la cretonne
Et qu'ébloui de joie et d'azur l'on s'étonne
De revoir le jardin et ses bordures d'eau.

Jardin tout engourdi de silence et de somme,
Où l'arbre est encor plein des frais soupirs du nord,
Où, dans l'air insensible et faible, rien encor
Ne bouge, ne travaille et n'appartient aux hommes.

Jardin fleuri de buis, de verveine et de nard !
— Enfant qui t'asseyais près de l'acanthe bleue,
Ton sort était léger comme le hochequeue,
Mais ivre d'avenir tu te disais : « Plus tard ! »

Tu te disais : « Plus tard, quand ce sera la vie ! [doux,
Quand mes deux mains tiendront le bonheur vague et
Quand mon cœur infini, mon front et mes genoux
Seront lourds de trésors et n'auront plus d'envie ! »

Cœur qu'un vent de désir chaque jour déplia,
Tu te disais : « Plus tard, au temps des beaux voyages,
Respirer l'air, soufré par de secrets orages,
Dans les jardins pleins d'ombre et de magnolias ! »

— Enfants, regardez bien toutes les plaines rondes,
La capucine avec ces abeilles autour,
Regardez bien l'étang, les champs, avant l'amour,
Car après l'on ne voit jamais plus rien au monde,

Après l'on ne voit plus que son cœur devant soi,
On ne voit plus qu'un peu de flamme sur sa route,
On n'entend rien, on ne sait rien, et l'on écoute
Les pieds de triste amour qui court ou qui s'assoit.

— Ah ! si l'on t'avait dit que ce que l'on convoite,
Tandis qu'un beau juillet dehors baigne les prés,
C'est d'être tous les deux dans l'ombre, à respirer
Les chers secrets dormant au creux des paumes moites.

Pauvre enfant qui jouais ! Ah ! si l'on t'avait dit,
Quand ton arrosoir vert inondait les groseilles,
Que tes larmes plus tard aux gouttes d'eau pareilles,
Crépiteraient ainsi par les soirs attiédis !

Si l'on t'avait appris qu'un cœur toujours malade
Et blessé chaque soir d'ombre et de volupté,
Ne goûte qu'en mourant l'odeur des roses thé
Dans l'air chaud, remué par les cris des pintades ;

Ah ! si l'on t'avait dit, lorsque sous ton chapeau,
Tu riais de tenir du soleil dans tes lèvres,
Que l'été te serait un jour comme une fièvre,
Et qu'enfin ce serait atroce qu'il fît beau !

Chère douleur ! ô seul brisement délectable,
C'est donc vous que du fond des enfantines paix
Nous attendions, nous appelions, que j'appelais
Quand les trop doux matins défaillaient sur le sable.

Vous par qui l'on sanglote et vous par qui l'on rit,
— Rire d'inconsolable et mortelle allégresse ! —
O douleur, gardez-nous, que nous soyons sans cesse
Renversés en travers de vos genoux meurtris.

Qu'importe l'épuisante et l'ardente démence !
L'âpre gloire se tient près des plus faibles cœurs,
Faisons de notre vie, illustre par ses pleurs,
Une ville bâtie au bord d'un fleuve immense...

(*Les Éblouissements.*)
(Calmann-Lévy, édit.)

Invocation.

Ma ville, écoutez-moi, je chante, c'est la nuit ;
Je viens les bras chargés de tout l'amour du monde :
Et les poètes morts, dans leur tombe profonde,
Me suivent de leurs vœux et savent qui je suis.

Je suis la sœur du temps, la voix qui continue,
Le cri rauque et brûlant au fond des bois jeté,
Les adorations des plantes pour l'été,
L'insatiable orgueil de l'homme vers la nue.

Je suis l'impétueux et douloureux effort
Qui toujours désespère et toujours recommence,
Qui connaît les sanglants regards de la démence,
Qui croit chercher l'amour et ne veut que la mort.

Je suis l'être que tout enivre et tout afflige,
Et dont le cœur parfois si fortement pesa,
Que Samson, soulevant les portes de Gaza,
Semble n'avoir cueilli qu'une fleur et sa tige.

O ma ville, entends-moi, je suis ta Salammbô,
Debout, dans l'ombre d'or, sur la chaude terrasse,
A l'heure où le Désir déroule dans l'espace
Les anneaux langoureux de son corps triste et beau.

La sagesse des temps rêve en mon âme ailée,
La lance est sur mon cœur comme un lis dangereux,
Et je lève mes bras vers les cieux ténébreux
Romantique Pallas de la nuit étoilée !

Je regarde, j'écoute et je n'entends plus rien,
Car tous les bruits mêlés font comme un long silence
Quand le sang est empli de sa haute cadence,
Flots somptueux et lourds d'un lac italien.

Ma mémoire est un beau filet de verte soie,
Où de mols papillons tournent dans des parfums,
Où les jours en allés reviennent un à un,
Où l'ancien verger sous ses abeilles ploie.

Dans mon cœur éclatant où l'univers est pris,
Le souvenir s'ébat comme une main émue,
La feuille du platane incessamment remue,
L'odeur d'un oranger s'élance comme un cri...

Allez! je ne veux plus vous garder dans mon âme
Peuples des chauds regrets et des récents émois,
Descendez de ma vie, allez-vous-en de moi,
Redevenez le bois, le torrent et la flamme,

Redevenez la nue errante, le jardin,
Le citronnier verni dont le toit vert embaume,
Le rosier rond plus fier qu'une cité d'arome,
La candeur de l'oiseau et le ciel du matin!

Que la cendre s'envole et redevienne cendre,
Que mon enfance soit mon enfance et non plus
Ce lourd entassement de tout ce qui m'a plu
Et que mes doigts en vous s'efforcent de reprendre;

Que les morts soient les morts, que je ne presse pas
Des ombres sur mon cœur en leur disant : « Vous êtes
Mes rêves, mes bonheurs, mes plaisirs, mes tempêtes! »
Que je ne serre plus des tombeaux dans mes bras.

Et qu'alors, délivrée enfin de cette extase,
Ne portant plus le monde à mon corps attaché,
Je puisse aller m'asseoir sous un arbre penché,
Et de quelque eau nouvelle emplir encor mon vase,

Et libre, ayant brisé tous mes divins soucis,
Oh ! que je sois encor, sous l'aubépine heureuse,
Comme une jeune fille émue et curieuse
Qui tressaille d'espoir vers l'amour imprécis...

(*Les Éblouissements.*)
(Calmann-Lévy, édit.)

Les Héros.

« Affirmateurs de la vie. »

La tristesse du soir autour de moi s'amasse,
Le monde est un étroit enclos,
Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace,
Et je parle avec les héros !

Tous les fronts, tous les chants, tous les cris magnanimes
Font dans l'air ce vivant décor,
Des sites plus brûlants, des rives plus sublimes
Que les nuits de la Corne d'or !...

Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne
Et la brise des Océans,
Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne,
Je respire chez les géants !

Je vois luire leurs yeux, leur frémissant visage,
La place ardente de leur cœur,
L'un a le luth, l'autre a la tempête et l'orage,
L'autre le sang et la sueur.

Oh ! laissez-moi partir, laissez que je rejoigne
Ce cortège chantant, divin,
Que je sois la timide et rêveuse compagne
Qui porte le sel et le vin.

Laissez que j'aille auprès de ceux dont l'existence
Répandait des rayons pourprés
Et qui sont dans la mort entrés avec aisance
Et comme des danseurs sacrés !

Combien de fois n'ayant plus la force de vivre
Ai-je soudain souri, bondi,
Pour avoir entendu les trompettes de cuivre
Des adolescents de Lodi !

Combien de fois pendant ma dure promenade,
Mon cœur, quand vous vous fatiguiez,
Ai-je évoqué pour vous, dans la claire Troade,
Achille sous un haut figuier !

— J'ai pour héros tous ceux que le génie égare,
Amants de rêve et de désir ;
Et l'enfant de treize ans mourant dans la bagarre
Et riant de ce grand plaisir !

Tous ceux qui recherchant d'ineffables conquêtes
Hélaient des royaumes sans bords,
Et qui joyeux, montant dans votre char, Tempête,
Mettaient des ailes à leurs corps !

Tous les plus enivrés, tous les plus fous d'eux-mêmes
Avec mes yeux se sont croisés.
Je crois les voir, au fond des jours d'été suprêmes,
Où l'azur semble pavoisé !

D'un mouvement puissant, naturel, frénétique,
Je marche les regards levés,
Pour suivre dans les flots de la nue héroïque
La trace de leurs pieds ailés.

Ah ! quel tumulte ardent, quelle immense nouvelle,
Quel suave frémissement,
Quand soudain l'un de vous à mon cœur se révèle
Et me parle plus fortement !

Dans la vie où je vais l'âme toujours pâmée,
Le cœur enivré, sombre et doux,
Je n'ai d'autre besogne, intrépide, enflammée,
Que d'être amoureuse de vous !

Vous êtes mes vaisseaux, mes rives, mes grands arbres,
Mon soleil, mon ardent matin,
Qu'ai-je besoin d'amis, j'ai les hommes de marbre
Qui se penchent sur mon destin ?

Hélas ! je ne crois pas à notre âme immortelle
Mais j'ai pour profond paradis
Les feux que votre vie a laissés derrière elle,
Et les mots que vous avez dits !

Chétive, mais brisant ma paix et ma demeure,
Cherchant ce qu'on ne peut saisir,
Je fus pareille à vous qui précipitiez l'heure
Et qui n'aimiez que l'avenir !

J'ai vécu débordant de songes; la musique
Par qui la terre touche aux cieux,
Parfois semblait courir dans mon sang nostalgique
Et semblait jaillir de mes yeux.

Tout l'azur, chaque jour tombé dans ma poitrine,
S'élançait en gestes sans fin,
Comme on voit s'élever deux gerbes d'eau marine
Du souffle enivré des dauphins !

Je viens, portant sur moi la douce odeur des mondes
Et tenant les fleurs de l'été,
Accueillez-moi ce soir dans l'ombre où se confondent
L'héroïsme et la volupté !

(*Les Éblouissements.*)
(Calmann-Lévy, édit.)

JEAN RICHEPIN

Né à Médéa, le 4 février 1849, petit-fils de paysans, fils d'un médecin militaire, Jean Richepin fit de brillantes études au lycée Napoléon, au lycée de Douai et au lycée Charlemagne (1859-1868), entra en 1868 à l'École normale supérieure, prit le grade de licencié ès lettres (1870), et s'engagea bientôt après dans un corps de francs-tireurs attaché à l'armée de Bourbaki. De 1871 à 1875, il mena une vie errante. Il fut tour à tour professeur libre, matelot, portefaix et débardeur à Naples et à Bordeaux. Il fit, en compagnie d'une tribu de Romanitchels, le tour de France. Lorsqu'il vint s'installer à Paris, dans le quartier des Écoles, il y conserva des allures singulières auxquelles il dut une prompte célébrité. Sur lui coururent mille légendes. De temps à autre, il était pris d'une frénésie de vagabondage. Il a fait de fréquents séjours à Londres, deux voyages en Italie, quatre aux îles Baléares, et il a visité tour à tour la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, l'Algérie et le Maroc où il a vécu quinze jours sous la tente. Après avoir écrit, en 1871, dans la *Vérité* et le *Corsaire*, il débutait en 1873 au théâtre de la Tour-d'Auvergne, à la fois comme acteur et comme auteur dramatique, avec l'*Étoile*, pièce écrite en collaboration avec André Gill. Il reparut sur les planches en 1883 : en remplacement de l'acteur Marais, il interpréta son drame *Nana-Sahib*, aux côtés de Mme Sarah-Bernhardt.

En 1876, il conquit du premier coup le grand public par

sa *Chanson des Gueux*, où, donnant libre carrière à sa verve truculente et populaire, il exalta « la poésie brutale de ces aventureux, de ces hardis, de ces enfants en révolte à qui la société presque toujours fut marâtre, et qui, ne trouvant pas de lait à la mamelle de la mauvaise nourrice, mordent à même la chair pour calmer leur faim... » Il apportait dans ses tableaux une audace de pensée et d'expression qui lui valut l'ardente sympathie de la jeunesse. Il éprouva la sévérité des lois : sur la dénonciation du *Charivari*, le poème fut saisi et son auteur, condamné à un mois de prison pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, purgea sa peine à Sainte-Pélagie. Cet incident, analogue à celui qui marqua l'apparition des *Fleurs du Mal*, valut une vogue énorme à la *Chanson des Gueux*.

Puis, Richepin a écrit les *Caresses*, poèmes de sensualité toute nue, sans hypocrisie, mais aussi sans perversité, puis les *Blasphèmes*, livre dans lequel M. Jules Lemaître voit avec raison, bien plutôt que la manifestation d'une pensée, l'éruption d'un tempérament et l'explosion d'une rhétorique. « Ce n'est pas, ajoute le critique des *Contemporains*, la méditation d'un philosophe, oh ! non, mais l'ivresse de Salmonée qui, pour défier Jupiter, pousse ses chevaux et son char sur un pont d'airain retentissant et s'enchante de son propre tintamarre. »

Dans la *Mer*, Richepin s'avérait puissant virtuose du vers et remarquable coloriste. Au théâtre, Richepin s'est mis d'emblée au premier rang des écrivains de drames en vers : son chef-d'œuvre, en ce genre, est *le Chemineau*, magnifique exaltation de la vie errante, mais il serait injuste d'oublier *Nana-Sahib*, qui incarne la lutte du patriotisme contre l'usurpation de la conquête ; *la Glu*, revanche de l'instinct contre la corruption raffinée ; *le Flibustier*, idylle touchante et pittoresque ; *les Truands*, écrits en vers libres et dans une forme opulente; enfin *Don Quichotte*, qui développe avec des ressources nouvelles de lyrisme l'idée-mère, le leitmotiv de l'œuvre dramatique du poète : l'exaltation de la vie libre, en marge des lois sociales , l'apologie du rêve généreux et de la noble chimère, la louange de l'Illusion folle qui sera un jour la sagesse.

M. Jules Lemaître apprécie ainsi l'œuvre de M. Richepin : « Plus il avance dans son œuvre, plus M. Jean Richepin nous apparaît comme une nature merveilleusement simple,

robuste et saine, et en même temps comme un exemplaire accompli de culture latine, comme un poète essentiellement « classique » et comme un traditionnaliste irréprochable : ce qui le rend presque unique dans la littérature de nos jours. »

M. Jean Richepin a été élu, le 5 mars 1908, membre de l'Académie française, en remplacement d'André Theuriet.

R. D.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres. — Poésie : *La Chanson des Gueux* (1876) ; — *Les Caresses* (1877) ; — *Les Blasphèmes* (1884) ; — *La Mer* (1886) ; — *Mes Paradis* (1894) ; — *La Bombarde* (1899). — Théâtre : *La Glu*, drame en 5 actes, représenté sur la scène du théâtre de l'Ambigu (1883) ; — *Nana-Sahib*, drame en 5 actes, en vers, représenté sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin (1883) ; — *Macbeth*, drame de Shakespeare en 9 tableaux et en prose (1884) ; — *Monsieur Scapin*, drame en 3 actes, en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1886) ; — *Le Flibustier*, drame en 3 actes, en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1888) ; — *Le Chien de garde*, drame en 5 actes, représenté sur la scène du théâtre de l'Odéon (1889) ; — *Le Mage*, opéra en 5 actes et 6 tableaux, musique de Massenet (1891) ; — *Par le Glaive*, drame en vers, en 5 actes et 8 tableaux, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1892) ; — *Vers la joie*, conte en 5 actes, en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1894) ; — *Théâtre chimérique*, 27 actes en prose et en vers (1896) ; — *Le Chemineau*, drame en vers, en 5 actes représenté sur la scène du théâtre de l'Odéon (1897) ; — *La Martyre*, drame en 5 actes, en vers, représenté sur la scène du Théâtre-Français (1898) ; — *Les Truands*, drame en 5 actes, en vers, représenté sur la scène du théâtre de l'Odéon (1899) ; — *Miarka*, opéra en 5 actes, représenté sur la scène de l'Opéra-Comique (1905) ; — *Don Quichotte*, pièce représentée sur la scène du Théâtre-Français (1905). — *La Belle au bois dormant*, féerie lyrique en 14 tableaux, en collaboration avec MM. Henri Cain et Francis Thomé, théâtre Sarah-Bernhardt (1907). — Prose : *Les Étapes d'un réfractaire* (1872) ; — *Madame André*, roman (1877) ;— *Les Morts bizarres* (1877) ; — *La Glu*, roman (1881) ; — *Quatre Petits Romans* (1882) ; — *Le Pavé* (1883) ; — *Miarka, la fille à l'Ourse* (1883) ; — *Sophie Monnier* (1884) ; — *Braves Gens* (1886) ; — *Césarine* (1888) ; — *Le Cadet*, roman (1890) ; — *Truandailles* (1890) ; — *Cauchemars* (1892) ; — *La Miseloque*, choses et gens de théâtre (1893) ; — *L'Aimé*, roman (1893) ; — *Flamboche*, roman (1895) ; — *Les Grandes Amoureuses* (1896) ; — *Contes de la décadence romaine* (1898) ; — *Lagibasse*, roman magique (1900) ; — *Contes espagnols* (1901).

Les œuvres de M. Jean Richepin se trouvent chez Fasquelle.

En préparation. — *La Route d'Emeraude*, pièce en vers tirée du roman de M. Eugène Demolder.— *Laïs*, drame. -- *Les Glas*, poèmes.

A consulter. — Jules Lemaître : *Les Contemporains* (3e série), Pa-

ris, Lecène et Oudin, 1889.— Ernest La Jeunesse : *Les Nuits, les Ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, Paris, Perrin. — Catulle Mendès : *Rapport sur le mouvement poétique français de* 1867 *à* 1900, Paris, Fasquelle, 1903. — Nozière : Au campement de Miarka, *Le Temps*, 7 mars 1903. — Saint-Georges de Bouhélier : *L'Aurore*, 8 mars 1908.— Maurice Guillemot : *Le Siècle*, 6 mars 1908.— Gustave Kahn : *Gil Blas*, 6 mars 1908. — Georges Grappe : *L'Opinion*, 8 mars 1908.

Larmes d'arsouille.

Les voyous les plus noirs sont fous de la campagne.
L'hiver, ils vivent dans Paris ainsi qu'au bagne,
Captifs. La liberté pour eux c'est le printemps.
Pour recevoir avril, plus d'un se débarbouille,
Et le nouveau soleil illumine l'arsouille.
Il va, droit devant lui, rêveur, sans savoir où,
Gambadant comme un chien et chantant comme un fou
Rien qu'à voir les talus, les fossés et les buttes.
C'est là que, tout gamin, il faisait des culbutes;
C'est là, les soirs d'été, qu'il se gavait de flan;
C'est là qu'il enleva son premier cerf-volant;
C'est là qu'il vint un jour avec Jeanne, la sienne,
Du temps qu'elle portait un tablier d'indienne;
C'est là qu'en rougissant ils s'assirent, très las,
Et que leur amour frais fleurit comme un lilas.
Or l'on a beau, depuis, avoir oublié Jeanne,
Vivre comme un cochon, s'abrutir comme un âne,
Après tout on n'est pas un sans-cœur, n'est-ce pas ?
Et le méchant vaurien retrouve à chaque pas
Un nid de souvenirs qui chante dans son âme.
Oh ! la bonne chanson qui regrette et réclame !
Ainsi le rossignol n'a qu'à parler, sa voix
Fait taire autour de lui tous les oiseaux des bois,
Ainsi le doux passé plein de mélancolie
Fait taire le présent de l'arsouille. Il oublie

La noire glu du vice où son cœur est collé,
Les réveils lourds des soirs où l'on a rigolé,
Dans la crapule grasse et sale des barrières,
Pour aller s'échouer ivre-mort aux carrières,
Les jours entiers passés à ne rien faire, et ceux
Ensanglantés parmi des coups de poing poisseux,
Et les pierreuses dont on va piquer l'assiette
En trempant une soupe au fond de leur cuvette,
Et ce tas de marée immonde, vase à flot
Dans laquelle on s'endort comme un poisson dans l'eau.
Arrière cet égout ! Loin d'ici, mauvais rêve !
Le pauvre diable vit cette minute brève
Où le bonheur passé qui vous remonte au cœur
Vous grise d'une amère et suave liqueur ;
Et sans honte de sa faiblesse, sans scrupule,
Sans penser qu'on pourrait le trouver ridicule,
Il pleure doucement l'arsouille, et dans ses yeux
Ces pleurs inattendus sont plus délicieux
Que si dans une fleur de soleil embrasée
Un oiseau déposait des gouttes de rosée.

(*La Chanson des Gueux.*)

A Raoul Ponchon.

Tu sens le vin, ô pâte exquise sans levain.
Salut, Ponchon ! Salut, trogne, crinière, ventre !
Ta bouche, dans le foin de ta barbe, est un antre
Où gloussent les chansons de la bière et du vin.

Aux roses de ton nez jamais l'hiver ne vint.
Tu bouffes comme un ogre et pintes comme un chantre.
Tous les péchés gourmands ont ton nombril pour centre.
Dans Paris, ce grand bois, tu vis comme un sylvain.

Sachant tous les sentiers, mais fuyant les fontaines,
Flairant les carrefours, les ruelles lointaines,
Où les bons mastroquets versent le bleu pivois.

Et j'aime ton plastron d'habit bardé de taches,
Et l'odeur de boisson qui fume à tes moustaches,
Et l'âme des pavés qui fleurit dans ta voix.

(*La Chanson des Gueux.*)

Un vieux lapin.

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe ?
Suivant le hasard qui l'emporte
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller
Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues,

Là-bas, là-bas, dans le lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans halte ni trêve
Poursuivre un impossible rêve,
Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,
Meurt, sans qu'on lui presse la main,
Cet affamé du lendemain.

Étendu sur le dos dans l'herbe,
Il regarde le ciel superbe
Avec ses étoiles en gerbe.

Ah ! là-haut, c'est peut-être là
Que son espérance exila
Ce but qui toujours recula !

Ah ! là-haut, c'est peut-être l'arche
Vers laquelle ce patriarche
Guidait son éternelle marche !

Quand le dimanche il défilait
Sous un portail son chapelet,
C'est là-haut que son cœur allait !

Là-haut, c'est la terre promise !
Là-haut, pour les gueux sans chemise
Le lit est fait, la table est mise !

Et sans doute ce vagabond
Va s'envoler là-haut d'un bond,
Et ce moment lui semble bon !

Eh bien ! non. Tordu comme un saule,
Ce prisonnier tient à sa geôle.
Il ne veut pas mourir, le drôle !

Il lutte, il hurle comme un fol,
Cambre ses reins, tourne son col,
Et de ses baisers mord le sol.

Il n'a point de céleste envie,
Et dans sa soif inassouvie
Il veut boire encore à la vie.

Sur ce lit de mort sans chevet
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait,

Que dans son enfance première
Il dormait chez une fermière,
Près de l'âtre de la chaumière,

Que plus tard dans les verts sentiers
Il a passé des jours entiers
A défleurir les églantiers,

Qu'au mois de mars, mois des pervenches,
Il a souvent pris par les hanches
De belles filles aux chairs blanches,

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin,

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse,

Et qu'il avait beau voyager,
Lui l'inconnu, lui l'étranger,
Chacun lui donnait à manger,

Et que les gens sont charitables
D'ouvrir au pauvre leurs étables,
De lui faire place à leurs tables,

Et que nulle part, même aux cieux
Les misérables ne sont mieux
Que sur terre; et le pauvre vieux

Voudrait voir la prochaine aurore
Et ne pas s'en aller encore
Vers l'autre monde qu'il ignore;

Et la vie est un si grand bien,
Que ce vieillard, ce gueux, ce chien,
Regrette tout, lui qui n'eut rien.

(*La Chanson des Gueux.*)

Le Jardin vivant.

La mer mystérieuse et pleine d'épouvantes
A des bosquets fleuris où chantent les couleurs.
La mer énorme, atroce et tragique, a des fleurs.
Fleurs folles, fleurs vivantes !

Fleurs étranges, ayant pour humus le rocher ! [che,
Mais on voit se mouvoir leurs mains, s'ouvrir leur bou-
Et celles-ci frémir quand une algue les touche,
Et celles-là marcher.

Fleurs étranges ! La bête et la fleur sont confuses.
Quel grain ou quel baiser vous sème dans ce champ,
Campanulaires dont les fruits se détachant
Deviennent des méduses ?

Voici la pennatule au vaporeux dessin,
Plume d'autruche ; la chenille holothurie;
L'étoile aux cinq rayons de la rouge astérie ;
Le marron de l'oursin.

L'anémone en un creux crispe ses tentacules,
Gros bouton de cactus en lui-même rentrant.
Par tas, c'est un parterre étalé comme un grand
Tapis de renoncules.

La méandrine est un cerveau plein de festons ;
L'explanaire une coupe épanie ; et l'astrée
Aux fossettes sans nombre est une chair bistrée
Cousue en capitons.

Le nullipore rose et que l'ombre safrane
S'agrippe aux éventails jaunes, lilas, moirés
Des gorgones, dont les rameaux sont ajourés
Comme du filigrane.

A ces arbres de pierre accrochant leurs trésors
Les escares en brins, les flustres, les patelles,
Entrelacent des fils, des tulles, des dentelles,
Des pourpres et des ors.

Combien d'autres, œillets, jasmins, roses trémières,
Aux douceurs de velours, aux éclats de métal,
Qui font du noir abîme un ciel oriental
Tout vibrant de lumières !

Et pour que rien ne manque à ce vivant jardin,
A travers ses massifs, ses gazons, ses corbeilles,
Voici des papillons et voici des abeilles
Qui voltigent soudain ;

Voici, pour remplacer le soleil qu'il réclame,
Tous les phosphorescents éclairant ces couleurs,
Et leur vol radieux porte de fleurs en fleurs
Comme un baiser de flamme.

(*La Mer.*)

Quatre heures du matin.

Au firmament teinté de rose et de lilas
On disait qu'une main nonchalante et distraite
De l'aurore endormie ouvre la gorgerette
Et découvre le sein voilé de falbalas.

Mon quart est fait. Je vais me coucher. Je suis las.
Mais avant, toi que j'aime et que mon œil regrette,
Je veux te dire adieu, céleste pâquerette,
Dernière étoile qui dans l'ombre étincelas.

Adieu, jusqu'à ce soir, fleur du jardin nocturne,
Dont le calice noir, incliné comme une urne,
Versait à mes regards son vin de rayons blancs.

Adieu ! Ton feu pâlit dans l'air plus diaphane ;
Et repliant sur toi tes pétales tremblants,
Parmi les prés d'azur ton bouton d'or se fane.

(*La Mer.*)

Ballade de Robin Costeau.

N'écoute pas ces tristes vieux
Qui voudraient, pour t'apprendre à vivre,
Qu'arrosé des pleurs de tes yeux
Ton nez prît racine en un livre.
Arrache-l'en et le délivre ;
Et, tes yeux désenguignonnés,
Dis-leur de rire et de le suivre.
Ton nez va devant. Suis ton nez.

Suis-le bravement, en tous lieux,
Sans peur du soleil ni du givre.
Souvent le pis conduit au mieux.
Quand, alourdi par trop de pivre,
Il te semblera d'une livre,
N'en prends pas des airs étonnés.
Dans le ciel pourpre où l'on est ivre
Ton nez va devant. Suis ton nez.

Il va parfois vers des yeux
A qui pieds et poings on se livre.
Yeux pervers et délicieux
De femelle à croupe de guivre.
Ne crains pas pourtant de poursuivre.
Si, dans l'ombre où vous claironnez,
Passions au clairon de cuivre,
Ton nez va devant, suis ton nez.

Envoi.

Prince, à court de rimes en ivre,
Voilà mes propos terminés,
Et je conclus : si tu veux vivre,
Ton nez va devant, suis ton nez.

(*Les Truands.*)

Trois petits Oiseaux dans les blés.

Au matin se sont rassemblés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Ils avaient tant à se dire
Qu'ils parlaient tous à la fois,
Et chacun forçait sa voix.
Ça faisait un tire lire,

Tire lire la ou la.
Un vieux pommier planté là
A trouvé si gai cela
Qu'il s'en est tordu de rire.

A midi se sont régalés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Tout en chantant dans les branches
Leur joyeux turlututu,
Ils mangeaient mangeras-tu
Et lâchaient des avalanches
De caca cataractant.
Ils en faisaient tant et tant
Que l'arbre tout éclatant
Était plein d'étoiles blanches.

A la nuit se sont en allés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Chacun rond comme une caille,
Ils zigzaguaient titubant,
Voletant, roulant, tombant ;
Ils avaient tant fait ripaille

Que leurs ventres trop gavés
Leur semblaient de lourds pavés ;
Si bien qu'on les a trouvés
Le matin morts sur la paille.

Un seul trou les a rassemblés,
Trois petits oiseaux dans les blés.

(*La Bombarde.*)

TABLE

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie. 5-3-08.



Davray, Raoul
Anthologie des poètes du midi

